CHANTS

ET

CHANSONS POPULAIRES

DE LA FRANCE

PARIS. — IMPRIMERIE DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.







CHANTS

ET CHANSONS POPULAIRES

DE LA FRANCE



CHANTS

ET

CHANSONS POPULAIRES

DE LA FRANCE

NOUVELLE ÉDITION ILLUSTRÉE

D'APRÈS LES DESSINS

DE MM. E. DE BEAUMONT, DAUBIGNY, DUBOULOZ, E. GIRAUD, MEISSONIER, PASCAL,
STAAL, STEINHEIL ET TRIMOLET

GRAVÉS PAR LES MEILLEURS ARTISTES

* *

CHANTS GUERRIERS ET PATRIOTIQUES

CHANSONS BACHIQUES ET BURLESQUES

PARIS
GARNIER FRÈRES LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES ET 215 BIS, PALAIS-ROYAL.
1854

INTRODUCTION

> Fille aimable de la Folie,
> La Chanson naquit parmi nous.
> Souple et légère, elle se plie
> Au ton des sages et des fous.
>
> BERNIS.

La nation française a toujours passé pour la plus spirituelle de l'Europe. Les Français mettent de l'esprit partout, quelquefois plus qu'il n'en faut, et même où il n'en faudrait pas ; mais si cette surabondance est un défaut, il est trop brillant pour ne pas porter avec lui son excuse. C'est à cet esprit vif, léger, moqueur, souvent caustique, mais jamais sans grâces, que la Chanson a dû le rang qu'elle occupe dans notre poésie.

La Chanson française n'a de rivales dans aucune littérature étrangère, comme elle n'a pas eu de modèles dans les littératures anciennes, qui en ont fourni à tous les autres genres de poëmes.

Le chant est comme les pleurs un des attributs de l'homme. L'enfant crie et verse des larmes avant de se connaître ; dès qu'il a une étincelle de raison, il rit ; dès qu'il peut former quelques sons, il chante. Les nations, avant d'être civilisées, sont comme les enfants ; des paroles mesurées et modulées sur un rhythme très-simple, voilà la première poésie et la première musique. Il y a bien loin de là à nos Poëmes lyriques, à nos Hymnes, à nos Odes, et même à nos gaies Chansons et à nos spirituels Vaudevilles. Toutefois, la Chanson a eu chez nous son enfance, et ce n'est que pas à pas qu'elle a marché, depuis nos Troubadours et nos Trouvères, jusqu'au XVIII[e] siècle, où elle a pris un essor nouveau, pour devenir ce qu'elle est enfin de nos jours.

Avant que notre Langue fût formée, dès le V[e] siècle, et avant le règne de

Clovis, on chantait déjà dans les Gaules. Théodoric aimait, disent les historiens, les Chansons des Gaulois. On conserve encore une Chanson latine, rimée, que chantèrent les Français pour célébrer la victoire du second Clotaire sur les Saxons. Abeilard fit des Chansons. Dans le même temps, on reprocha à son antagoniste, saint Bernard, d'avoir fait dans sa jeunesse des Chansons bouffonnes pour les hommes du siècle. C'est en effet vers le règne de Philippe-Auguste que parurent des Chansons françaises, et la Normandie vit naître des poëtes qui chantèrent en langue vulgaire, et qui précédèrent même nos poëtes provençaux. Mais ces Chansons ne furent jusqu'au XVIe siècle que des récits guerriers, nommés *Chansons de gestes*, et des poésies joyeuses ou amoureuses, et c'est à dater de ce temps que la Chanson prit un caractère nouveau.

Les Chansons françaises les plus anciennes dont on a fait des recueils manuscrits, et que possède la Bibliothèque impériale, ont pour sujets les guerres de François Ier, la mort de Henri II et de Charles IX, l'insolence des mignons de Henri III, les misères et les désordres du temps de la Ligue, les folies de la Fronde et le despotisme de Mazarin.

Sous le règne galant de Louis XIV, les Chansons amoureuses, les Pastorales, les Madrigaux abondèrent. La cour et la ville *chevrotèrent* les airs de Lambert, et fredonnèrent les Chansons de Benserade, de la Monnaie, de Dufresny, de Linière; les Chansons à boire de Boursault et les Couplets de Coulanges. A la même époque, la Chanson populaire apparaissait sur le Pont-Neuf, où Philippe le Savoyard attirait la foule autour de ses tréteaux; tandis que le cocher de M. de Verthamont exerçait sa verve sur des sujets de circonstance, et que Gautier-Garguille chantait les bouffonneries que composait pour lui Hugues Guéru, qui se déguisait sous le nom de ce baladin.

La régence, époque de festins, de plaisirs et de débauches, ne manqua pas de Chansons, et brilla par les poésies galantes de la Fare et de Chaulieu.

Le règne de Louis XV vit fleurir Vergier, Haguenier, Lattaignant, Collé, Piron, Vadé, Panard, Favart, Gallet, Boufflers, qui faisaient des Chansons pour la société, tandis qu'une foule d'auteurs inconnus en faisaient pour le public, sur les jésuites, la bulle *Unigenitus*, les convulsions, la paix, la guerre, les parlements et les maîtresses du roi.

Les douze années du règne de Louis XVI, qui précédèrent la révolution, furent un espace trop court pour que la Chanson y prît un caractère particulier; cependant, La Harpe et Marmontel soupiraient leurs dernières romances avec Florian et Berquin. On chansonna quelques événements et quelques personnages, et il parut quelques Chansons prophétiques.

Survint alors la Chanson révolutionnaire, et tandis que la populace la hurlait dans les rues, quelques poëtes s'élevaient au-dessus de cette tourbe impure, et des Hymnes de guerre guidaient aux armées une jeunesse brillante et courageuse. D'autres aiguisaient l'épigramme et frappaient de ridicule les bourreaux dont la hache était levée sur leurs têtes.

La Harpe a eu tort de dire que le Français, chansonnier par excellence, n'a eu dans toute son histoire qu'une seule époque où il n'ait pas chansonné, et que cette époque était celle de la Terreur, car il y eut alors autant de Chansons spirituelles et de Romances pleines de sentiment et de délicatesse que de chansons furibondes et grotesques. A côté du *Chansonnier patriotique* et du *Chansonnier de la Montagne*, paraissaient le *Chansonnier des Grâces*, les *Étrennes lyriques*, celles du *Parnasse*, et l'*Almanach des Muses*. Auprès de *la Carmagnole* et de *Ça ira*, on entendit les regrets touchants de Montjourdain allant au supplice, *Il faut quitter ce que j'adore!*

Les derniers soupirs de la Convention et l'aurore du Directoire furent salués d'une multitude de couplets malins sur l'emprunt forcé, sur le conseil des Cinq-Cents, sur la chute des jacobins; en même temps les cantiques des théophilanthropes retentissaient dans les temples, veufs de leur ancien culte, et qui avaient déjà entendu les chants démagogiques des fêtes de la Raison.

L'empire reconstitua la France sur une base solide. Gloire au dehors, richesse au dedans, point d'autre préoccupation politique que celle des bulletins de victoire : il fallait une pâture à cette inquiétude de l'esprit français qui demande sans cesse un nouvel aliment. La littérature était encouragée, les poëmes, les tragédies, les comédies abondaient : le vaudeville était en pleine prospérité. La Chanson s'élança plus vive et plus abondante qu'on ne l'avait jamais vue.

On organisa des académies chantantes.

Vers 1800 s'établit la société des *Dîners du Vaudeville*. Les auteurs les plus connus de ce théâtre apportèrent tous les mois à cette réunion le tribut d'une chanson; c'étaient Piis, Barré, Radet, Desfontaine, Bourgueil, Léger, Cadet-Gassicourt, auxquels se joignirent plus tard de Mautort, Du Mersan, Dieu la Foi, Chazet, Pain, De Jouy, Gersin et quelques autres.

A cette société on vit succéder celle du *Caveau moderne*, où brillèrent surtout Armand Gouffé, Désaugiers, Francis, Ourry, Brazier, Béranger, et au milieu d'eux, seul débris de l'ancien Caveau, le vieux Laujon, qui, comme Anacréon, couronnait de roses ses cheveux blancs.

C'était l'aristocratie de la Chanson.

Des réunions plébéiennes entourèrent comme des satellites cet astre rayonnant d'esprit : c'étaient la *Société de Momus*, celles *des Bergers de Syracuse, des Lapins, des Oiseaux*, et d'autres plus obscures dont les noms ne dépassèrent point les limites de l'enceinte modeste, où retentissaient leurs couplets joyeux et quelquefois aussi spirituels que ceux des maîtres; la verve et l'*entrain* y remplaçaient la pureté du langage et l'élégance de la poésie.

Les Tabarin, les Gautier-Garguille et le cocher de Verthamont eurent aussi leurs successeurs dans quelques chansonniers des rues, et le peuple applaudissait à la muse roturière de Collot, de Cadot et de Duverny l'aveugle.

Nous croyons avoir bien mérité de ceux qui ne dédaignent aucune parcelle

des gloires françaises, en recueillant tous les souvenirs de notre poésie, dont les plus légères productions ne sont pas les moins aimables.

Notre publication s'est distinguée par un choix et par une variété qui ont assuré son succès. Qu'il nous soit permis de récapituler les noms littéraires, dont plusieurs jouissent d'une juste célébrité, qui ont concouru à jeter dans cette collection tant de fleurs de poésie, à côté des amusantes folies dont les auteurs inconnus n'en méritaient pas moins la place que nous leur y avons donnée.

Parmi ceux du siècle dernier, nous comptons Panard, Favart, Moncrif, Gentil-Bernard, Florian, Fabre d'Eglantine, Chaulieu, Berqnin, Brazier, Ségur, Lulli, M.-J. Chénier, Dupaty, Collé, Millevoye, Bernis. A ces noms nous ajouterons encore ceux de Châteaubriand, Marsollier, Ducray-Duminil, Hoffmann, Emile Debreaux, Désaugiers, Armand Gouffé et Béranger. De pareils noms doivent donner un grand lustre à une publication poétique.

A leurs brillantes productions nous en avons associé d'autres d'un genre bien différent, comme on met la petite pièce après un beau drame ou une excellente comédie; la satire historique de *la Belle Bourbonnaise*, la bouffonnerie du *Matelot de Bordeaux*, la naïveté de la *Marmotte en vie*, le genre grivois de *Manon*, de l'*Amante du Garde-Française* et de la *Fille du Savetier*, la piquante critique des *Grandes Vérités*, et tant d'autres; puis, afin de plaire à tous les âges, nous avons offert à la jeunesse un recueil de gracieuses romances, quelques rondes; *Où est la Marguerite*, le *Chevalier du guet*, la *Mère Bontemps*, *la Tour, prends garde*, et ces airs du bon vieux temps, *Malbrough*, *La Palisse*, la *Mere Michel*, *Dagobert*, *Au clair de la lune*, etc.

N'oubliant pas non plus ces peintures de mœurs qui amusent le temps présent aux dèpeus du temps passé, nous avons emprunté à Favart son joyeux *Relantamplan*, à Vadé sa charmante histoire de M[lle] *Manon la couturière*, et à Pauard ses *Portraits à la mode*.

Enfin, nous avons voulu varier autant que possible en réunissant tous les geures; le suffrage qui a accueilli notre publication a prouvé que nous avious réussi.



LE PAN PAN BACHIQUE

AIR : Repas en voyage.

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan, pan,
Ce doux bruit me gagne
L'âme et le tympan.

Le mâcon m'invite,
Le beaune m'agite,
Le bordeaux m'excite,
Le pomard me séduit;
J'aime le tonnerre,
J'aime le madère;
Mais, par caractère,
Moi qui suis pour le bruit,...
Lorsque le champagne, etc.

Quand, aidé du pouce,
Le liège qui pousse
L'écumante mousse,
Saute et chasse l'ennui,
Vite je présente
Ma coupe brûlante,
Et gaîment je chante
En sautant avec lui :
Lorsque le champagne, etc.

Qu'Horace en goguette,
Courant la guinguette,
Verse à sa grisette
Le falerne si doux;
S'il eût, le cher homme,
Connu Paris comme
Il connaissait Rome,
Il eût dit avec nous :
Lorsque le champagne, etc.

Maîtresse jolie
Perd de sa folie,
Se fane et s'oublie,
Victime des hivers.
Mais ma Champenoise,
Grise comme ardoise,
En est plus grivoise,
Et me dicte ces vers :
Lorsque le champagne, etc.

De ce véhicule
Où roule et circule
Maint et maint globule,
Si le feu me séduit,
C'est que de ma tête,
Qu'aucun frein n'arrête,
L'image parfaite
Toujours s'y reproduit.
Lorsque le champagne, etc.

Quand de la folie
La vive saillie
S'arrête affaiblie,
Vers la fin du banquet,
Qui vient du délire
Remonter la lyre?
Du jus qui m'inspire
C'est le divin bouquet.
Lorsque le champagne, etc.

Pour calmer la peine,
Adoucir la gêne,
Éteindre la haine
Et dissiper l'effroi,
Que faut-il donc faire?
Sabler à plein verre
Ce jus tutélaire,
Et chanter avec moi :

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan pan,
Ce doux bruit me gagne
L'âme et le tympan.

DESAUGIERS.

L'AMOUR ET LE VIN

AIR du temps.

Folâtrons, rions sans cesse;
Que le vin et la tendresse
Remplissent tous nos moments!
De myrte parons nos têtes,
Et ne composons nos fêtes
Que de buveurs et d'amants.

Quand je bois, l'âme ravie,
Je ne porte point d'envie
Aux trésors du plus grand roi :
Souvent j'ai vu sous la treille
Que Thémire et ma bouteille
Étaient encor trop pour moi.

S'il faut qu'à la sombre rive,
Tôt ou tard chacun arrive,
Vivons exempts de chagrin,
Et que la parque inhumaine
Au tombeau ne nous entraîne
Qu'ivres d'amour et de vin.

LAUJON.

CHANSON BACHIQUE

Air : Voulez-vous suivre un bon conseil.

Du Pinde, aimables nourrissons,
Vous travaillez pour la mémoire :
Du dieu par qui nous la perdons,
Moi je veux célébrer sa gloire.
N'en déplaise au dieu d'Hélicon,
De son eau je ne veux point boire;
N'en déplaise au dieu d'Hélicon,
L'Hippocrène est dans mon flacon.

Pour plaire un enfant d'Apollon
Doit accorder raison et rime;
On plaît sans rime et sans raison
Quand avec Bacchus on s'escrime.
N'en déplaise au dieu d'Hélicon,
De son eau je ne veux point boire;
N'en déplaise au dieu d'Hélicon,
L'Hippocrène est dans mon flacon.

Des Titans en rébellion,
Quand tous les dieux craignaient la rage,
Bacchus but et devint lion :
Bacchus seul montra du courage.
N'en déplaise au dieu des guerriers,
Pour se bien battre il faut bien boire;
N'en déplaise au dieu des guerriers,
Le vin fait croître les lauriers.

De l'Inde le fier conquérant
D'un flacon armait ses phalanges;
Et l'on eût dit en le voyant :
De l'Inde il a fait les vendanges.
N'en déplaise au dieu des guerriers,
Pour se bien battre il faut bien boire;
N'en déplaise au dieu des guerriers,
Le vin fait croître les lauriers.

Brillante étoile du matin,
L'Amour éclaire notre aurore;
Le soir, avec un peu de vin,
Son flambeau se rallume encore.
N'en déplaise au dieu des amours,
Il n'est qu'un temps pour son ivresse;
N'en déplaise au dieu des amours,
On n'aime point, on boit toujours.

Victime d'un volage amant,
Ariane, qui se désole,
Croit gémir éternellement :
Bacchus paraît et la console.
N'en déplaise au dieu des amours,
Il n'est qu'un temps pour son ivresse,
N'en déplaise au dieu des amours,
On n'aime point, on boit toujours.

Je ris de ces sots parvenus
Qui pour leurs chevaux, leur maîtresse
Prodiguent tous leurs revenus;
Mon flacon, voilà ma richesse.
N'en déplaise aux fils de Plutus,
On n'est riche que pour mieux boire :
N'en déplaise aux fils de Plutus,
Pour boire l'on a des écus.

Cet Harpagon, riche indigent,
Toujours s'inquiète et se trouble :
Moi, quand je compte mon argent,
Plus heureux que lui j'y vois double.
N'en déplaise aux fils de Plutus,
On n'est riche que pour mieux boire :
N'en déplaise aux fils de Plutus,
Pour boire l'on a des écus.

Un axiome accrédité
Place (est-il une erreur pareille !)
Au fond d'un puits la vérité :
Elle est au fond de la bouteille.
N'en déplaise même aux savants,
On sait tout lorsque l'on sait boire,
N'en déplaise même aux savants,
Boire est le premier des talents.

Le vin inspire les bons mots :
Souvent Bacchus, dans son délire,
A donné de l'esprit aux sots,
Et lui seul a monté ma lyre.
N'en déplaise même aux savants,
On sait tout lorsque l'on sait boire;
N'en déplaise même aux savants,
Boire est le premier des talents.

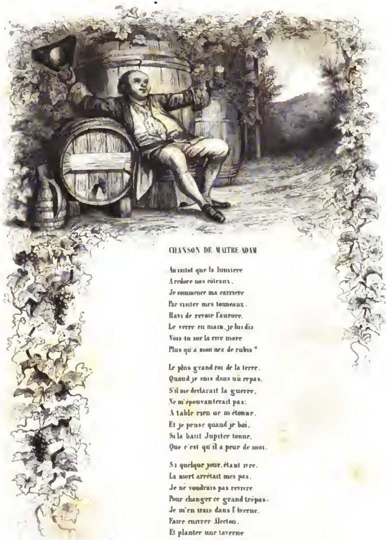
Luce de Lancival.

MON VERRE ET MA CATIN

Air du temps.

Cher ami, vois dans mon verre
Pétiller ce jus divin :
Quand tout le monde est en guerre,
J'adore en paix ma catin;
Avec elle et le bon vin,
Je me suis fait un destin
Dont la douceur infinie
N'aura jamais d'autre fin
Que celle de ma vie.

Chaulieu.

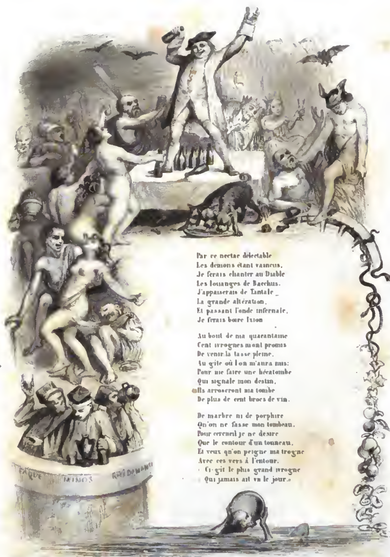


CHANSON DE MAITRE ADAM

Aussitôt que la lumière
A redore nos côteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux.
Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main, je lui dis
Vois-tu sur la rive more
Plus qu'à mon nez de rubis ?

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me declarait la guerre,
Ne m'épouvanterait pas:
A table rien ne m'étonne,
Et je pense quand je boi,
Si là-haut Jupiter tonne,
Que c'est qu'il a peur de moi.

Si quelque jour, étant ivre,
La mort arrêtait mes pas,
Je ne voudrais pas revivre
Pour changer ce grand trépas.
Je m'en irais dans l'Averne,
Faire enivrer Alecton,
Et planter une taverne
Dans la chambre de Pluton.


Par ce nectar délectable
Les démons étant vaincus,
Je ferais chanter au Diable
Les louanges de Bacchus.
J'appaiserais de Tantale
La grande altération,
Et passant l'onde infernale,
Je ferais boire Ixion.

Au bout de ma quarantaine
Cent ivrognes m'ont promis
De venir la tasse pleine,
Au gîte où l'on m'aura mis:
Pour me faire une hécatombe
Qui signale mon destin,
Ils arroseront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

De marbre ni de porphyre
Qu'on ne fasse mon tombeau.
Pour cercueil je ne désire
Que le contour d'un tonneau,
Et veux qu'on peigne ma trogne
Avec ces vers à l'entour.
« Ci-gît le plus grand ivrogne
« Qui jamais ait vu le jour. »
MINOS





JOUISSONS DU TEMPS PRÉSENT

[illegible]

Nous n'avons qu'un temps à vivre
Amis passons le gaîment,
De tout ce qui va le suivre
N'ayons jamais aucun tourment.

A quoi sert d'apprendre l'histoire?
N'est-ce pas la même partout?
Apprenons seulement à bien boire:
Quand on sait bien boire on sait tout.
Nous n'avons etc

Qu'un tel soit général d'armée,
Que l'Anglais succombe sous lui
Moi, qui suis sans renommée,
Je ne veux vaincre que l'ennui
Nous n'avons etc



A courir sur terre et sur l'onde
On perd trop de temps en chemin;
Faisons plutôt tourner le monde
Par l'effet de ce jus divin.
Nous n'avons etc

Qu'un savant à chercher les planetes
Occuppe son plus beau loisir;
Je n'ai pas besoin de lunettes
Pour appercevoir le plaisir.
Nous n'avons etc

Qu'un avide chimiste exhale
Sa fortune en cherchant de l'or;
J'ai ma pierre philosophale
Dans un cœur qui fait mon trésor.
Nous n'avons etc.

Au grec, a l'hébreu je renonce:
Ma maitresse entend le français.
Sitôt qu'a boire je prononce
Elle me verse du vin frais:
Nous n'avons etc.

LE VRAI MANGEUR

PARODIE DE LA CHANSON DU VRAI BUVEUR.

AIR : Aussitôt que la lumière.

Aussitôt que la lumière
Vient éclairer mon chevet,
Je commence ma carrière
Par visiter mon buffet.
A chaque mets que je touche
Je me crois l'égal des dieux,
Et ceux qu'épargne ma bouche
Sont dévorés par mes yeux.

Boire est un plaisir trop fade
Pour l'ami de la gaîté :
On boit quand on est malade,
On mange en bonne santé.
Quand mon délire m'entraîne,
Je me peins la Volupté
Assise la bouche pleine,
Sur les débris d'un pâté.

A quatre heures lorsque j'entre
Chez le traiteur du quartier,
Je veux toujours que mon ventre
Se présente le premier.
Un jour les mets qu'on m'apporte
Sauront si bien l'arrondir,
Qu'à moins d'élargir la porte
Je ne pourrai plus sortir.

Un cuisinier, quand je dîne,
Me semble un être divin,
Qui du fond de sa cuisine
Gouverne le genre humain.
Qu'ici-bas on le contemple
Comme un ministre du ciel,
Car sa cuisine est un temple
Dont les fourneaux sont l'autel.

Mais sans plus de commentaires,
Amis, ne savons-nous pas
Que les noces de nos pères
Finirent par un repas;
Qu'on vit une nuit profonde
Bientôt les envelopper,
Et que nous vînmes au monde
A la suite d'un souper?

Je veux que la mort me frappe
Au milieu d'un grand repas;
Qu'un m'enterre sous la nappe
Entre quatre larges plats;
Et que sur ma tombe on mette
Cette courte inscription :
« Ci-gît le premier poëte
« Mort d'une indigestion. »

DÉSAUGIERS.

CHANSON BACHIQUE

(Extraite du *Bourgeois gentilhomme.*)

AIR de Lully.

Buvons, chers amis, buvons,
Le temps qui fuit nous y convie ;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie;
Notre philosophie
Le met parmi les pots.
Les biens, le savoir et la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

MOLIÈRE.

SUR LE VIN

AIR de Joconde.

Non, il n'est rien dans l'univers
Qui ne te rende hommage,
Jusqu'à la glace des hivers,
Tout est pour ton usage;

La terre fait de te nourrir
Son plaisir et sa gloire:
Le soleil luit pour te mûrir,
Moi, je vis pour te boire.

(ANONYME).

CHANSON MORALE

Air du vaudeville de la Soirée orageuse.

Rions, chantons, aimons, buvons,
En quatre points c'est ma morale;
Rions tant que nous le pouvons,
Afin d'avoir l'humeur égale.
L'esprit sombre, que tout aigrit,
Tourmente ce qui l'environne;
Et l'homme heureux, qui toujours rit,
Ne fait jamais pleurer personne.

Souvent les plus graves leçons
Endorment tout un auditoire :
Mettons la morale en chansons
Pour la graver dans la mémoire.
A ses vœux un chanteur, dit-on,
Rendit l'enfer même docile :
Orphée a montré qu'un sermon
Ne vaut pas un bon vaudeville.

Quand Dieu noya le genre humain,
Il sauva Noé du naufrage,
Et dit, en lui donnant du vin :
« Voilà ce que doit boire un sage. »
Buvons-en donc jusqu'au tombeau;
Car, d'après l'arrêt d'un tel juge,
Tous les méchants sont buveurs d'eau
C'est bien prouvé par le déluge.

Un cœur froid qui jamais n'aima,
Du ciel déshonore l'image;
Et pour aimer Dieu nous forma,
Puisqu'il fit l'homme à son image.
Il faut aimer, c'est le vrai bien,
Suivons, amis, ces lois divines;
Aimons toujours notre prochain,
En commençant par nos voisines.

Ségur aîné.

CHANSON A BOIRE

(XVIIe siècle.)

Air du temps.

Que j'aime en tout temps la taverne!
Que librement je m'y gouverne!
Elle n'a rien d'égal à soi :
J'y vois tout ce que je demande,
Et les torchons y sont pour moi
De fine toile de Hollande.

Durant que le chaud nous outrage,
On ne trouve point de bocage
Agréable et frais comme elle est;
Et quand la froidure m'y mène,
Un malheureux fagot m'y plait
Plus que tout le bois de Vincenne.

J'y trouve à souhait toutes choses,
Les chardons m'y semblent des roses,
Les cervelas des ortolans,
L'on n'y combat jamais qu'au verre :
Les cabarets et les brelans
Sont le paradis de la terre.

C'est Bacchus que nous devons suivre;
Le nectar dont il nous enivre
A je ne sais quoi de divin,
Et quiconque a cette louange
D'être homme sans boire du vin,
S'il en buvait serait un ange.

Le vin me rit, je le caresse;
C'est lui qui bannit ma tristesse,
Il réveille tous mes esprits;
Nous nous aimons de même sorte;
Je le prends, après je suis pris;
Je le porte et puis il me porte.

Pour moi, jusqu'à ce que je meure,
Je veux que le vin blanc demeure
Avec le clairet dans mon corps,
Pourvu que la paix les assemble;
Car je les jetterai dehors,
S'ils ne s'accordent bien ensemble.

De l'Estoile (l'historien).

LE BUVEUR

PARTAGÉ ENTRE LE VIN ET L'AMOUR.

Air du temps.

Vive le vin! Vive l'amour!
Amant et buveur tour à tour,
Je brave la mélancolie;
Jamais les peines de la vie
Ne me coûtèrent de soupirs;
Avec l'amour, je les change en plaisir,
Avec le vin je les oublie.

Sédaine, auteur dramatique

Impr. de Pollet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

ÇA NE BLESSE PERSONNE

AIR : *De l'Artiste.*

Quand chez nous tout annonce
Le dégoût et l'ennui,
Faut-il que je renonce
A chanter aujourd'hui?
Des traits que je façonne
Pourquoi me dessaisir?
Ça ne blesse personne
Et ça me fait plaisir! } *bis.*

Ma verve se réveille
Lorsque s'enfuit l'hiver,
Car ainsi que l'abeille
Je travaille en plein air;
Les chants que je fredonne,
Je les dois au zéphyr:
Ça ne blesse personne
Et ça me fait plaisir.

Qu'un ami qu'on signale
Pour savoir bien traiter,
Au Rocher de Cancale
Veuille un jour me fêter;
L'occasion est bonne
Et je dois la saisir :
Ça ne blesse personne
Et ça me fait plaisir.

L'éloquente parole
D'un ministre de Dieu
Me charme et me console,
Je vous en fais l'aveu;
A sa voix qui résonne,
J'aime à me recueillir :
Ça ne blesse personne
Et ça me fait plaisir.

De l'homme qui m'outrage
Je ne veux pas la mort,
Quand plus calme et plus sage,
Il reconnaît son tort;
Mon cœur qui lui pardonne
Croit à son repentir :
Ça ne blesse personne
Et ça me fait plaisir.

J'éprouve un peu de honte
Lorsqu'à table je vois
Qu'auprès de moi l'on compte
Les verres que je bois;
Sur le vin que j'entonne
Pourquoi s'appesantir?
Ça ne blesse personne
Et ça me fait plaisir.

Que quelqu'oiseau butine
Dans mon petit verger,
Avec ma carabine
Je cherche à m'en venger:
A l'arme qui détone,
Soudain je le vois fuir :
Ça ne blesse personne
Et ça me fait plaisir.

Au pauvre qui demande
Je parle avec douceur,
Et ma modeste offrande
Est faite de bon cœur;
Du peu que je lui donne
J'aurais tort de rougir :
Ça ne blesse personne
Et ça me fait plaisir.

Dieu recevra, j'espère,
Au séjour des élus,
Ceux que j'aimais sur terre
Et que je n'y vois plus;
Chaque jour je leur donne
Un pieux souvenir :
Ça ne blesse personne
Et ça me fait plaisir.

Si mes vers, quoiqu'étranges,
Ont pu vous plaire encor,
A toutes vos louanges
Donnez un libre essor;
J'aime, quand je chansonne,
A m'entendre applaudir :
Ça ne blesse personne
Et ça me fait plaisir.

EUGÈNE DESAUGIERS,
Membre du Caveau.

L'ANGLETERRE

AIR *du temps.*

Si, pour descendre en Angleterre,
Faisant un miracle nouveau,
Dieu, comme au beau jour de la terre,
En vin pouvait transformer l'eau;

Les Anglais, vous pouvez m'en croire,
Redouteraient un grand échec:
Car, bientôt, à force de boire,
Chez eux on irait à pied sec.

BRAZIER.

LE ROI BOIT

Air du temps.

A chanter ce jour invite,
Notre roi nous met en train;
Il boit tant et boit si vite
Qu'il prévient notre refrain :
Que sert de l'aider à boire!
Bacchus lui transmit sa gloire;
Il la soutient comme on voit :
Le roi boit! le roi boit! (*bis.*)

Il ne boira pas aux mages,
Qui, pleins d'un respect divin,
Au rang des plus grands hommages
Ne mirent pas lo raisin;
Mais, pour boire au patriarche,
Qui le conserva dans l'arche,
Je vois que sa soif s'accroît :
Le roi boit! le roi boit!

Il ne fait pas ici comme
En Allemagne où l'on dit,
Qu'un coup plein de vidrecome
A chaque buveur suffit.
En plusieurs coups il ménage
Sa soif; et pour ce partage
Il a l'œil au bout du doigt :
Le roi boit! lo roi boit!

Quoiqu'il rende tout possible,
Je vois que de sa maison,
La charge la plus pénible
Est bien celle d'échanson;
Que la soif qui lui commande,
En amour soit aussi grande!
Comptons les coups qu'il reçoit!
Le roi boit! le roi boit!

LAUJON.

LE ROI DU TIR

Air d'Édouard Brugsière, ou du bon Vieillard (De Béranger)

Il fut un roi sous l'arbre de Vincennes,
Jugeant son peuple avec bénignité.
Quand du pouvoir je tiens en main les rênes,
Sa bonne loi sera ma déité.
Écoutez donc, ô mes sujets paisibles,
Les doux arrêts qu'en ce jour je prescris:
Ma royauté n'a pas de lois pénibles,
Je veux l'amour, les chansons et les ris.

En mon honneur le tambour vient de battre,
L'oiseau du tir est tombé sous mes coups:
Ceint du rameau que portait Henri-Quatre,
Je vous l'ordonne, enfants, embrassez-vous.
Sans recourir a des armes terribles,
De la vertu gagnez surtout le prix;
Ma royauté n'a pas de lois pénibles,
Je veux l'amour, les chansons et les ris.

Que si des rois d'une humeur absolue
Ont éconduit la liberté loin d'eux,
Moi je l'appelle, et gaîment la salue,
Lui disant: Viens, nous régnerons tous deux.
Entre elle et moi point de combats nuisibles
Point de verroux, point de lauriers flétris.
Ma royauté n'a point de lois pénibles,
Je veux l'amour, les chansons et les ris.

A ma santé si vous songez à boire,
J'applaudirai; mais chacun peut choisir
Ou de se taire, ou de vanter ma gloire.
Je bois à tous; tel est mon bon plaisir.
Peuples, chantez: les rossignols sensibles
Dans mes états jamais ne seront pris :
Ma royauté n'a pas de lois pénibles,
Je veux l'amour, les chansons et les ris.

Mais à l'entour de son humble royaume,
O mes sujets! promenez votre roi:
A mon aspect chacun rit sous le chaume,
Je suis aimé! c'en est assez pour moi;
Caméléons! à des rois corruptibles
Portez ailleurs l'encens que je proscris:
Ma royauté n'a pas de lois pénibles,
Je veux l'amour, les chansons et les ris.

SYLVAIN BLOD.

LOISIR ÉPICURIEN

Air du temps.

D'un vin généreux,
Buveur amoureux,
Sans soins, sans attente,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir :
Pour l'heure présente
Toujours un plaisir;
Pour l'heure suivante
Toujours un désir.

CARDINAL DE BERNIS.



LE ROI D'YVETOT

Paroles de Béranger

Il était un roi d'Yvetot
  Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire ;
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
    Dit-on.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
    La, la.



Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais, en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la



Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père.
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer, quatre fois l'an,
Au blanc.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode,
Et modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra,
Pleura.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la





On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant:
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La la.



[illegible]

LE ROI DE LA FÈVE

AIR : Chantez, dansez.

J'aimerais assez être roi,
Mais seulement roi de la fève;
Ce gai métier, ce doux emploi
Donne au moins des moments de trève;
Mais pour être roi tout de bon,
Même en France, je dirais non.

Qu'un roi de la fève est heureux!
Le dos au feu, le ventre à table;
Un verre plein d'un vin fameux
Est son sceptre peu redoutable :
Mais pour être roi, etc.

Ses lois ne sont que de bons mots;
Il boit à gauche, il baise à droite,
Et toujours les meilleurs morceaux
Sont siens sitôt qu'il les convoite;
Mais pour être roi, etc.

Sur des convives délicats
Il est plus doux d'avoir l'empire,
Que de régner sur des ingrats
Toujours tout prêts à contredire :
Mais pour être roi, etc.

Quand par la fève on devient roi,
On peut se choisir sa compagne,
Sans craindre qu'un voisin sournois
Conduise une armée en campagne;
Mais pour être roi, etc.

De la fève la royauté
Ne rompt pas, comme à l'ordinaire,
Cette touchante égalité
Qui n'existe plus sur la terre;
Mais pour être roi tout de bon,
Même en France, je dirais non.

SYLVAIN MARÉCHAL.

LES ROIS NE BOIVENT PAS ENSEMBLE

ILS NE SONT PAS D'ACCORD.

COUPLET

Sur un air du temps.

D'où vient, disait Lucas, qu'on voit entre ces rois
Toujours maille à partir, toujours quelqu'anicroche?
Morguène! entre nous, sans reproche,
Je vivons mieux d'accord, nous autres villageois.
En voici la raison, me semble,
Lui répondit Grégoire, en esprit fort
Le moyen qu'ils soyont d'accord?
Ils ne buvont jamais ensemble.

JACQUES AUTREAU,
peintre et poëte.

LA FÈVE DES ROIS

AIR : De tous les capucins du monde.

Faisant les rois avec Climène,
Une fève la rendit reine :
Tout le monde en fut enchanté.

L'amour me chargea de lui dire
Q'il approuvait sa royauté
Et qu'il lui cédait son empire.

PIRON.

LE ROI SILÈNE

Air d'une tyrolienne.

Le visage teint
D'un raisin pressuré la veille,
Par un beau matin
Se réveillant sous une treille;
Silène chantait,
Écho répétait :
Satyres, quittez vos retraites;
Faunes, vos dryades coquettes;
Ne dormez plus, je vous le défends;
Buvez, chantez, mes joyeux enfants.

Bientôt à sa voix,
Du doux jus la troupe idolâtre,
S'échappe des bois,
Seconde sa gaîté folâtre;
Puis d'un tambourin,
A son gai refrain
Mêlant les sons avec adresse,
Redit dans sa brûlante ivresse :
Ne dormez plus, etc.

Silène joyeux,
Dit : chantez un hymne de gloire;
Du plus grand des dieux
Je vais vous raconter l'histoire,
Mais puisque sans vin
On fredonne en vain,
Pour que notre voix soit moins lente,
Versez donc la liqueur brûlante :
Ne dormez plus, etc.

Dès qu'il fut tiré
Du mont où le cachait son père,
Bacchus altéré
Par le feu qui brûla sa mère,
D'un ton clapissant
Disait en naissant :
Arrosez ma voix et les vôtres,
Et chantez à tous mes apôtres :
Ne dormez plus, etc.

Au petit marmot
Placé sous ma main protectrice,
Je donnai bientôt
La chèvre qu'il eut pour nourrice,
Lorsqu'elle broutait
Le vaurien tétait,
Puis disait, en mouillant sa lèvre
Du raisin que grugeait la chèvre :
Ne dormez plus, etc.

A peine grandi,
Sa taille égalant son courage,
Il devint hardi,
Des conquêtes il eut la rage;
De son joug si doux
Les peuples jaloux,
Du bon vin humant la fumée,
Répétaient avec son armée :
Ne dormez plus, etc.

Dans l'Inde il porta
La gaîté, la joie et les charmes;
Enfin il quitta
Les peuples soumis à ses armes;
Sur ses pas les fleurs
Se mêlaient aux pleurs;
Pour les sécher, sa voix céleste
Leur criait : La vigne vous reste,
Ne dormez plus, etc.

Dans le court trajet
Qu'il fit pour retourner en Grèce,
Il devint sujet
D'une jeune et vive maîtresse.
Malgré ses serments,
De fuir les amants,
Par le bon vin apprivoisée;
Elle chanta loin de Thésée :
Ne dormez plus, etc.

Enfin, de retour
Dans notre riante patrie,
Jupin, à son tour,
Pour sabler la liqueur chérie
Aux cieux l'appela,
Depuis ce temps-là,
Protégeant la vigne dorée,
Il chante à la voûte éthérée :
Ne dormez plus, etc.

Un faux pas borna
Le gai récit du bon Silène;
Sa chute entraîna
Tous ses compagnons sur l'arène;
Chacun d'eux chantait,
Écho répétait :
Satyres, quittez vos retraites,
Faunes, vos dryades coquettes;
Ne dormez plus, je vous défends;
Buvez, chantez, mes joyeux enfants.

F. Dauphin.

LE CAFETIER PROCOPE

Air du Gusman.

Quand Boindin, par trop impie,
Avait bien médit du ciel;
Quand Piron contre Olympie
Avait bien vomi son fiel;
Quand Rousseau le misanthrope
Avait bien philosophé,
« Ça, messieurs, disait Procope,
« Prenez donc votre café. »

Pis.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LES SANS-SOUCI

AIR des Puritains.

En avant la folie!
Arrière la mélancolie!
Vite, vite un joyeux refrain!
A nos chants, amis, plus de frein!

Partisans des grandeurs,
Au sein de vos splendeurs,
Toujours de la fortune
La soif vous importune :
Trêve de vos leçons!
Une autre soif nous presse;
Elle enfante l'ivresse,
L'ivresse des chansons.
En avant, etc.

Observez ces amants
Sous le joug des serments :
Une éternelle crainte
Refroidit leur étreinte;
Mais nous, si nos beautés
Deviennent infidèles,
Nous trouverons, loin d'elles,
D'autres divinités.
En avant, etc.

Voyez cet Harpagon,
Têtu comme un dragon,
S'imposer, cacochyme,
Le plus rude régime;
Sur son or il transit :
Nous, hommes de ressource,
Jamais dans notre bourse
Notre argent ne moisit.
En avant, etc.

Ce fier industriel,
Esprit matériel,
Sur le gaz ou le sucre
Ne rêve que le lucre :
Sans les chemins de fer,
Le bitume ou l'asphalte,
Notre gaîté s'exalte
Et marche un train d'enfer.
En avant, etc.

Novices Talleyrands,
Petits qu'on nomme grands,
Qui, tout parfumés d'ambre,
Rampez à l'antichambre;
Vos superbes désirs
Aux plus hauts rangs prétendent
Et les nôtres ne tendent
Qu'à doubler nos plaisirs.
En avant, etc.

Nous prenons en pitié
Ces cœurs sans amitié
Qu'un rien souvent décide
Au lâche suicide;
A nos chants nous devons
L'ardeur qui nous enivre :
Toujours puissions-nous vivre
Comme ici nous vivons!

En avant la folie!
Arrière la mélancolie!
Vite, vite un joyeux refrain!
A nos chants, amis, plus de frein.

ALBERT-MONTÉMONT.

MON VERRE ET MA PINTE

AIR : Gai! nos outres sont pleines.

Et gai! mon verre et ma pinte;
De bons vieux amis pour toujours
Désormais sans contrainte
Embelliront mes jours.

Holà! buveurs, à mon secours,
Je vois la cinquantaine;
Au vin je veux avoir recours
Pour réchauffer ma veine,
Accourez vieux boute-en-train,
J'ai là tout prêt mon refrain;
Et gai! mon verre et ma pinte, etc.

Quand près de ses brillantes sœurs
Pâlira notre étoile,
Sachons sur toutes nos erreurs
Jeter un large voile.
Lorsque l'on devient grison
Il faut bien parler raison.
Et gai! mon verre et ma pinte, etc.

A vous, mes jeunes successeurs,
Les gaillardes prouesses;
A vous les baisers, les faveurs
D'enivrantes maîtresses,
Puisque pour moi Cupidon
Vient d'éteindre son brandon.
Et gai! mon verre et ma pinte, etc.

Riez, belles, riez tout bas
De mon pauvre martyre;
Vienne le jour où vos appas,
Perdant tout leur empire,
Vous n'aurez pas comme moi
Le refrain de bon aloi.
Et gai! mon verre et ma pinte, etc.

Puisqu'ainsi le veut le destin.
Ma foi, je me coalise
Sans dépit comme sans chagrin
A la philosophie;
Par elle encor l'avenir
Ne peut-il donc s'embellir?
Et gai! mon verre et ma pinte, etc.

BLONDEL.

L'ÉPICURIEN A TABLE

RONDEAU

— 1734 —

Sur un air du temps.

Plus on est de fous,
Plus on rit à table,
Plus on est de fous,
Plus Bacchus est doux.
Enivrons-nous tous
D'un jus délectable;
Plus on boit de coups,
Plus on est aimable,
Plus on est de fous,
Plus on rit à table,
Plus on est de fous,
Plus Bacchus est doux.

Plus dans un repas
Est nombreuse troupe,
Plus dans un repas
On fait de fracas;
Avec plus d'appas
On vide la coupe,
On a plus de plats,
L'un sert, l'autre coupe.
Plus dans un repas
Est nombreuse troupe,
Plus dans un repas
On fait de fracas.

Je bois à chacun,
Je bois à chacune,
Je bois à chacun
D'abord en commun.
Et crainte qu'aucun
N'ait de la rancune,
Je bois à chacun
Plutôt deux fois qu'une.
Je bois à chacun,
Je bois à chacune,
Je bois à chacun
D'abord en commun.

Portant des santés
Bien mieux je me porte,
Portant des santés
De tous les côtés.
Je bois aux beautés
Et je vous la porte.
Vous, laquais, sortez,
Qu'on ferme la porte
Portant des santés
Bien mieux je me porte,
Portant des santés
De tous les côtés.

En faisant raison
J'enivre la mienne;
En faisant raison
Je bois à foison.
Ami, sans façon,
Rien ne te retienne:
Bois à ma Fanchon,
Je bois à la tienne.
En faisant raison
J'enivre la mienne;
En faisant raison
Je bois à foison.

Bien ou mal traité,
Buvons-y, qu'importe!
Bien ou mal traité,
Buvons leur santé.
Car plus la beauté
Que mon cœur transporte
A de cruauté,
Plus la dose est forte.
Bien ou mal traité,
Buvons-y, qu'importe!
Bien ou mal traité,
Buvons leur santé.

A moi, bourguignon,
J'ai la courte haleine;
A moi, bourguignon,
Mon cher compagnon.
La soupe à l'oignon
Rend la tête saine;
Fais-m'en, mon mignon,
La terrine pleine.
A moi, bourguignon,
J'ai la courte haleine;
A moi, bourguignon,
Mon cher compagnon.

ANONYME.

NE PAS MOURIR SANS BOIRE.

Air du temps.

Dieu, quand viendra la fin du monde,
S'il faut que le ciel nous inonde,
Fais que ce soit de flots de vin.
L'eau pure ternirait ta gloire;
Et si le monde meurt enfin,
Ne le fais pas mourir sans boire.

ANONYME.



PLUS ON EST DE FOUS, PLUS ON RIT

Paroles d'Armand Gouffé

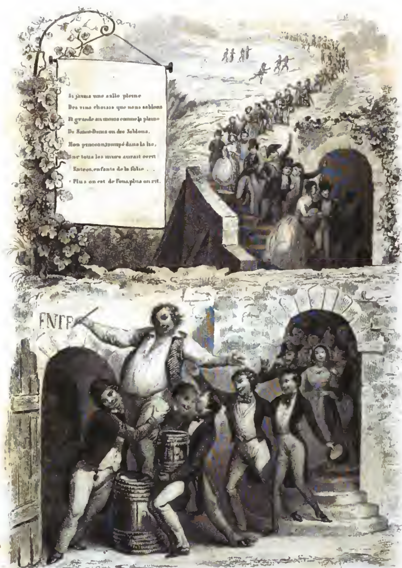


Des frélons bravent la piqûre,
Que j'aime à voir dans ce séjour
Le joyeux troupeau d'Epicure
Se recruter de jour en jour!
Francs buveurs, que Bacchus attire
Dans ces retraites qu'il chérit,
Avec nous venez boire et rire.
Plus on est de fous plus on rit.



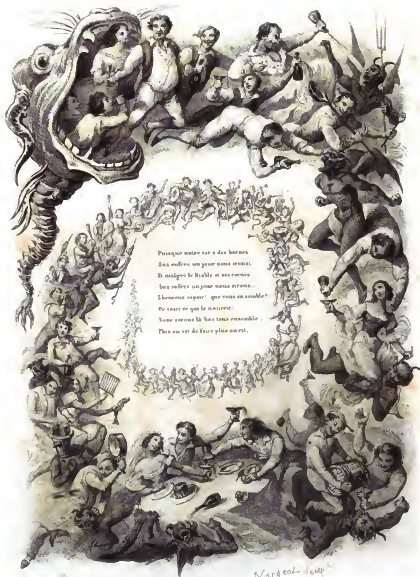
Ma règle est plus douce et plus prompte
Que les calculs de nos savans
C'est le verre en main que je compte
Mes vrais amis, les bons vivans!
Plus je bois plus leur nombre augmente;
Et quand ma coupe se tarit,
Au lieu de quinze j'en vois trente!
Plus on est de fous plus on rit.




Si j'avais une salle pleine
Des vins choisis que nous sablons
Et grande au moins comme la plaine
De Saint-Denis ou des Sablons,
Mon pinceau trempé dans la lie,
Sur tous les murs aurait écrit
Entrez, enfants de la folie . . .
Plus on est de fous plus on rit.
ENTR

Entrez, soutiens de la sagesse
Apôtres de l'humanité,
Entrez, amis de la richesse;
Entrez, amants de la beauté;
Entrez, fillettes dégourdies
Vieilles qui visez à l'esprit.
Entrez, auteurs de tragédies.
Plus on est de fous, plus on rit.




Puisque notre vie a des bornes
Aux enfers un jour nous irons;
Et malgré le Diable et ses cornes
Aux enfers un jour nous rirons.
L'heureux espoir! que vous en semble?
Or voici ce qui le nourrit:
Nous serons là-bas tous ensemble,
Plus on est de fous plus on rit.
Nargeot sculp.

TANT QU'ON A DU BON VIN

—1828—

AIR de l'auteur des paroles.

De tous les biens qui consolent ce monde
Ah! rendons grâce à l'aimable Bacchus,
Si des plaisirs il est l'âme féconde,
Il est aussi la source des vertus. (*bis*)
De ses vapeurs colorant nos chimères,
Il embellit le plus sombre destin.
Tin, tin, tin,
Amis prenons un verre,
Tin, tin, tin,
Et narguons le chagrin.
Et tin, tin, tin, tin, tin,
Les peines sont légères,
Et tin, tin, tin, tin, tin,
Tant qu'on a du bon vin,
Vive le vin!
Vive ce jus divin!

Toujours en proie à des peines amères,
L'homme devient injuste et soucieux:
L'infortuné, qu'aigrissent ses misères,
Maudit les jours qu'il a reçus des dieux.
Si vous penchez vers la funeste envie,
Bacchus vous offre un remède certain.
Tin, tin, tin,
A boire il vous convie,
Tin, tin, tin,
Pour noyer le chagrin.
Et tin, tin, tin, tin, tin,
Peut-on haïr la vie,
Et tin, tin, tin, tin, tin,
Tant qu'on a du bon vin?
Vive le vin!
Vive ce jus divin!

Jadis un roi, dans un banquet splendide,
De ses flatteurs savourait le concert,
Quand par hasard une vierge candide
Voulut du prince honorer le dessert.
La Vérité, malgré le majordome,
Sortit des flots du rouge chambertin.
Tin, tin, tin,
Au prince elle se nomme.
Tin, tin, tin,
Il l'entend sans chagrin;
Et tin, tin, tin, tin, tin,
Un roi sait qu'il est homme,
Et tin, tin, tin, tin, tin,
Tant qu'il a du bon vin.
Vive le vin!
Vive ce jus divin!

Quand la beauté, cédant à la tendresse,
Sur notre vie appelle d'heureux jours,
Aux noirs accès d'une jalouse ivresse,
On vit souvent s'envoler les amours.
Mais aux rameaux de ses treilles nouvelles
Bacchus entraîne un sexe trop mutin.
Tin, tin, tin,
Il n'est plus d'infidèles,
Tin, tin, tin,
Fuyez, soupçons, chagrins!
Et tin, tin, tin, tin, tin,
Les amours n'ont point d'ailes,
Et tin, tin, tin, tin, tin,
Tant qu'on a du bon vin!
Vive le vin!
Vive ce jus divin!

Bacchus enfin, par sa douce influence,
Chez les vieillards réveille un souvenir;
Des maux présens, pour calmer la souffrance
Aux malheureux il ouvre l'avenir.
Et quand le temps, de son souffle de glace,
Veut refroidir notre dernier festin,
Tin, tin, tin,
Qu'importe sa menace,
Tin, tin, tin,
Au buveur sans chagrin?
Et tin, tin, tin, tin, tin.
Peut-on quitter la place,
Et tin, tin, tin, tin, tin,
Tant qu'on a du bon vin?
Vive le vin!
Vive ce jus divin!

MARCILLAC.

LE BON SYSTÈME.

AIR du temps.

Je suis Épicure
Qui dit: « du plaisir
Jouir,
C'est de la nature
Combler le désir. »
Ce système aimable
Toujours me conduit
Sans bruit,
Du lit à la table,
De la table au lit.

DUVERNY, l'aveugle,
chanteur des rues.

LES GLOUGLOUS

Air : Aimez-vous, oui, je vous le conseille.

(DE LA FÊTE DU VILLAGE.)

—1823—

Mes chers amis, pour jouir de la vie,
Le verre en main, narguons la faux du Temps;
Et, pour Momus prodiguant notre encens,
Que sa marotte nous rallie,
Joyeux troubadours,
Répétons toujours :
Non, non, non, non, non, point de mélancolie.
Oui le vrai bonheur,
Naît du son flatteur
De tous les panpans,
Les panpans des bouchons;
De tous les glouglous, les glouglous des flacons
De tous les lanla, les lanla des chansons.

Dans un concert, qu'une voix magnifique
Par ses accents ravisse l'auditeur,
Et que Lafond, sur son luth enchanteur,
Promène son archet magique;
A tous ces grands airs,
Ces brillants concerts,
A tous ces flonflons de la musique,
Je préfère encor
Le joyeux accord
De tous les panpans, etc.

Un vieux soldat, à la gloire fidèle,
De son pays protégeant les remparts,
Si Mars chez lui porte ses étendards,
S'anime d'une ardeur nouvelle.
Il n'est jamais sourd
Au bruit du tambour;
Le ran tan plan, ran, tan plan le rappelle,
Et sous l'olivier
Le vaillant guerrier
Revient aux panpans,
Aux panpans des bouchons,
Revient aux glouglous aux glouglous des flacons
Revient aux lanla, aux lanla des chansons.

Quand un ami par un retour sincère,
Dans un repas veut réparer ses torts;
Pour le haïr en vain doublant d'efforts,
Vous lui montrez un front sévère,
Si d'un verre plein,
Sa tremblante main,
Tin, tin, tin, tin, vient choquer votre verre.
La haine s'enfuit
Et cède au doux bruit
De tous les panpans, etc.

Pour obtenir d'une jeune fillette
L'aveu charmant que retient la pudeur,
Joyeux lurons, tâchez avec ardeur
De trinquer avec la pauvrette :
Si le jus divin
Pénètre son sein,
Zon, zon, zon, zon, elle n'est plus muette.
Et le tendre aveu
Part avec le feu
De tous les panpans, etc.

A mon convoi, puisqu'il faut que je meure,
Pour cierge, amis, que l'on porte un flacon;
Qu'un vieux tonneau de beaune ou de mâcon
Fasse ma dernière demeure.
Qu'au temple divin,
Des verres de vin,
Din, din, din, din, du convoi sonnent l'heure;
De ce divin jus
Chantez l'orémus,
Au bruit des panpans,
Des panpans des bouchons;
Au bruit des glouglous des glouglous des flacons
Au bruit des lanla, des lanla des chansons.

N.-M. Clate, d'Eure-et-Loir.

LE PARTAGE DES MOMENTS

COUPLET

Air du temps.

L'Amour en badinant volait sur un pressoir;
La couleur du nectar, son odeur, le charmèrent;
Et tenté d'en goûter, ce dieu s'y laissa choir;
Son carquois s'en remplit, ses traits s'en abreuvèrent :
De là vient qu'aujourd'hui on voit tous les amants,
Saisis d'une noble tendresse,
Entre le vin et leur maîtresse
Partager leurs plus doux moments.

L'abbé Voisenon.

Impr. de Pelet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

PHYSIOLOGIE DU REPAS

Air de la Fête du Village voisin.

Les bons repas savent charmer la vie;
Mais avec art il faut les combiner :
Il ne faut pas recevoir à dîner
L'ennui, l'amour-propre et l'envie.
Sachons réunir
Sagesse, plaisir,
Grâce, souvenir
Et table bien servie.
D'un visage ouvert
Que tout soit offert:
Un joli couvert,
Et chansons au dessert.
Bons amis et bons plats,
Vins vieux et délicats,
Voilà les appas
D'un aimable repas.

Conservez bien l'urbanité française;
Que vos amis, heureux de votre choix,
Bien qu'en contact pour la première fois,
Aussitôt se sentent à l'aise.
Qu'au premier abord
Règne un doux accord,
Où sans nul effort
Tout convive se plaise...
Quand on se comprend,
On trouve, en riant,
L'appétit plus grand,
Le dîner plus friand.
Bons amis, etc.

Il ne faut pas être nombreux à table :
Trois c'est bien peu; mais trente c'est beaucoup.
Trop d'aliments amènent le dégoût;
Il faut pourtant le confortable.
Sans être entassé,
Ni trop espacé,
Une fois placé,
Que chacun reste stable.
Qu'un bon mot toujours,
Par son gai secours,
Arrête le cours
D'un ennuyeux discours.
Bons amis, etc.

Point de laquais, de luxe, d'étiquette :
On est moins libre et le plaisir s'enfuit;
Que chaque mets à point se trouve cuit;
Mais n'en vantez pas la recette...
Ni trop lentement,
Ni trop promptement,
Laissez savamment
S'épuiser chaque assiette...
Trinquer, nous dit-on,
Est de mauvais ton,
Prouvez, sans façon,
Que l'un n'a pas raison...
Bons amis, etc.

Evitez bien la prude et la coquette,
N'admettez pas non plus les amoureux :
Leurs airs touchants, leurs regards langoureux
Préféreront le tête-à-tête.
Si son rire est franc,
Soyez tolérant
Pour ce que vous prend
Un joyeux pique-assiette...
Choyez la beauté
Qui, sans vanité,
Joint, avec bonté,
L'esprit à la gaîté...
Bons amis, etc,

Craignez surtout le brouillon politique
Qui prend chez vous un ton d'autorité,
Et qui, parlant toujours de liberté
Vous livre à son joug tyrannique...
Que chacun gaîment,
Fasse adroitement,
Du gouvernement
L'éloge ou la critique;
Que grand ou petit,
Par vous en crédit,
Dans tout ce qu'il dit
Croie avoir de l'esprit...
Bons amis, etc.

Offrez à tous un petit avantage :
Si l'un boit trop et l'autre pas assez,
Que côte à côte ils se trouvent placés;
Plus doux sera leur voisinage...
Près d'un beau parleur
Mettez un frondeur,
Près d'un vieux conteur
Un muet personnage;
L'homme réfléchi
Près d'un sans-souci;
Vous aurez ainsi
Le monde en raccourci.
Bons amis, etc.

Que vos flambeaux scintillent de lumière,
Ayez des fruits, des cristaux et des fleurs,
Mariez bien les parfums aux couleurs,
Que douce soit votre atmosphère...
Que chacun enfin,
En suivant sa faim,
Trouve à ce festin
Un charme salutaire...
Un riant banquet,
Où tout est coquet,
Où tout est parfait,
C'est la vie au complet!
Bons amis et bons plats,
Vins vieux et délicats,
Voilà les appas
D'un aimable repas!

Auguste Giraud.

LE COUP DU MILIEU

AIR : *In vino veritas.*

Nos bons aïeux aimaient à boire ;
Que pouvons-nous faire de mieux ?
Versez, versez : je me fais gloire
De ressembler à mes aïeux.
Entre le chablis que j'honore
Et l'aï dont je fais mon dieu,
Savez-vous ce que j'aime encore ?
C'est le petit *coup du milieu.*

Je bois quand je me mets à table,
Et le vin m'ouvre l'appétit ;
Bientôt ce nectar délectable
Au dessert m'ouvrira l'esprit.
Si tu veux combler mon ivresse,
Viens, Amour, viens, espiègle dieu,
Pour trinquer avec ma maîtresse,
M'apprêter le *coup du milieu.*

Ce joli *coup*, chers camarades,
A pris naissance dans les cieux :
Les dieux buvaient force rasades,
Buvaient enfin... comme des dieux.
Des déesses, femmes discrètes,
Ne prenaient point goût à ce jeu :
Vénus pour les mettre en goguettes
Proposa le *coup du milieu.*

Aussitôt cet aimable usage
Par l'Amour nous fut apporté :
Chez nous son premier avantage
Fut d'apprivoiser la beauté.
Le sexe, à Bacchus moins rebelle,
Lui rend hommage en temps et lieu,
Et l'on ne voit pas une belle
Refuser le *coup du milieu.*

Buvons à la paix, à la gloire,
Ce plaisir nous est bien permis :
Doublons les rasades pour boire
A la santé de nos amis.
Des Muses, disciples fidèles,
Buvons à Favart, à Chaulieu ;
Et pour la santé de nos belles
Réservons le *coup du milieu.*

Armand GOUFFÉ.

LES VENDANGES DE LA FOLIE

AIR à faire.

Chantons le dieu de la vendange,
Que sous ses lois l'amant se range,
Puisque le plus souvent Vénus
Doit ses conquêtes à Bacchus.

On rend la vie aimable,
En passant tour à tour
Des plaisirs de la table
Aux plaisirs de l'amour.

Un peu de vin rend plus jolie,
Le vin donne de la saillie,
Le vin fait dire de bons mots
Et tenir de galants propos.

On rend la vie aimable,
En passant tour à tour
Des plaisirs de la table
Aux plaisirs de l'amour.

Le vin rend l'amant intrépide,
Il rend l'amante moins timide :
A l'un il fait tout hasarder,
A l'autre il fait tout accorder.

On rend la vie aimable,
En passant tour à tour
Des plaisirs de la table
Aux plaisirs de l'amour.

Entre deux ou quatre convives,
Le vin rend les scènes plus vives ;
Un petit souper libertin
Vaut cent fois mieux qu'un grand festin.

On rend la vie aimable,
En passant tour à tour
Des plaisirs de la table
Aux plaisirs de l'amour.

Le vin dans le sommeil vous plonge,
Ce sommeil vous fait naître un songe
Qui vous revient pendant le jour,
Et qui fait naître enfin l'amour.

On rend la vie aimablo,
En passant tour à tour
Des plaisirs de la table
Aux plaisirs de l'amour.

COLLÉ.



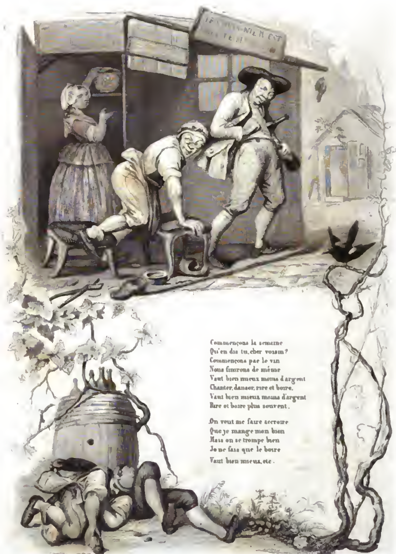
LE BUVEUR

A boire je passe ma vie
Toujours dispos, toujours content.
La bouteille est ma bonne amie
Et je suis un amant constant.
Au cabaret j'attends l'aurore
Du vin tel est l'heureux effet.
La nuit souvent me trouve encore *bis*
Me trouve encore au cabaret.

Si frappé de quelques alarmes,
Mon cœur éprouve du chagrin
Soudain on voit couler mes larmes
Mais ce sont des larmes de vin.
Je bois je bois à longue haleine.
Du vin tel est l'heureux effet.
Le malheureux n'a plus de peine *bis*
N'a plus de peine au cabaret.

Si j'étais maître de la terre
Tout homme serait vigneron :
Au Dieu d'amour toujours contraire,
Bacchus serait mon cupidon.
Je ne quitterais plus sa mère
Car de la cour un juste arrêt
Ferait du temple de Cythère *bis*
Oui de Cythère un cabaret.

Auteurs qui courez vers la gloire
Bien boire est le premier talent.
Bacchus au temple de mémoire
Obtient toujours le premier rang.
Un tonneau voilà mon pégase
Ma lyre un large robinet.
Et je trouve le Mont Parnasse *bis*
Le Mont Parnasse au cabaret.



Commençons la semaine
Qu'en dis tu, cher voisin?
Commençons par le vin
Nous finirons de même
Vaut bien mieux moins d'argent
Chanter, danser, rire et boire.
Vaut bien mieux moins d'argent
Rire et boire plus souvent.

On veut me faire accroire
Que je mange mon bien
Mais on se trompe bien
Je ne fais que le boire
Vaut bien mieux, etc.



Si ta femme querelle
Dis lui pour l'appaiser
Que tu veux te griser
Pour la trouver plus belle
Vaut bien mieux etc

Au compte de Barême ?
Je n'aurai rien perdu
Je suis venu tout nu
Je m'en irai de même
Vaut bien mieux etc



Le receveur des tailles
Dit qu'il vendra mon lit
Je me moque de lui
Je couche sur la paille
Vaut bien mieux etc

Providence divine
Qui veilles sur nos jours
Conserve-nous toujours
La cave et la cuisine
Vaut bien mieux etc

[illegible]



CHANSON MILITAIRE

Paroles de Fabien Pillet

Voulez-vous suivre un bon conseil?
Buvez avant que de combattre.
De sang-froid je vaux mon pareil,
Mais quand j'ai bien bu j'en vaux quatre
Versez donc mes amis versez
Je n'en puis jamais boire assez

Comme le vin tourne l'esprit!
Comme il vous change une personne!
Tel qui tremble s'il réfléchit
Fait trembler quand il déraisonne.
Versez donc, etc



Ma foi c'est un triste soldat
Que celui qui ne sait pas boire.
Il voit les dangers du combat.
Le buveur n'en voit que la gloire
Versez donc etc

Cet univers oh! c'est très beau
Mais pourquoi dans ce bel ouvrage
Le seigneur a-t-il mis tant d'eau?
Le vin me plairait davantage
Versez donc etc

S'il n'a pas fait un élément
De cette liqueur rubiconde,
Le seigneur s'est montré prudent.
Nous eussions desséché le monde
Versez donc, mes amis versez
Je n'en puis jamais boire assez.



[illegible] Paris

LE DÉLIRE BACHIQUE

AIR : Pomm's de reinette, pomm's d'api.

Quand on est mort c'est pour longtemps,
Dit un vieil adage
Fort sage;
Employons donc bien nos instants,
Et contents,
Narguons la faux du Temps.

De la tristesse
Fuyons l'écueil;
Evitons l'œil
De l'austère Sagesse;
De sa jeunesse
Qui jouit bien,
Dans sa vieillesse
Ne regrettera rien.
Si tous les sots
Dont les sanglots
Mal à propos
Ont éteint l'existence,
Redevenaient
Ce qu'ils étaient,
Dieu sait, je pense,
Comme ils s'en donneraient!

Quand on est mort, etc.

Pressés d'éclore,
Que nos désirs,
Que nos plaisirs
Naissent avec l'aurore;
Quand Phébus dore
Notre réduit,
Chantons encore,
Chantons quand vient la nuit;
Des joyeux sons
De nos chansons
Etourdissons .
La ville et la campagne,
Et que, moussant
A notre accent,
Le gai champagne
Répète en jaillissant:

Quand on est mort, etc.

Jamais de gêne,
Jamais de soin;
Est-il besoin
De prendre tant de peine,
Pour que la haine,
Lançant ses traits,
Tout à coup vienne
Détruire nos succès!
Qu'un jour mon nom
De son renom
Remplisse ou non
Le temple de mémoire,
J'ai la gaîté,
J'ai la santé,
Qui vaut la gloire
De l'immortalité.

Quand on est mort, etc.

Est-il monarque
Dont les bienfaits,
Dont les hauts faits
Aient désarmé la Parque?
Le souci marque
Leur moindre jour,
Et puis la barque
Les emporte à leur tour.
Je n'ai pas d'or,
Mais un trésor
Plus cher encor
Me console et m'enivre;
J'aime, je bois,
Je plais parfois;
Qui sait bien vivre
Est au-dessus des rois.

Quant on est mort, etc.

Au lit, à table,
Aimons, rions,
Puis envoyons
Les affaires au diable.
Juge implacable,
Sot chicaneur,
Juif intraitable,
Respectez mon bonheur.
Je suis, ma foi,
De mince aloi;
Epargnez-moi
Votre griffe funeste...
Sans vous, hélas!
N'aurai-je pas
Du temps de reste
Pour me damner là-bas?

Quand on est mort, etc.

Quand le tonnerre
Vient en éclats
De son fracas
Epouvanter la terre,
De sa colère
Qu'alors pour nous
Le choc du verre
Amortisse les coups.
Bouchons, volez!
Flacons, coulez!
Buveurs, sablez!
Un dieu sert les ivrognes.
Au sein de l'air,
Que notre œil lier,
Nos rouges trognes
Fassent pâlir l'éclair.

Quand on est mort, etc.

De la guinguette
Jusqu'au boudoir,
Matin et soir
Circulons en goguette,
Guerre aux grisettes,
Guerre aux jaloux,
Guerre aux coquettes,
Surtout guerre aux époux.
Sur vingt tendrons,

Bien frais, bien ronds,
En francs lurons,
Faisons rafle à toute heure;
Puisqu'aussi bien,
Sage ou vaurien,
Il faut qu'on meure,
Ne nous refusons rien.

Quand on est mort, etc.

DÉSAUGIERS.

LE CABARET DE LA POMME DE PIN

— CHANSON HISTORIQUE. —

AIR de Préville et Taconnet.

OU: On ne sait pas ce qui peut arriver.

Le cabaret!... En se voilant la face,
Tartufe dit: « Fi! de ce mauvais lieu!
« Là, sans rougir, la vile populace
« Va s'enivrer de haine et de vin bleu. »
Tout doux! brave homme, apaisez votre bile;
Dans le grand siècle où naquit *Poquelin*,
On vit briller et la cour et la ville
Au *Cabaret de la Pomme de pin* *.

Pour sermoner l'intempérant *Chapelle*,
Hôte assidu de ce bouchon fameux,
Un jour *Boileau* gravement l'interpelle
Et sait flétrir ses penchants malheureux:
Alors que l'un tonne contre l'ivresse,
A son censeur l'autre verse du vin.
Boileau bientôt abdique la sagesse
Au *Cabaret de la Pomme de pin*.

Bonhomme Jean, la Muse ton amie
Suivait partout ton pas irrégulier;
Quand t'appelait la docte Académie,
Tu t'y rendais ainsi qu'un écolier.
Lorsque rêvant tu partais dès l'aurore,
Tu savais faire une pause en chemin;
Le lendemain te retrouvait encore
Au *Cabaret de la Pomme de pin*.

On vit aussi l'aîné des deux *Corneille*,
Beau du talent que le ciel lui donna,
En savourant une liqueur vermeille
Peindre à grands traits *Polyeucte* et *Cinna*.

De Beaugency quand sa coupe était pleine,
On voyait poindre un mâle alexandrin;
Lui seul osa conduire Melpomène
Au *Cabaret de la Pomme de pin*.

Le grand *Condé*, chaud encor des batailles,
A la taverne allait se rafraîchir;
Lors il laissait l'étiquette à Versailles,
Et sa grandeur descendait au plaisir.
De ses soldats il vantait les conquêtes,
Rocroi, *Fribourg*, ornaient son bulletin;
Puis il faisait manœuvrer les topettes
Au *Cabaret de la Pomme de pin*.

L'histoire dit que, faussant la morale,
Certains galants n'y pintaient pas toujours:
Quand les buveurs remplissaient la grand'salle
Un coin obscur abritait les amours.
Belle *Ninon*, si folle en ta sagesse,
Pour mieux goûter un plaisir clandestin,
A *Villarceaux* tu prouvas ta tendresse
Au *Cabaret de la Pomme de pin*.

Là se heurtaient *Despréaux* et *Linière*
En échangeant un caustique lardon;
Cottin servait de plastron à *Molière*,
Et *Jean Racine* y fustigeait *Pradon*.
Enfin chacun, dans de bachiques veilles,
Par sa gaîté conjurait le chagrin:
On débitait la folie en bouteilles
Au *Cabaret de la Pomme de pin*.

Justin CABASSOL,
Du Caveau.

* Le *Cabaret de la Pomme de pin*, tenu par Crénet, et celui de la *Croix de Lorraine*, étaient les lieux les plus fréquentés par la cour et les beaux esprits du temps. On n'avait pas encore inventé le *Café Procope*.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

POINT D'IVRESSE

OU

VÉRITÉS HISTORIQUES ET MORALES.

AIR du Flâneur.

Point d'ivresse,
De caresse,
Sans le vin, sans la tendresse;
Bacchus,
Momus,
Les Amours,
De nos jours
Charment le cours.

L'homme, avec anxiété,
Avide d'un vain salaire,
Rame sur cette galère
Qu'on nomme société;
Et, ballotté par la houle
Des projets ambitieux,
Au fond de l'abîme roule,
Tout en mesurant les cieux.

Point d'ivresse, etc.

Aux champs des illusions,
Parfumons notre existence
De fleurs, d'espoir, de constance
Et de fraîches visions.
L'homme, tombé dans le schisme
Des progrès indéfinis,
Court de sophisme en sophisme,
Se perd dans les infinis.

Point d'ivresse, etc.

Pour s'abattre sur la fleur,
Tant que le vallon s'émaille,
L'abeille franchit la maille
Des réseaux de l'oiseleur;
Suivant son aile dorée,
Et, pressés par nos désirs,
Volons à la picorée,
Au calice des plaisirs.

Point d'ivresse, etc.

Pourquoi ce nom de Henri
Résonne-t-il à l'oreille?
C'est qu'aux champs et sous la treille,
De Momus preux favori,
Fêtant les belles, la gloire
Et le vin de Jurançon,
Il sut aimer, vaincre, boire
Et bien faire la chanson.

Point d'ivresse, etc.

Sous les lois du bon plaisir,
La chanson, le vaudeville,
Narguaient la cour et la ville,
Trop sages pour les saisir;
Et pourtant, en équilibre,
La barque a toujours vogué:
Tout en se croyant moins libres,
On était beaucoup plus gai.

Point d'ivresse, etc.

En toutes langues traduit,
Par l'idylle, l'élégie
Et par la mythologie,
Cet adage est reproduit.
Nos troubadours, nos trouvères,
Nos faiseurs de mirlitons,
Sur des rhythmes moins sévères,
Ont chanté dans tous les tons:

Point d'ivresse, etc.

Que le nombre des couverts
Pour les bons vivants augmente;
Laissons passer la tourmente,
Bien unis, clos et couverts;
Par nos hurrah poursuivie,
Par ces cris: il est trop tard!
Faisons grimacer l'envie
Comme un convive en retard.

Point d'ivresse, etc.

Devant la suprême loi
Qui régit tant de merveilles,
On doit éclairer ses veilles
Par le flambeau de la foi;
Et sans chercher la puissance
D'où les biens ont pu venir,
Humble en sa reconnaissance,
En user et les bénir.

Point d'ivresse, etc.

F. Dubois.

LA MAITRESSE DU CABARET

AIR du temps.

La maîtresse du cabaret
Se devine, sans qu'on la peigne.
Le dieu d'amour est son portrait,
La jeune Hébé lui sert d'enseigne.

Bacchus, assis sur son tonneau,
La prend pour la fille de l'onde;
Même en ne versant que de l'eau,
Elle a l'art d'enivrer le monde.

Le cardinal de Bernis.

ÉLOGE DE L'EAU

Air : J'ai vu partout dans mes voyages

Quand tous les peuples en délire
De Bacchus chantent la gaîté ;
Quand tout veut célébrer l'empire
D'une funeste déité,
Moi, repoussant l'erreur commune,
Je prends un essor tout nouveau :
A Bacchus j'oppose Neptune :
Je chante les bienfaits de l'eau.

Ah ! c'est à l'eau que la nature
Doit sa splendeur et sa beauté ;
Les prés lui doivent leur verdure,
La terre sa fécondité ;
Par elle tout se vivifie :
Les fleurs, les fruits et le raisin ;
Sans une bienfaisante pluie
Vous n'auriez pas d'aussi bon vin.

Voyez dans la brûlante plaine
Cet infortuné voyageur,
Haletant, respirant à peine,
Mourant de soif et de langueur.
Ce vin qu'à l'eau chacun préfère
Irrite sa soif de nouveau ;
A tous les trésors de la terre
Il préfère une goutte d'eau.

Lorsque dans le cristal de l'onde
Se désaltère la Vertu,
Souvent les meilleurs vins du monde
Sont chez le crime parvenu :
Aux vins exquis de l'opulence,
L'honnête homme préfère alors
L'eau de la modeste Innocence,
Que l'indigent boit sans remords.

De l'eau l'utilité suprême
Commence pour nous en naissant :
C'est, dit-on, par l'eau du baptême
Que l'homme devient innocent.
La Vérité trop méconnue,
N'ayant chez nous plus de réduits,
Dans l'eau se plongea toute nue :
Son sanctuaire fut un puits.

L'eau d'une modeste fontaine
Du poëte fait la boisson ;
En buvant l'eau de l'Hippocrène,
On est favori d'Apollon.
Toi dont l'humeur est si galante,
Français, ne te souvient-il plus
Que du sein de l'onde écumante
Neptune fit jaillir Vénus ?

F. Bourguignon et A. Gouffé

IL N'EST RIEN AU-DESSUS DU VIN

Air de valse du Barbier. (Rossini.)

Que j'aime à voir cette docte fontaine
Chère à Racine et chère à Despréaux !
Je voudrais bien, poétique Hippocrène,
Boire à longs traits dans tes magiques eaux.

Mais je préfère
Voir dans mon verre
Couler à flots le jus divin ;
Et je m'écrie :
Non, dans la vie,
Il n'est rien au-dessus du vin !

Que j'aime à voir, sur une molle couche,
En murmurant s'égarer un ruisseau !
Son pur cristal sait rafraîchir ma bouche :
Ce n'est qu'aux champs qu'on boit de la belle eau.
Mais je préfère, etc.

Que j'aime à voir ces charmantes naïades
Rire à Versaille avec le dieu des mers !
Et ces jets d'eau, ces pompeuses cascades,
Qui vont se perdre et briller dans les airs.
Mais je préfère, etc.

Que j'aime à voir, après une querelle,
De la discorde en jetant le levain,
Un bon ami, revenant avec zèle,
Qui, comme moi, met de l'eau dans son vin.
Mais je préfère, etc.

Que j'aime à voir, pour raffermir ses charmes,
D'eau de Cologne un tendron embaumé !
Que j'aime aussi cette belle eau des Carmes
Que tout amant doit avoir pour charmer !
Mais je préfère, etc.

Que j'aime à voir, au sein d'une chapelle,
Un bon pasteur, une coquille en main,
A Satanas arracher un fidèle
En l'arrosant avec l'eau du Jourdain.
Mais je préfère, etc,

Que j'aime à voir cet opulent Pactole
Qui, chargé d'or, roule des flots brillants !
De tous nos maux parfois il nous console,
On a par lui gloire, beauté, talents.
Mais je préfère, etc.

Anonyme.



LANTARA

Ah ! que de chagrins dans ma vie,
Combien de tribulations,
Dans mon art en butte à l'envie
Trompé dans mes affections. *Bis*
Viens m'arracher à la misantropie
Jus précieux, baume divin,
Oui c'est par toi, par toi seul que j'oublie
Les torts affreux du genre humain. *Bis*

A jeun je suis trop philosophe
Le monde me fait peine à voir,
Je ne rêve que catastrophe
A mes yeux tout se peint en noir, *Bis*
Mais quand j'ai bu tout change de figure
La riante couleur du vin
Prête son charme à toute la nature
Et j'aime tout le genre humain. *Bis*



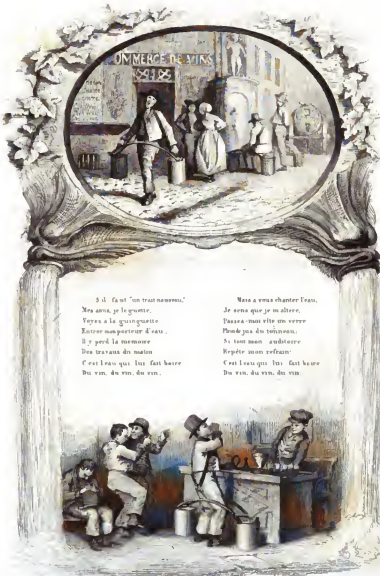


ELOGE DE L'EAU

Il pleut il pleut enfin!
Et la vigne alterée
Va se voir restaurée
Par ce bienfait divin!
De l'Eau chantons la gloire.
On la meprise en vain
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin du vin, du vin

C'est par l'eau, j'en conviens,
Que Dieu fit le deluge.
Mais ce souverain juge
Mit les maux près des biens
Du deluge, l'histoire,
Fait naître le raisin;
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin, du vin, du vin.


Du bonheur je jouis
Quand la rivière apporte,
Presque devant ma porte,
Des vins de tous pays
Ma cave et mon armoire
Dans l'instant tout est plein·
C'est l'eau qui me fait boire
Du vin, du vin, du vin.
Par un temps sec et beau,
Le meunier du village
Se morfond sans ouvrage,
Et ne boit que de l'eau.
Il rentre dans sa gloire
Quand l'eau vient au moulin
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin


OMMERCE DE VINS
S'il faut un trait nouveau,
Mes amis, je le guette,
Voyez à la guinguette
Entrer mon porteur d'eau.
Il y perd la memoire
Des travaux du matin
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin.
Mais à vous chanter l'eau,
Je sens que je m'altere,
Passez-moi vite un verre
Plein de jus du tonneau;
Si tout mon auditoire
Répète mon refrain:
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin

LA RESTAURATION DU CABARET

AIR : Verse, verse du vin de France.

Séjour charmant, séjour vanté
Dans les chants de nos joyeux pères,
Pourquoi t'avoir déshérité
De tes refrains si populaires?
Tu le fus longtemps en effet:
On abuse de tout en France.
Comme la liberté qui naît,
Le cabaret eut sa licence:
Par l'esprit et par la décence,
Restaurons le cabaret.

Ce fut un moderne Caveau,
Sur un banc, non sur une chaise,
Qu'on vint déposer le berceau
De la jeune chanson française;
Et Désaugiers qui l'apportait,
La débarbouilla de sa lie,
Puis Béranger qui s'inspirait,
La dota des feux du génie.
La chanson peut reprendre vie,
Restaurons le cabaret.

Du culte chéri de Bacchus,
Entrepôt, vaste métropole!
J'admire, à grands frais suspendus,
Et tes arceaux et ta coupole:
C'est fort beau! mais chacun le sait,
Quand c'est le pouvoir qui l'installe,
On fouille aisément au budget,
Pour l'église paroissiale;
Nous, songeons à la succursale,
Restaurons le cabaret.

Vos appétits peu délicats
Ont tout broyé sur nos assiettes,
Et les malheureux n'auront pas
De notre festin quelques miettes.
Pour goûter un sommeil parfait,
Du plaisir douce souvenance,
Prélevons toujours au buffet
La part du pauvre et de l'enfance:
Par l'aumône et la bienfaisance
Restaurons le cabaret.

Vieux dandys et nobles roués,
Coureurs de tripots et de filles,
Sur un tapis vert vous jouez
Le lendemain de vos familles;
Vous avez un mépris complet
Pour une hantise modeste;
Mais en sortant de ce banquet,
Notre pure gaîté l'atteste,
La raison part et l'honneur reste.
Restaurons le cabaret.

Tu voudrais dévouer ton bras
Au parti pour toi légitime!
Trop souvent les rois sont ingrats,
Et fidélité devient crime.
Laisse à Dieu ton hardi projet;
Car Dieu seul abat et relève;
Et si, restaurer est ton fait,
Poursuis, ami, poursuis ton rêve.
Mais en attendant qu'il s'achève
Restaurons le cabaret.

A l'œuvre, à l'œuvre, mes amis!
Le beau temps succède à l'orage:
Du vin, des chansons et des ris;
A l'ouvrage! vite à l'ouvrage!
Le travail est vif quand il plaît.
Déjà votre front se colore!
Entassant couplet sur couplet,
Depuis ce soir jusqu'à l'aurore,
Répétons pour qu'il règne encore,
Restaurons le cabaret.

BILLIOUX.

L'AMOUR ET LE VIN

AIR à faire.

Folâtrons, rions sans cesse;
Que le vin et la tendresse
Remplissent tous nos moments!
De myrte parons nos têtes,
Et ne composons nos fêtes
Que de buveurs et d'amants.

Quand je bois, l'âme ravie,
Je ne porte point d'envie
Aux trésors du plus grand roi:
Souvent j'ai vu sous la treille
Que Thémire et ma bouteille
Étaient encor trop pour moi.

S'il faut qu'à la sombre rive,
Tôt ou tard chacun arrive,
Vivons exempts de chagrin,
Et que la parque inhumaine
Au tombeau ne nous entraîne
Qu'ivres d'amour et de vin.

LAUJON.

LE CARILLON BACHIQUE

AIR : Et zig et zig, et zig et zog, et fric et fric, et fric et froc.

Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin! } (*bis*)

De la harpe enchanteresse,
Du clavier qu'une main presse,
Le charme entraîne et séduit.
Mais, chers convives, je nie
Qu'il existe une harmonie
Plus touchante que ce bruit :
Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin!

Le premier buveur d'eau claire
Qui tira des sons d'un verre,
Contre Bacchus forniqua ;
Et pour moi, qui ne m'éveille
Qu'aux glouglous de la bouteille,
Voici mon harmonica :
Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin!

C'est à tort que de sa lyre
Orphée exerça l'empire
Pour séduire Lucifer ;
Ce seul bruit, rempli de charmes,
Eût attendri jusqu'aux larmes
Tous les diables de l'enfer.
Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin!

D'une syrène à la mode
Qu'on admire la méthode,
L'art et le goût infinis ;
Des deux verres en cadence
L'admirable discordance
Vaut trente Catalanis.
Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin!

Du Très-Haut les saints ministres,
Avec leurs cloches sinistres,
Effarouchent les mortels ;
Mais si l'heure des prières
S'annonçait au bruit des verres,
Quelle affluence aux autels!
Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc :
De ce bachique tintin
Vive le son argentin!

Combien je t'aime, ô fougère!
Lorsque discrète et légère,
Tu sers de trône aux plaisirs ;
Ou, quand, fragile et sonore,
Par le jus qui te colore
Tu ranimes nos désirs!
Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin!

Au choc redoublé du verre,
Le vieillard au front sévère
Se déride, reverdit ;
Et la belle qu'on adore
Paraît plus piquante encore,
Quand avec elle on a dit :
Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin!

La peste soit du belître
Qui le premier de la vitre
Fonda le maudit abus!
Il nous ôte par fenêtre
Trente verres que peut-être
Aujourd'hui nous aurions bus.
Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin!

Vingt juifs (que le diable emporte!)
Sont consignés à ma porte,
Peut-être à la vôtre aussi.
Mais, ma foi, je me résigne,
Et lèverai la consigne
Dès qu'ils sonneront ainsi :
Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin!

O vous! poissons, volatiles,
Quadrupèdes et reptiles,
Combien vous devez pester!
Quand le hasard vous rassemble,
Vous avez beau boire ensemble,
Vous ne pouvez pas chanter :
Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc ;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin!

Gloire au soldat intrépide
Qu'à l'honneur le tambour guide!
Mais je n'en suis point jaloux :
Rlantanplan répand l'alarme,
Tic, tic, toc a plus de charme ;
Or, mes amis, chantons tous :

Et tic, et tic et tic, et toc et tic, et tic et toc,
De ce bachique tintin
Vive le son argentin!

DÉSAUGIERS.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5

LES JOYEUX

AIR : *Pour jouir de la vie.*

En arrière l'envie!
En avant les chansons!
De cette courte vie
Sans regret jouissons;
De tout l'âme ravie,
Au gré de nos désirs,
A nous (*bis*) les riants plaisirs!
A nous (*bis*) les riants plaisirs!

Voyez, pauvre de ses richesses,
L'avare, de peur tout transi,
Et du prince aux vastes largesses
Le front d'un nuage obscurci!
Voyez Piron, Collé, Chapelle,
Dans le vin noyer le souci;
Et nous que l'allégresse appelle,
De Momus fêtons la chapelle,
Ainsi.

En arrière, etc.

Cet Henri Quatre, dont l'histoire
Nous vante les brillants exploits,
Tenait comme œuvre méritoire
D'égayer un gentil minois.
Pascal, aussi bien que Molière,
Aimait à rire en tapinois;
Et d'un roi l'ardeur cavalière
Avait subi de La Vallière
Les lois.

En arrière, etc.

De Thémis un grave interprète,
Dans Gnide, à plus d'une beauté
S'amusait à conter fleurette,
Au temple qu'il avait chanté;
Et de Ferney l'heureux génie,
Inspiré par la volupté,
A la Pucelle rajeunie
Prodiguait en flots d'harmonie
Gaîté.

En arrière, etc.

En leurs folâtres amourettes,
Autour de leurs fiers lionceaux,
De nos avenantes lorettes,
Voyez les légers soubresauts!
Admirez leur désinvolture
Et l'agilité de leurs sauts!
L'essaim, fidèle à sa nature,
Agace et met à la torture
Les sots.

En arrière, etc.

Sur la Seine observez encore
Ce jeune amateur canotier,
Marin d'eau douce que décore
L'emblème du vrai coupletier;
Jusqu'à Bercy même entraînée,
Avant de revoir son quartier,
Sa joie alors plus avinée,
Boira son budget d'une année
Entier.

En arrière, etc.

De leurs triomphes quand naguère
Nos braves signalaient le cours,
Leurs voix, à des hymnes de guerre,
Dans la bataille avaient recours.
Les accents de la *Marseillaise*,
Mêlés au fracas des tambours,
Exaltaient leur âme française,
Ardente comme une fournaise,
Toujours.

En arrière, etc.

Laissons la gloire et la science,
Des grands les superbes faveurs,
Et forts de notre conscience,
Gardons nos bachiques ferveurs.
Pour qui vit bien la vie est pleine;
Montrons-nous donc joyeux viveurs;
Rions, chantons à perdre haleine,
Et soyons tous comme Silène
Buveurs!

En arrière l'envie!
En avant les chansons!
De cette courte vie
Sans regret jouissons;
De tout l'âme ravie,
Au gré de nos désirs,
A nous les riants plaisirs!
A nous les riants plaisirs!

ALBERT-MONTÉMONT.

NAISSANCE DE LA BIÈRE

AIR : Un soldat, par un coup funeste.

Le seigneur, un jour après boire,
Une coupe vide à la main,
Eut enfin pitié du déboire
Du misérable genre humain.
Sa bonté s'éveille :
« Enfants, dit-il, le vin tarit pour vous :
« Qu'un jus doré coule en votre bouteille :
Enivrez-vous! » (*quater*)

Mortels ne portez plus envie
Aux dieux dont vous étiez jaloux :
La bière, pendant cette vie,
Est un nectar piquant et doux.
De votre bouteille,
Faites sortir de rapides glouglous;
Ce bruit sacré charmera mon oreille!
Enivrez-vous!

Qu'ici-bas le houblon provigne;
Qu'il soit en vénération :
Il ne fut jamais d'autre vigne
Au riche coteau de Sion.
En vastes guirlandes
Il s'étendra pour vous ombrager tous.
Au bruit des pots, dansez, joyeuses bandes :
Enivrez-vous!

De Jouvence vieille fontaine,
Fi de ton breuvage impuissant!
Froide naïade d'Hippocrène,
Pégase te quitte en boitant.
Chacun sur la terre
Pourra rêver le paradis des fous!
Tout paraît d'or au travers de la bière...
Enivrez-vous!

Amours parés d'un vert feuillage,
Livrez le myrte à l'aquilon :
Embellissez votre visage
D'une couronne de houblon :
Sa liqueur dorée,
Mieux que l'amour, au lieu du rendez-vous,
Fait qu'on redit à sa belle adorée :
Enivrez-vous!

Houblon, chez les peuples que j'aime
Sois l'arbre de la liberté!
Du Germain et de l'Anglais même
Viens dérider la gravité.
De dix pots de bière,
Hommes de cœur, le soir, inondez-vous!
Ah! ce sera la meilleure prière...
Enivrez-vous!

AKERMANN DE MONTBÉLIART.

LE DÉLIRE BACHIQUE

AIR des Trembleurs.

Mes amis, prêtez l'oreille,
Verse-moi, dieu de la treille,
Ta liqueur douce et vermeille:
Apollon, garde ton eau.
C'est le bon vin qui m'inspire;
Il humecte mon délire:
Une bouteille est ma lyre,
Et mon Parnasse un tonneau.

Je ne connais qu'un grand homme,
Et c'est Noé qu'il se nomme:
A ce saint que mon cœur chôme
J'ai juré dévotion.
Noé dont l'humeur bénigne
Nous enrichit de la vigne,
Bien mieux qu'un autre était digne
Du brevet d'invention.

La religion antique
Me semble assez poétique;
Mais elle est trop aquatique,
Et c'est un triste tableau :
De Jouvence et d'Hippocrène
J'aime fort peu la fontaine ;
Je vois surtout avec peine
Tantale le bec dans l'eau.

Le Phlégéton redoutable
Et le Styx épouvantable
N'ont rien de fort délectable,
N'en déplaise à Jupiter :
Dans sa rigueur incroyable
Le Destin impitoyable,
Pour qu'il soit plus effroyable,
A mis de l'eau dans l'enfer.

MILLEVOYE.





LE HOLLANDAIS.

Un Hollandais, riche comme un Crésus,
Au lourd maintien, à face ronde,
Se dit un jour «consacrons mes écus
«Aux jouissances de ce monde.
«Rassemblons à la fois
«Les objets dont le choix
«Offre aux mortels la plus suave ivresse
«Pour me bien divertir ce soir.
«Dans mon logis je veux avoir
«Pot de bierre, pipe et maitresse.»

Il va chercher au fond d'un cul de sac,
Dans la plus belle tabagie,
Un pot de bierre, une once de tabac,
Et la femme la plus jolie,
Il reprend son chemin,
Bierre et tabac en main,
Et sous son bras l'objet de sa tendresse;
Il revient chez lui tout joyeux
D'avoir, pour contenter ses vœux,
Pot de bierre, pipe et maitresse.



Qu'un Hollandais doit bénir son destin,
Quand il boit, qu'il aime et qu'il fume !
A ses côtés il pose un verre plein,
Et puis sa pipe qu'il allume.
Dans un fauteuil à bras
Il place les appas
De sa moderne et robuste Lucrèce.
« Mais, dit-il par où commencer ?
» Qui dois-je d'abord caresser,
» Pot de bierre, pipe ou maîtresse ? »

Il prend sa pipe, et puis il réfléchit
Qu'il devrait commencer par boire ;
Il prend son verre, et soudain il se dit ;
« Non, l'amour aura la victoire. »
Mais tout en se hâtant,
L'infortuné répand
Le pot de bierre, et cette maladresse
Fait sauver la belle, et du coup
Sa pipe s'éteint : il perd tout,
Pot de bierre, pipe et maîtresse.



Faibles mortels, c'est ainsi qu'à vos yeux
Le bonheur s'envole en fumée,
Soit qu'à l'amour vous adressiez vos vœux,
Soit à l'or, à la renommée.
Un grand perd ses états,
Un gourmand son repas,
L'auteur sa rime, un testant sa richesse.
Hélas ! au moment de jouir,
On voit tomber, s'éteindre ou fuir
Pot de bierre, pipe et maîtresse.





LE FOND DE LA BESACE.

Un jour le bon frère Étienne,
Avec le joyeux Eugène,
Tous deux la besace pleine,
Suivis du frère François,
Entrant tous *à la Galère;*
Y firent si bonne chère
Aux dépens du monastère,
Qu'ils s'enivrèrent tous trois.

Ces trois grands coquins de frères,
Perfides dépositaires
Du dîner de leurs confrères
S'en donnent jusqu'au menton;
Puis ronds comme des futailles,
Escortés de cent canailles,
Du corps battant les murailles,
Regagnèrent la maison



Le portier qui les voit ivres,
Leur demande où sont les vivres,
Bon! dit l'autre, avec ses livres,
Nous prend-il pour des savans?
Je me passe bien de lire,
Mais pour chanter, boire et rire,
Et trinquer lo turelure,
Bon! à cela je m'entends.

Au réfectoire on s'assemble,
Vieux dont le rotcher tremble
Et les jeunes, tous ensemble
Ont un égal appétit;
Mais, ô fortune ennemie!
Est bien fou qui s'y confie.
C'est ainsi que dans la vie
Ce qu'on croit tenir nous fuit.



Arrive frere Pancrace
Faisant piteuse grimace
De ne rien voir à sa place
Pour boire ni pour manger;
A son voisin il s'informe
S'il serait venu de Rome
Quelque bref portant réforme
Sur l'usage du dîner.

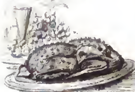
Bon! répond son camarade,
N'avra peur qu'on s'y hasarde,
Sinon je prends la cocarde
Et me ferai Prussien.
Qu'on me parle d'abstinence
Quand j'ai bien rempli ma panse,
J'y consens, mais sans pitance
Je suis fort mauvais chrétien.



Resterons-nous donc tranquilles
Comme de vieux imbéciles,
Répliqua père Pamphile?
Oh! pour le moins vengeons-nous.
Prenons tous une sandale,
Et, sans crainte de scandale,
Allons battre la Cymbale
Sur les fesses de ces loups.

Chacun ayant pris son arme,
Fut partout porter l'alarme;
Mais au milieu du vacarme
Frère Etienne fit un P
Mais un P de telle taille,
Que jamais jour de bataille,
Canon chargé de mitraille
Ne fit un pareil effet.

Ainsi finit la mêlée,
Car la troupe épouvantée,
S'enfuyant sur la montée,
Pensa se rompre le cou,
Tandis que le frere Etienne,
Riant à perte d'haleine,
Et frappant sur sa bedaine,
Amorçait un second coup.





AUX SONS DES GLOUGLOUS

AIR connu.

Aux sons des glouglous,
Ah! loin de nous
Que la sagesse
Se tienne toujours
Et cède la place aux amours.

J'estime fort peu
Le sot aveu
D'une Lucrèce,
Qui, par son trépas,
Crut venger ses chastes appas.
Mais vive le ton
D'une Ninon
Qui, dans l'ivresse,
A quatre-vingts ans
Disait encor à ses amants :

Aux sons des glouglous, etc.

Le roi Salomon
Reçut pour don
Dans son envie
La sagesse, alors
Il la conservait au dehors :
Car, dans son palais,
Donnant accès
A la folie,
A plus d'un tendron
On le vit chanter en luron :

Aux sons des glouglous, etc.

Lise en son printemps
Des soupirants,
Par pruderie
Fuyant les discours,
Se montra rebelle aux amours.
Or, en tout honneur,
Avec sa fleur
Elle est vieillie.
Comme elle dirait,
Si son jeune temps revenait :

Aux sons des glouglous, etc.

Le sage Solon
Qui fut, selon
Ce qu'on rapporte,
Grand législateur,
Des abus le réformateur,
Parfois, sans façon,
A la raison
Fermant la porte,
Près d'aimables fous,
Savait dire aussi bien que nous :

Aux sons des glouglous, etc.

On voit en ce temps
Beaucoup de gens
Qui, par malice,
Trouvent peu touchant
De nos églises le plain-chant ;
Mais plus admiré,
Plus révéré
Serait l'office,
Pour les mettre en train,
Si l'on entonnait au lutrin :

Aux sons des glouglous, etc.

Toujours sans apprêts,
Montrons-nous prêts
A boire, à rire ;
Fuyons les repas
Que le plaisir n'anime pas.
Mais près d'un objet
Qu'avec sujet
L'amour inspire,
Sachons de concert
Dire encore après le dessert :

Aux sons des glouglous,
Ah! loin de nous
Que la sagesse
Se tienne toujours
Et cède la place aux amours.

MEUNIER.

LE DÉFAUT DE FAMILLE

AIR : Ah ! daignez m'épargner le reste.

Une mère est un grand tourment,
La mienne me rend presque folle ;
Si je dis un mot seulement,
Elle m'interdit la parole.
Sans savoir comment ni pourquoi,
Quand tout le jour elle babille,
Maman ne peut souffrir en moi (*bis*)
Ce petit défaut de famille.

DUVERNY, aveugle,
Chanteur des rues (XIXe siècle.)

A UN CONVIVE ASTRONOME

AIR : Jupiter, prête-moi ta foudre.

Ami, laisse rouler la terre
Autour de l'astre des saisons;
Ris et bois: j'aime mieux ce verre
Que l'astrolabe des Newton.

Qu'importe qu'au centre du monde
Le soleil fixe ses destins,
Pourvu que sa chaleur féconde
Mûrisse toujours nos raisins.

Tout son plaisir, toute sa gloire,
C'est de colorer ce doux jus;
La nôtre, ami, c'est de bien boire;
Boire, aimer, que faut-il de plus?

Crois-moi, sous l'ombre de la treille
Goûte le charme des beaux jours:
Chaque heure, en fuyant, nous conseille
De ravir des moments si courts.

Et toi, lyre, aimable convive,
Qui sais plaire aux festins des dieux,
Rends notre allégresse plus vive,
Par tes accents mélodieux.

Qu'à tes sons la folle Ménade
Danse sous nos planes touffus,
Tandis qu'une vive Naïade
Rafraîchit l'urne de Bacchus.

Ainsi, mêlant avec adresse
Le doux myrte au pampre glacé,
Je respire une double ivresse
Sous leur feuillage entrelacé.

Si jamais l'envieux Saturne
Me jette un sinistre regard,
O Bacchus! je veux dans ton urne
Enivrer ce maudit pillard.

LE BRUN, le lyrique.

LES DEUX MESURES

AIR du Serin qui te fait envie.

Philis est petite, mignonne:
C'est ce qui m'invite à l'aimer.
Jamais une grande personne
Ne saura si bien m'enflammer.
Le bon goût, qu'il faut toujours croire,
Me recommande chaque jour
La grande mesure pour boire
Et la petite pour l'amour.

Une dame grande est altière,
Pleine d'orgueil et de hauteur:
Elle regarde d'ordinaire
Chacun du haut de sa grandeur.
Pour vous épargner ce déboire,
Chers amis, prenez tour à tour
La grande mesure pour boire
Et la petite pour l'amour.

Une gigantesque figure
N'est point du tout ce qu'il me faut;
Je suis de moyenne stature
Et ne puis atteindre bien haut:

Par ce motif, il est notoire
Que je dois prendre tour à tour
La grande mesure pour boire
Et la petite pour l'amour.

Souvent, dans la tendre carrière,
On voit broncher un corps trop grand;
La taille petite et légère
Fait le chemin en se jouant.
Daignez donc à la fin me croire,
Et que chacun prenne à son tour
La grande mesure pour boire
Et la petite pour l'amour.

Bien loin d'écouter l'inconstance,
Tant que sur terre on me verra,
Je penserai comme je pense;
Jamais mon goût ne changera;
J'aurai toujours dans la mémoire
Ce que je conseille en ce jour:
La grande mesure pour boire
Et la petite pour l'amour.

PANARD.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LE BON HENRI

Air connu.

Vive le roi! vivre Henri Quatre!
Vive le brave Béarnais,
Qui sut aimer, boire et combattre
Et rendre heureux tous ses sujets;
Ce cri d'abord par l'espérance
Se répétait de bonne foi,
Et plus tard la reconnaissance,
Criait: Vive le roi!

Toujours galant près d'une belle,
Le bon Henri la captivait;
Amant heureux de Gabrielle,
De tout son cœur il l'adorait.
En secret il savait aux femmes
Inspirer le plus doux émoi:
Voilà pourquoi toutes les dames.
Criaient: Vive le roi!

Du raisin le jus salutaire
Pour lui n'était pas sans attrait;
On sait même qu'au fond du verre
Il trouva plus d'un bon couplet.

Aussi tous les fils de Grégoire,
Tous les lurons de bon aloi,
En chantant leur chanson à boire,
Criaient: Vive le roi!

Avec honneur, talens et gloire,
Ce diable à quatre se battait:
Il commandait à la victoire,
Et la victoire le suivait.
Ce bon roi, l'orgueil de la France,
Aux ennemis faisait la loi,
Et ses soldats, pleins de vaillance,
Criaient: Vive le roi!

Il fit une pénible absence,
Et, dans leur douleur, les Français
Redemandaient avec instance
Le bon Henri Quatre et la paix.
On revit enfin sa bannière,
Dès lors plus de maux, plus d'effroi,
Et chacun retrouvant un père,
Criait: Vive le roi!

Belle aîné.

LE PRINCE EN GOGUETTE

Air de Noël: Les pastoureaux ont des chapels.

Çà, petit page, verse à moi!
D'eau tant seulement sois avare.
Sais-tu point que devient le roi,
Le roi de France et de Navarre?
Ventre-saint-gris! ce n'est point moi!
Je tiens un royaume plus digne,
Et vais régnant dessus la vigne.
Voici que je bois
De mon vieil arbois!
Chantons, Messieurs, à perdre haleine:
Hosanna, Bacchus et Silène!

Çà, petit page, verse à moi!
Le vin soit ma chère maîtresse!
Sa senteur me jette en émoi,
Et sa couleur n'est pas traîtresse.
Mais prenez-y part avec moi:
Toute maîtresse est infidèle,
Et point ne suis jaloux d'icelle.
Voici que je bois, etc.

Çà, petit page, verse à moi!
Je me recorde que naguère
Gabrielle a faussé sa foi
Et fit à mes amours la guerre.

Las! il vous faut boire avec moi
Et foin des mauvaises pensées!
A l'oubli des noises passées!
Voici que je bois, etc.

Çà, petit page, verse à moi!
Si le sceptre est chose pesante,
Mon verre plus léger de soi,
Jamais vide ne se présente.
Ce vin n'est chrétien comme moi:
Néanmoins pas un ne blasphème,
Pour ce qu'il n'eut onc le baptême.
Voici que je bois, etc.

Çà, petit page, verse à moi!
Fais qu'à pleins godets je m'abreuve!
La mort m'est de petit effroi,
Si la fausse à table me treuve.
A donc un long temps après moi,
Au fleuve Léthé, ce me semble,
Je vous convie à boire ensemble.
Voici que je bois
De mon vieil arbois!
Chantons, Messieurs, à perdre haleine:
Hosanna, Bacchus et Silène,

Henri Quatre.

LA CHANSON DU BON HENRI

AIR : La bonne aventure, ô gué.

Amis, chantons aujourd'hui
Eu sujets fidèle,
La chanson du bon Henri ;
C'était, je crois, celle-ci :
Vive Gabrielle, ô gué !
Vive Gabrielle !

Un bon roi, c'est là mon saiut,
C'est là mon modèle :
Comme lui soyons humain,
Et chantons ce doux refrain :
J'aime Gabrielle, ô gué !
J'aime Gabrielle !

Que la valeur de Henri
Soit notre modèle.
Moi, j'imiterai de lui
Ce refrain doux et joli :
Vive Gabrielle, ô gué !
Vive Gabrielle !

Sous la victoire il marcha
Couvert de son aile ;
L'Amour qui l'en arracha,
Sous la sienne le plaça
Près de Gabrielle, ô gué !
Près de Gabrielle !

Le trône plein de soucis,
N'est qu'une escabelle ;
Le trône du bon Henri
Était un gazon fleuri
Près de Gabrielle, ô gué !
Près de Gabrielle !

Il ne faudra point ici
D'effort de cervelle
Pour voir que je brigue aussi
Le trône du roi Henri
Près de Gabrielle, ô gué !
Près de Gabrielle.

ANONYME.

L'OMBRE DE GABRIELLE

AIR connu.

Charmante Gabrielle,
Toi si chère à nos cœurs,
Que ton ombre fidèle
Se couronne de fleurs :
Paris te rend hommage
En ce moment ;
Il applaudit l'image
De ton amant.

Adorable maîtresse
Du plus grand des *Henris*,
Que j'aime ta faiblesse !
Combien je te chéris !

C'est trop peu qu'une belle
Puisse charmer !
Pour se rendre immortelle,
Il faut aimer.

Nos rives retentissent
Du nom de ton héros ;
Ses palmes refleurissent
Sous de riants pinceaux * ;
Ils semblent nous le rendre :
Chez les Français
Un roi gai, brave et tendre,
Ne meurt jamais.

DORAT.

* Allusion à la PARTIE DE CHASSE DE HENRI QUATRE, comédie de Collé qu'on représentait alors.

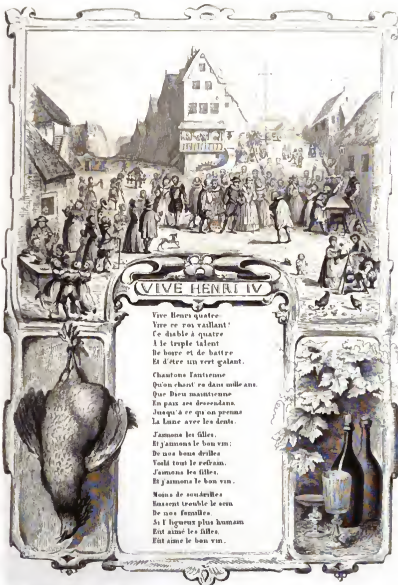
LA FOI ROMPUE
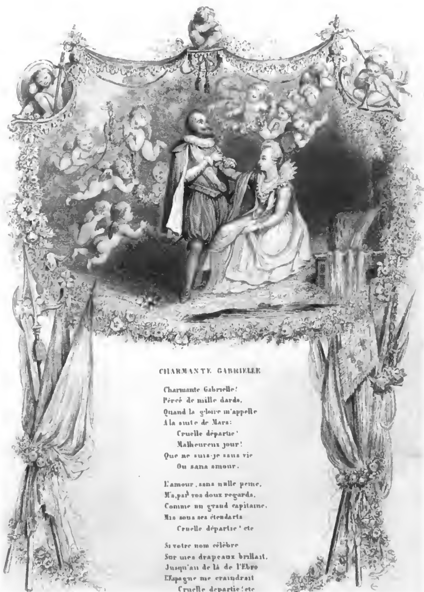
AIR du temps.
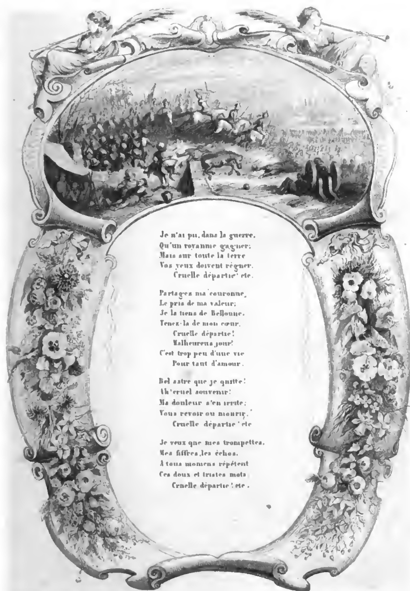
De vraye amour aultre amour réciproque
C'est le parfaiet de son plus grand désir,
Mais sy l'amour de l'autre amour ce moque
Pour ung amour trop moings digne choisir
C'est ung ennuy qui ne donne loysir,

Tems ne repos pour trouver reconfort,
Le désespoir est pire que la mort
Et jalousie est ung vrai désespoir,
O foy rompue, ô trop apparent tort,
Pour vous me fault pis que mort recepuoir.

GABRIELLE D'ESTRÉE.


VIVE HENRI IV
Vive Henri quatre
Vive ce roi vaillant!
Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre
Et d'être un vert galant.
Chantons l'antienne
Qu'on chant'ra dans mille ans.
Que Dieu maintienne
En paix ses descendans.
Jusqu'à ce qu'on prenne
La Lune avec les dents.
J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin;
De nos bons drilles
Voilà tout le refrain.
J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.
Moins de soudrilles
Eussent troublé le sein
De nos familles,
Si l'ligueux plus humain
Eût aimé les filles,
Eût aimé le bon vin.


CHARMANTE GABRIELLE
Charmante Gabrielle!
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de Mars:
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour.
L'amour, sans nulle peine,
M'a, par vos doux regards,
Comme un grand capitaine,
Mis sous ses étendarts
Cruelle départie! etc
Si votre nom célèbre
Sur mes drapeaux brillait,
Jusqu'au de là de l'Ebre
L'Espagne me craindrait
Cruelle departie! etc


Je n'ai pu, dans la guerre,
Qu'un royaume gagner;
Mais sur toute la terre
Vos yeux doivent régner.
Cruelle départie! etc.

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur;
Je la tiens de Bellonne,
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle départie!
Malheureux jour!
C'est trop peu d'une vie
Pour tant d'amour.

Bel astre que je quitte!
Ah! cruel souvenir!
Ma douleur s'en irrite;
Vous revoir ou mourir.
Cruelle départie! etc.

Je veux que mes trompettes,
Mes fiffres, les échos,
A tous momens répètent
Ces doux et tristes mots
Cruelle départie! etc.



INVOCATION A L'AMOUR

Viens, aurore,
Je t'implore!
Je suis gai quand je te voi
La Bergère
Qui m'est chère,
Est vermeille comme toi.

D'ambroisie,
Bien choisie,
Hébé la nourrit à part;
Et sa bouche,
Quand j'y touche,
Me parfume de nectar.

Elle est blonde,
Sans seconde,
Elle a la taille à la main.
Sa prunelle
Étincelle
Comme l'astre du matin.

Pour entendre
Sa voix tendre,
On déserte le hameau;
Et Tytire
Qui soupire,
Fait taire son chalumeau.

Les trois grâces
Sur ses traces,
Font naître un essaim d'amours.
La sagesse,
La justesse
Accompagnent ses discours.

HENRI IV A GABRIELLE

Air de Garat

Digne objet des plus nobles vœux,
Je te rapporte la bannière
Où ton chiffre en traits amoureux
S'unit avec mon cri de guerre.
Au panache de ton soldat,
Si la victoire fut fidèle,
C'est que j'invoquais au combat,
L'honneur, l'amour et *Gabrielle*.

Les compagnons de mes exploits,
Qu'à mes côtés on vit combattre,
Rosny, Crillon, tous, d'une voix
M'ont surnommé le Diable-à-Quatre
J'ai triomphé du fier ligueur,
Des rois armés pour la querelle;
Mais je reconnais un vainqueur,
Et je l'aime dans *Gabrielle*.

COUPIGNY.

SUR LA RÉINTÉGRATION

DE

L'EFFIGIE DE NAPOLÉON SUR LA CROIX D'HONNEUR

— 1848 —

Air du dieu des bonnes gens.

La croix d'honneur dont tout brave s'honore,
A retrouvé sa première splendeur;
Sur son étoile on voit briller encore
L'auguste front de son grand fondateur.
Bon *Béarnais*, pour toi cette disgrâce
Ne sera pas sans de poignants regrets.
Console-toi! tu garderas ta place
Dans le cœur des Français *.

En février, de nouveaux Érostrates
Voulaient briser ton royal monument,
Pour arrêter ces fougueux démocrates
Un ouvrier leur dit tout simplement :

Ce roi n'est pas de ceux que l'on efface;
Il fut clément, il aima ses sujets,
Renversez-le! je lui sais une place
Dans le cœur des Français.

La république est exempte de haine,
Et sa devise est la fraternité.
Tu peux rester sur les bords de la Seine,
Toi qui régnas avec tant de bonté.
Fort de son droit le peuple ne pourchasse
Que l'oppresseur ennemi du progrès.
Les rois s'en vont. — Prince, garde ta place
Dans le cœur des Français **.

ANONYME.

* On sait que, par un anachronisme singulier, la Restauration substitua, sur les croix d'honneur, l'effigie de HENRI QUATRE à celle de NAPOLÉON.

** Un poète a dit fort heureusement en parlant du BÉARNAIS : « C'est le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire. »

L'EMBARRAS DE LISE

Air à faire.

J'ai vu Lise hier au soir,
Lise était charmante;
Mais, hélas! j'ai cru la voir
Triste et languissante.
Vous croyez qu'avec Lycas
C'est quelques nouveaux débats,
Non, vous ne devinez pas
Ce qui la tourmente.

Avec Lycas, l'autre jour,
La jeune innocente
A cueilli des fleurs d'Amour;
Mais trop imprudente,
Elle tremble d'avoir pris
Parmi les fleurs quelques fruits;
Et voilà, mes chers amis,
Ce qui la tourmente.

Déjà Phébé dans son cours
Lui paraît trop lente :
Un courrier depuis trois jours
Trompe son attente.
Et chacun, peu consterné
De son sort infortuné,
Lui voudrait avoir donné
Ce qui la tourmente.

GARNIER.

LAVALLIÈRE ET MAINTENON

CHANSON DÉDIÉE AU BIBLIOPHILE JACOB

AIR d'Yelva.

En feuilletant les pages de l'histoire,
On est peiné pour ce Louis-le-Grand
Qui dans sa cour sans consulter sa gloire,
A d'Aubigné donna le premier rang.
Prince dévot au bout de sa carrière,
En convoitant les restes de Scarron,
Il oublia la tendre Lavallière,
Pour épouser la prude Maintenon.

Noble et brillant, quand, aimé pour lui-même,
A son amour cédait un tendre cœur,
Il savait bien que, sans un diadème,
Il aurait pu devenir son vainqueur.
Plus tard, hélas! une capucinière
Vint remplacer le galant Trianon :
Il n'aimait plus la jeune Lavallière.
Il subissait la vieille Maintenon.

Aux bords du Rhin, comme un vieux capitaine,
Sa jeune ardeur guidait ses bataillons;
Avec Condé, Luxembourg et Turenne,
Il sut dompter de fières nations.

Comme l'amour, la victoire est légère,
Le prince Eugène éclipsa son renom :
Il triompha quand régnait Lavallière,
Il succomba quand trônait Maintenon.

L'aigle de Meaux, par sa mâle éloquence,
Fit admirer la sainte piété;
Et Fénelon fit aimer sa puissance
Par sa douceur et par sa charité.
Un confesseur, d'Ignace auxiliaire,
Pour convertir se servait d'un dragon :
On adorait le dieu de Lavallière,
On redoutait le dieu de Maintenon.

Sur le Parnasse, étonnante merveille,
Tout rayonnait de gloire et de splendeur !
Boileau, Racine et l'aîné des Corneille,
A leur grand roi mariaient leur grandeur.
Tout s'éteignit ! le stylo de Molière
Céda la place au précieux jargon :
Les arts brillaient autour de Lavallière,
Ils se mouraient autour de Maintenon,

JUSTIN CABASSOL.

LE BERCEAU DE MES JOURS

AIR : Quand tout renaît à l'espérance.

Vainqueur de la triste froidure,
Quand avril refleurit les champs,
Et sous un dôme de verdure
Quand l'oiseau répète ses chants;
Lorsque la frileuse hirondelle
Au nid ramène ses amours,
Près du berceau de la Moselle
J'aime à revoir le berceau de mes jours.

J'ai vu les bords de la Tamise,
Londres aux mille pavillons,
L'Italie au Germain soumise,
L'Helvétie et ses frais vallons;
Devant chaque scène nouvelle,
Mon cœur a répété toujours :
Près du berceau de la Moselle
J'aime bien mieux le berceau de mes jours.

Parmi les splendeurs éphémères
Que le trône étale à nos yeux,
J'ai vu caresser les chimères
Dont se repaît l'ambitieux.

Sur l'onde où voguait ma nacelle,
J'ai dit, naviguant à rebours :
Près du berceau do la Moselle
J'aime bien mieux le berceau de mes jours.

Trompé dans mes rêves de gloire,
Du port j'ai repris le chemin,
Sans importuner ma mémoire
Des longs méfaits du genre humain.
Voyant la nature si belle,
L'homme si faux, les ans si courts,
Près du berceau de la Moselle
J'aime bien mieux le berceau de mes jours.

De mon illusion passée
Il m'est resté le souvenir;
Comme le sage ma pensée
Fait du présent son avenir.
A l'amitié toujours fidèle,
En main le luth des troubadours,
Près du berceau de la Moselle
J'irai mourir au berceau de mes jours.

ALBERT-MONTÉMONT.

Impr. de P... et fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

RÉCRIMINATIONS D'UNE DAME DE QUALITÉ

AIR de la Colonne.

Ages si beaux de la chevalerie,
Siècles brillants, qu'êtes-vous devenus?
Les mots d'amour et de galanterie
Sont aujourd'hui des mots presque inconnus.
A quel degré sommes-nous parvenus!
De la beauté l'homme n'est plus l'esclave,
Le sentiment est perdu sans retour...
Et maintenant le flambeau de l'Amour
N'est plus qu'un triste rat-de-cave.

Un grand seigneur me nomma son épouse,
Tout en gardant sa fille d'Opéra;
C'était le ton... je ne fus point jalouse.
De tant de soins, d'ailleurs, il m'entoura,
Que je pus bien lui pardonner cela.
Un président, du reste homme fort grave,
Savait me faire... attendre son retour.
Ah! maintenant le flambeau de l'Amour
N'est plus qu'un triste rat-de-cave.

Puis, à Versaille, un vicomte, un vidame,
Furent de moi jaloux avec fureur;
Ils me peignaient leurs vœux en traits de flamme,
Dans le désir d'éviter un malheur,
A tous les deux je dus ouvrir mon cœur.
En Allemagne, un landgrave, un margrave,
Surent en paix me faire un doigt de cour...
Ah! maintenant le flambeau de l'Amour
N'est plus qu'un triste rat-de-cave.

Je devins veuve et je vis, sous l'Empire,
Que quelques-uns de ces guerriers cités
Que nous nommions, nous, des nobles pour rire,
Étaient pourvus de plus de qualités
Que nos marquis, d'abord tant regrettés;
Oui, sous les traits décochés par un brave
Je succombai maintes fois en un jour...
Ah! maintenant le flambeau de l'Amour
N'est plus qu'un triste rat-de-cave.

Mais à présent, au pouvoir de ces charmes,
Dont fut jadis épris tout l'Œil-de-Bœuf,
Aucun vilain ne veut rendre les armes.
Je lorgne en vain le vieux garçon, le veuf,
Les malôtrus prétendent à du neuf!
Pour subjuguer mon portier, qui me brave,
J'ai fait l'achat de fausses dents, d'un tour...
Ah! maintenant le flambeau de l'Amour
N'est plus qu'un triste rat-de-cave.

L'homme aujourd'hui, fatigué de paresse,
N'est qu'un tyran manquant de fermeté;
Pour le cigare, il quitte une maîtresse;
Pour une orgie, il lui faut vite un thé:
Nous supportions bien mieux la volupté!
Petits soupers, où l'hypocras suave
Troublait les sens, Adieu donc sans retour!
Ah! maintenant le flambeau de l'Amour
N'est plus qu'un triste rat-de-cave.

A. SALIN.

MON RÊVE

AIR : Avec les jeux dans le village.

Jeune Iris, pourriez-vous bien croire,
Ah! que n'est-ce la vérité!
Ce que tous deux dans l'ombre noire
Tour à tour nous avons été?
Morphée, en fermant ma paupière,
Fit de moi l'acier le plus doux;
D'aimant vous étiez une pierre,
Et vous m'entraîniez après vous.

Ce dieu, par un doux stratagème,
De cet aimant fit un écho;
J'étais couplet; je disais : J'aime,
Et vous me répétiez ce mot.
Par un caprice plus insigne,
Il me rendit petit poisson;
A mes yeux vous parûtes ligne,
Et je mordis à l'hameçon.

Le bon Morphée, à ma prière,
M'ayant fait voyager par eau,
Vous devîntes une rivière,
Et je vous fis porter bateau.
Le froid prit, vous voilà de glace;
Pour tirer parti de ce tour,
Sur deux semelles je me place,
Et je patinai tout le jour.

Pour dernière métamorphose,
Devenu nectar des plus doux,
J'étais dans un vase de rose,
Iris, et je coulais pour vous.
Une goutte sur vous s'attache;
Vous étiez alors tout satin;
A mon réveil j'ai vu la tache,
Mais j'ai cherché l'étoffe en vain.

BOUFLERS.

UNE CARESSE

AIR : Avec vous sous le même toit.

Poor animer le sentiment
Rien n'est plus sûr qu'une caresse :
Douce caresse est nn aimant
Pour l'amitié, pour la tendresse.
Dans l'enfance et dans l'âge mûr,
Même jusque dans la vieillesse,
Si le cœur goûte un plaisir pur
Il est l'effet d'une caresse.

Les frères caressent leurs sœurs,
La fille caresse sa mère,
Le zéphyr caresse les fleurs,
Dorilas caresse Glicère.
Voyez les ramiers dans les bois
S'aimer, se caresser sans cesse :
Partout l'amour dicte ses lois;
Dans l'univers tout se caresse.

Quelquefois des soupçons jaloux
Troublent la paix d'un bon ménage,
Et l'on voit entre deux époux
S'élever un sombro nuage :
L'orage, avant la fin du jour,
Est dissipé par la tendresse;
Et la colère de l'amour
S'apaise par une caresse.

Dans nos plaisirs, dans nos amours,
D'Anacréon suivons les traces,
Comme lui, caressons toujours
Bacchus, les Muses et les Grâces :
Du temps qui fuit sachons jouir;
Bonheur d'aimer passe richesse :
Jusqu'à notre dernier soupir
Rendons caresse pour caresse.

FAVART.

MONSIEUR ET MADAME DENIS

— PAR DÉSAUGIERS. —

SOUVENIRS NOCTURNES

DE DEUX ÉPOUX DU XVII

(Il avait plu toute la journée, et n'ayant pu aller le soir faire leur partie de loto chez madame Caqnet, sage-femme, rue des Martyrs, monsieur et madame Denis s'étaient couchés de bonne heure. Au boot de vingt-trois minntes, madame Denis, qui ne dormait pas, impatientée du silence obstiné de son mari, qui n'avait pas cessé de lui tourner le dos, soupira trois fois et prit la parole.)

AIR : Premier mois de mes amours.

MADAME DENIS.

Quoi ! vous ne me dites rien,
Mon ami, ce n'est pas bien ;
Jadis c'était différent ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
J'étais sourde à vos discours,
Et vous me parliez toujours.

MONSIEUR DENIS, *se retournant.*

Mais m'amour, j'ai sor le corps
Cinquante ans de plos qu'alors;
Car c'était en mil sept cent ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
An premier de mes amours,
Que ne duriez-vous toujours !

MADAME DENIS, *se ravisant.*

C'est de vous qu'en sept cent un
Une anguille de Melun
M'arriva si galamment !
Souvenez-vous-en, souvenez-vons-en...
Avec des pruneaux de Tours
Que je crois manger toujours.





MONSIEUR DENIS.

En mil sept cent deux, mon cœur
Vous déclara son ardeur.
J'étais un petit volcan!
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en
Feu des premières amours,
Que ne brûlez-vous toujours!

MADAME DENIS.

On nous maria, je crois,
A Saint-Germain-l'Auxerrois.
J'étais mise en satin blanc;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Du plaisir charmans atours
Je vous conserve toujours

MR DENIS, *se mettant sur son séant.*

Comme j'étais étoffé!

MME DENIS, *s'asseyant de même*

Comme vous étiez coiffé!

MONSIEUR DENIS

Habit jaune en bouracan,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en







MADAME DENIS.

Et culotte de velours
Que je regrette toujours.

(Continuant)

Comme en dansant le menuet,
Vous tendites le jarret!
Ah! vous alliez joliment!
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.
Aujourd'hui nous sommes lourds!

MONSIEUR DENIS.

On ne danse pas toujours.

(S'animant)

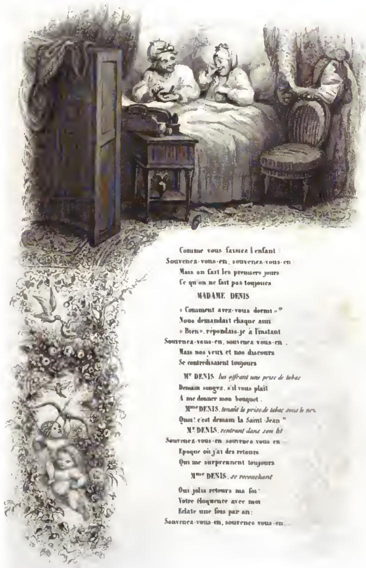
Comme votre joli sein
S'agitait sous le satin!
Il était mieux qu'à présent.
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.
Belles formes, doux contours
Que ne duriez-vous toujours!

MADAME DENIS.

La nuit pour ne pas rougir,
Je fis semblant de dormir.
Vous me pinciez doucement;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.
Mais à présent nuits et jours
C'est moi qui pince toujours.

MONSIEUR DENIS.

La nuit, lorsque votre époux
S'émancipait avec vous.



Comme vous faisiez l'enfant !
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en !
Mais on fait les premiers jours
Ce qu'on ne fait pas toujours.

MADAME DENIS

« Comment avez-vous dormi ? »
Nous demandait chaque ami :
« Bien », répondais-je à l'instant.
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.
Mais nos yeux et nos discours
Se contredisaient toujours.

Mr DENIS *lui offrant une prise de tabac*

Demain songez, s'il vous plaît,
A me donner mon bouquet.

Mme DENIS, *tenant la prise de tabac sous le nez.*

Quoi ! c'est demain la Saint-Jean ?

Mr DENIS, *rentrant dans son lit*

Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.
Époque où j'ai des retours
Qui me surprennent toujours.

Mme DENIS, *se recouchant*

Oui, jolis retours, ma foi !
Votre éloquence avec moi
Éclate une fois par an :
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.





Encor votre beau discours
Ne finit-il pas toujours

Ici M. DENIS a une réminiscence

MADAME DENIS, *minaudant*

Que faites-vous donc, mon cœur ?

MONSIEUR DENIS

Rien ; je me pique d'honneur.

MADAME DENIS

Quel baiser ! il est brûlant

MONSIEUR DENIS, *toussant*

Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en

MADAME DENIS, *rajustant sa cornette*

Tendre objet de mes amours,
Pique-toi d'honneur toujours !

Ici le couple bâilla,
S'étendit et sommeilla.
L'un marmottait en ronflant
« Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en. »
L'autre, « Objet de mes amours,
Pique-toi d'honneur toujours ! »

LES SOUVENIRS

(1807.)

Air : Souvenez-vous-en.

Mes amis, le temps passé
Chez moi n'est point effacé :
C'était le bon temps, vraiment,
Souvenez-vous-en; (*bis*)
Heureux temps, fortunés jours,
Que ne durez-vous toujours !

Douce cordialité
Liait amis, parenté ;
On s'entr'aimait doucement,
Souvenez-vous-en ;
Amitié des anciens jours
Je vous regrette toujours.

Pour former un doux lien
On ne cherchait pas le bien.
Vertu plaisait plus qu'argent,
Souvenez-vous-en;
Vertu de ces anciens jours,
Je vous regrette toujours.

Avec l'oie et le voisin
On fêtait la Saint-Martin,
Et l'on chantait en buvant,
Souvenez-vous-en ;
Chansons de table et d'amour,
Je vous regrette toujours.

En janvier pour compliments
On se faisait des présents ;
Bon temps était jour de l'an,
Souvenez-vous-en;
Café, sucre, chocolats,
Alors ne nous manquaient pas.

La fève mise au gâteau
Nous donnait un roi nouveau ;
Son règne était complaisant,
Souvenez-vous-en;
Roi des ris et des amours,
Je vous regrette toujours.

On allait en bon chrétien
Prier au Mont-Valérien,
Et l'on priait fervemment,
Souvenez-vous-en ,
Dévotion des saints jours,
Je vous regrette toujours.

Portant salade et pâté
On allait faire un goûté
Auprès de Menilmontant,
Souvenez-vous-en ;
Ces goûters, quoique un peu courts,
Je les regrette toujours.

A la boule l'on jouait
Ou bien au petit palet,
On gagnait deux sous, six blancs,
Souvenez-vous-en ;
Plaisirs ignorés des cours,
Je vous regrette toujours.

A la foire Saint-Germain
L'on achetait un pantin.
Et la foire Saint-Laurent!
Souvenez-vous-en,
L'on nous y montrait des tours
Que je regrette toujours.

Leurs comiques opéras
Nous faisaient rire aux éclats ;
Les airs en étaient chantans,
Souvenez-vous-en ;
Gais chanteurs, bons troubadours,
Je vous regrette toujours.

Il nous faut bientôt aussi
Quitter ce beau pays-ci ;
Caron, dit-on, nous attend,
Souvenez-vous-en,
Quand on a fini son cours
Il faut partir pour toujours.

M[lle] Cosson,
Auteur de *Gentille boulangère*.

ANACRÉON ET BATHYLE

Air du temps.

Anacréon, de qui le style
Est souvent un peu familier,
Dit, dans un certain vaudeville,
Soit à Daphné, soit à Bathyle,
Qu'il voudrait être son soulier.
Je révère la Grèce antique,
Mais ce compliment poétique
Paraît celui d'un cordonnier.

Voltaire.

L'ÉPOUSE A LA MODE

Air : Tôt, tôt, tôt, battez chaud.

La jeune Elvire, à quatorze ans,
Livrée à des goûts innocents,
Voit, sans en deviner l'usage,
Éclore ses appas naissans ;
Mais l'amour, effleurant ses sens,
Lui dérobe un premier hommage :
Un soupir
Vient d'ouvrir
Au plaisir
Le passage ;
Un songe a percé le nuage.

Lindor, épris de sa beauté,
Se déclare ; il est écouté.
D'un songe, d'une vaine image,
Lindor est la réalité.
Le sein d'Elvire est agité ;
Le trouble a couvert son visage :
Quel moment
Si l'amant,
Plus ardent,
A cet âge
Pouvait hasarder davantage !

Mais quel trouble vient la saisir !
Cet objet d'un premier désir,
Qu'avec rougeur elle envisage,
Est l'époux qu'on doit lui choisir.
On les unit : Dieux ! quel plaisir !
Elvire en fournit plus d'un gage.
Les ardeurs,
Les langueurs,
Les fureurs,
Tout présage
Qu'on veut un époux sans partage.

Dans le monde, un essaim flatteur
Vivement agite son cœur ;
Lindor est devenu volage,
Il a méconnu son bonheur.
Elvire a fait choix d'un vengeur.
Il la prévient, il l'encourage :
Voyez-vous,
Il est doux,
Quand l'époux
Se dégage,
Qu'un amant répare l'outrage.

Voilà l'outrage réparé ;
Son cœur n'est que plus altéré :
Des plaisirs le fréquent usage
Rend son désir immodéré ;
Son regard fixe et déclaré
A tout amant tient ce langage :
Dès ce soir,
Si l'espoir
De m'avoir
Vous engage,
Venez, je reçois votre hommage.

Elle épuise tous les excès ;
Mais, au milieu de ses succès,
L'époux meurt, et, pour héritage,
Laisse des dettes, des procès.
Un vieux traitant demande accès ;
L'or accompagne son message...
Un coup d'œil
Est l'écueil
Où l'orgueil
Fait naufrage :
Un écrin consomme l'ouvrage.

Dans ce fatal abus du temps
Elle a consumé son printemps.
La coquette, d'un certain âge,
N'a plus d'amis, n'a plus d'amants ;
En vain, de quelques jeunes gens
Elle ébauche l'apprentissage ;
Tout est dit,
L'amour fuit ;
On en rit,
Quel dommage !...
Elvire, il fallait être sage.

BEAUMARCHAIS.

CHANSON DU XVII[e] SIECLE

Air de Joconde.

Tircis vous apprend des chansons
Où le cœur s'intéresse ;
On dit qu'il y joint des leçons
Qui parlent de tendresse.

Fuyez ce charme séducteur,
C'est un plaisir funeste :
L'oreille est le chemin du cœur,
Et le cœur l'est du reste.

Mlle DE SCUDÉRY.

Imprimerie de Pollet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

HISTOIRE DE MANON GIROUX

AIR connu.

Queu qui veut savoir l'histoire
De *Manon Giroux*?
J'lons encor dans la mémoire;
Y accoutez tretoux :
All' n'est pas guère à sa gloire;
Mais, dam', voyez-vous,
C'est qu'quand on-z-aim' tant à boire,
C'est pus fort que nous.

Pour entrer dans la maquière,
Faut savoir d'abord,
Qu'alle a fait longtemps la fière,
Le soir, sur le port :
Les Messieux de not' barrière,
D'sous l'bras la prenant,
Alle en avait par darrière,
Et pis par devant.

Bachot de la Garnouillère
S'croyait son futur;
On l'avait fait son compère
Pour qu'ça fût pus sûr :
Manon, faisant d'la-z-hupée,
Comm' quand on-z-a d'quoi,
Dit : Il m'faut un homm' d'épée;
N'pensez plut à moi.

Bachot, de la préférence
Piqué comme un chien,
Pour afin d'avoir vengeance,
Fait semblant de rien :
Mam'zelle, n'y a pas d'réplique,
Dit-il; mais demain
Quittons-nous, comm' ça s'pratique,
Le verre à la main.

Ah! vraiment, monsieur, c'est juste :
Drès demain c'est fait.
Mam'zelle *Giroux* s'ajuste,
Met son mantelet :
Bachot itout s'endimanche,
Prenant cornichon;
Tous trois vont casser l'éclanche
Zau premier bouchon.

V'là qu'pendant qu'Manon chopine,
Cornichon qui part;
Vers les commis s'achemine,
Tout comme un mouchard;
Gn' ia, dit-il, une marchande,
Messieux, t'ici près;
Alle a de la contrebande
Tout plein des paquets.

Bachot, varsant à sa belle
Toujours queuques coups,
S'amuse à la bagatelle
Autour des genoux.
D'abord son œil alle roule;
Dam', lui qui voit ça,
Dit : sur vot' respect, ma poule,
Faut passer par-là.

Alle en avait sa cornette
Encor de travers;
V'là les commis en cad'nette,
Et-z-en habits verts :
Tout un chacun de surprise
Tombit de son haut,
De voir *Manon Giroux* grise;
C'qu'est un grand défaut.

Quoi! c'est vous, mademoiselle,
Dit l'un d'ces Messieux;
Vraiment vot' partie est belle!
Fi! qu'ça est-z-honteux!
Est-ce ainsi qu'on se comporte?
C'est bon-t-a savoir :
Puis tous ils gagnont la porte,
Lui fichant l'bonsoir.

LA MORALE.

Vous que cet exemple touche,
Ça vous fait ben voir
Que fille qu'est sur sa bouche
Manque à son devoir;
Et, par cette historiette,
On s'est convaincu
Qu'il ne faut pas que l'on p...
Plus haut que le..

VADÉ.

LE SONGE TROMPEUR

AIR à faire.

La bonne foi n'est que chimère :
N'ai-je donc chéri qu'une erreur ?
O dieux! laissez-moi mon bonheur ;
Je ne veux point que l'on m'éclaire.
S'il faut que l'amour soit trompeur,
Que l'amitié soit un mensonge;
Faites encor durer le songe,
Et laissez la nuit dans mon cœur.

Que dis-je? hélas! brisons des chaînes
Qui peuvent coûter des soupirs,
Et défendons-nous des plaisirs,
Quelquefois si voisins des peines.
Mais pourquoi veux-je me sauver
D'une erreur qui m'est aussi chère?
Rendors-toi, rendors-toi, Glycère:
Pour être heureuse il faut rêver.

Comtesse Fany de BEAUHARNAIS.

LE PRÉSIDENT DANS L'EMBARRAS

AIR : Drin ! drin !

Drin ! drin !
Drin ! drin ! drin !
Mes camarades, croyez-moi,
Drin, drin, drin, drin, drin,
Nécessité n'a pas de loi !

Le Président de la Cour souveraine,
Qui tient son siége en la vill' de Poitiers,
S'était soigné le torse et la bedaine
Avant d'aller retrouver ses dossiers.
Drin ! etc.

V'là qu'dans la rue, il est pris d'uo' colique
A fair' donner au diable Lucifer ;
Son abdomen joue un' gamm' chromatique,
Comme gn'en a pas dans l'œuvr' de Meyerbeer !
Drin ! etc.

« Eh ! mais, dit-il, d'où me vient cette emplette !
« Serait-ce donc c'te cot'lett' de porc-frais ?
« Où cett' salade ? ou bien cette omelette ?
« Non, c'est plutôt ce canard aux navets ! »
Drin ! etc.

Notr' Président avise une ruelle
Alors déserte, et d'un' borne approchant,
Et vite et tôt, il défait sa bretelle,
Suant, soufflant, s'tortillant, en s'baissant.
Drin ! etc.

« Que j'aim', fit-il, c'te pos' démocrâtique !
« Par un effort douloureux, mais heureux,
« J'suis délivré... Vive la République !
« C't' explosion met le comble à mes vœux ! »
Drin ! etc.

« Mais qu'ai-je vu ? quelqu'un vient ! l'imbécille !
« Ne pourrait il ailleurs se promener !
« Ma foi ! tant pis ! dans un cas difficile
« Le sage doit savoir se retourner ! »
Drin ! etc.

« Tournons-nous donc... qui voudra m'examine
« De ce côté... ça m'est inférieur ! »
Il dit : d'embléo exhibant son échine,
Il laisse voir son gros p.......r.
Drin ! etc.

Mais tout à coup, le passant, par derrière,
Lui dit : « Bonjour, monsieur le Président ! »
Cet indiscret était l'apothicaire,
Qui r'connaissait les traits de son client !

Drin ! drin !
Drin ! drin ! drin !
Mes camarades, croyez-moi,
Drin, drin, drin, drin, drin,
Nécessité n'a pas de loi.

FOURNIER.

LA RENCONTRE DES DEUX COMPÈRES

AIR connu.

Le premier du mois de janvier
Je rencontris un savetier
Entre sa boutique et la nôtre ;
Il me dit fort éloquemment :
Commère, bon jour et bon an,
Accompagné de plusieurs autres.

Moi, qui sais tout le compliment
Du jour de l'an, tout couramment,
Comme je sais mes patenôtres,
J'réponds saos chercher un moment :
Compère, et moi pareillement,
Accompagné de plusieurs autres.

Comment, m'dit-il, va le voisin,
Et la cousine et le cousin ?
Comment se portent tous les vôtres ?
L'enfant comment se porte-t-y ?
Comment se porte le mari,
Accompagné de plusieurs autres ?

Commère, entrez, entrez, chez nous,
J'oos d'excellent vin-z-à six sous :
Le vôtre ne vaut pas le nôtre.

Je n'me fis pas prier beaucoup ;
J'entris, nous y bûmes-t-un coup,
Accompagné de plusieurs autres.

Quand il eut bien lavé son cœur,
Le voilà qui comme un seigneur,
Le long de la table se vautre.
Il me fait poliment la cour,
En poussant un hoquet d'amour,
Accompagné de plusieurs autres.

Il devient trop entreprenant,
Je le repousse rudement ;
Sur vot' respect, j'l'envoie aux peautres,
Il met la main dans mon corset ;
Je le régale d'un soufflet,
Accompagné de plusieurs autres.

Y m'embrassit ; je me fâcha ;
Y redoublit ; je m'apaisa ;
Y savait ben, le bon apôtre,
Qu'un premier baiser nous déplaît,
Mais qu'on pardonne, quand il est
Accompagné de plus d'un autre.

LAUJON ET DE MONTIGNY.

Impr. de Pilet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 6.

LES [illegible]

Qui veut savoir l'histoire [illegible]
De Manselle Manon la [illegible]
Et de Monsieur son cher [illegible]
Qui l'aimait [illegible]ablement

Ce jeune homme est un beau dimanche
Qu'il buvait son d'misetier à la croix blanche
Fut accueilli par des farauds
Qui racolaient ses magnes de crocs

L'un deux ly dit : Voulez-vous boire
A la santé du Roi couvert de gloire?
A sa santé? dit il, sans doute
Il mérite bien c't honneur-là

[illegible]
[illegible] dit [illegible]
[illegible]
[illegible] s' rengage

Oh! c' n'est pas comme ça qu'on s'engage
Répond le jeune garçon faisant tapage
Au guet! Au guet! Au guet! Au guet!
Le guet [illegible] pour savoir le fait

Pour afin d'éclaircir l'affaire
Le guet les mena tretous chez l'Commissaire
Qui condamne l'jeune garçon ,
D'aller faire un tour en prison.

Ah! voyez un peu l'injustice
De ces Messieurs les gens de la justice!
Ils vous jugeont sans jugement
Sans savoir l'queul qu'est l'innocent



Sachant cela, Manon s'habile,
S'en va tout drait de cheuz M d'Marville,
Pour lui raconter s'en pleurant
Le malheur de son accident

Monsieur l'Lieutenant de Police,
Soit par raison d'Etat ou par malice
Dit Mon sell, quoiqu'vous parlez bien,
Vot serviteur; vous n'aurez rien

La-d'ssus, ste pauvre chere amante
Pleure encor un p'tit brin, pour qu'ça le tente,
Mais voyant qu'ça n'operait pas,
Pour la Cour all' part de ce pas

A Fontainebleau s'elle arrive,
Quasi presque tout aussi morte que vive,
S'jette au cou de M d'Villeroi
Qu'alle prit d'abord pour le Roi



Monsieur, vot' servante. J'suis [illegible]
C'n'est pas moi qu'est l'Roi, dit-y, c'est un autre
Mon enfant, t'nez, l'v'là tout là-bas
Ah! Monsieur, je l'vois, n'bougez pas.

Sire, excusez si j'vous dérange,
Mais c'est que je ne dors ni bois ni ne mange
Du depuis que l'amant que j'ai,
Sur vot' respect, est engagé.

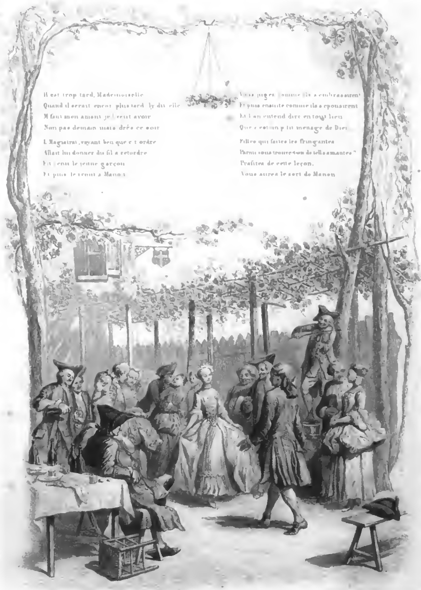
On y a forcé sa signature
De signer un papier plein d'écriture
Il ne serait point enrôlé
Si y en ne l'avait pas salé.

Le Roi, qu'est la justice même
Dit vous méritez qu'vot' amant vous aime,
Puis lui fit donner mill' écus
Et le congé par là-dessus.

Ah! dit-elle, Roi trop propice,
S'il y avait queuqu'chose pour vot' service,
Je pourrions nous employer, da...
L'Roi dit qu'il n'voulait rien pour ça.

De Paris regagnant la ville,
Elle s'en va de chez M. d'Marville,
M'faut mon amant, rendez-le moi
T'nez, tiens, v'là l'ordre du Roi




Il est trop tard, Mademoiselle
Et puis ensuite comme ils s'épousèrent
Filles qui faites les fringantes
Profitez de cette leçon.

LOUISON

Air : Je suis frileux.

O Louison,
Avec raison
Ta belle âme
M'enflamme,
Et le doux regard de tes yeux
Semble un rayon des cieux.

Que fait la haute naissance
Et qu'importent les houris ?
Du bonheur la pure essence
Emane de ton souris.
O Louison, etc.

Par ses atours la duchesse,
Sous des lambris, peut charmer :
Sans atour et sans richesse,
Au vallon tu fais aimer.
O Louison, etc.

Que d'une beauté farouche
Des amants suivent le char :
Ton seul regard qui me touche,
Vaut le céleste nectar.
O Louison, etc.

Puisque la vie est un rêve
Qui brille et fuit pour toujours,
D'une volupté sans trêve
Sachons enivrer nos jours.

O Louison,
Avec raison
Ta belle âme
M'enflamme,
Et le doux regard de tes yeux
Semble un rayon des cieux.

ALBERT-MONTÉMONT.

LES ABBÉS MONDAINS

Air : Et voilà comme tout s'arrange.

Au premier rang *l'abbé Chaulieu*
D'Epicure suivit l'exemple ;
Il fut par ses vers, en haut lieu,
Nommé *l'Anacréon du temple.*
Avec l'amitié, les amours,
Il sut passer sa vie entière ;
Afin d'en prolonger le cours,
Il faisait, dit-on, tous les jours,
Long repas et courte prière.

Quel est ce luron gros et court,
A la figure rouge et pleine ?...
C'est ce plaisant *abbé Grécourt*,
Ce digne enfant de la Touraine.
Quand sa muse voulait conter,
Elle était fort peu façonnière,
Il savait la décolleter,
Puis il faisait, pour l'exciter,
Long repas et courte prière.

Escorté du charmant Favart,
Et de sa femme séduisante,
Léger, coquet, mettant du fard,
L'abbé Voisenon se présente.
Ovide l'occupa bien plus
Que le latin de son bréviaire ;
Pour goûter le bien des élus,
Il faisait, en servant Vénus,
Long repas et courte prière.

Honneur à *l'abbé l'Atteignant*
Qui portait si bien la marotte !
De sillery, de frontignan
Il savait remplir sa calotte.
S'il buvait bien il chantait mieux ;
Dans sa canonique carrière,
Il semait des refrains heureux
Et faisait, en viveur joyeux,
Long repas et courte prière.

Imitons ces gentils abbés,
Qu'ils soient tous saints, ces bons apôtres ;
Les ennuis seront prohibés
Quand nous dirons leurs patenôtres,
Laissons le pédant, le dévot
Nous jeter saintement la pierre ;
Dans le temple du dieu falot,
Faisons, au doux bruit du grelot,
Long repas et courte prière !

JUSTIN CABASSOL.

LA COQUETTERIE

Air de Joconde.

Iris, vous connaîtrez un jour
Le tort que vous vous faites :
Le mépris suit de près l'amour
Qu'inspirent les coquettes.
Cherchez à vous faire estimer,
Plus qu'à vous rendre aimable :
Le faux honneur de tout charmer
Détruit le véritable.

FÉNELON.

L'AVENTURE DE MANON

AIR : *A la fête du hameau.*

Voulant m'donner un air,
J'fus avant-hier
A la *Croix-blanche*;
Bonnet, fichu d'linon,
Fin bas d'coton,
L'on est su' l'ton :
Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, (*bis*)
Quand on est mis' comm' ça,
La, la, la, la, (*bis*)
C'est ben sûr qu'on plaira. (*bis*)

C'est un charmant endroit.
Que c'cabaret,
Surtout l'dimanche ;
Clarinett', tambourin,
Et puis l'crin-crin,
Ça fait un train...
Tra la, la, etc.
Quel plaisir d'aller là,
La, la, etc.
Null' part on n'dans' comm' ça.

Dans l'bal à pein' j'entrais,
Qu'un gas ben frais,
L'poing sur la hanche,
M'dit : « Dansons, bell' Manon. »
Sans plus d'façon,
Je n'dis pas non.
Tra la, la, etc.
Fille à c'te question-là,
La, la, etc.
Répond toujours comm' ça.

C'n'est pas l'tout que d'danser,
N'faut pas s'lasser;
Moi, qui suis franche,
J'm'adresse à mon faraud :
« T'nez, il fait chaud,
« N'sautons pas trop... »
Tra la, la, etc.
Mon fichu s'dérangea,
La, la, etc,
Il s'aperçut ben d'ça.

On avait apporté
D'un grand pâté
Un' fameuse trancho;
« F'sons un tour d'jardin, »
M'dit mon blondin,
Toujours badin...
Tra la, la, etc.
« T'nez, asseyons-nous là,
« La, la, etc.
« On s'repos' ben comm' ça.

M'dévorant d'ses grands yeux,
D'un ton joyeux,
V'là qu'il emmanche
Un douc'reux compliment,
Tourné vraiment,
D'un air charmant,
Tra la, la, etc.
La d'sus il m'embrassa,
La, la, etc.
On ne r'fus' jamais ça.

Je n'songeais presque à rien,
Quand j'vois l'vaurien
Qui su' moi s'pencho;
Puis il m'prend dans ses bras.
Quel embarras!
Moi, je n'veux pas...
Tra la, la, etc.
Par bonheur qu'on vint là,
La, la, etc.
Ah! j'étais frit' sans ça.

Soufflant comme un poussif,
Sot comme un if,
Droit comm' un' planche,
Il se r'lèv' tout honteux;
Moi, j'ris au mieux
D'son air piteux.
Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, (*bis*)
L'galant qui m'attrap'ra,
La, la, la, la, (*bis*)
Il s'y prendra mieux qu'ça. (*bis*)

AUDE.

LA FUITE INUTILE

AIR : *De ma Céline amant modeste.*

L'autre jour j'aperçus Lisette,
Triste et déjà loin du hameau,
Avec panetière et houlette;
Mais sans son chien ni son troupeau.
Je lui dis : Où vas-tu, la belle,
Avec l'air de te désoler?
Je fuis l'Amour, me répond-elle,
Et si loin qu'il n'y puisse aller.

Ton erreur, lui dis-je, est extrême :
Un vain dépit te fait la loi :
Ton cœur te suit si ton cœur aime ;
L'ennemi voyage avec toi.
Reviens parmi nos pastourelles,
Si tu n'as pas d'autres secours :
Le dieu que tu fuis a des ailes;
Il te rattrapera toujours.

DORAT.

LES PETITS PIEDS DE LISE

Air : Suzon sortait de son village.

Qu'un autre chante de Délie
Le corsage et la blanche main,
Les bras ou la jambe arrondie,
Les beaux yeux, la bouche ou le sein ;
Je veux chanter
Et répéter
Qu'avec ses pieds Lise a fait ma conquête :
Ses pieds jolis
Sont si petits,
Qu'il m'est permis,
Je crois, d'en être épris.
Que de tourments l'amour m'apprête !
Depuis le jour qu'il me blessa,
Lise, avec ces petits pieds-là,
Vous trottez dans ma tête.

Rempli du feu qui me dévore,
Souvent je cherche à vous saisir ;
Mais ces petits pieds que j'adore
Vous servent, hélas ! à me fuir.
Sans nul égard,
Quand, par hasard,
J'ose exprimer mon ivresse sincère,
Vous refusez,
Vous m'opposez
Mille raisons
Et d'ennuyeux sermons.
Ah ! Lise, malgré votre mère,
Le tendre Amour qui vous forma
Vous a fait ces petits pieds-là
Pour marcher à Cythère.

Quand le réveil de la nature
S'embellit des jours du printemps,
Seule sur l'humide verdure
Vous parcourez les bois, les champs ;
Dans un taillis
Je me blottis,
Brillant d'espoir, mon œil charmé vous guette ;
J'attends tout bas
Quelque faux pas ;
Mais, vains projets,
Vous ne tombez jamais ;
Et pourtant, cruelle fillette,
Le plaisir qui vous anima
Vous a fait ces petits pieds-là
Pour glisser sur l'herbette.

Quand je vous trouve trop agile
A fuir les amoureux dangers,
Je puis vous nommer comme Achille,
Divine Lise aux pieds légers ;
Mais si toujours
Pour les amours
Vous nourrissez cette austère rudesse,
Le Temps jaloux,
Dans son courroux,
Pour me venger
Saura vous outrager !
Vous brillez d'attraits, de jeunesse,
Mais un jour tout se flétrira :
Lise, avec ces petits pieds-là
On court à la vieillesse.

J.-A.-M. Montpellier.

LA BLANCHISSEUSE

Air du Verre.

Sur une plage d'Orient
Errait la nudité d'Ulysse ;
Une vierge au minois riant
Vint le tirer de son supplice.
C'était la belle Nausica,
Dont la main fraîche et gracieuse
Au pied du trône pratiqua
L'art naissant de la blanchisseuse.

Vers ce Nil où Napoléon
Eclipsa l'aigle du Graniques,
Jadis on vit de Pharaon
Les filles blanchir leurs tuniques.
Sur un lit de frêles roseaux
Qu'emportait l'onde limoneuse,
Moïse fut sauvé des eaux
Par une vierge blanchisseuse.

Combien de poëtes français
Dont la fierté perce la nue,
Ont dû souvent plus d'un succès
Aux soins d'une muse inconnue !

Combien de modernes Saphos,
Par une destinée heureuse,
Ont dû l'oubli de leurs défauts
A quelque plume blanchisseuse !

Ce Dufresny, dont le talent
Jette un vif éclat sur la scène,
Ne put devenir opulent,
Bien qu'il eût un roi pour Mécène.
Les dettes troublaient sa raison,
Son existence était affreuse :
Pour échapper à la prison,
Il épousa sa blanchisseuse.

O Casimir, prince loyal,
Des Polonais vingt ans le maître,
Tu changeas le manteau royal
Contre l'obscur habit de prêtre ;
Quand le manoir de Saint-Germain
Calma ta vie aventureuse,
Qui sut charmer ton cœur humain ?
Ce fut Mignot la blanchisseuse.

Albert-Montémont.

PORTRAIT DE MAM'SELLE MARGOT

LA REMPAILLEUSE,

PAR SON CHER AMANT DUBELAIR, PEINTRE-DOREUR.

AIR : Ça n' devait pas finir comm' ça.

A ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n'trouverez pas un défaut. (*bis.*)

Pour commencer par sa chev'lure,
Ah! dam' les jours de grand' colure,
Faut voir queu tour ses ch'veux vous ont!
Et s'ils étaient moins roug's qu'ils n' sont...
Ah! mon Dieu! (*bis*) mon Dieu! qu'c'est dommage!
Mais, à ça près, j' gage,
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouverez pas un défaut.

C'est-y sa peau qu'il faut vous peindre!
Jarni! quand all' l'aurait fait teindre,
Ell' n'l'aurait pas plus blanch' qu'ell' n'la.
Sauf queuqu's rousseurs par-ci, par-là. .
Ah! mon Dieu! etc.

Pour les yeux, personne, j'm'en pique,
N'est dans l'cas d'l'y faire la nique;
Drès qu'sur vous son œil droit est l'vé,
Vous r'grettez que l'gauch' soit crevé...
Ah! mon Dieu! etc.

Son nez vous a certain' tournure
Qui r'lèv' joliment sa figure;
Et quoiqu'il descende un peu bas,
Si son menton ne l'frisait pas...
Ah! mon Dieu! etc.

C'qu'elle a d'superbe, c'est la bouche;
Queu plaisir quand la mienne y touche!
Ça m'met l'esprit tout à l'envers;
Queuqu's-uns diront qu'elle est d'travers...
Ah! mon Dieu! etc.

Ses dents, faut les voir pour y croire!
Jarni! c'est d'la perle et d'l'ivoire.
Quand ell' m'les montre, j'sis heureux;
Pourquoi faut-il qu'all' n'en ait qu'deux?
Ah! mon Dieu! etc.

D' la beauté d' son sein rien n'approche;
C'est dur comm' neige et blanc comm' roche;
Ça m' fait l'effet de deux soleils;
S'ils étaient tant seul'ment pareils...
Ah! mon Dieu! etc.

Pour c'qu'est d'la souplesse d'sa taille,
Gn'y a point d'anguille qui la vaille;
Vous jureriez qu'ell' n'a point d'os,
Et sans l'malheur qu'elle a sur l'dos...
Ah! mon Dieu! etc.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Ah! mon Dieu! etc.

Ses jamb's sont un'autr' paire d'manches!
Ah! dam'! faut les voir les dimanches...
Ell' dans' pus pir' qu'la Camargo;
Et si e'n'est qu'ell' cloch' d'un ergot...
Ah! mon Dieu! etc.

Sur l'portrait que j'venons d'vous faire,
P't-êtr' vous direz qu'ma personnière
Du haut en bas n'est qu'un' guenon;
J'sis trop poli pour vous dir' non...
Mais conv'nez (*bis*), conv'nez qu'c'est dommage;
Car à ça près, j' gage,
Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n'trouveriez pas un' défaut.

DÉSAUGIERS.

LE MALHEUR INOUI

AIR connu.

Sortez, démons cruels, des gouffres du Tartare.
Venez, troupe hideuse et barbare;
Rassemblez toutes vos horreurs;
Signalez vos transports, déployez vos fureurs!
Tout ce que l'enfer a d'horrible
Ne saurait plus m'épouvanter;
Je déplore un malheur mille fois plus terrible,
Que je frémis à raconter.
J'ai perdu... Non, jamais on ne pourra le croire...
J'ai perdu. . Puis-je encor survivre à mon destin?
J'ai perdu... j'ai perdu, je vous le dis enfin,
La clef de mon cellier, et j'ai dîné sans boire.

CRÉBILLON fils.



CHANSON DE MANON.

Chantans l'honneur et la gloire
D'une fille d'un grand cœur.
Et gravans dans la memoire
Son courage et sa valeur.
Dans les quatre coins du monde
L'on parlera de Manon:
Dessus la terre et sur l'onde
L'on recitera son nom

Dans la ville de Nivelle,
Manon avait un amant.
Jeune mais plus riche qu'elle
Et qu'elle aimait tendrement.
Par un certain doux negoce,
Soutenu par Cupidon,
La belle se trouva grosse.
Elle accoucha d'un garçon



Apres de tendres promesses,
Son amant, par interet,
La meprise et la delaisse,
Il bat aux champs sans delais.
Au régiment de Provence,
Il fut soudain s'enrôler,
Ressentant mille souffrances,
Songeant à sa bien aimée.



Manon se fondait en larmes
Depuis son engagement,
Pleurant et versant des larmes,
En serrant son cher enfant.
Ah' mon pauvre fils, ton père
A pour nous peu d'amitie,
Mais en peu de temps ta mère
Punira sa cruauté.

Le sachant dans le service,
Sans étre trop étourdie,
La belle mit en nourrice
Son poupon, son tendre fils
Sans en donner connaissance,
En garçon ell s'habilla,
Puis s'en fut joindre Provence,
Où la belle s'engagea.






La voilà donc militaire,
Parmens rouges habit blanc;
Elle voit ce temeraire,
Son traître et perfide amant,
Elle faisait son service,
Belle cocarde au chapeau;
Elle portait sur sa cuisse,
Son épée en vrai faraud.
Un jour, dans le corps-de-garde,
Notre héroyne Manon,
Sortant de faire sa garde,
Parlant avec son mignon;
J'ai, dit-il, une maîtresse
Qui demeure en ce quartier,
J'espère par sa tendresse,
Que je pourrai l'épouser,
Ce discours pénétra l'ame
De Manon de toutes parts,
Mais sentant qu'elle se pâme,
S'en fut dessus les remparts
Pour se venger sans appelle,
De sa noire trahison.
S'en fut le soir chez sa belle,
Pour voir venir son luron.
Ma très chère demoiselle,
Lui dit-elle, avec esprit,
Votre amant est infidèle,
Un traître et un mal-appris.
Dans la ville de Nivelle,
Il a un petit garçon,
Avec la plus tendre belle
Qui soit dedans ce canton.



Si le barbare est si traître,
Dites-moi la vérité,
Pour pouvoir mieux le connaître,
Vous pouvez l'interroger;
Puis ayant quitté la belle,
Le lendemain l'imposteur
Prit un congé de sa belle,
Et se déclare trompeur.

Manon vit entrer le traître,
Qui revenait du quartier,
Sitôt elle sentit naître
Le désir de se venger.
Pour engendrer la querelle,
A son amant Sans-Quartier,
Elle monte chez sa belle,
A dessein de le narguer



Le luron tout en colère,
Lui dit : qui t'amène ici?
Faut décider cette affaire,
A cinq ou six pas d'ici.
Manon répond par bravade,
A ce traître, à ce fripon;
Depuis long-temps, camarade,
J'en cherche l'occasion

Elle lui dit en colère,
Allons vite, l'habit bas,
Et point de botte première,
Battons-nous jusqu'au trépas.
Quand elle fut en chemise,
Il fixa son sein mignon,
Ah! jugez de sa surprise,
Lorsqu'il reconnut Manon.



Son épée tomba par terre
Il se jette à deux genoux,
En versant des pleurs amères,
Pour apaiser son courroux,
Avec transport il l'embrasse,
En la serrant tendrement,
La prie de lui faire grace,
Au nom de son cher enfant

Le major vint en personne
Pour savoir exactement
Si Manon était un homme,
Ce qu'il apprit sur le champ,
Et connaissant leur négoce,
Leur fit publier des bancs,
Puis leur fit faire des noces,
Le plus magnifiquement.

L'époux écrit à son père
L'aventure de Manon,
Lequel apprenant l'affaire,
S'en vient à la garnison,
Charmé de cette nouvelle,
Et leurs congés bien signés
Il les emmène à Nivelle
Pour vivre en tranquillité.



VIVE LA POMPE

AIR : Voulez-vous savoir l'histoire.

Dans l'quartier d'la Guernouillère
On m'connait beaucoup,
Et j'avons pus d'une manière
De pomper-z-un coup ;
Au grenier comme à la cave,
J'somm's là volontiers
Et j'dis, j'passons pour un brave
Dans l'corps des pompiers.

Un beau jour que j'étions d'garde,
Au milieu d'la nuit,
On crie au feu : v'là qu'je regarde,
D'queu côté vient l'bruit ;
J'ons bientôt fait-z-un' tournée ;
Ciel ! queu trahison !
L'feu-z-était à la ch'minée
De mam'selle Suzon.

Vu quo l'devoir me transporte
Où c'qui fait l'pus chaud,
En deux temps j'enfonc' sa porte
Pour entrer pus tôt ;
V'là quo j'trouvons la princesse
L'pot à l'eau-z-en main,
Et l'corps nu comme un' Lucrèce
Qui va s'mettre au bain.

Ah ! m'dit-ell', c'est d'main dimanche,
Que j'avons d'regrets !
En r'passant ma chemise blanche
L'feu s'est mis après.
Le peu qui m'reste vous prouve
Que tout est grillé ;
Et voila pourquoi je m'trouve
En déshabillé.

J'y dis : Vous êt's bien gentille ;
Ça n'm'épouvant' pas,
J'ons toujours pitié d'un' fille
Qui montr' ses appas.
J'm'y connais ; si j'n'me trompe,
En m'remuant un peu,
Avec le tuyau d'ma pompe
J's'rons maît' de vot'feu.

Stapendant, j'dis : Ma p'tit' mère,
Sans vous commander,
Pour aller pus vit', j'espère,
Qu'vous allez m'aider.
C'est pour vot' compt' que j'travaille
Sans attendre à d'main.
Si vous voulez qu' la pompe aille
Y m'faut-z-un coup d'main.

C'mot-là lui donn' du courage,
A moi d'la vigueur ;
Et j'm'apercevons qu'l'ouvrage
Ne lui fait pas peur.
Mais quoique j'soyons solide,
V'là-z-un rhien d'échec :
V'là mon réservoir qui s'vide,
V'là ma pompe à sec.

Heureus'ment, m'dit l'ingénue,
T'es-z-un bon enfant ;
Grâce à toi, l'feu diminue :
Queu joli talent !
Je n'veux pas qu'un aut' te l'dise,
Car j'nus d'la pudeur,
Le feu qu'a brûlé ma ch'mise
Vient d'prendre à mon cœur.

Comme je v'nais d'avoir un' preuve
D'sa bonne amitié,
J'l'y dis : Qu'tu sois fille ou veuve,
Tu s'ras ma moitié.
Pour que l'nœud qui nous engage
Soit pus assuré,
J'finirons notr' mariage,
D'vant monsieur l'curé !

Quand all' a-z-une aut' chemise,
Moi zun aut' habit,
L'matin j'la mène à l'église,
Et l'soir dans mon lit ;
Et depuis qu'all' est ma femme,
J'passons d'heureux jours :
Sans jamais éteindr' not' flamme
La pomp' va toujours.

ET V'LA LA MORALE.

Dans c'bas mond' faut êt' queuqu' chose,
Moi j'sis-t-un pompier ;
Malheur à c'tilà qu'en glose,
Gn'y a pas d'sot métier.
J'connaissons un peu les belles,
Et j'crois, sans m' tromper
Que drès que l'feu prend chez elles,
Faut savoir pomper.

ANTIGNAC.

JÉROME L'ÉVEILLÉ

A MADEMOISELLE JAVOTTE DUPORT,

MARCHANDE AUPRÈS DES INNOCENTS.

AIR : O ma tendre musette.

O ma tendre Javotte !
Depuis que j'te connais,
J'vuis l'amour dans ta hotte,
Au lieu d'voir des panais;
Dans l'extase où me plonge
L'excès de mon amour,
La nuit j'te trouve en songe
Plus belle que le jour.

Vois combien je suis tendre !
Combien c'est dur pour moi !
J'crois te voir et t'entendre
Quand je suis loin de toi.
Quand je te sais absente,
J'admire tes appas !
Enfin ta voix m'enchante
Quand tu ne parles pas.

Si j'vas sécher mes larmes
Au cabaret voisin,
Je vois encor tes charmes
Dans la couleur du vin.
A Bacchus je me livre;
Mais... c'est-y pas un tour?
Quand de vin je suis ivre,
Je m'crois ivre d'amour.

Epous'-moi, j'te l'propose,
Pas d' discours superflus.
Tu n'as rien ?... c'est peu d' chose,
Puisque j'n'ai rien non plus;
Ma main, à c'qu'il me semble,
N'est point-z-a dédaigner;
En nous mettant ensemble,
J'avons tout à gagner.

ARMAND GOUFFÉ.

LES PETITS COMMERCES

D'UNE FILLE HONNÊTE.

AIR : Rendez-moi mon écuelle de bois.

A peine avions-je atteint nos quinze ans
Que l'on nous fit bouqu'tière;
J' vendions des bouquets dans le printemps
Tout' la journée-z-entière.
Ce commerc' déplut à mon amant;
Et ma foi c'n'était pas sans causes :
Quand on offre ses fleurs au passant,
Comment garder ses roses?

Cherchant-z-un commerce plus certain,
Pour vendre du laitage,
J'allions nous étaler le matin
Dans l'chemin du passage;
Su' not' lait-z-un chacun gendarmé
S'disait tout en nous j'tant la pierre :
« On voit bien que l'on a-z-écrémé
« Le lait de la laitière. »

Après ça j'ons vendu du poisson
Quand j'avions des carêmes.
Les pêcheux m'apportiont sans façon
Leu marchandise eux-mêmes;
Mais m' trouvant moins d'effet que d' babil,
D'm'en fournir aujourd'hui ça l'empêche;
D'puis que j'ons donné du *poisson d'avril*
C'n'est plus pour nous qu'on pêche.

J'ons encor changé d'profession,
Et sans besoin d'enseignes,
J'annoncions les marrons de Lyon
En vendant des châtaignes :
Mais j'ons vu que l'on passe en effet
Pour un' fille qui tomb' des nues,
Quand le p'tit commerce que l'on fait
Se fait au coin des rues.

Dans c'monde enfin chacun fait c'qu'i peut,
Et souvent je m' promène
En criant : V'là le plaisir ! qu'est-c' qu'en veut?
Et jamais je n'étrenne.
D'gagner quéqu' sous fillette a l'désir;
Par malheur c'est qu'all' n'veut pas entendre
Que l'moyen d'dégoûter du plaisir,
C'est de vouloir le vendre.

D'puis qu'la barque commence à donner,
Je m'sis fait-z-écaillère;
J vois qu' partout-z-on m'attend pour dîner,
Et j'avou' qu'j'en sis fière.
Mais c'qui m'fâch' c'est qu'on est fill' d'honneur,
Et qu'chacun porte atteinte à mes titres,
En assurant que j'ouvre mon cœur
Plus souvent que mes huitres.

DEMAUTORT.

Impr. de Pillet aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

L'HIRONDELLE

AIR : *Le bon vin, la franche gaîté.*

Le vallon sourit au printemps;
Hirondelle,
Au même toit fidèle,
Et modèle
Heureux des cœurs constants,
Prélude d'un coup d'aile
Au bonheur que j'attends.

Des beaux jours tendre messagère,
En ta course errante et légère,
Tu folâtres dès le matin,
Le bec chargé d'un modeste butin;
Riche alors du bien que tu portes,
Gazouillant au front de nos portes,
Tu voles près de tes petits,
De leur nid babillard calmer les appétits.

Le vallon sourit au printemps;
Hirondelle,
Au même toit fidèle,
Et modèle
Heureux des cœurs constants,
Prélude d'un coup d'aile
Au bonheur que j'attends.

T'exilant lorsque la froidure
Envahit la pâle verdure,
Tu parcours de lointains climats;
Mais tu reviens au départ des frimas.
Chaque fois, diligente et vive,
Ton logis bientôt se ravive;
Et le même asile toujours
Abrite au même endroit de semblables amours.

Le vallon sourit au printemps;
Hirondelle,
Au même toit fidèle,
Et modèle
Heureux des cœurs constants,
Prélude d'un coup d'aile
Au bonheur que j'attends.

Aux abords de la cheminée,
En ton gîte ainsi ramenée,
Tu parais, et l'homme des champs
Te rend l'objet des soins les plus touchants.
Tu détruis l'insecte nuisible;
Un orage encore invisible,
Tu le peins en rasant le sol,
Et le beau temps renaît quand s'élève ton vol.

Le vallon sourit au printemps;
Hirondelle,
Au même toit fidèle,
Et modèle
Heureux des cœurs constants,
Prélude d'un coup d'aile
Au bonheur que j'attends.

Cher oiseau qui, sur d'autres plages,
Trouveras de nouveaux feuillages,
Si tu vois de nobles proscrits,
Malgré l'honneur, par le destin flétris,
Rappelant la rive natale,
Adoucis leur peine fatale;
A ce magique souvenir,
Ranime en eux l'espoir d'un meilleur avenir.

Le vallon sourit au printemps;
Hirondelle,
Au même toit fidèle,
Et modèle
Heureux des cœurs constants,
Prélude d'un coup d'aile
Au bonheur que j'attends.

Sois propice à la bien-aimée
Dont la main, d'espoir animée,
Entrelace près de ton cœur
L'heureux ruban de son heureux vainqueur.
Il en sait le discret usage;
Porte-lui ce joyeux message,
Et sur le chaume de retour
Parle de ces amants aux échos d'alentour.

Le vallon sourit au printemps;
Hirondelle
Au même toit fidèle,
Et modèle
Heureux des cœurs constants,
Prélude d'un coup d'aile
Au bonheur que j'attends.

Nous aussi, par reconnaissance,
Le foyer de notre naissance
En notre âme reste vivant;
Et nous aimons à le chanter souvent.
En tous lieux, oui, de la patrie
Nous gardons l'image chérie:
Après une absence, à nos yeux,
Nos pénates encor semblent plus précieux.

Le vallon sourit au printemps;
Hirondelle,
Au même toit fidèle,
Et modèle
Heureux des cœurs constants,
Prélude d'un coup d'aile
Au bonheur que j'attends.

Du plaisir agile argonaute,
Que chacun veut avoir pour hôte,
Quand tu fuis, adieu la gaîté;
A ton aspect, que de félicité!
Comme toi, gentille courrière,
En notre inégale carrière,
Sachons, dans la joie ou les pleurs,
Aux ronces de la vie entremêler des fleurs.

Le vallon sourit au printemps;
Hirondelle,
Au même toit fidèle,
Et modèle
Heureux des cœurs constants,
Prélude d'un coup d'aile
Au bonheur que j'attends.

ALBERT-MONTÉMONT.

LA GAITÉ D'AUVERGNE

AIR : Un rigaudon, zig, zag, don, don.

Les Auvergnats, au fond d'un bois,
Vont danser sur l'herbette ;
Ils n'ont ni fifres, ni hautbois,
Mais rien qu'une musette.
Leurs plaisirs sont toujours vrais,
La nature en fait les frais.
Et youp!
Soir et matin l'on danse
Le rigaudon,
Zig, zag, don, don,
Et jamais la cadence
Ne nuit à la raison.

En Auvergne, pour courtiser
Une jeune fillette,
Son amant l'engage à danser
Sur le gazon seulette.
Nous savons que le désir
Mène toujours au plaisir.
Et youp!...
Et l'amour quand l'on danse
Le rigaudon,
Zig, zag, don, don,
Souvent par la cadence
Adoucit la raison.

Les Auvergnats, sur leurs vieux ans,
Veulent danser encore.
Le couchant de nos vieux parents
Vaut mieux que notre aurore ;
Pour l'amour et le plaisir
Ils savent se rajeunir.
Et youp!
A tout âge l'on danse
Le rigaudon,
Zig, zag, don, don,
On aime la cadence
Tant qu'on a la raison.

(Extrait du vaudeville du *Chaudronnier de Saint-Flour.*)

LA SAVOYARDE

RONDE.

AIR : Coussi, coussa.

Mon père, aussi ma mère,
M'ont voulu marida,
Derida,
A s'ta saison dernière,
Avec nn avocat,
Et coussi, coussa,
A c't'heure-là,
Le pauvre amant quo voilà.

Dans ma chambre, endormie,
Un jour il mo trouva,
Derida ;
Il dit : Dormez, ma mie,
Et doucement s'en va.
Et coussi, etc.

Au bois, sous la coudrette,
Seulette il me mena,
Derida;
A chercher la noisette,
Le nigaud s'amusa.
Et coussi, etc.

Sur l'herbette nouvelle
D'ennui je sommeilla,
Derida ;
Il faisait sentinelle
Pour qu'on ne m'éveillât.
Et coussi, etc.

Le vent à l'improviste
Mon mouchoir détacha,
Derida;
De son capel bien viste
Le nigaud me cacha.
Et coussi, etc.

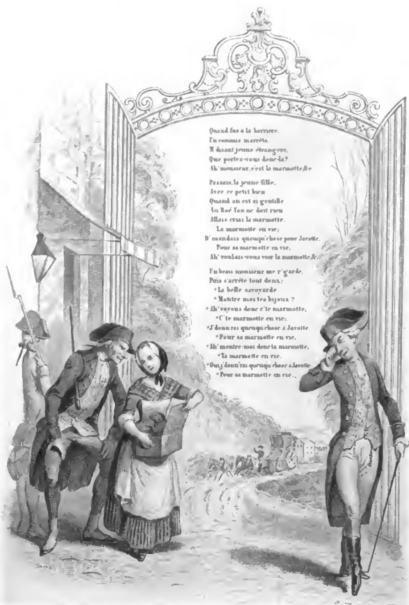
Un cousin malhonnête
Sur le soin me piqua,
Derida;
Le sot tourna la tête
Et me laissit chercha.
Et coussi, etc.

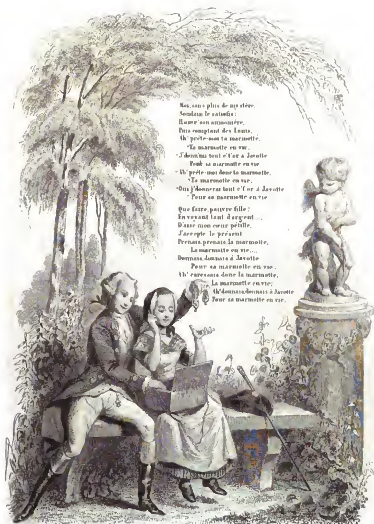
C'ta piqûra profonde
Me fit évanouir,
Deridir ;
Ponr appeler du monde,
Il se mit à courir.
Et coussi, etc.

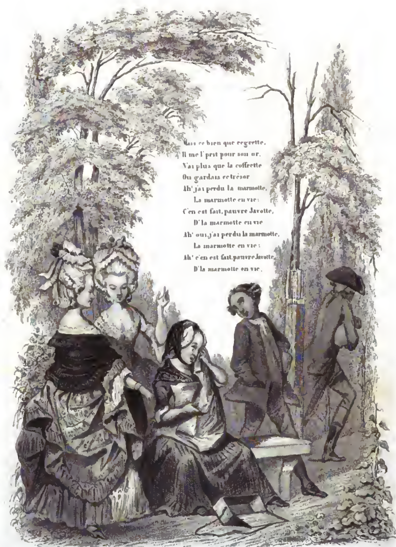
Par là, par aventure,
Passa mon Savoya,
Derida;
Il pansa ma blessure
Et me faisa sauta.
Et coussi, coussa,
A c't'heure-là
Sauta la Catarina.

FAVART.


LA MARMOTTE EN VIE.
J'ai quittai la montagne,
Où jadis je naquis,
Pour courir la campagne
Et venir à Paris.
Ah! voyais donc la marmotte,
La marmotte en vie;
Donnais quenqu'chose à Javotte,
Pour la marmotte en vie,
Ah! voulez-vous voir la marmotte,
La marmotte en vie;
Ah! donnais quenqu'chose à Javotte,
Pour sa marmotte en vie.
De village en village,
Je m'en allai tout droé,
Portant petit bagage,
Criant dans chaque endroé:
Ah! voyais donc la marmotte, &c


Quand fus à la barrière,
Un commis m'arrêta
M' disant jeune étrangère,
Que portez-vous donc-là?
Ah! monsieur, c'est la marmotte &c
Passez, la jeune fille,
Avec ce petit bien
Quand on est si gentille
Au Roé l'on ne doit rien
Allais criant la marmotte,
La marmotte en vie;
D'mandais quequ'chose pour Javotte,
Pour sa marmotte en vie,
Ah! voulais-vous voir la marmotte &c
Un beau monsieur me r'garde,
Puis s'arrête tout doux:
«La belle savoyarde
«Montre moi tes bijoux?
«Ah! voyons donc c'te marmotte,
«C'te marmotte en vie;
«J'donn'rai quequ'chose à Javotte
«Pour sa marmotte en vie,
«Ah! montre-moi donc ta marmotte,
«Ta marmotte en vie.
«Oui, j'donn'rai quequ'chose à Javotte
«Pour sa marmotte en vie..


Moi, sans plus de mystère,
Soudain le satisfis:
Il ouvr' son aumonière,
Puis comptant des Louis,
Ah! prête-moi ta marmotte,
Ta marmotte en vie,
J'donn'rai tout c't'or à Javotte
Pour sa marmotte en vie
Ah! prête-moi donc ta marmotte,
Ta marmotte en vie,
Oui j'donnerai tout c't'or à Javotte
Pour sa marmotte en vie
Que faire, pauvre fille!
En voyant tant d'argent...
D'aise mon cœur pétille,
J'accepte le présent
Prenais, prenais la marmotte,
La marmotte en vie....
Donnais, donnais à Javotte
Pour sa marmotte en vie.
Ah! caressais donc la marmotte,
La marmotte en vie;
Ah! donnais, donnais à Javotte
Pour sa marmotte en vie.


Mais ce bien que cegrette,
Il me l'prit pour son or.
Vai plus que la coffrette
Ou gardais ce trésor
Ah! j'ai perdu la marmotte,
La marmotte en vie:
C'en est fait, pauvre Javotte,
D'la marmotte en vie
Ah! oui, j'ai perdu la marmotte,
La marmotte en vie:
Ah! c'en est fait, pauvre Javotte,
D'la marmotte en vie.

Imp. [illegible] Paris

L'ANGUILLE

— RONDE AUVERGNATE. —

AIR : C'est la petite Thérèse.

Ch'étaient la mère et la fille (1)
Qui ch'en (2) alla proumena.
La filla trouve une anguille,
Dans jouna gerba de bla (3).

Veites-vos (4) verda, ma mère,
Veites-vos que j'a trouva.

La filla trouve une anguille
Dans juna gerba de bla.
La mère y est accorue,
Qui vot en avo cha pa (5).

Veites-vos verda, ma mère,
Veites-vos que j'a trouva.

La mère y est accorue,
Qui vot en avo cha pa.
« Perdiga! cha, dit la fille (6),
« Mère, vos n'en aura pas. »

Veites-vos verda, ma mère,
Veites-vos que j'a trouva.

« Perdiga! cha, dit la fille,
« Mère, vos n'en aura pas.
« — Faut alla devant le jouge
« Par en far oun ordonna (7). »

Veites-vos verda, ma mère,
Veites vos que j'a trouva.

« Faut alla devant le jouge
« Por en faire onn ordonna...
« — Diou vos gard', monchiou le jouge (8).
« Monchiou, Diou vos gard' à ma (9). »

Veites-vos verda, ma mère.
Veites-vos que j'a trouva.

« Diou vos gard', monchiou le jouge,
« Monchiou, Dieu vous gard' à ma!
« Ch'est qu'ai trouva oune anguille
« Dans jouna gerba de bla. »

Veites-vos verda, ma mère,
Veites-vos que j'a trouva.

« Ch'est qu'ai trouva oune anguille
« Dans jouna gerba de bla :
« Ma mère y est accorue
« Qui vot en avo sa pas. »

Veites-vos verda, ma mère,
Veites-vos que j'a trouva.

« Ma mère y est accorue,
« Qui veut en avoir sa pa. »
Le jouge cha meit en chaire,
Tout aussitôt prononcha :

Veites-vos verda, ma mère,
Veites-vos que j'a trouva.

Le jouge cha meit en chaire,
Tout aussitôt prononcha :
Que la fille avait l'anguille,
La mèr' la gerba de bla.

Veites-vos verda, ma mère,
Veites-vos que j'a trouva.

Que la fille avait l'anguille,
La mèr' la gerba de bla.
« Perdiga! cha, deit la mère,
« Chi en voulio appela (10). »

Veites-vos perda, la mère,
Veites-vos que j'a trouva.

« Perdiga! cha, dit la mère,
« Chi en voulio appela;
« Car j'aima miou une anguille
« Que chinq chents gerbes de bla (11). »

Veites-vos verda ma mère,
Veites-vos que j'a trouva.

ANONYME DE SAINT-FLOUR.

(1) C'étaient.
(2) Qui s'en allaient promener.
(3) Dans une gerbe de blé.
(4) Vites vous.
(5) Qui veut en avoir sa part.
(6) Pardieu! se dit la fille.
(7) Pour rendre son ordonnance.
(8) Dieu vous garde, monsieur le juge.
(9) Dieu vous garde de moi!.
(10) Je veux en appeler.
(11) Que cinq cents gerbes de blé.

BACCHUS

AIR : Lampons, lampons.

Pour Sémèle et Jupiter
Bacchus fut un fruit amer ;
Car Sémèle en avorta
Et Jupiter le porta
Pendant neuf mois dans sa cuisse,
Puis fut s'acconcher en Suisse.
Chantons, chantons,
Le dieu des treize cantons.

De Suisse en Franche-Comté,
Dans son dix-huitième été,
D'abord ce dieu s'en alla :
Mais il n'en resta pas là
Il s'en fut droit en Bourgogne
Faire de bonne besogne.
Chantons, etc.

En faveur des Allemands
Il eut quelques bons moments;
Le jour qu'il fut le plus gai,
Il fit le vin de Tokai ;
De loin, maudissant la Brie *,
Il bénissait la Hongrie.
Chantons, etc.

Sur ce père des buveurs
Vénus versa ses faveurs;
Un jour cet amant divin,
Qui mêlait l'amour au vin,
Sur le revers d'une tonne
Perça le cœur d'Erigone.
Chantons, etc.

Pour les femmes de sa cour,
Plus fort qu'Hercule en amour,
C'est en Suisse qu'il apprit
A leur contenter l'esprit ;
Dans l'Inde, avec Ariane,
Il fut tendre... comme un âne.
Chantons, etc.

Dans une orgie, un beau soir,
Menant à bien son savoir:
L'on dit... l'on fit plus, ou crut
Qu'en une nuit seule il eut
Les façons les plus *touchantes*
Avec trente-trois bacchantes.
Chantons, chantons,
Le dieu des treize cantons.

COLLÉ.

* Depuis le *dieu gourmet* se ravisa en mordant à la grappe de *chasselas* de Fontainebleau.

LA LANTERNE MAGIQUE

AIR du ballet des Pierrots.

Quand le mensonge défigure
Tout ce qui se passe ici-bas,
Peut-être de ma chambre obscure
Les tableaux ne déplairont pas;
La vérité dans cette optique
A tous les yeux se montrera :
Ma lanterne est vraiment magique:
Pour un sou vous verrez cela.

Un intrigant qui fait le monde,
Une femme qui se vieillit.
Un jeune avocat sans faconde,
Un grand médecin qui guérit,
Un ambitieux qui se pique
De foi, d'honneur, et cœtera...
Ma lanterne est vraiment magique :
Pour un sou vous verrez cela...

Cet habit que l'honneur décore
Fut porté par un courtisan :
Ce front que la pudeur colore
Est celui d'un vieux chambellan :
On sait que ce grand politique
A tout vent jamais ne tourna :
Ma lanterne est vraiment magique :
Pour un sou vous verrez cela.

Ce tribunal où la justice
Gratis en tout temps se rendit :
Et le boudoir de cette actrice
D'où l'amour fut toujours proscrit;
Et ce fauteuil académique
Où jamais on ne sommeilla...
Ma lanterne est vraiment magique :
Pour un sou vous verrez cela.

Un ministre dont la puissance
A soutenu la liberté ;
Un grand seigneur sans arrogance,
Un poète sans vanité;
Le bon sens chez un romantique,
La gaîté d'un grand opéra...
Ma lanterne est vraiment magique :
Pour un sou vous verez cela.

A. NAUDET.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LE COMMIS-VOYAGEUR

AIR : *Je pars, déjà de toutes parts.*

Allons,
Partons, courons, volons,
Et franchissons vallons,
Campagnes
Et montagnes;
Au loin,
Du patron avec soin
Contentons le besoin,
En demande
Et commande.
Velours,
Gaze et rubans toujours
Attirent les amours
Auprès de la coquette;
Unis à ses appas,
Ils ne manqueront pas
D'exciter les faux-pas
Du richard qui la guette.
A Nancy
J'entre et me pavane;
J'affriande Commercy;
J'ai trempé mon havane,
De Châlons à Beaugency.
J'ai la table
Confortable,
Délectable,
En tout lieu;
Où j'arrête,
Tout s'apprête;
On me traite
Comme un dieu.
Je vais
De Rouen à Beauvais
Essayer les duvets
Que la Picarde
Garde;
Et dans Lille, Arras et Calais,
Tabac, bière et couplets
M'exaltent le palais.
Bordeaux,
Ville aux joyeux rondeaux,
Tu n'as point de badauds
Qu'aisément l'on attrape;
Je dresse ma trappe
Aux poules du Mans,
Dont les chapons gourmands
Prolongent les tourments.
Partout ma fidèle tactique
Va dégommant mes rivaux;
Je vends à plus d'une pratique
Vieux tissus pour de nouveaux.
Puis je file
Et j'enfile
De la file
Le chemin :
J'ai l'hôtesse,
La comtesse
Et l'altesse
Sous la main...
Mansui,
Restant dans son étui,
Prétend qu'un astre a lui
Pour arrondir sa bourse;
Il me crie : en avant!
Et malgré pluie et vent,
Ainsi qu'auparavant,
Je me remets en course.
A Dijon,
Où force moutarde
Assaisonne le pigeon,
Avec Zoé qui m'attarde
Je fais frire maint goujon.
A Marseille,
J'émerveille
Jeune et vieille
Sur l'anchoix;
A Narbonne
Et Bourbonne,
Chaque bonne
A mon choix.
Arbois,
Riche en vignes et bois,
Me sourit, et j'y bois
Vin de paille
En ripaille;
Lyon me donne un saucisson
Qui fait de tout garçon,
En amour, un Samson.
De Bourg
Aux pâtés de Strasbourg
Je m'élance, et Fribourg
Comble mon espérance...
Mais je rentre en France,
Et reviens à Metz,
Dont la prune et les mets
Ne tarissent jamais.
Verdun, aux filles douillettes,
Me présente ses bonbons;
Troye offre ses andouillettes
Et Bayonne ses jambons.
Le commerce
Que j'exerce
Jusqu'en Perse
Me verrait;
Même en Chine,
Cochinchine,
Mon échine
Se plirait.
D'un trait,
L'amour de l'intérêt,
Joyeux, emporterait
Ma fortune
A la lune :
Tel est, dans son goût voltigeur,
Le portrait louangeur
Du commis-voyageur.

ALBERT-MONTÉMONT.

LE BONSOIR

AIR d'E. Doché.

Mes bons amis, ajournons à huitaine
Nos airs joyeux, nos chants de gai savoir :
Momus remonte au céleste domaine ;
Il est minuit,
Bonsoir :
Jusqu'au revoir,
Bonsoir. } (*bis*)

A nos santés vidons pourtant nos verres :
Prêts à quitter ce toit hospitalier ;
Nos devanciers, nos fidèles trouvères,
Buvaient toujours le coup de l'étrier.
Mes bons amis, etc.

De nos amis la cohorte agréable
Augmente encore avec ce vin clairet ;
Quand on est quinze en se mettant à table,
On se voit trente au sortir du banquet.
Mes bons amis, etc.

Il se fait tard : à gagner sa demeure,
Chacun de nous doit prudemment songer ;
Pour les maris c'est un vilain quart-d'heure,
Pour les amants c'est l'heure du berger.
Mes bons amis, etc.

Mais au buveur qui sent sa tête prise
On doit offrir un bras sûr et prudent ;
Nous aurions l'air d'une patrouille grise,
Si l'un de nous marchait en chancelant.
Mes bons amis, etc.

Par vos refrains vous pouvez des gendarmes
Déconcerter le regard inquiet ;
Aimable ivrogne, avec de telles armes
Piron jadis a fait rire le guet.
Mes bons amis, etc.

Chemin faisant, si quelque jouvencelle
Pour son falot vous prend en tapinois,
Conduisez-la sans bruit et sans chandelle ;
On a, la nuit, les yeux au bout des doigts.
Mes bons amis, etc.

Mais d'un regret votre soif est coupable :
Sur ce bouchon pourquoi fixer les yeux ?
De ces flacons qui dorment sur la table,
Ah ! dans huit jours le vin sera plus vieux !

Mes bons amis, ajournons à huitaine
Nos airs joyeux, nos chants de gai savoir :
Momus remonte au céleste domaine ;
Il est minuit,
Bonsoir :
Jusqu'au revoir,
Bonsoir. } (*bis*)

HENRI SIMON.

UNE RAVAUDEUSE SOUS LOUIS XV

AIR de ROND, de Lesueur (Boilly).

Nanette est comme Diogène,
Logée en un simple tonneau ;
De bas une demi-douzaine
Meuble son petit escabeau.
Aux galants la sage fillette
Dit en riant et sans façon :
Non,
Vous n'aurez pas Nanette ;
Non,
Vous n'aurez pas Nanon.

Un abbé, coureur de ruelle,
La lorgne pour se divertir ;
Il lui dit : A l'amour, ma belle,
Je voudrais bien te convertir.
— Faites, répond notre fillette,
Plus loin votre galant sermon.
Non, etc.

Un jeune et vaillant mousquetaire
Vient le chapeau sur le côté.
— Ma charmante, le militaire
(Dit-il) doit vaincre la beauté.
— Que Mars, réplique la fillette,
Cueille ses lauriers au salon.
Non, etc.

Un gros financier se présente.
— Petite, dit-il, je prétends
T'offrir sur la Ferme une rente,
En échange de tes vingt ans.
— J'ai dix doigts, répond la fillette,
Et, grâce à Dieu ! l'ouvrage est bon.
Non, etc.

Un beau seigneur parfumé d'ambre,
S'approche, admirant ses appas ;
Dans la rue il fait antichambre
Et veut l'aimer jusqu'au trépas.
— Vous êtes, lui dit la fillette,
Pour moi de trop bonne maison.
Non, etc.

Mais le *gagne-petit* d'en face
Soupire en la voyant si bien ;
Il rougit alors qu'elle passe ;
Quand son cœur parle il ne dit rien.
Tout est compris par la fillette ;
Elle ne dit pas au garçon,
Non !
Il épouse Nanette,
Bon !
Il épouse Nanon !

JUSTIN CABASSOL.





UNE NUIT
DE LA
GARDE NATIONALE

Paroles de [illegible]

Je pars
Deja de toutes parts,
La nuit sur nos remparts
Etend son ombre
Sombre.
Chez vous
Dormez epoux jaloux,
Dormez tuteurs pour vous
La patrouille
Se mouille
Au bal
Court un original,
Qui d'un faux pas fatal
Redoutant l'infortune
Marche d'un air contraint,
S'eclabousse et se plaint
D'un réverbere eteint,
Qui comptait sur la lune



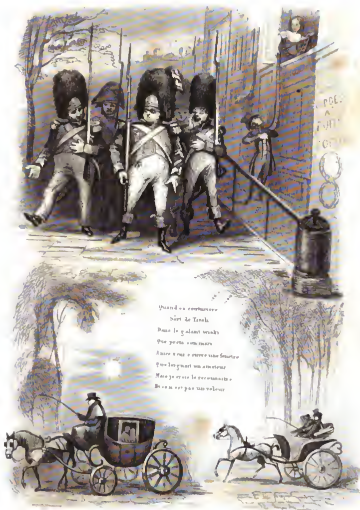






Un luron
Que l'instinct gouverne
À défaut de sa raison
Va frappant à chaque taverne
La prenant pour sa maison
J'examine
Cette mine
Qui culmine
Un rouge bord
Quand au poste
Qui l'accoste
Il riposte
Verse encore
Je vois
Revenir un bourgeois
Qui charmé de sa voix
Sort gaîment du parterre
Il chante, et plus content qu'un Dieu,
Il écorche avec feu
Un air de Boyeldieu.
Plus loin
Près du discret voisin,
Un modeste sapin
Rentre la financière




Sort de Tivoli
Dans le galant wiski
Que prête son mari
Mais je crois le reconnaître







Je m'efface
Pour qu'on fasse
Volte-face
A l'instant
A voix basse
Car la belle
Peu cruelle
Etait celle
Du sergent
Jugeant
En chef intelligent
Que rien n'était urgent
Quand la ville
Est tranquille
Je rentre et voici, général
Le récit littéral
Qu'en fait le caporal.



LE SOUPER

1821

Air de Faurey.

Souper est un usage
Sage;
Soupons, mes amis; en tout temps,
Est-il un plus doux passe-temps?

Qui nous rendra l'antique usage
De ces soupers délicieux,
Où la franchise et l'Ermitage
Réunissaient nos bons aïeux?
Ils goûtaient, au sein de l'ivresse,
L'oubli d'un travail terminé,
L'oubli d'une mauvaise pièce
Et l'oubli d'un mauvais dîné.

Souper, etc.

Le souper, fils de la Folie,
Est l'âme des joyeux loisirs,
C'est l'aiguillon de la saillie,
C'est l'avant-coureur des plaisirs,
Et la première fois qu'un sage,
Que l'histoire ne nomme pas,
Dit : *Aux derniers les bons*, je gage
Qu'il parlait des derniers repas.

Souper, etc.

Des amourettes clandestines
Le souper trahit le secret,
Des chansonnettes libertines
Il permet l'essor indiscret...
Tout y séduit, enivre, enchante,
Tout y respire l'abandon...
L'esprit babille, le cœur chante,
C'est la goguette du bon ton.

Souper, etc.

Le souper ranime les forces
Qu'épuisa le travail du jour;
Le feu de ses vives amorces
S'allume au flambeau de l'Amour.
Le désir tend au vin qui coule
La coupe de la volupté...
Et chaque moment qui s'écoule
Ote une épingle à la beauté.

Souper, etc.

C'est aux soupers que les ministres
Déposaient leur sévérité;
Que de leurs fronts souvent sinistres
Ils dépouillaient l'austérité.
Au plaisir un peu moins rebelles,
Et las de leurs airs protecteurs,
Entre le champagne et les belles
Ils devenaient solliciteurs.

Souper, etc.

Les soupers exaltaient Voltaire,
Les soupers échauffaient Piron,
Les soupers enflammaient Molière,
Les soupers consolaient Scarron.
C'est là qu'heureux de leur délire,
Avec orgueil à ses élus
Apollon confiait sa lyre...
Ah! pourquoi ne soupons-nous plus?

Souper est un usage
Sage;
Soupons, mes amis; en tous temps,
Est-il un plus doux passe-temps?...
Souper est un doux passe-temps!

Désaugiers.

LA POLITESSE

Air de Catel.

Le bon Lycas aimait Thémire,
La bergère de son hameau;
Quand il la voit, n'osant rien dire,
Il ôte en tremblant son chapeau :
Mais venez donc, venez donc, lui dit-elle,
J'attends de vous un compliment;
On n'offense point une belle
Quand on s'y prend bien poliment.

Lycas, dans un bois solitaire,
Trouve sa belle un certain soir;
Quoi! c'est vous, aimable bergère,
Que je suis aise de vous voir!...

Mais parlez donc, parlez donc, lui dit-elle,
Faites-moi votre compliment;
On n'offense point une belle
Quand on lui parle poliment.

L'amant, devenu moins sauvage,
Avec Thémire allait danser;
Il dansait bien... mais, quel dommage!
Lycas craignait de se lasser.
Mais dansez donc, dansez donc, lui dit-elle.
Ne faites plus de compliments;
On n'offense point une belle
Quand on danse bien poliment.

Alex. Duval.

UNE FOIS N'EST PAS COUTUME

AIR : Nous nous marierons dimanche.

J'étais l'autre jour
Au brillant séjour
D'un gros financier morose.
Pourquoi tant de noir,
Dis-je, en ton manoir,
Quand tu peux voir tout en rose?
Fi des besoins!
Bannis des soins
La brume;
Contre l'ennui
Vive d'aï
L'écume!
Mettons-nous en train
Par un gai refrain :
Une fois n'est pas coutume.

Ainsi le buveur,
Tout plein de ferveur,
Pour se rafraîchir le verbe,
Au joyeux pressoir
Dès qu'il peut s'asseoir,
Suit cet aimable proverbe.
Jus précieux,
Bienfait des cieux,
Qu'il hume,
Ta volupté
En liberté
L'allume.
L'équilibre fuit;
N'importe il poursuit :
Une fois n'est pas coutume.

Vois cet écrivain
Qui d'un écrit vain
Aime à savourer l'ivresse!
L'espoir d'un succès,
Qu'il rêve aux Français,
Matin et soir le caresse.
En conquérant
Soudain il prend
La plume;
D'orgueil trempé,
Il a frappé
L'enclume;
Et grâce aux *romains* *,
On lui bat des mains :
Une fois n'est pas coutume.

De la jeune Eglé
Le penchant réglé
A table de vin se prive;
Avec le dessert,
Qui rend plus disert,
Le tour du champagne arrive.
Au choc bruyant
Du flot riant
Qui fume,
D'elle à nos yeux
Eglé bien mieux
Présume;
Elle boit alors
Et dit sans remords :
Une fois n'est pas coutume.

Briguant des honneurs
Les biens suborneurs,
Paul, que nul affront ne glace,
A force de tours
Et de longs détours,
Au pinacle se prélasse.
Vrai Lucifer,
Chemin de fer,
Bitume,
Tout l'amorça;
Il est sans a-
Mertume:
Si, joueur subtil,
J'ai volé, dit-il,
Une fois n'est pas coutume.

A son confesseur
Une tendre sœur
Disait, le chagrin dans l'âme :
A l'ombre, un instant,
J'ai d'un inconstant
Ecouté la vive flamme.
En son émoi,
S'il prit de moi
Un rhume,
De ce lutin
J'ai pris certain
Volume.
D'un péché si doux,
Sœur, je vous absous :
Une fois n'est pas coutume.

Chacun ici-bas
Cherche ses ébats
D'une façon différente :
L'un est jovial,
L'autre glacial;
L'un riche et l'autre sans rente.
Que j'aie ou non
Un beau renom
Posthume!
Gloire, bijoux,
Ma gaîté vous
Résume;
Puisqu'il faut mourir,
Mourons de plaisir :
Une fois n'est pas coutume.

ALBERT-MONTÉMONT.

* Claqueurs gagés.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LA FILLE PRUDENTE

Air du vaudeville de l'Avare et son ami.

L'autre jour, la jeune Thémire
Fit rencontre du beau Colin.
— J'en aurais beaucoup à te dire,
Lui dit Colin d'un air câlin.
A ce début qui l'intéresse,
Elle répond d'un ton bien doux :
— Parlez tout bas, dépêchez-vous;
Contez-moi ça, sans qu'ça paraisse.

— Peux-tu, si jeune, si charmante,
Faite pour plaire, pour charmer,
Rester encore indifférente,
Sans songer qu'il est temps d'aimer?
— Assez souvent, je le confesse,
Je songe aux garçons, aux amours;
Mais fille honnête doit toujours
Songer à ça, sans qu'ça paraisse.

— Tu ne viens jamais sur l'herbette
Danser au son du chalumeau,
Ni folâtrer sous la coudrette,
Comme les filles du hameau.
— De m'amuser, quand on me presse,
Je suis loin de m'en offenser :
J'aime à rire, j'aime à danser;
Mais j'aime ça, sans qu'ça paraisse.

— Dès longtemps, aimable Thémire,
Je te trouve au gré de mes vœux;
Dès longtemps pour toi je soupire :
Me veux-tu pour ton amoureux?

— Les garçons ont l'âme traîtresse,
A ce que chacun dit... pourtant,
Si vous êtes toujours constant,
Je verrai ça, sans qu'ça paraisse.

Tu reçois mon sincère hommage,
Que ce moment est précieux!
De mon amour voici le gage...
Mais, quoi! tu détournes les yeux?
— Un gage de votre tendresse
Ne saurait que m'intéresser :
Mais je n'use encor le fixer...
Donnez-moi ça, sans qu'ça paraisse.

D'un bouquet de belle apparence
Colin tenta l'heureux effet.
Souffre, dit-il avec instance,
Que je l'attache à ton corset.
— Colin, ménage ta maîtresse,
Répond Thémire en minaudant :
Sois discret, adroit et prudent...
Arrange ça, sans qu'ça paraisse.

Sans qu'ça paraisse, de Thémire
Sauva l'honneur, et ça suffit.
De sa prudence que j'admire,
Belles, faites votre profit :
Lorsque, dans sa brûlante ivresse,
Un amant vous peint son tourment,
Secrètement, adroitement,
Cédez à ça, sans qu'ça paraisse.

J.-B. Radet.

APRÈS L'ORGIE

Air : Avez-vous vu dans Barcelonne.

Or çà, debout! chers camarades,
Tarissons le jus de Noé,
Secouez vos esprits malades,
Vidons de nouvelles rasades,
En chorus chantons Evohé!

Nos coupes ne sont pas vidées,
Vous restez sourds à mes clameurs;
Dans vos têtes dévergondées
Vous semblez chercher vos idées :
Il n'en faut qu'une à des buveurs!

Et vous, femmes décolorées,
Ce nectar rosera vos teints.
Soyez par l'amour inspirées;
Que vos toilettes réparées
Ravivent nos désirs éteints.

Quoi! vous gardez votre posture!
Quoi! vos seins tombent demi-nus,
Comme dédaigneux de parure!
Vénus avait une ceinture :
Ah! feriez-vous moins que Vénus?

Voici le jour, adieu l'orgie!
Baisers pris et rendus, adieu!
Déjà la mourante bougie
Pâlit sur la nappe rougie,
Sous l'éclat d'un soleil de feu.

C'est peu de chose que la vie,
Veuve de vin, veuve d'amour;
Qu'elle soit brève et bien remplie;
Sablons le jus jusqu'à la lie,
Aimons jusques au dernier jour.

Or çà, debout! chers camarades,
Tarissons le jus de Noé,
Secouez vos esprits malades,
Vidons les dernières rasades,
En chorus chantons Evohé!

Anonyme.

ÇA N'VOUS VA BRIN

CHANSON GRIVOISE.

Air de Laujon.

Pendant mon séjour à l'armée,
O bel objet de mon amour!
Jarni qu'vous vous êtes formée!
Vous v'là ronde comme un tambour;
J'vous trouvarions encor plus belle,
Si vous n'm'étiez point-z-infidèle;
J'suis ben ais' de vous l'dir' Catin;
C'est qu'ça n'vous va brin,
Ça n'vous va brin.

Sont-c' les façons, sont-c' les magnières
Que vous d'vez avuir avec moi,
Quand j'ons r'buté nos vivandières
Pour être fidèle à ma foi?
Vous pernez des airs de sournoises;
Ça n'appartient qu'à nus bourgeoises
J'suis ben ais', etc.

J'vous avons vu parler tendresse,
Avec c'bisu procureur fiscal;
Si j'nen avions rian vu, traîtresse,
Ce n'serait encor que demi-mal;
Mais d'vant moi m'traiter en jocrisse!
Moi, qu'n fait sept ans de milice!
J'suis ben nis', etc.

J'savous, j'savons ben qu'un' femme
Se platt toujours au fruit nouviau;
Encor, si l'objet de vot' flamme,
Etait queuqu' gros étourniau;
Mais un robin, à maigre face!
C'est-i' fait pour remplir ma place!
J'suis ben ais', etc.

En m'en r'venant, pour vous, j'achète
Un bouquet ben touffu', ben biau;
Vous parforez une fleurette
Qui vous viant de ce huuberiau;
Je l'couvrirais de ma moustsche...
Ce fsrluquet de moi vous détache!
J'suis ben nis', etc.

Il a de l'esprit quand il harsngue;
J'agissons, si je n'disons rian;
Pis mon p'tit cœur, c'n'est pss la lsngue
Qui fait que l'mariago va luan!
Par là jsrni! ce minois blême
Vous f'rait jeûner avant l'carême
J'sis ben ais', etc.

LAUJON.

LES ADIEUX AU SAMEDI

Air des Cris de Paris.

Va t'coucher, sam'di,
N I ni,
C'est fini;
Dimsnche
Demain prend sa revanche.
Va t'coucher sam'di,
N I ni,
C'est fini;
V'là dimsnche
Et son ami lundi.

D'mandez à tout bon ouvrier
Si des saints du calendrier
Saint Lundi n'est pas le premier?
Aussi, chacun le glorifie,
Car il est plein d'philosophie
Et d'soulographie.
Va t'coucher, etc.

Si ce jour est funeste aux chats,
Il est l'triomph' des entrechats,
Des polkas et des cachuchss;
Et parfuis ces dans's ont tant d'charmes,
Qu'on voit la pudeur des gendarmes
En prendre les armes.
Va t'coucher, etc.

Mais, pour peu qu'ils montrent les dents,
Je n'somm' pas assez imprudents
Pour nous laisser mettre dedans;
J'avons, malgré leurs osanures,
Pour tromper leurs yeux tricolores,
Des dans's inodores.
Va t'coucher, etc.

A la fin d'un galop divin,
Ls beauté d'msnde un verr' de vin;
Elle est en esu, mais c'est en vain;
Il va falloir que l'on se brouille,
Car, hélas! lorsque je me fouille,
Je n'me trouv' plus d'douille.
Va t'coucher, etc.

Quand tous deux, sans rien épargner,
Je somm's en train de nous coigner,
La garde vient nous empoigner;
C'est vainement que je me flatte
D'm'en tirer en jouant d'la savatte:
Je suis pris par la patte.
Va t'coucher, etc.

Merci, je n'viens plus de c'côté,
Car la Courtille, en vérité,
Est trop fatale à ma santé;
Mais j'espér' bien qu'l'autr' semaine
Pour moi la barrière du Maine
S'ra moins inhumsine.
Va t'coucher, sam'di, etc.

AUGUSTE DE VIGNY.





LES ADIEUX DE LA TULIPE

Paroles de [illegible]

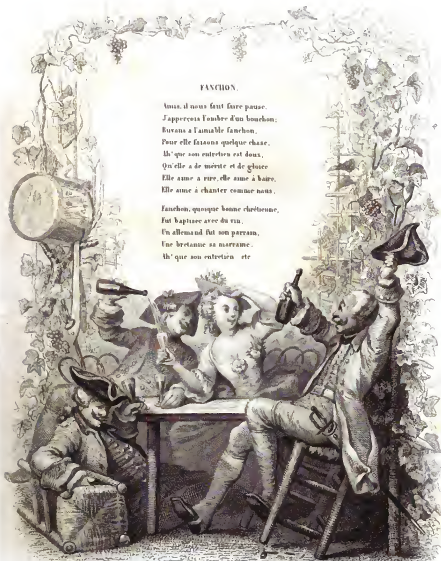
Malgré la bataille
Qu'on livre demain,
Ça, faisons ripaille,
Charmante Catin.
Attendant la gloire,
Prenons le plaisir,
Sans lire au grimoire
Du sombre avenir.

Si la hallebarde
Je peux mériter,
Près du corps-de-garde
Je te fais planter,
Avant la dentelle,
Le soulier brodé,
La blouque à l'oreille,
Le chignon cardé.


Narguant tes compagnes,
Meprisant leurs vœux,
J'ai fait deux campagnes,
Rôti de tes feux.
Digne de la pomme,
Tu reçus ma foi;
Et jamais rogomme
Ne fut bu sans toi.

Tiens, serre ma pipe,
Garde mon briquet,
Et si la Tulipe
Fait le noir trajet,
Que tu sois la seule
Dans le regiment
Qu'ait le brûle-gueule
De ton cher Z'amant.

Ah! retiens tes larmes,
Calme ton chagrin;
Au nom de tes charmes
Achève ton vin.
Mais, quoi! de nos bandes
J'entends les tambours?
Gloire, tu commandes,
Adieu, mes amours!


FANCHON.
Amis, il nous faut faire pause,
J'apperçois l'ombre d'un bouchon;
Buvons à l'aimable Fanchon,
Pour elle faisons quelque chose.
Ah! que son entretien est doux,
Qu'elle a de mérite et de gloire
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous.
Fanchon, quoique bonne chrétienne,
Fut baptisée avec du vin,
Un allemand fut son parrain,
Une bretonne sa marraine.
Ah! que son entretien etc



Elle préfère une grillade
Aux repas les plus délicats;
Son teint prend un nouvel éclat.
Quand on lui verse une rasade:
Ah! que son entretien etc

Si quelquefois elle est cruelle.
C'est quand on lui parle d'amour;
Mais moi je ne lui fais la cour
Que pour m'enivrer avec elle:
Ah! que son entretien etc.

Un jour le voisin la Grenade
Lui mit la main dans son corset,
Elle riposte d'un soufflet
Sur le museau du camarade:
Ah! que son entretien etc





LE NOUVEAU ROGER BONTEMPS

AIR : Amusez-vous, oui, je vous le conseille.

La politique absorbe trop les têtes,
Je n'en veux point, surtout dans un repas.
A la gaîté, moi, je donne le pas,
Certain d'étendre ses conquêtes.
Du faible ressort
Qui règle mon sort
Aisément il sort
De quoi me mettre en fêtes.
Quand plus d'un vaurien
Dévore un grand bien,
Moi je vis de rien,
Mieux qu'un épicurien.

Narguant la faux du temps,
Voilà comme j'entends
Couler mes instants
En vrai Roger Bontemps.

ENSEMBLE.

Coulons nos instants (*bis*)
En vrais Roger Bontemps.

Combien de gens dont le cœur se désole
De voir pour eux l'âge si tôt venir !
Ma bonne humeur semble me rajeunir ;
De ma vie, elle est la boussole.
Un plan mal conçu
M'aurait-il déçu ?
J'ai vite aperçu
L'espoir qui me console.
Je dis à Mondor :
Que me fait ton or,
Quand j'ai pour trésor
Des chants, des chants encor ?

Narguant, etc.

L'orage a-t-il abattu l'espérance
De mon vignoble au généreux produit ?
Il eût pu, dis-je, écraser mon réduit :
Plus vive aurait été ma transe.
Loin des envieux,
Un peu de vin vieux
N'entretient que mieux
Ma tranquille assurance.
Alors que je bois,
Tout cède à ma voix ;
Et je suis cent fois
Plus heureux que vingt rois.

Narguant, etc.

L'ambitieux jour et nuit se tourmente
A sillonner l'océan des grandeurs :
De cette mer aux sombres profondeurs
Irais-je affronter la tourmente ?
Quand plus d'un roué
Lui-même est joué,
A la paix voué,
Mon bonheur en augmente.
Sans être un fin grec,
J'évite un échec ;
Bourse et verre à sec,
Je ris encore avec.

Narguant, etc.

Ce gros richard, à sa jeune maîtresse,
Ne peut montrer qu'un vieux transport goutteux
On peut offrir un tribut moins douteux
Et de constance et de tendresse.
Mais si quelque jour
Un cœur sans détour,
Trompant à son tour,
Convoite une autre ivresse ;
Il faut, en luron,
Joyeux biberon,
Planter l'aviron
Près d'un autre tendron.

Narguant, etc.

Sages et fous, notre vie éphémère
Borde sa route et d'ivraie et de fleurs ;
L'un n'y trouva que soucis et douleurs,
L'autre en vain suivit sa chimère.
L'un jouit sans fin,
L'autre meurt de faim ;
Plus d'un aigrefin
Vide sa coupe amère.
Moi qui ris de tout,
Satisfait partout,
Je dirai surtout
Mon refrain jusqu'au bout :

Narguant la faux du temps,
Voilà comme j'entends
Couler mes instants
En vrai Roger Bontemps.

ENSEMBLE.

Coulons nos instants
En vrais Roger Bontemps.

ALBERT-MONTÉMONT.

RAMPONNEAU

OU LA COURTILLE EN 1760.

AIR : Zon, zon, baise-moi Lison.

O vous tous, amis du tonneau,
Rendez-vous à la Courtille ;
Aussitôt que le jour pointille,
Attablez-vous chez Ramponneau.

Là, le nectar,
Sans retard,
Coule en abondance :
De ce vin
Tout divin
On ne saurait boire en vain :
Quand on l'a pris,
On est gris,
On saute en cadence :
Pour dix sous
On met tous
Les cœurs sens dessus dessous.

O vous tous, etc.

Incognito,
Sans manteau,
Vient une marquise :
Quel attrait,
Sans apprêt,
D'aller en un cabaret !
Lors un rustaut
Aussitôt
Prend la femme exquise,
Il lui dit,
Ce bandit :
« Faisons la noce à crédit ! »

O vous tous, etc.

Certain abbé
Bien jambé
Dans ce lieu s'installe,
Pour goûter,
Pour tâter
Ce jus qui sait le tenter.
Ce prestolet,
Sans collet,
Lorgne une vestale :
On s'entend
A l'instant,
Ils trinquent tout leur comptant !

O vous tous, etc.

En casaquin
De nankin
Vient une grisette :
Œil brillant,
Scintillant,
Sait agacer maint galant.
Loin d'un quinquet,
Un bosquet
Tente la fillette :
C'en est fait,
L'amour fait
Le plus aimable méfait !

O vous tous, etc.

Le racoleur,
Du meilleur
Fait garnir sa table :
Ce sournois,
Fin matois,
Guigne certain Champenois ;
Jeune garçon,
Sans soupçon,
S'approche et s'attable,
Lampe un coup,
Tout à coup
Du prince il prend le licou.

O vous tous, etc.

Jusqu'à la cour,
Tout accourt
Pour voir la guinguette :
Que de grands
Différents
Du peuple doublent les rangs !
Dans ce bouchon
Folichon
Tout est en goguette ;
La gaîté,
Sans fierté,
Etablit l'égalité.

O vous tous, etc.

Des artisans,
Partisans
Du bon jus d'octobre,
Par milliers
Réguliers
Désertent les ateliers :
Là, bien dispos,
Près des pots,
La bande peu sobre
S'étourdit,
S'ébaubit
Pour fêter le saint Lundi.

O vous tous, amis du tonneau,
Rendez-vous à la Courtille ;
Aussitôt que le jour pointille,
Attablez-vous chez Ramponneau.

JUSTIN CABASSOL.

Im, de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

MANETTE ET CADET

DIALOGUE AMOUREUX ET GRIVOIS.

Air : Ah ! j'suis-t-y pochard.

Manett', j'voudrais ben qu'tu m'toises
Un brin, sapredieu !
Avec tes yeux en turquoises
Qui m'mett'nt tout en feu !
— Cadet, tire au loin tes guêtres,
Au lieur d'm'approcher ;
Si j'te r'gardais d'mes deux fenêtres,
Ça t'ferait loucher !

Manett', pour eune écaillère,
T'as eun' chouette main ;
Pour la patinor, p'tit' mère,
J'patrais deux brocs d'vin !
— Cadot, tu t'fends ben, ça m'flatte,
Tu vas t'écorcher.
Si j't'abandonnais ma patte,
Ça t'ferait loucher !

Manett', ta taille, on peut l'dire,
Est comme un fuseau,
J'voudrais la m'surer, pour rire,
Sous ton caraco...
— Cadet, j'n'aim' pas qu'on m'magniotte :
J'pourrais ben t'moucher !
Si j't'laissais friper ma cotte,
Ça t'ferait loucher.

Manett', quand ta bouch' dégoise
Des mots pour m'fâcher,
J'trouv'rais doux comm' la framboise
D'pouvoir la boucher...
— Cadet, j'crains qu'ça n'm'éclabousse
Quand on veut m'licher ;
Si j'te prêtais ma frimousse,
Ça t'ferait loucher.

Tiens, Cadet, pus de bêtises ;
Si tu veux tout d'go,
Chez l'maire et puis à l'église
Nous f'rons l'*conjungo.*
— L'*conjungo*, Manett', ma mie,
Ça n'peut m'allécher !
Si j'te f'sais voir la mairie,
Ça t'ferait loucher !

Sténographié à la Halle,

Par Justin Cabassol.

SUZON LA CAMARDE

RONDE GRIVOISE.

Air : Ah ! bon Dieu, que de jolies dames.

C'est Suzon, la camarde,
Savez-vous c't' histoir'-là ?
Z'un monsieur-z-à cocarde,
Oh ! j'gag' qu'il y en conta.
Eh ! mais, Suzon, prenez donc garde,
Z'on s'échauffe à ça.

Z'un monsieur-z-à cocarde
Il vous l'y en conta.
(*J'l'y avais ben dit.*)
Suzon qu'est-z-égrillarde,
Oh ! j'gag' qu'all' l'écouta.
Eh ! mais, Suzon, prenez donc garde,
Z'on s'échauffe à ça.

Suzon qu'est-z-égrillarde,
D'abord le gouailla,
(*Oh ! oh !*)
Il z'y offr' la poularde.
Oh ! j'gag' qu'all' en tâta !
Eh ! mais, Suzon, prenez donc garde,
Z'on s'échauffe à ça.

Il-z-y offr' la poularde,
Dam' ! ça la tenta.
(*C'te goulue.*)
All' demand' qu'on la larde,
Oh ! j'gage qu'on la larda.
Eh ! mais, Suzon, prenez donc garde,
Z'on s'échauffe à ça.

All' demand' qu'on la larde,
Le monsieur la larda.
(*J'l'avais ben dit.*)
V'là-t-y pas qu'on les r'garde,
Oh ! j'gag' qu'on les verra.
Eh ! mais, Suzon, prenez donc garde,
Z'on s'échauffe à ça.

V'là-t-y pas qu'on les r'garde
Ils n'voyaient rien d'ça.
(*Ces aveugles.*)
Car Suzon la camarde,
En riant cria :
Eh ! mais, Monsieur, prenez donc garde,
Z'on s'échauffe à ça.

Vadé.

LA PETITE FEMME BIEN HEUREUSE

OU

LES PLAISIRS D'UN BON MÉNAGE.

AIR : Encore un quart'ron, Claudine.

Mais qu'as-tu donc Marie,
Qui tout bas t'fait souffrir?
Ta boueh' n'est plus fleurie,
J'vois tes appas maigrir...
Tu n'as pas d'plaisir,
Marie,
Tu n'as pas d'plaisir.

Morgué, ça m'contrarie
D'te voir comm' ça languir;
Mais si l'on nous marie
Suivant notre désir...
Ah! qu't'auras d'plaisir,
Marie,
Ah! qu't'auras d'plaisir!

D'un' bell' robe en soirie,
C'jour-là, j'veux te r'vêtir;
Mais d'peur quell' n'soit flétrie,
N'faut sauter ni courir...
Ah! qu't'auras d'plaisir, etc.

Moi, n'boirait-on qu'du brie,
J'saurais si bien m'remplir,
Qu'on m'ramènera, j'parie,
Ivre à ne pas m soutenir...
Ah! qu't'auras d'plaisir, etc.

D'peur qu'ta mine jolie
Ne r'vienne à dépérir,
Je f'rons deux lits, ma mie,
Pour qu'tu r'pos' a loisir.
Ah! qu't'auras d'plaisir, etc.

A la moind' maladie
Qui viendra te saisir,
Méd'cine et chirurgie
Près d'toi vont accourir...
Ah! qu't'auras d'plaisir, etc.

Aux danses d'la prairie,
Si j'vons nous divertir,
Queuqu' beau garçon qui t'prie,
C'n'est qu'moi qu'faudra choisir...
Ah! qu't'auras d'plaisir, etc.

Si j'ons d's enfants, ma mie,
Il t'faudra les nourir;
L'matin fair' leur bouillie,
Et l'soir les endormir...
Ah! qu't'auras d'plaisir, etc.

A ta fille chérie
T'apprendras à blanchir,
A fair' la ravaud'rie
A r'passer, à pétrir...
Ah! qu't'auras d'plaisir, etc.

J'verrons, s'lon notre envie,
Not' famille grandir,
Tandis que d'compagnie,
Je nous verrons vieillir...
Ah! qu't'auras d'plaisir, etc.

Bref, s'il t'faut de c'te vie
Avant moi déguerpir,
J'népargn'rai rien, ma mie,
Pour t'fair' ben ensev'lir...
Ah! qu't'auras d'plaisir,
Marie,
Ah! qu't'auras d'plaisir.

DÉSAUGIERS.

LE SOUVENIR

AIR : Viens, tendre Amour, etc.

Ils ne sont plus ces jours que ma constance
Jusqu'au trépas devait faire envier;
D'un bien perdu n'ai plus que souvenance,
Ferais bien mieux, hélas! de l'oublier.

Au temps passé malgré moi si je pense,
De pleurs d'amour sens mes yeux se mouiller;
Oh! c'est malheur d'en garder souvenance,
Et c'est malheur, hélas! de l'oublier.

Doux souvenir, tiens-moi lieu d'espérance,
Et mon bonheur n'a pas fui tout entier.
Sais bien qu'on meurt d'en garder souvenance;
Mais comment vivre, hélas! et l'oublier?

A.-V. ARNAULT.



PLAINTES D'UNE AMANTE ABANDONNÉE *

Dans les gardes françaises
J'avais un amoureux,
Fringant, chaud comme braise,
Jeune, beau, vigoureux,
Mais de la Colonelle
C'est le plus scélérat,
Pour une péronnelle
Le gueux m'a planté là.

Il avait la semaine,
Deux fois du linge blanc,
Et comme un Capitaine
La Toquante d'argent,
Le fin bas d'écarlate
A côtes de melon,
Et toujours de ma patte
Frisé comme un Bichon.

* Paroles de Vadé





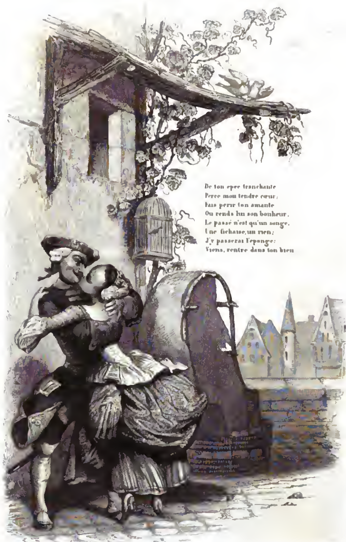
Pour sa devergondée,
Sa Madelon Friquet,
De pleurs toute inondée
J'ai rempli mon baquet·
Je suis abandonnée,
Mais ce n'est pas le pis;
Ma fille de journée
Est sa femme de nuit.





Une petite rente
Qu'un monsieur m'avait fait,
Mon coulant, ma branlante,
Tout est au berniquet :
Il retournait mes poches,
Sans me laisser un sou ;
Ce n'est pas par reproches
Mais il m'a mangé tout

La nuit quand je sommeille,
Je pense à mon coquin :
Mais le plaisir m'éveille
Tenant mon traversin :
La chance est bien tournée
À present c'est Catin
Qui suce la dragée,
Et moi le chicotin.


De ton epee tranchante
Perce mon tendre cœur;
Fais perir ton amante
Ou rends lui son bonheur.
Le passé n'est qu'un songe,
Une fichaise, un rien;
J'y passerai l'eponge:
Viens, rentre dans ton bien

RÉPONSE

AUX

PLAINTES D'UNE AMANTE ABANDONNÉE.

AIR connu.

Comment de ma constance,
Malgré tous mes discours,
T'avais de la doutance,
Ma Babet, mes amours?
Ignorais tu, cruelle,
Qu'un regard de tes yeux
Était une étincelle
Qui rallumait mes feux?

A Madelon la Frique,
Si j'ai promis ma foi,
Ce n'était que par pique
Que j'avais contre toi;
Songe bien qu'à la porte
Tu m'as mis rudement,
Me disant que je sorte
De ton appartement.

Pour un amant sensible
C'était un vilain tour;
Moi, qui suis susceptible
D'un véritable amour,
Je me dis à moi-même :
Babet ne t'aime plus,
Faisons-en donc de même
Puisque je suis exclus.

Ta fille de journée,
Voyant mon désespoir,
Me dit, tout attristée :
Ce trait est par trop noir,
Ma maîtresse est donc folle?
De son emportement,
Viens, que je te console;
Tu seras mon amant.

Respirant la vengeance,
J'acceptai le parti;
Faute d'expérience
Je me croyais guéri;
Mais, hélas! ce qu'on aime
Toujours on doit l'aimer;
Fût-ce le diable même,
Jamais ne faut changer.

Tu me fais un reproche
Qui me fâche bien fort;
Si j'ai vidé ta poche,
Rompu ton coffrefort;
Ton coulant, ta braulante,
Je te les ai rendus;
Et ta petite rente
Elle est à fonds perdus.

Connaissant ma tendresse,
T'oses me proposer
De périr ma maîtresse
Ou bien de t'adorer :
Peux-tu douter, cruelle,
Du cœur de ton amant?
Que le tien soit fidèle,
Le mien sera constant.

Mais on vient de m'apprendre
Qu'un certain raccoleur,
Contrefaisant le tendre,
M'avait ravi ton cœur;
Qu'il te conte fleurette,
Qu'on le voit sur le port
Baiser ta gorgerette;
Ma Babet, c'est bien fort.

S'il t'a donné sa pipe
Et prêté son briquet,
Je crains bien qu'il ne grippe
Ton linge et ton baquet.
Alors dans ta tendresse,
T'aurais beau fair' des yeux,
Je te dirais : Traîtresse!
Porte à d'autres tes feux.

Souviens-toi bien, ma reine,
Qu'un simple amusement
Fait souvent plus de peine
Qu'un tendre engagement;
De ses amants le nombre
Quand fille veut grossir,
C'est s'attacher à l'ombre
Pour laisser le plaisir.

Oubliant mes fredaines,
Tu m'offres le pardon;
J'en fais autant des tiennes,
Baise-moi, Babichon;
Je reprends l'héritage
Que m'a donné ton cœur;
Mais le moindre partage
Troublerait mon bonheur.

DORNEVAL.

FRANCOEUR ET CATIN

Air : En revenant de Bâle en Suisse.

Tu dis que Francœur, ma lutine,
A tes traits jamais ne pensa,
Lorsqu'il jure, par ta cantine,
Qu'il n'aurait pu vivre sans ça :
Sans aucune trêve,
La nuit, et toujours,
A tes traits je rêve,
O Catin ! mes amours !

Mon fusil, mon sabre et la gloire,
Ma gourde, ma pipe et Catin,
Ne sortiront de ma mémoire
Qu'au dernier jour de mon destin.
Sans aucune trêve, etc.

A la halte, le soir, en route
Souvent sans déposer mon sac,
Je sais vers toi trouver ma goutte !
Vais-je dans un autre bivouac?
Sans aucune trêve, etc.

D'argent ma bourse est dégarnie,
C'est le cadet de mes malheurs :
Je sais que la tienne est munie ;
Irais-je en emprunter ailleurs?
Sans aucune trêve, etc.

Margot, la sœur à l'Intrépide,
Voudrait m'embaucher, Dieu merci !
Je sais que sa barrique est vide :
Me voit-on boire ailleurs qu'ici ?
Sans aucune trêve, etc.

Cette nuit même, en ta cantine,
Un songe me fait supposer
Qu'un vieux sorcier en carabine
Vient de te métamorphoser.
Sans aucune trêve, etc.

J'arme en pressant chien et sous-garde ;
En joue, et sans délibérer...
Mais on attaque l'avant-garde,
Je m'éveille prêt à tirer.
Sans aucune trêve, etc.

Enfin, nous battons le Cosaque,
Le Germain, le Prussien, l'Anglais,
Et je reviens dans ta baraque
Boire à l'honneur du nom français.
Sans aucune trêve,
La nuit, et toujours,
A tes traits je rêve,
O Catin ! mes amours !

ANONYME.

LA BLOUSE

Air : Et voilà comme tout s'arrange.

L'autre soir, jouant au billard,
Je voulais gagner la partie ;
Mon adversaire, plus gaillard,
Contre moi fit une sortie.
Il resta vainqueur ; mais alors,
Sans éprouver d'humeur jalouse,
Je lui dis : De ce lieu je sors ;
Car, en dépit de mes efforts,
Je me suis fourré dans la blouse.

Un jour, et c'était un mardi,
Paul rencontre une vive brune ;
Un moelleux tissu d'organdi
Décorait sa bonne fortune.
Il suit la nymphe en tapinois,
Au sein d'une verte pelouse,
De l'amour il entend la voix ;
Le lendemain je le revois :
Il s'était perdu dans la blouse.

Chez moi se présente un gamin,
De l'imprimeur âme encor neuve ;
Le rouleau qu'en reçoit ma main
De mon ouvrage est une épreuve.
Devant lui, vite à mon devoir,
Je relis tout haut mon in-douze :
Du volume étrange pouvoir !
Bientôt je crus apercevoir
Le drôle endormi dans sa blouse.

Sortie à peine de son lit,
Adèle au jour vient de renaître ;
Je commets un tendre délit,
En la lorgnant de ma fenêtre.
Le zéphyr aime à déranger
Le lin blanc que sa taille épouse :
Comme toi, dis-je au vent léger,
Que j'aimerais à voltiger
A travers les plis de sa blouse !

ALBERT-MONTEMONT.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LE CID

Air : Rien, tendre Amour (de Gulnare).

Prêt à partir pour la rive africaine,
Le Cid, armé, tout brillant de valeur,
Sur la guitare, aux pieds de sa Chimène,
Chantait ces vers que lui dictait l'honneur.

Chimène a dit : « Va combattre le Maure,
« De ce combat surtout reviens vainqueur.
« Oui, je croirai que Rodrigue m'adore,
« S'il fait céder son amour à l'honneur. »

Donnez, donnez et mon casque et ma lance,
Je prouverai que Rodrigue a du cœur;
Dans les combats signalant sa vaillance,
Son cri sera pour sa dame et l'honneur.

Maure vanté par ta galanterie,
De tes accents mon noble chant vainqueur
D'Espagne un jour deviendra la folie,
Car il peindra l'amour avec l'honneur.

Dans les vallons de notre Andalousie,
Les vieux chrétiens chanteront ma valeur;
Il préféra, diront-ils, à la vie,
Son Dieu, son roi, sa Chimène et l'honneur.

CHATEAUBRIAND.

GASTON DE FOIX

Air de Lambert.

C'en est donc fait! au sein de la victoire
Ce héros a perdu le jour!
Immortelle comme sa gloire,
Fidèle, ainsi que notre amour,
La douleur dont je suis saisie
Ne finira qu'avec ma vie.
O mon héros, Gaston de Foix,
L'écho seul répond à ma voix.
Gaston n'est plus! Je dois le suivre;
Vivre sans lui ce n'est plus vivre :
Oui, chaque jour c'est mourir mille fois!

Tu me disais : O ma chère Amélie,
Tu me verras à mon retour
Plus digne encor de mon amie;
A mon roi, l'honneur et l'amour,
A la gloire de la patrie
N'ai-je pas dévoué ma vie?
O mon héros, Gaston de Foix,
L'écho seul répond à ma voix.
Gaston n'est plus! Je dois le suivre;
Vivre sans lui ce n'est plus vivre :
Oui, chaque jour c'est mourir mille fois!

Tous ces honneurs que l'on rend à ta cendre,
Les justes regrets d'un grand roi,
Les larmes que tu fais répandre,
La France en deuil, voilà pour moi
Le seul bonheur qu'en sa colère
Le ciel m'ait laissé sur la terre.
O mon héros, Gaston de Foix,
L'écho seul répond à ma voix.
Gaston n'est plus! Je dois le suivre;
Vivre sans lui ce n'est plus vivre :
Oui, chaque jour c'est mourir mille fois!

Amant chéri, les fastes de la gloire
Et les annales des Français
Eterniseront ta mémoire;
Ton nom ne périra jamais.
Tu vivras toujours pour la France,
Dont tu surpassas l'espérance.
O mon héros, Gaston de Foix,
L'écho seul répond à ma voix.
Gaston n'est plus! Je dois le suivre;
Vivre sans lui ce n'est plus vivre :
Oui, chaque jour c'est mourir mille fois!

Dans ce château, sous ces murs vénérables,
Près des tombeaux de mes aïeux,
O souvenirs ineffaçables!
Gaston, je reçus tes adieux.
Hélas! ici ta main tremblante
Pressa la main de ton amante!
O mon héros, Gaston de Foix,
L'écho seul répond à ma voix.
Gaston n'est plus! Je dois le suivre;
Vivre sans lui ce n'est plus vivre :
Oui, chaque jour c'est mourir mille fois!

Mais pour l'amour, ô perte irréparable!
Gaston, j'avais reçu ta foi;
Je dois seule être inconsolable :
Hélas! tu n'es mort que pour moi!
J'ai le droit d'inonder de larmes
Les lauriers acquis par tes armes.
O mon héros, Gaston de Foix!
L'écho seul répond à ma voix!
Gaston n'est plus, je dois le suivre;
Vivre sans lui ce n'est plus vivre :
Oui, chaque jour c'est mourir mille fois!

COMTESSE DE GENLIS

ROLAND A RONCEVAUX

CHANT GUERRIER.

Air de l'auteur des paroles.

Où courent ces peuples épars?
Quel bruit a fait trembler la terre
Et retentit de toutes parts?
Amis, c'est le cri du dieu Mars,
Le cri précurseur de la guerre,
De la gloire et de ses hasards.
Mourons pour la patrie!
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Voyez-vous ces drapeaux flottants
Couvrir les plaines, les montagnes,
Plus nombreux que la fleur des champs?
Voyez-vous ces fiers mécréants
Se répandre dans nos campagnes
Pareils à des loups dévorants?
Mourons pour la patrie!
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Combien sont-ils? combien sont-ils?
Quel homme ennemi de sa gloire
Peut demander combien sont-ils?
Eh! demande où sont les périls,
C'est là qu'est aussi la victoire.
Lâches soldats, combien sont-ils?...
Mourons pour la patrie!
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Suivez mon panache éclatant,
Français; ainsi que ma bannière,
Qu'il soit le point de ralliment;
Vous savez tous quel prix attend
Le brave qui dans la carrière
Marche sur les pas de Roland.
Mourons pour la patrie!
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Fiers paladins, preux chevaliers,
Et toi surtout mon frère d'armes,
Toi, Renaud, la fleur des guerriers,
Voyons de nous qui les premiers,
Dans leurs rangs portant les alarmes,
Rompront ce mur de boucliers...
Mourons pour la patrie!
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Courage, enfans! ils sont vaincus:
Leurs coups déjà se ralentissent,
Leurs bras demeurent suspendus...
Courage, ils ne résistent plus.
Leurs bataillons se désunissent;
Chefs et soldats sont éperdus...
Mourons pour la patrie!
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Quel est ce vaillant Sarrazin,
Qui, seul, arrêtant notre armée,
Balance encore le destin?
C'est Altamor!... c'est lui qu'en vain
Je combattis dans l'Iduméo.
Mon bonheur me l'amène enfin!...
Mourons pour la patrie!
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Entends-tu le bruit de mon cor?
Je te défie à toute outrance:
M'entends-tu, superbe Altamor?
Mon bras te donnera la mort,
Ou, si je tombe sous ta lance,
Je m'écrierai, fier de mon sort:
Je meurs pour la patrie!
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Je suis vainqueur! je suis vainqueur!
En voyant ma large blessure,
Amis, pourquoi cette douleur?
Le sang qui coule au champ d'honneur,
Du vrai guerrier c'est la parure;
C'est le garant de la valeur;
Je meurs pour la patrie!
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

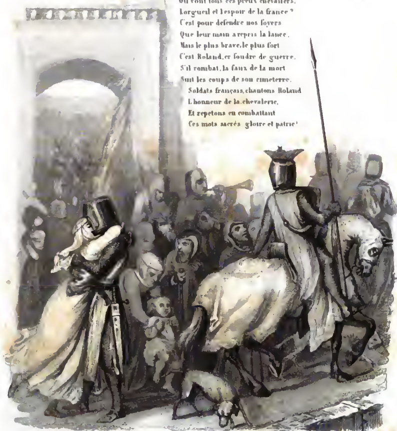
ROUGET DE L'ISLE.

LES FRANÇAIS AU SPECTACLE

Air du temps.

Les Romains s'estimaient heureux,
Avec du pain et des théâtres;
On a vu les Français joyeux
S'en montrer bien plus idolâtres.
N'a-t-on pas vu ce peuple, enfin,
Subsistant comme par miracle,
Pendant le jour mourir de faim,
Et le soir courir au spectacle?

UN VAUDEVILLISTE.


CHANSON DE ROLAND.
Ou vont tous ces preux chevaliers,
L'orgueil et l'espoir de la France ?
C'est pour defendre nos foyers
Que leur main a repris la lance,
Mais le plus brave, le plus fort
C'est Roland, ce foudre de guerre,
S'il combat, la faux de la mort
Suit les coups de son cimeterre.
Soldats français, chantons Roland
L'honneur de la chevalerie,
Et repetons en combattant
Ces mots sacrés gloire et patrie!

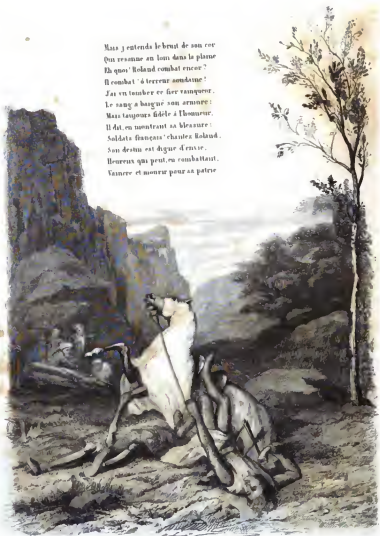
Deja mille escadrons epars
Couvrent le pied de ces montagnes.
Je vois leurs nombreux etendarts
Briller sur les vertes campagnes
Français, là sont vos ennemis,
Que pour eux seuls soient les alarmes.
Qu'ils tremblent! tous seront punis!
Roland a demandé ses armes
Soldats français &c

L'honneur est d'imiter Roland,
L'honneur est pres de sa banniere.
Suivez son panache éclatant;
Qu'il vous guide dans la carrière
Marchez, partagez son destin.
Des ennemis que fait le nombre?
Roland combat; ce mur d'airain
Va disparaitre comme une ombre
Soldats français &c



Combien sont-ils? combien sont-ils?
C'est le cri du soldat sans gloire;
Le héros cherche les périls,
Sans les périls qu'est la victoire?
Ayons tous ô braves amis,
De Roland l'âme noble et fière
Il ne comptait les ennemis
Qu'étendus morts sur la poussière
Soldats français &c.




Mais j'entends le bruit de son cor
Qui résonne au loin dans la plaine
Eh quoi! Roland combat encor?
Il combat! ô terreur soudaine!
J'ai vu tomber ce fier vainqueur,
Le sang a baigné son armure:
Mais toujours fidèle à l'honneur,
Il dit, en montrant sa blessure:
Soldats français! chantez Roland,
Son destin est digne d'envie,
Heureux qui peut, en combattant,
Vaincre et mourir pour sa patrie

BAYARD A BRESSE

AIR du temps.

Le preux Bayard, dans la lice guerrière,
Blessé d'un trait, fut dans Bresse alité;
Fille bien née, aimable prisonnière,
Vint à son lit, dès qu'il fut en santé.
Bouquet en main elle s'approche:
Elle rougit avec candeur :
Ah! crois-tu, chevalier sans peur,
Prendre la rose sans reproche?

Quelle rançon peut vous être payée?
Nous n'avons rien, dit-elle au bon seigneur;
Par mes parents je vous suis envoyée;
Ils n'ont que moi;mon seul bien,c'est l'honneur.
Bayard s'émeut, elle s'approche;
Ses yeux alarment la pudeur,
Et la belle n'est pas saus peur
Près du chevalier sana reproche.

Elle pleurait, craintive demoiselle;
Bayard vit moins ses pleurs que sa beauté;
Dans tous ses seus une flamme nouvelle
De ce vainqueur trouble la loyauté.
Ils étaient seuls, elle était proche
Du preux qu'égarait son ardeur,
Et Bayard n'était pas sans peur
De ne plus être sans reproche.

Vaincre en amour est bien douce victoire
Pour ce héros prompt à tous les combats;
Mais il s'arrête, et, pensant à sa gloire,
Dit à regret, maître de tant d'appas :
« De ton hymen le jour s'approche,
« Prends cette dot, garde ta fleur;
« Va, fuis le chevalier sans peur,
« Et sois épouse sans reproche. »

ANONYME.

BAYARD EST MORT

AIR connu.

Emporté par trop de vaillance
Au milieu dea rangs ennemis,
Le héros, l'espoir de la France.
Vient de mourir pour son pays.
Preux chevaliers, timides pastourelles,
Que je gémis sur votre sort!
L'appui des rois, le défenseur des belles.
Bayard est mort, Bayard est mort.

Honneur à la chevalerie !

Tendre amant, courageux soldat,
Il cédait tout à son amie,
Et tout lui cédait au combat.
Preux chevaliers, etc.

Bon chevalier, ami sincère,
Toujours sans reproche et sans peur,
Au milieu des cris de la guerre,
La pitié parlait à son cœur.
Preux chevaliers, etc.

ANONYME.

LA SENTINELLE

AIR : L'astre des nuits.

L'astre des nuits de son paisible éclat
Lançait des feux sur les tentes de France;
Non loin du camp un jeune et beau soldat
Ainsi chantait appuyé sur sa lance :
Allez, volez, Zéphyr joyeux,
Portez mes chants vers ma patrie :
Dites que je veille en ces lieux (bis)
Pour la gloire et pour mon amie.

A la lueur du feu des ennemis
La sentinelle est placée en silence;
Mais le Français, pour abréger les nuits,
Chante appuyé sur le fer de sa lance :
Allez, volez, etc.

L'astre du jour ramène les combats;
Demain il faut signaler sa vaillance;
Dans la victoire on trouve le trépas;
Et si je meurs à côté de ma lance,
Allez encor, joyeux Zéphyr,
Allez, volez dans ma patrie,
Dire que mon dernier soupir (bis)
Fut pour la gloire et mon amie.

L. BRAULT.

IL N'EST PAS MORT

(1848.)

AIR : Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Il n'est pas mort, celui de qui la gloire
A sillonné tant de climats divers;
Ce grand génie, aimé de la victoire,
Dont la splendeur éblouit l'univers!
Son âme en France anime encor chaque âme,
Dans tous les cœurs son cœur vibre plus fort;
Chacun s'écrie, embrasé de sa flamme :
Napoléon parmi nous n'est pas mort.

Il n'est pas mort!... De sa vive lumière
L'éclat immense a couronné nos fronts :
De la cité jusqu'à l'humble chaumière,
Elle a brillé pour venger nos affronts.
Pas un foyer qui ne lui rende hommage,
Où son nom seul n'allume un saint transport;
Pas un asile où ne soit son image :
Napoléon dans les cœurs n'est pas mort.

Est-il fermé cet âge de merveilles
Que commença son belliqueux destin?
A-t-il cessé d'illuminer nos veilles,
Cet astre d'or dont il fut le matin?
Qui sommes-nous? les enfants de sa race :
De nos aînés il dirigea l'effort;
Partout le sol est empreint de sa trace :
Napoléon dans les cœurs n'est pas mort.

Quand de l'airain sa voix se fait entendre,
« Serait-ce lui? » répètent nos guerriers;
Et tous ces preux, que la mort semble attendre,
Rêvent encor des combats, des lauriers.
Mais, invalide au milieu de ses braves,
Plus lassé qu'eux, si le héros s'endort,
Son ombre plane au-dessus des entraves :
Napoléon dans les cœurs n'est pas mort.

En parcourant sa vaste période,
Qui t'a donné, vieux pasteur, ton troupeau?
Législateur, qui t'a créé ton code?
Qui t'a légué, fier soldat, ton drapeau?
Qui t'a rendu tes autels, digne prêtre?
Qui t'inspira, poëte, un mâle accord?
De l'anarchie enfin qui devint maître?
Napoléon dans les cœurs n'est pas mort.

Parlez de lui, temples, superbes voûtes,
Qui de Paris décorez les remparts;
Fleuves, canaux, majestueuses routes,
Que sa pensée ouvrit de toutes parts!
Parlez, sommets, dont il franchit les cimes,
Nil orgueilleux dont il foula le bord;
Déroulez-nous, beaux-arts, ses plans sublimes:
Napoléon dans les cœurs n'est pas mort.

Homme du siècle, il a rempli sa tâche...
Mais de la tombe un cri s'est élancé :
« A tes destins un grand devoir s'attache,
« Louis, dit-il, achève mon passé.
« J'ai fait la guerre, et la paix est ton rôle;
« A moi la lutte, à toi le calme au port;
« Va des Français prouver cette parole :
« Napoléon dans les cœurs n'est pas mort.

« J'ai par le fer ensemencé l'Europe :
« Va recueillir une riche moisson;
« Pour la patrie, ose, vrai philanthrope,
« Donner au monde une haute leçon.
« Du genre humain brille la nouvelle ère,
« Des libertés fais mouvoir le ressort;
« Va confirmer l'oracle populaire :
« Napoléon dans les cœurs n'est pas mort. »

ALBERT-MONTÉMONT,
Membre du Caveau.

CHANSON

CONTRE L'ASPAR DE FONTENELLE

AIR : Adieu donc, dame Françoise.

Adieu, ville peu courtoise,
Où je crus être adoré.
Aspar est désespéré :
Le poulailler de Pontoise
Me doit ramener demain
Voir ma famille bourgeoise,
Me doit ramener demain
Un bâton blanc à la main.

Mon aventure est étrange!
On m'adorait à Rouen;
Dans le *Mercure Galant*
J'avais plus d'esprit qu'un ange:
Cependant je pars demain
Sans argent et sans louange,
Cependant je pars demain
Un bâton blanc à la main.

JEAN RACINE.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

BÉLISAIRE

Air de Garat.

Un jeune enfant, un casque en main,
Allait quêtant pour l'indigence
D'un vieillard aveugle et sans pain,
Fameux dans Rome et dans Bysance;
Il disait à chaque passant
Touché de sa noble misère :
Donnez une obole à l'enfant
Qui sert le pauvre Bélisaire.

Je tiens le casque du guerrier
Effroi du Goth et du Vandale;
Il fut, dit-on, sans bouclier
Contre l'imposture fatale.
Un tyran fit brûler ses yeux,
Qui veillaient sur toute la terre;
La nuit voile à jamais les cieux
Au triste et pauvre Bélisaire.

L'infortuné, pour qui ma voix
S'élève seule et vous supplie,
Après son char traîna les rois
De l'Afrique et de l'Italie.
On sait que, même en triomphant,
Il n'eut point d'orgueil téméraire;
Quand je le nomme, il me défend
De dire le grand Bélisaire.

Privé du plaisir des regards
Le héros, qui rêve sa gloire,
Du monde et de tous ses hasards
Voit le spectacle en sa mémoire.
Son jeune guide apprend de lui
Que la fortune est mensongère,
Et s'étonne d'être l'appui
Que Dieu laisse au grand Bélisaire.

Nép. Lemercier.

L'AVENIR

— 1847 —

Air de la Nostalgie (de Béranger).

Dans l'avenir quand par l'esprit je plonge,
J'aime à prévoir des destins plus heureux.
Mon espérance est-elle un vain mensonge?.
Ah! laissez-moi ce rêve généreux!
Le présent semble encor gros de tempêtes...
Vers le passé qui voudrait revenir?
Du genre humain pour voir briller les fêtes,
J'aime à vivre dans l'avenir!

Oui, j'ai la foi que, dans ces jours prospères,
Sous un beau ciel, promis à nos neveux,
Les fils, contents sous le toit de leurs pères,
Sages par nous, sauront borner leurs vœux.
Contre le sort jamais d'injuste plainte :
Fier de son poste, on voudra s'y tenir;
On vieillira sans regrets et sans crainte...
J'aime à vivre dans l'avenir!

Plus d'un héros, qu'éleva la Victoire,
De trop de sang a rougi ses autels.
Des Fondateurs l'impérissable gloire
Seule obtiendra l'hommage des mortels.
Grâce au travail, par qui l'âme s'élève,
En un faisceau tous ils viendront s'unir...
Et la Justice aura brisé son glaive...
J'aime à vivre dans l'avenir!

Loin du Forum, lice tumultueuse,
Où vingt partis agitent leur levier,
La Liberté, pure et majestueuse,
Ceindra son front du paisible olivier.
On oublira la haine et la vengeance;
Un prêtre alors... ne saura que bénir :
Petits et grands seront d'intelligence...
J'aime à vivre dans l'avenir!

Assez longtemps des discordes civiles
Nous avons bu l'inépuisable fiel!
Dieu tout-puissant, ramène dans nos villes
L'Ordre et la Paix, ces deux enfants du ciel!
Des tristes jours promis à nos misères
Prends ce qui peut encor m'appartenir,
Et rends-les moi quand nous serons tous frères :
J'aime à vivre dans l'avenir!

Paul Van Cleemputte.

UN CONSCRIT DE L'AN VIII

Air de la Pipe de tabac.

Je ne puis aller à la guerre;
La myopie est un défaut,
Et du ministre, je l'espère,
J'obtiendrai mon congé bientôt.

J'ai le désir le plus sincère
De concourir à nos succès;
Mais il faudrait, dans une affaire,
Voir les ennemis de trop près!

Anonyme.

L'ARABE AU TOMBEAU DE SON COURSIER

Air : Laissez mes vers, etc.

Voix du désert, redis au loin mon deuil :
L'ami du brave est au fond du cercueil.

O voyageur ! partage ma tristesse,
Mêle tes cris à mes cris superflus :
Il est tombé, le roi de la vitesse ;
L'air des combats ne le réveille plus.
Il est tombé dans l'éclat de sa course ;
Le trait fatal a tremblé sur son flanc,
Et les flots noirs de son généreux sang
Ont altéré le cristal de la source.

Voix du désert, redis au loin mon deuil :
L'ami du brave est au fond du cercueil.

Du meurtrier j'ai puni l'insolence ;
Sa tête horrible aussitôt a roulé :
J'ai dans son sang désaltéré ma lance,
Et sous mes pieds je l'ai longtemps foulé.
Puis contemplant mon coursier sans haleine,
Je l'enlevai d'un bras mal affermi ;
Et je revins triste, portant l'ami
Qui tant de fois me porta dans la plaine.

Voix du désert, redis au loin mon deuil :
L'ami du brave est au fond du cercueil.

Depuis ce jour, tourment de ma mémoire,
Nul doux soleil sur ma tête n'a lui :
Mort au plaisir, insensible à la gloire,
Dans le désert je traîne un long ennui.
Cette Arabie, autrefois tant aimée,
N'est plus pour moi qu'un morne et grand tombeau ;
On me voit fuir le sentier du chameau,
L'arbre d'encens et la plaine embaumée.

Voix du désert, redis au loin mon deuil :
L'ami du brave est au fond du cercueil.

Sous l'œil du jour, quand la soif nous dévore,
Il me guidait vers le fruit du palmier :
A mes côtés il combattait le Maure,
Et sa poitrine était mon bouclier.
De mes travaux compagnon intrépide,
Fier et debout dès le réveil du jour,
Au rendez-vous et de guerre et d'amour
Tu m'emportais, semblable au vent rapide.

Voix du désert, redis au loin mon deuil :
L'ami du brave est au fond du cercueil.

Tu vis souvent cette jeune Azeïde,
Trésor d'amour, miracle de beauté ;
Tu fus vanté de sa bouche perfide,
Ton cou nerveux de sa main fut flatté ;
Plus douce était que la tendre gazelle ;
Le haut palmier brillait de moins d'appas.
D'un beau Persan elle suivit les pas :
Toi seul, ami, tu me restas fidèle.

Voix du désert, redis au loin mon deuil :
L'ami du brave est au fond du cercueil.

Entends du moins ton maître qui te pleure :
Je te suivrai ; réunis dans la mort,
Couchés tous deux dans la même demeure,
Nous dormirons aux sifflements du nord ;
Tu sortiras de la tombe poudreuse,
Et sous ton maître, au jour du grand réveil,
Tranquille et fier dans les champs du soleil,
Tu poursuivras ta route lumineuse.

Voix du désert, redis encor mon deuil :
L'ami du brave est encore au cercueil.

MILLEVOIE.

LES ADIEUX D'OSCAR A MALVINA

Air de Beauvarlet charpentier.

Le cor retentit dans les bois ;
Fingal appelle son armée :
Il faut retourner aux exploits ;
Il faut partir, ma bien aimée.
Ne verse point des pleurs d'amour ;
Mais prends la harpe de la gloire,
Bientôt nous serons de retour,
Sur les ailes de la Victoire.

Quand du milieu des flots amers
Sortira le char de l'Aurore,
Viens t'asseoir sur le bord des mers,
Aimable fille d'Inistore ;

Et si l'étranger orgueilleux
Voit son audace confondue,
Que mon vaisseau victorieux
Le premier bondisse à ta vue !

Mais si le sort trompe mes vœux,
S'il faut que ma valeur succombe,
Auprès du torrent écumeux
Souviens-toi d'élever ma tombe.
Que mon père chante ma mort !
Qu'Oscar soit nommé dans ses fêtes !
Et que mon ombre, sans effort,
S'envole au trône des tempêtes !

BAOUR DE LORMIAN.





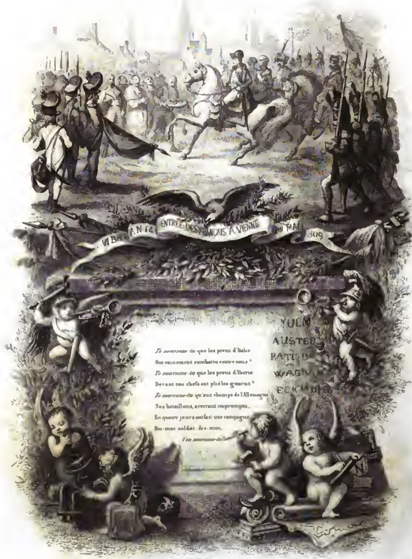
SOUVENIRS D'UN VIEUX MILITAIRE.

[illegible] d'Emile Debraux

Te souviens-tu, disait un capitaine
Au vétéran qui mendiait son pain,
Te souviens-tu qu'autrefois dans la plaine
Tu détournas un sabre de mon sein?
Sous les drapeaux d'une mère chérie,
Tous deux jadis nous avons combattu;
Je m'en souviens, car je te dois la vie
Mais, toi soldat dis-moi, *t'en souviens-tu*?

Te souviens-tu de ces jours trop rapides
Où le français acquit tant de renom?
Te souviens-tu que sur les Pyramides
Chacun de nous osa graver son nom?
Malgré les vents, malgré la terre et l'onde
On vit flotter, après l'avoir vaincu,
Notre étendard sur le berceau du monde
Dis-moi, soldat dis-moi, *t'en souviens-tu*?




ENTRÉE
A VIENNE
ULM
Te souviens-tu que les preux d'Italie
Ont vainement combattu contre nous ?
Te souviens-tu que les preux d'Ibérie
Devant nos chefs ont plié les genoux ?
Te souviens-tu qu'aux champs de l'Allemagne
Nos bataillons, arrivant impromptu,
En quatre jours ont fait une campagne
Dis-moi soldat, dis-moi,





Te souviens-tu de ces plaines glacées
Où le Français abordant en vainqueur,
Vit sur son front les neiges amassées
Glacer son corps sans refroidir son cœur ?
Souvent alors au milieu des alarmes,
Nos pleurs coulaient, mais notre œil abattu
Brillait encor lorsqu'on volait aux armes
Dis-moi, soldat, dis-moi, *t'en souviens-tu* ?

Te souviens-tu qu'un jour notre patrie
Vivante encor descendit au cercueil,
Et que l'on vit dans Lutèce flétrie
Des étrangers marcher avec orgueil ?
Grave en ton cœur ce jour pour le maudire,
Et quand Bellone enfin aura paru,
Qu'un chef jamais n'ait besoin de te dire
Dis-moi, soldat, dis-moi, *t'en souviens-tu* ?







T'en souviens-tu?... Mais ici ma voix tremble,
Car je n'ai plus de noble souvenir;
Viens-t'en, l'ami, nous pleurerons ensemble
En attendant un meilleur avenir.
Mais si la mort, planant sur ma chaumière,
Me rappelait au repos qui m'est dû,
Tu fermeras doucement ma paupière,
En me disant: Soldat, *t'en souviens-tu?*



LE GRENADIER FRANÇAIS AUX ENFERS

AIR connu.

Je viens au nom de l'orgueil de la terre,
Je viens au nom de ces vivants remparts,
De ces héros plus craints que le tonnerre,
De ces guerriers aussi voillants que Mars,
Je viens enfin, ô juge inexorable,
Te répéter, sans vouloir t'attendrir,
Ces mots sacrés, ignorés du coupable :
J'ai su mourir.

Je ne sus point par un fatal breuvage
Accélérer les ailes de la mort;
Je ne sus point composer mon visage,
Je n'ai connu que de nom le remord :
Mais au secours d'une mère en alarmes,
Le fer en main j'oi cru devoir courir,
Et pour sécher la source de ses lormes,
J'ai su mourir.

Je ne sus point mépriser l'indigence,
Je ne sus point ramper devant l'orgueil
Je ne sus point outrager l'innocence,
Des vains plaisirs j'ai redouté l'écueil;
En vain la vie, et sa trompeuse amorce,
A Waterloo devant moi vint s'offrir,
L'honneur parla! Sa voix eut plus de force,
J'ai su mourir.

MINOS.

En vain le sort a brisé cette épée
Qui fit trembler vingt peuples et vingt rois;
Français, en vain ta valeur fut trompée,
Oui, tes revers valent tous tes exploits.
La honte fut du vainqueur le partage,
Et le vaincu vit sa palme fleurir,
Quond pour tromper l'instant de l'esclavage,
Tu sus mourir.

Apprends enfin, ombre trop généreuse,
Que tout mortel craignant le sombre bord,
Sous les ciseaux de lo parque orgueilleuse,
En tombant, meurt d'une éternelle mort.
Qui vécut bien, des dieux devient l'image;
Ce droit divin tu l'as su conquérir :
De l'Elysée oborde le rivage,
Tu sus mourir!

FRANCIS DALLARDE.

LE SOLDAT BLESSÉ

AIR : T'en souviens-tu? (Debraux.)

Pauvre soldat réduit à l'ambulance,
Le jeune Edmond s'écriait en pleurant :
« Il ne faut plus compter sur ma vaillance,
Je ne puis plus reparaître à mon rang.
Hélas! pourquoi la balle meurtrière
N'a-t-elle pas mis mon corps au tombeau!
Un plomb fatal m'a fermé la carrière,
Il faut quitter un noble et vieux drapeau!

« Jo n'irai plus dans ces âpres montagnes
Guetter l'Arabe en son nid inquiet;
Je n'irai plus dans ces longues campagnes
Chercher l'honneur au bout de mon mousquet.
Loin de nos camps, loin de Lamoricière,
Mon fer oisif va rester au fourreau.
Un plomb fatal m'a fermé la carrière,
Il faut quitter mon noble et vieux drapeau.

« Je me disais : la gloire jette un lustre
Sur qui se montre en d'incessants combats;
Soldat obscur, je puis me rendre illustre;
Nos généraux sont partis d'aussi bas.
La croix des preux pent à ma boutonnière
Faire briller son insigne joyau.
Un plomb fatal m'a fermé la carrière,
Il faut quitter mon noble et vieux drapeau.

« Quand le canon lançait au loin sa fondre,
Son bruit géant faisait vibrer mon cœur ;
Je m'enivrais de l'odeur de la poudre;
De mon *hurra* partait le cri voinqueur.
Rien n'arrêtait mon audace guerrière,
Je méprisais chaque péril nouveau.
Un plomb fatal m'a fermé la carrière,
Il fout quitter mon noble et vieux drapeau.

« Pour apaiser, pour calmer ma souffrance,
Chacun me dit, en me serrant la main :
Tu vas revoir notre pays de France;
Là, le repos est au bout du chemin.
Résignons-nous! qu'une larme dernière
S'échappe encor sur mon passé si beau.
Un plomb fatal m'a fermé la carrière,
Il faut quitter mon noble et vieux drapeau. »

ANONYME.

LE SOLDAT AVEUGLE

Air de l'Angelus

Sur la pierre d'un monument,
Où des preux on grava l'histoire,
Un pauvre soldat tristement
Mendiait au nom de sa gloire (*bis*).
En vain il tendait une main
Encor lasse du poids des armes.
Vous qui lui refusez du pain,
Ah! du moins donnez-lui des larmes,
A l'aveugle donnez des larmes!

Le vif éclat de ses exploits,
De son front ennoblit les rides;
Près d'un nom la terreur des rois,
Le sien se lit aux Pyramides (*bis*).
Son œil, par la fatigue éteint,
Au loin jette encore des alarmes.
Vous qui lui refusez, etc.

Sur sa blessure est un bandeau,
Débris d'un gage de victoire;
Des fils du Nord c'est un drapeau
Qu'il purifia dans la Loire (*bis*).
Ce trophée, au-delà du Rhin,
Servit à dérouiller ses armes.
Vous qui lui refusez, etc.

Son chien nous semble, en gémissant,
Dire : « Il fut le soutien du trône !
« Priez pour lui, priez, passant!
« La prière ajoute à l'aumône (*bis*).
« D'un bonheur qu'il croyait certain,
« Sa gloire a compromis les charmes.
« Vous qui lui refusez, etc.

« A sa grande âme, les revers
« Jamais n'ont arraché la plainte;
« Pourtant du souffle des hivers
« Ses pieds portent encor l'empreinte (*bis*).
« Vainement le froid inhumain
« En ses mains a glacé ses armes.
« Vous qui lui refusez, etc.

« De l'esclavage, sur vos fronts,
« Quand l'étranger lança la chaîne,
« Il sut dérober aux affronts
« L'aigle qui planait sur Brienne (*bis*).
« Son glaive défendit le grain
« Qui mûrissait dans les alarmes.
« Vous qui lui refusez, etc. »

Le chien se tait, et du vieillard
Le corps a roulé sous la pierre.
L'aumône arrive... il est trop tard,
Il ne lui faut qu'une prière (*bis*).
La cloche du hameau prochain
Fait dire à ses compagnons d'armes :
D'autres lui refusaient du pain,
Nous du moins donnons-lui des larmes,
A l'aveugle donnons des larmes.

CHARLES HUBERT.

L'ENFANT DU SOLDAT

Air de Julie ou du Pot de fleurs.

Je n ai plus d'appui sur la terre
Je suis errant, abandonné :
Mon seul espoir était mon père,
Et les combats l'ont moissonné!
Mais avec orgueil je m'écrie :
Il tomba fidèle et vaillant!
Ah! secourez le pauvre enfant
Du soldat mort pour sa patrie!

Au malheur son destin me livre,
Et j'implore en vain la pitié.
Quand le brave a cessé de vivre,
Serait-il sitôt oublié?
Songez, vous que ma voix supplie,
Qu'il mourut en nous défendant!
Ah! secourez le pauvre enfant
Du soldat mort pour la patrie

Voilà cette étoile éclatante
Que je vis briller sur son sein :
Faudra-t-il d'une main tremblante
La vendre pour avoir du pain?
« Garde qu'elle ne soit flétrie! »
Me disait-il en expirant...
Ah! secourez le pauvre enfant
Du soldat mort pour la patrie!

Déjà mon jeune cœur tressaille
Quand je vois flotter nos drapeaux:
Au seul récit d'une bataille,
Je me sens le fils d'un héros:
Je l'espère, ô France chérie!
Un jour je t'offrirai mon sang...
Ah! secourez le pauvre enfant
Du soldat mort pour la patrie!

M***.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 6.

LE SOLDAT

AIR de Plantade.

Ah! l'bel état
Qu'l'état d'soldat!
Battre, aimer, fumer et boire,
Voila toute notre histoire...
Et, corbleu! c't état-là vaut bien
Celui d'tant d'gens qui n'font rien. (*bis*)

Entrons-nous vainqueurs dans un' ville,
L's autorités et l's habitants
Nous vienn'nt d'un' façon fort civile
Ouvrir les port's à deux battants.
C'est tout au plus s'ils sont contents:
Mais c'est tout d'même :
Faut qu'on nous aime,
Rataplan;
Ou bien qu'on en fasse semblant.
Et puis, quand vient le clair de lune,
Chaqu' soldat choisit sa chacune,
En qualité de conquérant;
Et prend, rataplan,
Et prend, rataplan,
Le chemin du régiment.

Ah! l'bel état, etc.

Au bout d'queuqu' temps, lorsqu'on maraude,
Nous sommes las de fair' l'amour,
On va, l'sabre à la main, en fraude
Fair' la chasse à la basse-cour :
Il faut qu'chaqu' victime ait son tour;
Poul's innocentes,
Intéressantes!
Sans retour,

Hélas! v'là vot' dernier jour :
Cot, cot, cot, cot, en sentinelle,
Cot, cot, cot, cot, on les appelle;
Ell's pass'nt la tête en caquetant,
Et v'lan, en avant,
Et v'lan, en avant,
A la broche du régiment.

Ah! l'bel état, etc.

Mais c'est quand nous quittons la ville
Qu'il faut voir l'effet des adieux...
Et toutes les femm's à la file
Se lamenter à qui mieux mieux.
C'est un' rivière que leurs yeux :
« R'viens donc bien vite...
— Oui-dà, ma p'tite. »
Le plus souvent!
J'ai soupé pour le sentiment.
Et puis, à not' retour en France,
Chaqu' village, en goguette et danse,
Nous r'çoit c eur et tambour battant,
Et plan, rataplan,
Et plan, rataplan,
En l'honneur du régiment.

Ah! l'bel état
Qu'l'état d'soldat!
Battre, aimer, fumer et boire,
Voilà toute notre histoire...
Et, corbleu! c't état là vaut bien
Celui d'tant d'gens qui n'font rien.

DÉSAUGIERS.

A UNE JOLIE PATISSIÈRE

XVIIe SIÈCLE.

AIR : On compterait les diamants.

Chacun doit avec son état
Avoir un peu d'analogie :
C'est ce qui fait avec éclat
L'éloge de notre Marie.
De tout ce qui la fait chérir
Veut-on dire un mot à la hâte,
Il suffira de convenir
Qu'elle est d'une excellente *pâte*.

Bien pétrir est un beau talent,
Aux gens de goût faisant envie,
Et que le ciel avait vraiment,
Quand il créa notre Marie.

Chez elle avec le sentiment
La vertu se montre assortie;
Et nous devons, sans compliment,
Convenir qu'elle en est *pétrie*.

Cependant il faut, par malheur,
Blâmer en elle une manie;
Mais qui fait l'éloge du cœur
De notre excellente Marie :
Puisqu'il faut vous le dire enfin,
On peut l'accuser de caprice;
Car elle aurait bien du chagrin
De voir que chez elle on *pâtisse*.

FONTENELLE.

LES TROIS SOLDATS

Air : Dans le fond d'une écurie.

Ouvrez-nous, la belle hôtesse,
Voici notre bulletin;
Jusques à demain matin,
Logez un peu La Jeunesse;
Trois pauvres soldats tout nus
Seront-ils les bienvenus?

Nous avons fait une ronde
Depuis la nuit jusqu'au jour;
Sous l'enseigne de l'Amour,
Nous courons par tout le monde.
Trois pauvres soldats tout nus
Seront-ils les bienvenus?

Ne redoutez point nos armes,
Nature nous les donna,
Et l'Amour les façonna
Pour être de ses gendarmes.
Trois pauvres soldats tout nus
Seront-ils les bienvenus?

Nos mousquets n'ont point de flammes,
Tels *bastons* sont defendus;
Mais nos arcs sont bien tendus
Pour le service des dames.
Trois pauvres soldats tout nus
Seront-ils les bienvenus.

Je tremble de telle sorte
Que je crains le mal de dents,
J'entrerai tout seul dedans,
Mes deux *goujats* à la porte.
Trois pauvres soldats tout nus
Seront-ils les bienvenus?

Je crains d'être ici malade :
Ouvrez, belle, hardiment;
Si vous n'ouvrez vitement,
J'enfonce la barricade.
Trois pauvres soldats tout nus
Seront-ils les bienvenus?

Hugues Guéru,
(dit Gaultier-Garguille.)

LES AMOURS D'UN DRAGON

Air : O! ma tanturlurette, ô! ma tanturluron.

Dans sa triste retraite,
Ma tante, à Charenton,
Cachait une poulette,
La perle du canton :
Elle se nommait Urlurette,
Et ma tante Urluron.

La fille était honnête,
Mais j'étais polisson;
Je lui mis dans la tête
Un tour de ma façon :
Un beau jour j'enlève Urlurette
A ma tante Urluron.

Je cache ma brunette
Sous l'habit d'un dragon;
A sa taille parfaite
Flottait mon ceinturon!
En avant, ma chère Urlurette,
Adieu, dame Urluron.

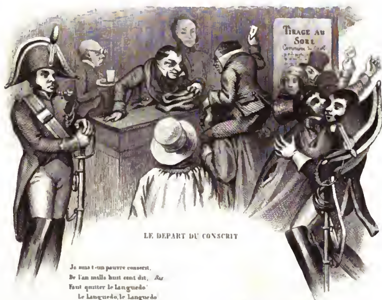
Si gentille cornette
Donne un air faularon;
Avec le casque en tête,
L'uniforme dragon,
Vous jugez si mon Urlurette
Avait un air luron.

Elle prend de l'assiette,
Et, ferme sur l'arçon,
Au manége elle est faite
En moins d'une leçon.
Pour traiter avec Urlurette
Il faut être luron.

On la nomma cornette
Du premier escadron;
Mais taille rondelette
Força le ceinturon,
Et notre cornette Urlurette
Devint mère Urluron.

La plus tendre amourette,
Le plus joli tendron,
N'ont, comme la fleurette,
Qu'une belle saison...
Je ne vis plus dans Urlurette
Que ma tante Urluron.

Mellinet.



LE DEPART DU CONSCRIT

Je suis t-un pauvre conscrit,
De l'an mille huit cent dix, *Bis*
Faut quitter le Languedo'
Le Languedo, le Languedo
Oh!
Faut quitter le Languedo'
Avec le sac sur le dos.

Le Maire, et aussi le Préfet,
N'en sont deux jolis cadets, *Bis*
Ils nous font tiré z-au sort.
Tiré z-au sort, tiré z-au sort,
Ort;
Ils nous font tiré z-au sort,
Pour nous conduir' z à la mort.

Adieu donc chers parents,
N'oubliez pas votre enfant, *Bis*,
Crivez-lui de temps en temps,
De temps, en temps, de temps en temps
En!
Crivez-lui de temps en temps
Pour lui envoyer de l'argent.







Adieu donc chères beautés
Dont nos cœurs son' z enchantés (*Bis*)
Ne pleurés point not' départ,
    Not' départ, not' départ
        Art;
Ne pleurés point not' départ,
    Nous reviendrons to's'ou tard

Adieu donc mon tendre cœur,
Vous consolerez ma sœur; (*Bis*)
Vous y dirés que fanfan,
    Que fanfan que fanfan
        An.
Vous y dirés que fanfan
    Il est mort s'en combattant.

Qui qu'a fait cette chanson,
N'en sont trois jolis garçons; (*Bis*)
Ils étiont faiseux de bas
    Faiseux de bas faiseux de bas.
        Ah;
Ils étiont faiseux de bas,
    Et a c't heure ils sont soldats



LE RETOUR DU CONSCRIT

Ah! que je suis donc chagrinée
Que mon amant s'est engagé *bis*
Je pleur toutes les nuits
Que je peux pas savoir
Quand je vas le revoir.
Y a deux ans qu'il est parti,
Avec son beau fusil,
Pour tuer les ennemis

Ah! bah! la bell ne pleurez pu,
Que votre amant est revenu *bis*
J vous r'connais en partant,
Vous étiez paysan,
A présent, changement.
Comm' tu es t habillé!
Te voila retapé,
Comme un vrai Grenadier.



Françoise, ma mignonn' mon tendron *bis*
Je reviens pour fair la moisson
Je suis un beau Guerrier
Qui n'a pas d'qualité
Je viens pour t'épouser
Bonjour, ma mi', mon cœur,
Donne moi tes faveurs,
Je suis ton serviteur.



LE DÉPART DU GRENADIER

Guernadier que tu m'affliges
En m'apprenant ton départ,
Va dire à ton Capitaine,
Qu'il te laisse en nos cantons
Que j'en serai
Bien aise, contente, ravie,
De t'y voir en garnison

Ma Fanchon, sois en ben aise,
Je ne t'oublierai jamais;
C'est ton amant qui te l'jure
Et crois bien qu'il n'aura pas
Le cœur assez capable,
Barbare, perfide,
D'oublier tous tes attraits.

- Guernadier, puisque tu quittes
Ta Fanchon ta bonne amie;
Tiens, voilà quatre chemises,
Cinq mouchoirs, un pair' de bas,
Sois moi toujours fidèle
Constant sincère,
Je ne t'oublierai jamais.







A LA FOIRE A SAINT-CLOUD

AIR connu.

A la foire à Saint-Cloud
On y vend de tout;
Le plus fort commerce
S'fait sur les mirlitons,
Dont les j'eun's garçons
Régal'nt les tendrons.
D'un ton harmonieux,
Plus ou moins heureux,
Là chacun s'exerce;
On voit le pèr' Dubu
Et la mèr' Babu
Faîr' turlututu.

L'biau dimanche à Saint-Cloud,
Pour contenter l'goût
De ma Fanchonnette,
J'y achète un mirliton
Dam! j'dis qu'a du son
Pus fort qu'un chaudron;
Avec ce p'tit joujou,
Elle a fait houhou
Si fort la pauvrette,
Qu'pour son premier début,
Elle a tout fendu
Son turlututu.

Elle allait soupirant,
Un mauvais plaisant
S'approche auprès d'elle;
Voyant qu'ça n'allait pas,
Poussant des hélas!
Il lui dit tout bas:
On voit qu' vot' instrument
Quequ' part a pris vent;
Ça n'va pus, mam'zelle.
Ell' lui tourne le *dos*,
Tout en jouant du
Du turlututu.

Le soir, avant d'partir,
J'la fais rafraîchir
D'un bon vin d'Bourgogne;
J'emportions avec nous
De pareils joujoux
Qui m'coûtiont six sous.
V'là-t-i' pas que Fanchon
Perd son mirliton
Dans le bois d'Boulogne:
All' pleur', ben entendu,
D'voir qu'elle a perdu
Son turlututu

ANONYME.

LE RETOUR DU GUÉRNADIER

AIR : Guérnadier, que tu m'affliges. (Blanchard.)

Ma Fanchon, essui' tes larmes!
Je reviens te consoler;
J'ai gagné beaucoup de gloire,
Et je n'ai perdu qu'un œil;
Mais l'aut' suffit, ma belle,
Pour voir tes grâc's.
Et tes attraits si soignés.

— Guérnadier, je suis sensible
A ta rare honnêteté;
On dit qu'l'amour est aveugle,
Tu seras mieux que l'amour.

Aussi ça m'rassure
Et j'pens' d'avance,
Qu'ton cœur est au grand complet.

— Ma Fanchon, voilà ton linge;
Il est tant soit peu usé;
Il m'a fait un fier usage:
Aussi j'disais en l'mettant:
Oui pour ma bonne amie
Dur'ra ma flamm'
Plus que ses ch'mis's et ses bas.

ANONYME.

LE MOUCHERON

AIR : Il faut l'envoyer à l'école.

Un moucheron un jour piqua
Iris tout auprès de la cuisse;
Quel supplice!
On est toujours sensible là:
Blaise lui dit : laisse moi faire,
Tu ne souffriras pas longtemps,
Je prétends
Chasser ce petit téméraire.

Aussitôt il y mit la main,
Saisit l'insecte avec adresse;
Sa maîtresse
Lui dit alors d'un air malin;
Tant de discrétion me touche,
A ta place, il est sûrement
Maint galant
Qui n'aurait pas pris une mouche.

FLEURY.

LA MÈRE PICARD

Air du Méléagre champenois.

Vous l'exigez... Eh bien ! pour vous plaire
Je vais rimer quelques couplets sans art.
Chantons, amis, ce refrain vulgaire :
Ils sont couchés chez la mère Picard.

Mère Picard, dit-on, dans son jeune âge
Fut la Vénus, la perle du quartier,
Joli minois, appétissant corsage :
Dieu ! quel trésor pour un cabaretier ;
Les Ris, les Jeux volaient sur ses traces,
Et constamment suivaient son étendard :
Mais plus de jeux, de ris, ni de grâces :
Ils sont couchés chez la mère Picard.

Mère Picard, autrefois si gentille,
Se voit enfin remplacée à son tour :
Pommes d'amour, chez Hortense sa fille,
Sous le fichu s'agitent chaque jour.
Mais observez quelle différence !
Ces jolis fruits qui charment le regard :
Ils sont debout chez la jeune Hortense
Ils sont couchés chez la mère Picard.

Mère Picard a, dit-on, dans sa cave,
Force tonneaux d'un vin délicieux ;
A son fumet, à son parfum suave,
De toutes parts viennent gourmets fameux ;
Mais, vers le soir, quand à la buvette,
Clopin, clopant, on arrive trop tard ;
C'est en pleurant que chacun répète :
Ils sont couchés chez la mère Picard.

Mère Picard avait chez son grand père.
Etant enfant vu souper Crébillon,
Bernard, Gresset, et Delille, et Saint-Pierre,
Et Saint-Lambert, et Voltaire, et Piron.
Leurs successeurs réclament leurs titres ;
Maint connaisseur en sourit à l'écart ;
Un autre dit, en cassant les vitres :
Ils sont couchés chez la mère Picard.

Mère Picard hébergea maint artiste ;
Son cabaret fut, dit-on, leur berceau :
Acteurs fameux dont on garde la liste
S'y rassemblaient sous le riant berceau :
Mais aujourd'hui, pauvre Melpomène,
Cherchant en vain *Le Kain et Brizard*,
Tu dis tout bas, en montrant la scène :
Ils sont couchés chez la mère Picard.

Mère Picard voyait dans son asile
Se réunir et sagesse et gaîté ;
Et le malin, le piquant Vaudeville
N'excluait pas simplesse et loyauté.
A la candeur succède l'adresse ;
Le naturel est remplacé par l'art ;
On cherche en vain loyauté, simplesse ;
Ils sont couchés chez la mère Picard.

Mère Picard ! par tes pichets j'en jure !
Dans cet asile à Bacchus consacré,
Chacun de nous, par une gaîté pure,
Entretiendra toujours le feu sacré ;
Jusqu'à la mort suivons la nature !
Que ce ne soit qu'après notre départ,
Qu'on dise enfin des fils d'Epicure :
Ils sont couchés chez la mère Picard.

VALCOUR.

CADET ET BABET

Air : Si le roi voulait m'donner.

Un soir revenait Cadet,
Ce n'est pas sa faute.
Tenant sous le bras Babet,
La fille à notre hôte :
Un voleur saisit Cadet :
Un voleur saisit Babet ;
C'est bien la faute du guet,
Ce n'est pas leur faute.

Un voleur rossait Cadet
Ce n'est pas sa faute ;
Un voleur baisait Babet,
La fille à notre hôte :
Ça fit du mal à Cadet ;
Ça fit plaisir à Babet :
C'est bien la faute du guet,
Ce n'est pas leur faute.

Ah ! quels coups ! disait Cadet ;
Ce n'est pas sa faute.
Ah ! quel coup ! disait Babet,
La fille à notre hôte.
Je me meurs, disait Cadet ;
Je me meurs, disait Babet ;
C'est bien la faute du guet,
Ce n'est pas leur faute,

Au voleur ! criait Cadet,
Ce n'est pas ma faute.
Cher voleur, disait Babet,
La fille à notre hôte !
Je n'y reviens plus, Babet ;
Moi j'y reviendrai, Cadet :
C'est bien la faute du guet,
Ce n'est pas leur faute.

COLLÉ.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

MES SOIXANTE ANS

Air de Philoctète.

Déjà le temps, qui s'avance toujours,
A sur mon front marqué soixante années;
Et cependant, des heures fortunées
Plus d'un éclair brille encor sur mes jours.
Ne croyez point qu'à ma première aurore,
En ce moment, je veuille revenir :
J'en ai gardé plus que le souvenir,
J'ai soixante ans, mais je suis jeune encore.

Lorsqu'il faisait résonner ses accents,
L'expérience illuminait Homère;
Bravant l'arrêt d'une tourbe éphémère,
Sophocle émeut, charme à quatre-vingts ans.
Ami des arts dont le pays s'honore,
Mon cœur palpite à de nobles travaux;
Pour disputer la palme à des rivaux,
J'ai soixante ans, mais je suis jeune encore.

Notre Villars avait des cheveux blancs,
Lorsqu'à Denain il couronna sa gloire;
La vieille garde, aux longs cris de victoire,
Faisait pâlir nos ennemis tremblants.
Moi dont un luth, que le public ignore,
A jusqu'ici pu seul armer la main,
Si l'étranger nous menaçait demain,
J'ai soixante ans, mais je suis jeune encore.

Les jeux galants, les amoureux tournois
Ne sont plus faits, dit-on, pour la vieillesse;
Et les transports d'une folle jeunesse
Savent mieux plaire à de piquants minois.
Pourtant, que Lise ou que la vive Aglaure
De ma valeur n'aille point faire fi :
Je pourrais bien accepter le défi;
J'ai soixante ans, mais je suis jeune encore.

Dans la jeunesse on met tout de moitié,
Bras, tête et cœur sont offerts en partage;
Dans l'âge mûr on pense davantage,
Et la raison éclaire l'amitié.
Moi que toujours un même feu dévore,
S'il m'est donné de servir un ami;
Je sens mon bras toujours plus affermi :
J'ai soixante ans, mais je suis jeune encore.

A l'allégresse, aux voluptés enclin,
Anacréon leur demeura fidèle;
Le bon Panard, des vivants gai modèle,
A de sa vie embelli le déclin.
Moi-même épris de ce jus qui restaure,
Electrisé par le bruit des glouglous,
Faut-il enfin que je lutte avec vous?
J'ai soixante ans, mais je suis jeune encore.

J'ai vu passer dix révolutions
Et s'engloutir plus d'une renommée;
Au sort changeant mon âme accoutumée,
Garde l'attrait de ses illusions.
Un prisme heureux sans cesse me colore
Une existence au gré de mes désirs :
Pour aspirer à de hauts loisirs,
J'ai soixante ans, mais je suis jeune encore.

Francs sectateurs de plaisirs sans regrets,
Dont le retour en ce lieu nous rallie,
Dans les élans d'une aimable folie,
De la gaîté savourons les attraits;
Et jusqu'à l'heure où l'âme s'évapore,
Assis à table et le regard serein,
Puissions-nous tous répéter ce refrain :
J'ai soixante ans, mais je suis jeune encore!

ALBERT-MONTÉMONT.

CONSUELO

Air nouveau.

Qu'il est doux le jour qui m'éclaire!
Ce chant me convie au bonheur.
Je sens qu'auprès de l'étrangère
Le calme revient dans mon cœur.
O Consuelo, sois bénie,
Si ton nom divin me charma;
Ta voix me remplit d'harmonie,
Consuelo de mi alma *.

Abandonné dans ma souffrance,
Je voyais s'éteindre mes jours,
Lorsque ton chant dans le silence
M'embrasa de saintes amours.

Chante, fille mystérieuse,
Chante encor l'air qui me calma;
Redis avec ta voix pieuse
Consuelo de mi alma.

Chant d'amour, sainte mélodie,
Viens-tu de la terre ou du ciel?
Es-tu l'hymne qu'en Assyrie
Chantaient les vierges d'Israël?
Que tu sois enfant des lagunes,
Démon, ange ou prima dona,
Tu sus finir mes infortunes,
Consuelo de mi alma.

DE BEAUPRÉ.

* Consolation de mon âme.

LA PAYSE

DIALOGUE DE DESHUET ET DE CHAUVIN.

AIR : Tout le long, le long de la rivière.

DESHUET.

Te voilà donc, mon fils Chauvin;
Veux-tu payer-z-un verre de vin?
Pourquoi que t'as l'aire si trisse,
L'on dirait que t'as la jaunisse...
Depuis que nous nous ons pas vus,
T'es sangé qu'je n'te r'connais pus.

CHAUVIN.

Je suis sangé, rapport à ma bêtise...
Que j'm'ai pas assez méfié de la payse...
Que j'm'ai pas méfié de la payse.

CHAUVIN.

Tu connais bien Jeanne Merloux,
La fille au perrutier d'chez nous,
A mon arrivée-z-à Mézière,
J'rencontre la partieuyère
Qui m'invite de l'aller voir :...
J'y alla le lend'main-z-au soir...
Mais j'n'en reviens pas encor de ma bêtise
De m'êt' pas assez méfié de la payse,
De m'êtr' pas méfié de la payse.

Elle était logée-z-au prémier,
Dans une maison à portier.
Elle avait un' superb' commode,
Un beau ségrétaire à la mode,
Un fameux lit do camélnt,
Enfin nippée bien comme y faut.
A voir le ton sus quoi qu'elle était mise,
J'm'aurais dû putôt méfier de la payse.
J'm'aurais dû méfier de la payse.

A m'dit : tu vois que j'ai de quoi,
Veux-tu demeurer-z-avec moi ?
Moi qui voit quo la placo est bonne,
A la fréquenter jo m'adonne:
J'lui porte tous mes effets...
Elle eut bientôt fait ses paquets!!!
Et j'ai perdu ma dernière chemise,
Parc'quo jo n'm'ai pas méfié do la payse,
Je n'm'ai pas méfié do la payse.

DESHUET.

Quoi ! c'ost ça qui t'fait du chagrin?
Je ne r'connais pas là Chauvin.
Pour t'ôter ça de la mémoire,
Avecque moi viens-toi-z-en boire...

CHAUVIN.

Mais tu ne comprends donc pas rien...
Je ne peux pas boire de vin!
Combien d'fois faudra t'y que j'te dise
Que j'm'ai pas assez méfié de la payse,
Que j'm'ai pas méfié de la payse ?

ANONYME.

LE FOURNIMENT

AIR connu.

Sais-tu pourquoi que je t'estime,
Dis-moi donc, mon cher fourniment?
C'est qu'tu fus toujours mon intime,
Depuis que j'suis t'au régiment.
A demain pour monter la garde,
J'vais t'blanchir et t'nétoillier,
Pour qu'on admire à la parade
L'beau fourniment du guernadier.

Viens, toi, ma charmante giberne :
C'est par toi que j'vas commencer,
Toi, que l'on n'a jamais vu' terne
Au jour qu'y avait du danger !
Ma p'tit' combien tu dois êtr' fière
Tout à la fois de renfermer
Les cheveux de la particulière
Et les cartouch's du guernadier.

Sabre d'amour, sabre de guerre,
Tu s'ras toujours le défenseur
De la cell' qui a su me plaire,
Et qu'elle a su toucher mon cœur.
Malheur à c'tila qui t'offense,
De toi il doit se méfillier;
Car tu coup's les ennemis d'la France,
Comm' les rivaux du guernadier.

O toi, soutien de ma vaillance,
O mon fuzi, si clair, si beau !
Toi, qui, pour le salut d'la France,
Serait dans l'cas d'partir dans l'eau:
Au tripoli, fils de la gloire,
Tu dois l'éclat de ton acier,
Comme je te dois la victoire,
Vieux compagnon du guernadier.

Havresac, ô mon tendre frère!
Que sur mon dos, j'ai tant porté,
Dans la Russie-z-et la Bavillière,
Avec moi t'as fièrement trotté!
Tu renferm's les bas, la chemise,
L'fin pantalon d'drap d'officilier,
Et les mouchoirs que la payse
Fit présent à son guernadier.

ANONYME.



FANFAN LA TULIPE

[illegible]

Comme l'mari d'notre mère
Doit toujours s'app'ler papa.
Je vous dirai que mon père
Un certain jour me happa.
Puis me m'nant jusqu'au bas de la rampe
M'dit ces mots qui m'mir'nt tout sens d'ssus d'ssous
J'te dirai ma foi
Qu'y n'a plus pour toi
Rien chez nous.
V'là cinq sous
Et décampe
En avant,
Fanfan la Tulipe
Oui mill'nom d'un'pipe
En avant



Puisqu'il est d'fait qu'un jeune homme
Quand il a cinq sous vaillant,
Peut aller d'Paris à Rome,
Je partis en sautillant.
L'premier jour je trottais comme un ange
Mais l'lend'main
Je mourais quasi d'faim
Un r'cruteur passa
Qui me proposa...
Pas d'orgueil
J'm'en bats l'œil,
Faut que j'mange:
En avant, etc.



Quand j'entendis la mitraille,
Comm' je r'grettais mes foyers!
Mais quand j'vis à la bataille
Marcher nos vieux grenadiers;
Un instant nous somm's toujours ensemble,
Ventrebleu, me dis-je alors tout bas!
Allons, mon enfant,
Mon petit Fanfan,
Vite au pas,
Qu'on n'dis' pas
Que tu trembles.
En avant, etc



En vrai soldat de la garde,
Quand les feux étaient cessés,
Sans r'garder à la cocarde
J'tendais la main aux blessés.
D'insulter des homm's vivant encore
Quand j'voyais des lâch's se faire un jeu,
Quoi! mill' ventrebleu
Devant moi, morbleu
J'souffrirais
Qu'un Français
S'déshonore
En avant, etc
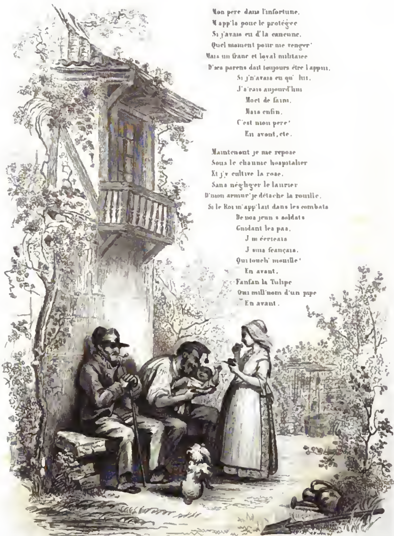


Vingt ans soldat vaill' que vaille,
Quoiqu' ça d'voir toujours soumis,
Un' fois hors du champ d'bataille
J'n'ai jamais connu d'enn'mis.
Des vaincus la touchante prière
M'fit toujours
Voler à leur secours
P't'et c'que j'fais pour eux,
Les malheureux
L'f'ront un jour
A leur tour
Pour ma mère!
En avant, etc.



A plus d'un' gentill' friponne
Mainte fois j'ai fait la cour,
Mais toujours à la dragonne,
C'est vraiment l'chemin l'plus court.
Et j'disais quand un' fille un peu fière
Sur l'honneur se mettait à dada:
N'tremblons pas pour ça
Ces vertus là
Tôt ou tard
Finiss'nt par
S'laisser faire!
En avant, etc.




Mon pere dans l'infortune,
M'app'la pour le protéger
Si j'avais eu d'la rancune,
Quel moment pour me venger!
Mais un franc et loyal militaire
D'ses parens doit toujours être l'appui.
Si j'n'avais eu qu' lui,
J'serais aujourd'hui
Mort de faim,
Mais enfin,
C'est mon pere!
En avant, etc.
Maintenant je me repose
Sous le chaume hospitalier
Et j'y cultive la rose,
Sans négliger le laurier
D'mon armur' je détache la rouille,
Si le Roi m'app'lait dans les combats
De nos jeun's soldats
Guidant les pas,
J'm'écrierais
J'suis français,
Qui touch' mouille!
En avant,
Fanfan la Tulipe
Oui mill'nom d'un pipe
En avant.

LE TROUPIER MORALISTE

Air : Avez-vous jamais vu la guerre.

Chauvin, contemp' mes trois chevrons,
Vois sous mon nez mes moustach' grises ;
Ça t'démontr' que dans les lurons
J'en ai vu, sous l'autre, des grises.
Par ainsi j'pouvons t'sermoner,
Avant qu'un boulet n'me détale ;
Je veux t'apprendre à t'gouverner... (*bis*)

(*Parlé.*) J'sais ben qu'la jeunesse est jeune, et que l'conscrit d'à présent met les principes ous qu'on met la giberne ; mais c'est un tort ; quand on a d'l'ambition et qu'on veut d'venir comme le p'tit Caporal,

Vois-tu, Chauvin faut d'la morale !

Je sais qu'tas un cœur de vingt ans,
Et qu'quand tu vois un' parsonnière,
Tu lui conjug's tes sentiments
De la plus chouette manière !
Eh ben ! tant mieux, charmant troupier,
Ta march' n'on s'ra qu'pus triomphale,
Mais respect' la femm' du fourrier...

(*Parlé.*) Tu conçois que l'fourrier-z-est ton supérieur ; tu dois calfeutrer ton amour à l'égard d'son épouse ; d'aillieure j'l'tiens de not' aumônier : La femme de not' prochain est une gamelle dans lequel y n'faut pas mettre l'doigt.

Vois-tu, Chauvin, faut d'la morale !

L'bourgeois souvent au cabaret
Est glorieux d't'avoir à sa table :
Tu peux te rincer le cornet.
Ça rend toujours un homme aimable.
Quand l'vin dépasse l'bassinet,
N'va pas au pékin qui régale
Proposer un coup de briquet...

(*Parlé.*) Non, mon fiston, reste en place repos ; t'es Francé, l'bourgeois l'est aussi ; mais l'affair' n'peut pas s'arranger, parce que tu comprends, lui est un civil, et toi-z-un militaire. Tu lui tir's des carottes, c'est bien, t'es dans ton droit ; mais ne lui tir' pas autr' chose...

Vois-tu, Chauvin, faut d'la morale !

T'as r'çu du pays l'autre jour
Un' pièc' six francs, ma foi jolie !
Ta mèr' t'l'avait-z-envoyé' pour
Te soigner d'un' grand' maladie,
Agissant comme un fils soumis,
Tu courus t'guérir... d'la fringale ;
T'as mangé tout sans les amis...

(*Parlé.*) Eh ! c'est pas délicat ; non pas qu' l'argent d'tes parents est la tienne, t'en peux disposer s'lon tes agréments particulières ; mais Grivel t'avait obligé d'sa plume, et moi d'mon style attendrissant, et alors...

Vois-tu, Chauvin, faut d'la morale !

La moral', fais ben attention,
Je n'te cont' pas un' baliverne,
R'semble au fusil d'amonition,
Son canon n'doit jamais êtr' terne ;
L'honneur, ce tripoli fameux,
Lui donne un' clairté sans égale !
Avec ça l'soldat est heureux...

(*Parlé.*) Tu peux bambocher à mort, faire des queues au sesque, perd' ton prêt à la drogue, embêter les conscrits ; mais avec les anciens,

Vois-tu, Chauvin, faut d'la morale !

Justin Carassol.

LA FEMME DE BONNE FOI

Air de Joconde.

Un jour Climène, en mal d'enfant,
Criait à pleine tête ;
Et son mari, triste et dolent,
Pleurait comme une bête.

Tout beau, tout beau, ne pleurez pas,
Dit la fine Climène ;
Car, par ma foi, vous n'êtes pas
La cause de ma peine.

Collé.

LE WATCHMANN

Air nouveau.

En paix chacun demeure!
Plus de bruit, plus de jeux!
L'horloge a sonné l'heure
Du couvre-feux.
Il est une heure;
Couvrez-vos feux.

Suspendez vos tendresses,
Amants, à vos maîtresses,
Il faut dire : bonsoir!
Vous, au sommeil fidèles,
Maris, sur vos chandelles
Mettez un éteignoir.
En paix chacun demeure, etc.

Avares chambrières,
Prudentes cuisinières,
Eteignez vos fourneaux.
Vous, vestales nocturnes,
Versez l'eau de vos urnes
Sur vos sacrés réchauds.
En paix chacun demeure, etc.

Dormez, vieilles coquettes;
Mais de vos chaufferettes
Etouffez l'aliment.
Malgré tout notre zèle,
Souvent une étincelle
Brûle un vieux bâtiment.
En paix chacun demeure, etc.

Gentille fiancée,
Qu'agite la pensée
Du flambeau de l'hymen,
Couchez-vous, jeune vierge,
Entre vos mains ce cierge
S'allumera demain.
En paix chacun demeure, etc.

Galant, de l'égrillarde
Dont l'époux est de garde,
Sans lanterne, marchez!
C'est la bonne manière :
On trouve sans lumière
L'endroit que vous cherchez.
En paix chacun demeure, etc.

Caniches sans asile,
Vous pouvez de la ville
Parcourir les quartiers.
Matous qu'amour fait geindre,
Vous n'avez plus à craindre
Le croc des chiffonniers.
En paix chacun demeure, etc.

Vous, qu'au sommeille j'invite,
Dormez bien, dormez vite!
Mortels, un jour viendra
Où, bornant de vos songes
Les séduisants mensonges,
La parque vous dira :
En paix chacun demeure, etc.

Henri Simon.

LES RIGOLEURS A ROMAINVILLE

Air : Des quatre-vingts rameurs (Victor Hugo).

Holà! lurons! holà! grisettes!
Il nous faut, non loin de Paris,
Sous les étendards de Cypris
Faire noce des plus complètes,
Aujourd'hui, campos pour les mœurs;
Demain, nous chanterons en ville:
Dans un bouchon de Romainville } *bis.*
Nous étions vingt-cinq rigoleurs. }

Force gaîté, mais peu d'espèces,
Telle était la mise de fonds;
Pour ne pas subir des affronts,
Pendant le cours de nos prouesses,
Nous exhibons tous nos valeurs,
Ce qui ne fut pas difficile.
Dans un bouchon, etc.

Amis, dit le caissier d'office :
Nous avons en masse vingt francs.
Fameux! dit-on, rompons les rangs,
Pour en faire le sacrifice :
Buvons donc au dieu des noceurs;
Allons, garçons, qu'on soit agile!
Dans un bouchon, etc.

En un clin d'œil, gente servante
Sert à notre appétit glouton :
Œufs frais, gibelotte et picton,
D'une manière délirante.
Or, pour en faire les honneurs,
Nul de nous ne fut inhabile;
Dans un bouchon, etc.

Le picton à la rigolade
Pousse ainsi qu'à la volupté;
Pour en jouir en liberté,
Chacun défile la parade.
Sous des ombrages protecteurs,
Pour prendre un nouveau domicile,
Dans un bouchon, etc.

Pauvre recrue, en vingt-cinquième,
J'étais le seul qui n'avais pas
De quoi prendre aussi mes ébats;
Quand la servante, ô chance extrême!
Accourt me venger des rigueurs
D'un sort pour moi par trop stérile.
Dans un bouchon, etc.

Blondel.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

VADÉ

Air : Sur l'port avec Manon un jour. (Vadé.)

L'genr' poissard, c'est ben décidé,
Est mort avec défunt Vadé :
Pour la gaîté queu chien d'déboire!
On n'a pas d'bec dans les faubourgs,
On n's'enguenl' pas dans les carr'fours.

(*Parlé.*) Et c'est dommage!... Il est vrai que dans certain' cassine à parlementage, on s'en dégois' de mouchiques : quand les uns s'appell'nt *feignants*, les autr's leu-z-y répond'nt : *muff's*. Fin finale, à droite et à gauche, on s'dit poliment, comme au Gros-Caillou :

J'veux-t-être un chien,
Y à coups d'pied, y à coups d'poing,
J'te cass'rai la gueule et la mâchoire.

A la Courtille, aux Porcherons,
Vadé, suivi de vingt lurons,
Détonnait la chanson à boire :
Jérôm', Dubois, Cadet, Jean-Louis,
Lui versaient l'pivois et l'trois-six.

(*Parlé.*) Dieu de Dieu! s'en flanquait-on de ces culottes! quand tout était liché su' la table, on allait voir c'qui s'passait d'ssous, pour s'dire à deux doigts du nez :

J'veux-t-être un chien,
Y à coups d'pied, y à coups d'poing,
J'te cass'rai la gueule et la mâchoire.

Qu'il était beau-z-en plein marché,
Les bras nus et l'air déhanché :
C'était la l'terrain de sa gloire!
Quand eun' commèr' lui défilait
De point-z-en point son chapelet.

(*Parlé.*) Lui, sans broncher d'une semelle, débagoulait tout son catéchisse et lui bouchait la respirante par c't argument du port Saint-Nicolas :

J'veux-t-être un chien,
Y à coups d'pied, y à coups d'poing,
J'te cass'rai la gueule et la mâchoire.

Les poët's de la ru' des Lombards
N'sentaient pas ses *bouquets poissards*,
Dont la Hall' conserv' la mémoire;
Quand Dorat, la fleur des marquis,
Rimait ses *bouquets à Chloris*.

(*Parlé.*) Il s'écriait : Saquerguié! en v'là-z-un muguet qui fait des magnières! Si jamais y m'tomb' sous la patte, gar' la giroflée à cinq feuilles.

J'veux-t-être un chien,
Y à coups d'pied, y à coups d'poing,
J'l'y cass'rai la gueule et la mâchoire.

C'est lui qui l'premier-z-a nommé
Louis Quinze le Bien-Aimé :
Ça s'voit tout du long dans l'histoire.
Par amour pour sa majesté,
Y s'pochardait à sa santé.

(*Parlé.*) Le roi, disait-il, est un bon zigue qui protége les minzinguins : je l'porte dans mon cœur; mais pour ce qui est de la *rousse* et du *guet à pied*, j'les ai queuqu' part.

J'veux-t-être un chien,
Y à coups d'pied, y à coups d'poing,
J'leur cass'rai la gueule et la mâchoire.

Vadé filait le sentiment,
Ce qui s'appelle un peu crân'ment,
Près de Mari'-Jeanne ou d'Victoire :
Quand sa bell' lui disait : Vaurien!
Rions, si tu veux, mais n'magnons rien.

(*Parlé.*) Il répliquait en allongeant ses abattis : De quoi! de quoi! la Halle-aux-Poissons fait du genre comme eun' marquise, excusez! Bijou de cinq sous, si tu me r'biff's encore,

J'veux-t-être un chien,
Y à coups d'pied, y à coups d'poing,
J'te cass'rai la gueule et la mâchoire.

Y nous l'a dit : « Si j'suis rimeur,
« J'ai l'talent aussi d'êtr' fumeur * » :
Y aisément cela se peut croire :
Sa *Pip' cassé'*, c't ouvrag' flambant,
Nous fait faire une pint' de bon sang.

(*Parlé.*) C'est ça qu'est un poëme culotté et rigolé! Il a fait fumer, dans son temps, pus d'un arcadémicieu à jabot brodé et à manchettes de batisse.
A propos, Messieurs, si queuqu's farauds ici prétend'nt mécaniser mon-n-héros, y n'ont qu'à l'dire.

J'veux-t-être un chien,
Y à coups d'pied, y à coups d'poing,
J'leur cass'rai la gueule et la mâchoire.

Sténographié près la fontaine des Innocents,

Par Justin Cabassol.

* Vers de la *Pipe cassée*.

LE TAMBOUR PASSIONNÉ

RONDE GRIVOISE

Sur un vieil air connu.

Ouvrez l'œil, mam'zell' Fanchon,
En plein plan relau tan plan,
Tirelire en plan;
Ouvrez l'œil mam'zell' Fanchon,
Pour entendr' mon martyre.

Pour entendr' mon martyre,
Relan tan plan tirelire.
Je dessèch' comme un goujon
En plein plan tirelire en plan,
Je dessèch' comme un goujon
Qu'est dans la poële à frire.

Qu'est dans la poële à frire,
Relan tan plan tirelire.
Vous riez d'la comparaison,
En plein plan tirelire en plan,
Vous riez d'la comparaison,
Y n vraiment pas d'quoi rire.

Y a vraiment pas d'quoi rire,
Relan tan plan tirelire.
Je n'suis point-z-un cornichon,
En plein plan tirelire en plan;
Je n'suis point-z-un cornichon,
Qu'eun' femm' peut mettr' confire.

Qu'eun' femme peut mettr' confire,
Relan tan plan tirelire.
Si vous n'entendez raison,
En plein plan tirelire en plan,
Si vous n'entendez raison,
J'tap'rai su' la tirelire.

J'tap'rai su' la tirelire,
Relan tan plan tirelire.
Mais vous v'là comme un mouton
En plein plan tirelire en plan,
Mais vous v'là comme un mouton
Qui lèche et s'laiss' conduire.

Qui lèche et s'laiss' conduire,
Relan tan plan tirelire.
Vous me baisez su' l'menton
En plein plan tirelire en plan;
Vous me baisez su' l'menton:
Cré coquin! queu délire!

Cré coquin! queu délire!
Relan tan plan tirelire.
Vous m'boutez à votre jupon
En plein plan tire lire en plan,
Vous m'boutez à votre jupon:
Foi d'Rafila je m'expire!...

Foi d'Rafila, je m'expire!...
Relan tan plan tirelire.
Mon roul'ment vous paraît bon,
En plein plan tiralire en plan;
Mon roul'ment vous paraît bon,
Flatté que j'en inspire!

Flatté que j'en inspire!
Relan tan plan tirelire.
On peut en faire un second
En plein plan tirelire en plan,
On peut en faire un second,
Et puis je me retire.

Et puis je me retire,
Relan tan plan tirelire.
Mais j'vas dire au bataillon,
En plein plan tirelire en plan,
Mais j'vas dire au bataillon,
Qu' vous pouvez l'y suffire.

ANONYME.

JOUIR DU PRÉSENT

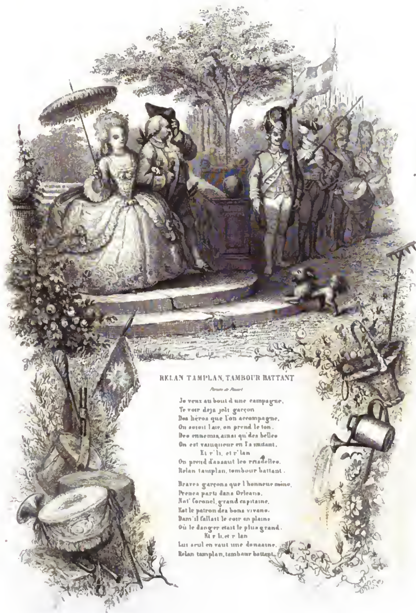
(Extrait de la BAGUETTE DE VULCAIN.)

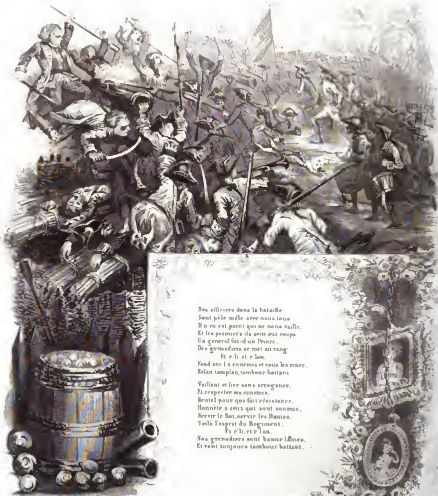
Air du temps.

La verte jeunesse
Qui tourne à tout vent,
Peut jouir sans cesse
Du plaisir présent;
Mais la jouissance
Du vieillard cassé,
C'est la souvenance
Du bon temps passé.

Qui, pour l'hyménée,
Prend jeune catin,
A la destinée
D'un marchand de vin;
Vainement il tente
De garder son muid;
Vin nouveau s'évente,
Vin gardé s'aigrit.

REGNARD et DUFRESNY.


RELAN TAMPLAN, TAMBOUR BATTANT
Je veux au bout d'une campagne,
Te voir déja joli garçon
Des héros que l'on accompagne,
On saisit l'air, on prend le ton.
Des ennemis, ainsi qu'des belles
On est vainqueur en l'attaquant.
Et r'li, et r'lan
On prend d'assaut les citadelles,
Relan tamplan, tambour battant.
Braves garçons que l'honneur mène,
Prenez parti dans Orleans.
Not' Coronel, grand capitaine,
Est le patron des bons vivans.
Dam' il fallait le voir en plaine
Où le danger était le plus grand.
Et r'li, et r'lan
Lui seul en vaut une douzaine,
Relan tamplan, tambour battant.


Nos officiers dans la bataille
Sont pêle mêle avec nous tous
Il n'en est point qui ne nous vaille.
Et les premiers ils sont aux coups
Un général fût-il un Prince.
Des grenadiers se met au rang
Et r'li et r'lan.
Fond sur l'ennemi et vous le rince.
Relan tamplan, tambour battant

Vaillant et fier sans arrogance.
Et respecter ses ennemis.
Brutal pour qui fait résistance.
Honnête à ceux qui sont soumis,
Servir le Roi, servir les Dames.
Voilà l'esprit du Régiment.
Et r'li, et r'lan.
Nos grenadiers sont bonnes lâmes.
Et vont toujours tambour battant.





Viens vite prendre la cocarde,
Du régiment quand tu seras.
Avec respect j'veux qu'on le r'garde:
Le Prince est le chef et j'sons les bons.
Par le courage on se ressemble;
J'ons même cœur et sentiment
Et r'li, et r'lan.
Droit à l'honneur j'allons ensemble.
Relan tamplan, tambour battant.





La jeune Agnès devint ma femme,
J'étais le maître à la maison;
Au bout d'un mois changeant de gamme,
Elle fut pire qu'un dragon.
Pauvres époux, voyez ma peine,
Si je m'échappe un seul instant,
Et r'li, et r'lan
Relan tamplan elle me mène
Relan tamplan, tambour battant.

Quand un mari fait bon ménage,
Que de sa femme il est l'amant,
Frauder ses droits est un outrage,
Que l'on excuse rarement.
S'il va courir la prétentaine,
Ne peut-on pas en faire autant?
Et r'li, et r'lan
Relan tamplan, on vous le mène
Relan tamplan, tambour battant

LES POISSARDES

A LA CHEVALIÈRE D'ÉON.

AIR : Reçois dans tos galetas.

J'haranguons les grands guerriers,
C'est not' plaisir, not' usage ;
Vous qui fait' si ben leux métiers
Vous aurez aussi not' hommage,
Comme à Pucell' de haut r'nom
J'vous adressons-t-eune chanson. (*bis*)

Drès vot' jeuno saison
Montrant valeur de Cantabre,
Vous avez chauffé l'éperon,
Vot' évontail était un sabre ;
Et vous n'mettiez sus vot' bichon
Jamais que d'la poudre à canon. (*bis*)

Recherchant dans les combats
Moisson d'lauriers et d'louanges,
Vous laissiez là les falbalas,
Les pompons, l'rouge et les fontanges,
Seul'ment vous aimiez un peu
Le p'tit ruban couleur de feu. (*bis*)

Et vous l'avez obtenu
En bataillant pour la France;
Ces Prussiens qu'vous avez vaincu,
Nous diraient bien tout' vot' vaillance ;
Mais qu'a-t-on besoin de leux récits
Quand on voit c'te croix d'Saint-Louis? (*bis*)

Vantez qu'e'est-z-un beau bijou,
Surtout z'au côté d'un' dame;
Il n'est personn' qui n'en s'rait fou,
Car ça dit tout c'quelle a dans l'âme;
Not' grand Maurice en vous l'voyant.
S'rait bentôt dev'nu vot' amant. (*bis*)

Si je parlions d'vot' esprit,
Ce serait ben une aut' histoire,
Jamais j'n'en aurions tout dit,
Et jamais on n'pourrait nous croire ;
Oh! ma foi d'Dieu, c'est ben certain,
Vous êtes l'Phénix féminin. (*bis*)

Mlle COSSON DE LA CRESSONNIÈRE.

A UN JEUNE OFFICIER

AIR : R'lan tan plan, tambour battant.

Un jeune et brave militaire
Soupire-t-il en Céladon?
Et des soupirs font-ils l'affaire
De nos beautés de garnison?
L'amour guerrier, auprès des belles,
Est patelin, doux et galant;
Et r'li, et r'lan ;
Mais il vous traite les cruelles

(*Parlé.*) A la houzarde, là, sans quartier.

Et r'lan tan plan,
Tambour battant.

Des chers tendrons de cette ville
Cent officiers font les beaux jours;
Mais les tendrons sont plus de mille :
Que de travaux pour les amours!
Il faut se partager l'ouvrage,
Et faire honneur au régiment.
Et r'li, et r'lan.

(*Parlé.*) Il ne s'agit pas ici de défiler la pastorale. Est-ce à vos camarades de faire votre service? Des soupirs! des langueurs! Fi donc, mon officier!

A dix tendrons, rendez hommage;
Et r'lan tan plan,
Tambour battant.

En garnison, on est fidèle
Autant que dure le séjour;
Le tambour bat, la gloire appelle,
Il faut partir; adieu l'amour!
Tout le beau sexe se désole ;
On pleure un jour le régiment.
Et r'li, et r'lan.

(*Parlé.*) C'est bien là le cas des soupirs; les yeux sont battus, le teint plombé. Ce ne sont que migraines, que vapeurs. On prend les grands bonnets, les baigneuses. Hélas! cher régiment, vous fuyez de mes tristes bras.

Un autre arrive, on se console.

(*Parlé.*) Adieu la migraine, les vapeurs, les baigneuses. On court au miroir; le teint s'anime; l'œil étincèle; le nouveau régiment est reçu à bras ouverts; les parties sont liées, et tout va,

R'lan tan plan,
Tambour battant.

(*Parlé.*) Voilà comme on traite l'amour en garnison.

A. G. CAILLY père.

LES CERISES

Air : Ça n'devait pas finir par là.

Or, il ne faut pas qu'un tendron
Risque ce que risque un garçon.

Vous connaissez la jeune Lise ;
Son péché c'est la gourmandise :
Fillette qui commence ainsi,
Aura les autres, Dieu merci.
Ah ! bon Dieu ! malpeste !
J'ai peur d'être leste.
Mais il ne faut pas qu'un tendron
Risque ce que risque un garçon.

C'était le temps où les cerises,
Rougissant, deviennent exquises ;
Ou fille en prend deux à la fois
Et les fait rouler sous ses doigts ;
Ah ! bon Dieu ! malpeste !
J'ai peur d'être leste !
Mais il ne faut pas qu'un tendron
Risque ce que risque un garçon.

Lise, en vois-tu sur ce feuillage ?
L'arbre est bien haut ; c'est grand dommage.
Y grimper comme un polisson...
Surtout quand on n'a qu'un jupon !
Ah ! bon Dieu ! malpeste !
J'ai peur d'être leste !
Mais il ne faut pas qu'un tendron
Risque ce que risque un garçon.

La gourmande, ingambe et légère,
D'un saut est à dix pieds de terre.
Sur l'arbre déjà la voilà,
Jambe d'ici, l'autre de là.
Ah ! bon Dieu ! malpeste !
J'ai peur d'être leste !
Mais il ne faut pas qu'un tendron
Risque ce que risque un garçon.

Or, survient une giboulée.
Après tout, être un peu mouillée,
Ne retient pas fille à quinze ans
Sur ce qui peut flatter ses sens ;
Ah ! bon Dieu ! malpeste !
J'ai peur d'être leste !
Mais il ne faut pas qu'un tendron
Risque ce que risque un garçon.

Lucas revenait au village,
Pour laisser passer le nuage ;
En sifflant son air favori,
Sous Lise il se met à l'abri.
Ah ! mon Dieu ! malpeste !
J'ai peur d'être leste !
Mais il ne faut pas qu'un tendron
Risque ce que risque un garçon.

Qui tremble là haut ! c'est la belle,
Si fort qu'élevant la prunelle,
Lucas voit... quoi !... mais si... mais non...
Mordi ! ce n'est pas un garçon.
Ah ! bon Dieu ! malpeste !
J'ai peur d'être leste !
Mais il ne faut pas qu'un tendron
Risque ce que risque un garçon.

N'attendez pas que je vous dise
Dans l'arbre ce que devint Lise,
Comment se comporta Lucas,
S'il grimpa, s'il ne grimpa pas.
Grâce à Dieu, j'en reste
Au refrain modeste,
Qu'il ne faut jamais qu'un tendron
Risque ce que risque un garçon.

BARRÉ.

RAIMONDE

OU

LAISSEZ LE MONDE COMME IL EST.

Air du temps.

Ce mouchoir, belle Raimonde,
Va contre votre intérêt ;
Il cache une gorge ronde...
— Oh ! ça, monsieur, s'il vous plait,
Ne dérangez pas le monde,
Laissez chacun comme il est.

Belle, êtes-vous aussi blonde,
Qu'à vos sourcils il paraît ?
Je veux voir cela, Raimonde.
— Oh ! ça, etc.

Faudra-t-il que je vous gronde ?
Le traître, qu'est-ce qu'il fait !
— Ah ! je vous connais, Raimonde ;
A votre tour, s'il vous plait,
Ne dérangez pas le monde ;
Laissez chacun comme il est.

COLLÉ.

Impr. de P. ler fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5

GUILLAUME LE CONQUÉRANT *

CHANT DES NORMANDS EN L'AN 1066.

Air de la Marseillaise

Braves enfants de Normandie,
Rassemblez-vous de toutes parts ;
Serrez votre troupe aguerrie
Autour de ces deux étendards ** !
L'un est celui du duc Guillaume,
Victorieux plus de cent fois !
L'autre est celui du roi des rois,
Qui vous montre un nouveau royaume.

Ces accents belliqueux font tressaillir les cœurs !
Suivons (*bis*) Guillaume encor : nous reviendrons vainqueurs !

Quand un saint lègue sa couronne ***
A notre duc, fils de Robert ****,
Harold ose usurper un trône
Qu'à Guillaume il avait offert *****.
Nous tous briserons sa bannière,
Comme il brisa tous ses serments :
Le fer des chevaliers normands
Lui fera mordre la poussière.

L'audace du félon a révolté nos cœurs !
Partons (*bis*) ! Du fier Harold nous reviendrons vainqueurs !

* Indépendamment de cette cantate en l'honneur d'une des plus grandes gloires de notre pays, l'auteur a fait un sonnet pour l'inauguration de la statue équestre, qui a eu lieu avec une grande pompe à Falaise, le 26 octobre 1851 Ce sonnet comprend à la fois la conquête de l'Angleterre, l'influence civilisatrice de la France sur tous les peuples du monde, à dater de cette époque, et la célèbre guerre de cent ans, qui fut le résultat de la haine trois fois séculaire des vaincus contre les vainqueurs d'Hastings. Cette guerre, la plus longue inscrite aux fastes de l'histoire, se termina par un holocauste dont le sang retomba comme un anathème sur les sacrificateurs impies. « Elle tourna, dit M. de Châ« teaubriand, au profit de la France, car la puissance populaire s'accrut de tout ce que perdit la puis« sance aristocratique. » Si d'un regard nous embrassons la seconde moitié du XIe siècle et la première du XVe, nous sommes frappés de ce rapprochement providentiel..... C'est à Rouen, dans sa capitale, que Guillaume médita la conquête de l'Angleterre..... C'est à Rouen que, trois siècles et demi plus tard, la vierge de Domremy vint mettre à l'indépendance française le sceau du martyre !!!

Duc normand, héritier d'Edouard-Confesseur,
Le ciel, levant pour toi l'étendard de saint Pierre,
Te livre, aux champs d'Hastings, la sauvage Angleterre,
Qui devra sa puissance aux lois de son vainqueur.

Oui, conquérant Guillaume, A LA GRANDE VIGUEUR,
Au profit du progrès faisant tourner la guerre,
Tu prouvas que la France, aux peuples de la terre,
Devait donner des lois et porter sa splendeur !

Grand roi, sois fier de nous. . Ta natale contrée
Est restée inconquise... Une vierge inspirée
En chassa l'étranger un moment triomphant.

Salut à ton image !!! Honneur donc à Falaise !
Heureuse d'ériger, sur la terre française,
Ce monument de gloire à son illustre enfant.

** Le pape Alexandre II envoya à Guillaume une bannière de l'église romaine et un cheveu de saint Pierre enchâssé dans le riche diamant d'un anneau. Cet anneau et la bannière, considérés comme double signe de l'investiture ecclésiastique et militaire, produisirent parmi les seigneurs et les chevaliers un enthousiasme tel que le duc normand se vit bientôt à la tête d'une armée de soixante mille de nos nationaux, électrisés à la fois par l'entraînement de la religion et le prestige de la gloire. Pendant la traversée, les deux étendards flottaient, l'un à côté de l'autre, sur le MORA, vaisseau fin voilier que montait Guillaume.

*** Saint Edouard-le-Confesseur, qui, par une continence haineuse et vindicative, malgré sa qualité de saint et la beauté de sa femme Edithe, laissa s'éteindre en lui la race des rois saxons.

**** Guillaume naquit, en 1027, de Robert Ier, dit le Diable, duc de Normandie, et d'Arlette, fille de Verprey, marchand pelletier ; voilà pourquoi Guillaume fut surnommé LE BATARD.

***** Harold, duc de Westsex et comte de Kent, cousin d'Edouard et son héritier, était venu en Normandie, par l'ordre de celui-ci, offrir la couronne d'Angleterre à Guillaume, en jurant sur les saintes

Vous qui, dans la mère-patrie,
Restez pour garder nos foyers,
Ne craignez pas pour notre vie,
La foudre épargne les lauriers!
Que nos fils, peodant notre absence,
Simulent entre eux oos combats,
Et, pour remplacer nos soldats,
Qu'ils grandissent vite en vaillance!

A cet espoir sacré s'enflamment tous les cœurs!
Partons (*bis*)! Comme toujours, noua reviendrons vainqueurs.

Guillaume, abordant au rivage,
Vient de tomber de ses vaisseaux.
Pour nous quel sinistre présage!
Roland périt à Roncevaux!
« — Amis, la victoire est certaine:
« De mes mains j'ai pris Albion *...
« Ainsi César et Scipion
« Ont conquis la terre africaioe. »

L'exemple des héros a rassuré nos cœurs.
Marchons (*bis*), tout nous prédit que nous serons vainqueurs!

Vers Hastings Guillaume s'élance:
Suivons son casque étincelant.
Pour toute arme il n'a que sa lance,
Et déjà surpasse Roland!
Guillaume est le plus téméraire,
Le plus brave des chevaliers;
Lui seul, valant mille guerriers,
Ne nous laissera rien à faire.

Le son de nos clairons a fait bondir nos cœurs!
Frappons (*bis*), que l'ennemi sente nos bras vengeurs!

Le fier Harold chancelle et tombe
Sur ses chevaliers expirants!...
Partout l'Anglais fuit ou succombe
Sous la hache des conquérants.
« — Répandons des larmes amères
« Sur ces victimes des combats...
« Dans ceux qu'ont désarmés nos bras,
« Amis, ne voyons que des frères! »

Honneur à notre duc! Célébrons son grand cœur!
Chantons (*bis*): Gloire immortelle au très-noble vainqueur.

A toi, Guillaume, la victoire!
A nous, Normands, la douce loi
D'inscrire au temple de mémoire
Le conquérant proclamé roi!
O France! en héros si féconde,
Un jour tes généreux enfants,
Par maintes vertus triomphants,
Feront la conquête du monde!

Peuples des deux pays, célébrons sa valeur!
Chantons (*bis*): Gloire immortelle au très-noble vainqueur!

DE BEAUPRÉ.

reliques qu'il le reconnaissait dès à présent pour son seigneur et roi. Cependant, par un retour qui est assez dans les habitudes de sa nation, Harold ne tint aucun compte de ses serments et s'empara du trône à la mort du saint confesseur.

* La chute que fit Guillaume sur la côte d'Angleterre est longuement racontée par Robert Wace. L'abbé Prévost prétend que le duc avait prémédité cette chute afin de pouvoir, en prononçant les mêmes paroles que les généraux romains, produire cet enthousiasme qui rend le courage impétueux jusqu'à la témérité. Scipion, en effet, était tombé au moment où il prenait terre sur la côte d'Afrique et s'était écrié: « Mea est Africa possessione! » (Tite-Live, lib. 29.) César, abordant à Alexandrie, était également tombé sur la plage et avait dit: « Teneo te, Africa! » (Suétone, chap. 64.)

A L'ÉGALITÉ

(1792.)

AIR nouveau.

Egalité douce et touchante,
Sur qui reposent nos destins;
C'est aujourd'hui que je te chante
Parmi les jeux et les festins.
Ce jour est saint pour la patrie;
Il est fameux par tes bienfaits;
C'est le jour où ta voix chérie
Vint rapprocher tous les Français.
Répands ta lumière infinie,
Astre brillant et bienfaiteur;
Des flambeaux de la tyrannie
Tu détruis l'éclat imposteur.
Ils rentrent dans la nuit profonde
Devant tes rayons souverains;
Par toi la terre est plus féconde,
Et tu rends les cieux plus sereins.

M.-J. CHÉNIER.



LA MARSEILLAISE.*

I.

Allons, enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé ;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé. (bis)
Entendez-vous dans ces campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans vas bras
Egorger vos fils, vos compagnes !...

Aux armes, citoyens! formez vos bataillons !
Marchons, marchons !
Qu'un sang impur abreuve nos sillans !

* Paroles de Rouget Delisle.





II.

Que veut cette horde d'esclaves
De traitres, de Rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ? (bis)
Français pour nous, ah ! quel outrage !
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !...

Aux armes, citoyens ! &c.a &c.a

III.

Quoi ! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers ?
Quoi ! des phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers ? (bis)
Grand Dieu ! par des mains enchainées
Nos fronts sous le joug se ploieraient !
De vils despotes deviendraient
Les maitres de nos destinées !...

Aux armes, citoyens ! &c.a &c.a





IV.

Tremblez, tyrans, et vous perfides,
L'opprobre de tous les partis,
Tremblez! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix! (bis)
Tout est soldat pour vous combattre,
S'ils tombent nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre!..

Aux armes, citoyens! &.ª &.ª

V.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups,
Epargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous, (bis)
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui sans pitié
Déchirent le sein de leurs mères!..

Aux armes, citoyens! &.ª &.ª







VI.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus,
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus! (bis)
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil.
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre!...

Aux armes, citoyens! &c.ª &c.ª

VII

Amour sacré de la Patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs;
Liberté, Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs! (bis)
Sous nos drapeaux que la Victoire
Accoure à tes mâles accents;
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire!...

Aux armes, citoyens! formez vos bataillons!
Marchons, marchons!
Qu'un sang impur abreuve nos sillons!

FIN.



LE CHANT DES VICTOIRES

HYMNE DE GUERRE. (1794.)

Musique de Méhul.

Fuyant les villes consternées,
L'Ibère orgueilleux et jaloux
A vu s'abaisser devant nous
Les deux sommets des Pyrénées.
Ses tyrans, ses inquisiteurs,
Dans Madrid vont payer leurs crimes ;
D'injustes sacrificateurs
Deviendront de justes victimes.
Gloire au peuple français, il sait venger ses droits ;
Vive la république et périssent les rois!

De Brutus éveillons la cendre,
O Gracques! sortez du cercueil;
La Liberté, dans Rome en deuil,
Du haut des Alpes va descendre:
Disparaissez, prêtres impurs ;
Fuyez impuissantes cohortes ;
Camille n'est plus dans vos murs,
Et les Gaulois sont à vos portes.
Gloire au peuple français, etc.

Avare et perfide Angleterre,
La mer gémit sous tes vaisseaux ;
Tes voiles pèsent sur tes eaux,
Tes forfaits pèsent sur la terre.
Tandis que nos vaillants efforts
Brisent ton trident despotique,
Vois l'abondance vers nos ports
Accourir des champs d'Amérique.
Gloire au peuple français, etc.

Lève-toi, sors des mers profondes,
Cadavre fumant du *Vengeur*,
Toi qui vis le Français vainqueur
Des Anglais, des feux et des ondes.
D'où partent ces cris déchirants?

Quelles sont ces voix magnanimes?
Les voix des braves expirants
Qui chantent du fond des abîmes:
Gloire au peuple français, etc.

Fleurus, champs dignes de mémoire,
Monument d'un triple succès;
Fleurus, champs amis des Français,
Semés trois fois par la victoire;
Fleurus, que ton nom soit chanté
Du Tage au Rhin, du Var au Tibre ;
Sur ton rivage ensanglanté
Il est écrit: *l'Europe est libre.*
Gloire au peuple français, etc.

Ostende, reçois nos cohortes;
Namur, courbe-toi devant nous;
Oudenarde et Gand, rendez-vous;
Charleroi, Mons, ouvrez vos portes ;
Bruxelles, devant tes regards
La liberté va luire encore ;
Plaintive Liége, en tes remparts
Revois le drapeau tricolore.
Gloire au peuple français, etc.

Dans nos cités, dans nos campagnes,
Du peuple on entend les concerts;
L'écho des fleuves et des mers
Répond à l'écho des montagnes.
Tout répète ces noms touchants :
Victoire, Liberté, Patrie!
L'Europe se mêle à nos chants,
Le genre humain se lève et crie :
Gloire au peuple français, il sait venger ses droits
Vive la république et périssent les rois!

M.-J. CHÉNIER.

LE VÉTÉRAN

AIR : Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Le vétéran ! quel nom cher à la gloire!
Quel nom plus riche en souvenirs divers!
Il nous rappelle un temps où la victoire
Livrait, superbe, à nos preux l'univers.
Du Nil au Rhin, du Tage au Borysthène,
Faisant flotter nos drapeaux conquérants,
Dans les hasards, sous leur grand capitaine,
Elle enflammait nos hardis vétérans.

Elle étendit de nos aigles rapides
Sur le Kremlin le magnifique essor;
A leur retour, nos guerriers intrépides
Devant Lutzen la retrouvent encor;
Et lorsqu'enfin le sort vint leur apprendre
Qu'un coup terrible avait rompu leurs rangs,
On vit plus fiers, refusant de se rendre,
Tomber sans peur nos derniers vétérans.

Que de savants dont l'humble vétérance,
Loin de l'intrigue où l'orgueil est enclin,
Se berce encor d'un rêve d'espérance,
Qui de la vie adoucit le déclin!
Ambitieux de la première place,
Pour triompher de nombreux concurrents,
Que d'écoliers, en redoublant leur classe,
Vont illustrer le nom de vétérans!

Loin du théâtre où le monde s'agite,
En étalant des dehors mensongers,
Le sage en paix trouve un modeste gîte,
Qui le dérobe aux humains trop légers.
Un peu de bien suffit à son envie;
Du tems son œil laisse errer le cadran;
Heureux, dit-il, qui peut, dans cette vie,
En amitié compter un vétéran!

ALBERT-MONTÉMONT.

QUE L'HEURE SONNE ET NOUS L'AURONS ENCORE!

RÉPONSE AU CHANT SURNOMMÉ *la Marseillaise allemande*. (1841.)

Air de Philoctète.

Que sont ces cris, chant grotesque d'un nain?...
C'est la démence, alliée à l'outrage!...
C'est l'effort nul d'une impuissante rage,
Qui du reptile emprunte le venin...
Un faux Tyrtée à sa lyre incolore*
Impose en vain une chanson qui ment:...
Nous l'avons eu,... votre Rhin allemand;
Que l'heure sonne,... et nous l'aurons encore!

Il appartient, entier, à l'avenir
Ce noble fleuve,... et sa tunique verte,
Aux fils des Francs naguères entr'ouverte,
De leurs ébats garde le souvenir...
Oubliez-vous ce brillant météore
Qui la teignit de son prisme éclatant?...
Nous l'avons eu,... votre Rhin allemand;
Que l'heure sonne,... et nous l'aurons encore!

Si notre vin plaît aux lèvres des dieux,
Bien que rivaux, nous ne pourrions sans crime
Ravir au vôtre un tribut légitime:
Nous connaissons ses fumets généreux;
Assez longtemps, pour vider mainte amphore,
Vos vidercoms nous prêtèrent leur flanc...
Nous l'avons eu,... votre Rhin allemand:
Que l'heure sonne,... et nous l'aurons encore!

Pourquoi de fiel imprégner vos pinceaux?...
Vous le savez, vos vieilles cathédrales
Par nos guerriers ont vu fouler leurs dalles;
Le sanctuaire abritait nos drapeaux!...
Et que de fois sous leur voûte sonore,
Le Te Deum retentit triomphant!...
Nous l'avons eu,... votre Rhin allemand;
Que l'heure sonne,... et nous l'aurons encore!

Laissez courir vos hardis jeunes gens
Et folâtrer vos filles élancées;...
Entre nos bras, leurs mères enlacées
Eurent pour nous des regards bienveillants.
Plus d'une sent son front qui se colore
Au doux penser de son premier serment:...
Nous l'avons eu,... votre Rhin allemand;
Que l'heure sonne,... et nous l'aurons encore!

D'un calme heureux faut-il, troublant le cours,
Par des défis tenter des représailles!...
Rappelez-vous qu'au grand jour des batailles,
L'aigle fut seul contre mille vautours!...
Il succomba,... mais sa chute l'honore;...
Honte!... à qui vient l'insulter lâchement!...
Nous l'avons eu,... votre Rhin allemand;...
Que l'heure sonne,... et nous l'aurons encore!

A. SALIN.

* Becker.

LA LYONNAISE

CHANT DE GUERRE DE 1814.

Musique de Méhul.

Ciel ennemi, ciel, rends-nous la lumière,
Disait Ajax, et combats contre nous;
Seul contre tous, malgré le ciel jaloux,
De notre Ajax voici la voix guerrière:
Que les cités s'unissent aux soldats,
Rallions tout pour les derniers combats.
Français, la paix est aux champs de la gloire,
La douce Paix, fille de la Victoire.

Quoi! dans son sein notre belle patrie
Voit s'avancer leurs cruels bataillons!
Eh bien! leur sang nourrira les sillons
De cette terre en proie à leur furie.
Que les cités s'unissent aux soldats,
Rallions tout pour les derniers combats.
Français, la paix est aux champs de la gloire,
La douce Paix, fille de la Victoire.

Il a parlé, le monarque et le père!
Qui serait sourd à sa puissante voix!
Patrie, honneur, c'est pour vos saintes lois;
Nous marchons tous sous la même bannière;

Nous sommes tous citoyens et soldats;
Nous volons tous à ces derniers combats.
Français, la paix est aux champs de la gloire,
La douce Paix, fille de la Victoire.

Ils sont levés, les enfants de la terre,
Ceux dont le monde admira les exploits.
Sol des guerriers, pour la dernière fois,
L'audace aura profané ta frontière;
Elle a sonné l'heure de leur trépas.
Ils sont vaincus, la mort est sur leurs pas.
Français, la paix est aux champs de la gloire,
La douce Paix, fille de la Victoire.

Napoléon, roi d'un peuple fidèle,
Tu veux borner la course de ton char;
Tu nous montras Alexandre et César,
Et nous verrons Trajan et Marc-Aurèle.
Que les cités s'unissent aux soldats,
Rallions tout pour les derniers combats.
Elle est conquise au noble champ de gloire,
La douce Paix, fille de la Victoire.

Attribuée à ETIENNE.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

L'ÉTENDARD DE LA CROIX

AIR : Celui qui plie à soixante ans bagage.

Gloire et succès! vaillants fils des Hellènes,
Tout retentit des cris de liberté
Qu'au champ d'honneur vos phalanges chrétiennes
Poussent aux cieux avec tant de fierté. (*bis*)
Volez, amis! l'Europe tout entière
Célébrera vos superbes exploits; (*bis*)
Et l'Ottoman, courbé sur la poussière,
Respectera l'étendard de la Croix. (*ter*)

Depuis l'instant qu'aux rives du Bosphore,
Malgré vos coups, un vainqueur insolent,
Au signe heureux que tout chrétien adore
Substitua le funeste Croissant,
Vous supportiez un honteux esclavage,
Lorsque l'honneur fit entendre sa voix;
Il enflamma votre bouillant courage,
En vous montrant l'étendard de la Croix.

Plus les succès paraissent difficiles,
Plus on acquiert de mérite et d'honneur.
Si trois cents Grecs jadis aux Thermopyles
Ont à Xerxès inspiré la terreur,
Qu'attendez-vous? imitez leur vaillance;
Aux champs guerriers volez tous à la fois,
Et vous verrez sur les murs de Byzance
Flotter encor l'étendard de la Croix.

Relevez-vous, Corinthe, Sparte, Athènes,
Nobles cités, monuments des beaux arts;
Assez longtemps sous le poids de vos chaînes
Vous avez vu s'écrouler vos remparts;
Mais vos enfants, qu'attendra la victoire,
Verront encor chez vous, comme autrefois,
Fleurir les arts à l'ombre de la gloire
Dont brillera l'étendard de la Croix.

Vaillants amis, dans la poudreuse arène,
Combattez tous avec sécurité;
Du Tanaïs aux rives de la Seine,
Tout s'intéresse à votre liberté.
Bravez la mort dans les champs de la gloire :
Si vous tombez en défendant vos droits,
Vos noms sacrés, conservés par l'histoire,
Suivront partout l'étendard de la Croix.

LANTERNIER.

LA TYROLIENNE

AIR nouveau.

Montagnard ou berger,
Votre sort peut changer,
Comme moi, dans la garde,
Il faut vous engager :
Quel état fortuné
Vous sera destiné;
Vous aurez la cocarde
Et l'habit galonné.
— Non, vraiment, m'engager,
Je crains trop le danger;
Mieux vaut encor vivre et rester berger.

Dans mon hameau restons sans cesse :
Son aspect fait battre mon cœur;
C'est là qu'est ma maîtresse,
C'est là qu'est le bonheur.

Dans les champs de l'honneur
Brillera ta valeur;
Là pour que l'on parvienne
Il ne faut que du cœur;
On obtient le chevron,
Et de simple dragon
On devient capitaine
Au doux son du canon.
J'aime peu le fracas,
Le canon peut, hélas!
Me prendre en traître, adieu jambes et bras.

Dans mon hameau restons sans cesse.
Son aspect fait battre mon cœur;
C'est là qu'est ma maîtresse,
C'est là qu'est le bonheur.

Un soldat franc luron,
Sans regrets, sans façon,
Est toujours sûr de plaire
Dans chaque garnison.
De séjour en séjour
Et d'amour en amour,
Toujours un militaire
Est payé de retour.
Dès qu'il part, dans les camps,
Gare les accidents!
On prend la place aux malheureux absents

Dans mon hameau restons sans cesse :
C'est bien plus sûr et moins trompeur;
C'est là qu'est ma maîtresse,
C'est là qu'est mon bonheur.

ANONYME.

ÇA IRA

(1789)

Air de contredanse de Bécourt.

Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Le peuple en ce jour sans cesse répète:
Ah! ça ira, ça ira, ça ira;
Malgré les mutins, tout réussira.

Nos ennemis confus en restent là,
Et nous allons chanter *Alleluia*.
Ah! ça ira, ça ira, ça ira.
En chantant une chansonnette,
Avec plaisir on dira:
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Le peuple en ce jour sans cesse répète:
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Malgré les mutins, tout réussira.

Quand Boileau, jadis, du clergé parla,
Comme un prophète il prédit cela.
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Suivant les maximes de l'Évangile,
Ah! ça ira, ça ira, ça ira.
Du législateur tout s'accomplira;
Celui qui s'élève, on l'abaissera;
Et qui s'abaisse, on l'élèvera.
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Le peuple en ce jour sans cesse répète:
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Malgré les mutins tout réussira.

Le vrai catéchisme nous instruira,
Et l'affreux fanatisme s'éteindra!
Pour être à la loi docile,
Tout Français s'exercera.
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Le peuple en ce jour sans cesse répète:
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Malgré les mutins, tout réussira.

Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Pierrot et Margot chantent à la guinguette,
Ah! ça ira, ça ira, ça ira.
Réjouissons-nous, le bon temps reviendra.
Le peuple français jadis à *quia*,
L'aristocrate dit: *Mea culpa*
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Le clergé regrette le bien qu'il a,
Par justice la nation l'aura,
Par le prudent Lafayette;
Tout trouble s'apaisera.
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,

Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Par les flambeaux de l'auguste assemblée,
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Le peuple armé, toujours se gardera.
Le vrai d'avec le faux l'on connaîtra,
Le citoyen pour le bien soutiendra.
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Quand l'aristocrate protestera,
Le bon citoyen au nez lui rira;
Sans avoir l'âme troublée,
Toujours le plus fort sera,
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Le peuple en ce jour sans cesse répète:
Ah! ça ira, ça ira, ça ira.
Malgré les mutins tout réussira.
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Petits comme grands sont soldats dans l'âme
Ah! ça ira, ça ira, ça ira.

Pendant la guerre, aucun ne trahira.
Avec cœur tout bon Français combattra;
S'il voit du louche, hardiment parlera.
Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
La liberté dit: Vienne qui voudra,
Le patriotisme lui répondra,
Sans craindre ni feu ni flammes,
Le Français toujours vaincra!
Ah! ça ira, ça ira, ça ira;
Le peuple en ce jour, sans cesse répète:
Ah! ça ira, ça ira, ça ira.
Malgré les mutins tout réussira.

Ladré,
chanteur des rues.

L'AUTEL DE LA PATRIE

Air du temps.

Eh quoi! tu peux dormir encore?
N'entends-tu pas ces cris d'amour?
Éveille-toi, voici l'aurore,
Mon fils, voici mon plus beau jour.
C'est à l'autel de la patrie
Que tu vas marcher sur mes pas;
Cours à cette mère attendrie,
Qui t'appelle et t'ouvre les bras.

Mon fils, vois-tu ce peuple immense,
Comme il accourt de toutes parts?
De ces guerriers chers à la France,
Vois-tu flotter les étendards?
C'est à l'autel de la patrie
Que l'amour dirige leurs pas;
Tous vont à leur mère chérie
Se dévouer jusqu'au trépas.

Desforges.

LE CHANT DU DÉPART,

HYMNE DE GUERRE.

UN DÉPUTÉ DU PEUPLE

La victoire en chantant nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas,
Et du nord au midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil!
Le peuple souverain s'avance,
Tyrans, descendez au cercueil
La république nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr;
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

CHANT DES GUERRIERS.

La république, etc









UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels ne craignez pas les larmes
Loin de nous de lâches douleurs!
Nous devons triompher quand vous prenez les armes.
C'est aux rois à verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie,
Guerriers, elle n'est plus à vous;
Tous vos jours sont à la patrie:
Elle est votre mère avant nous.

CHOEUR DES MÈRES DE FAMILLE.

La république, etc

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves.
Songez à nous au champ de Mars.
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards;
Et, rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière
Quand les tyrans ne seront plus

CHOEUR DES VIEILLARDS.

La république, etc





UN ENFANT.

De Barra, de Viala le sort nous fait envie;
Ils sont morts, mais ils ont vaincu.
Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie:
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillans, nous le sommes:
Guidez-nous contre les tyrans;
Les républicains sont des hommes,
Les esclaves sont des enfans.

CHOEUR DES ENFANS.

La république, etc.

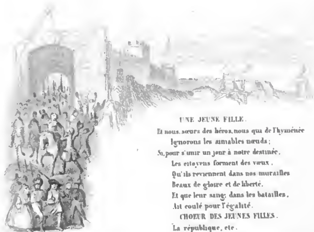
UNE ÉPOUSE.

Partez, vaillans époux; les combats sont vos fêtes;
Partez, modèles des guerriers;
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes.
Nos mains tresseront vos lauriers.
Et, si le temple de mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire
Nos flancs porteront vos vengeurs.

CHOEUR DES ÉPOUSES.

La république, etc.





UNE JEUNE FILLE.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds;
Si, pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang, dans les batailles,
Ait coulé pour l'égalité.

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

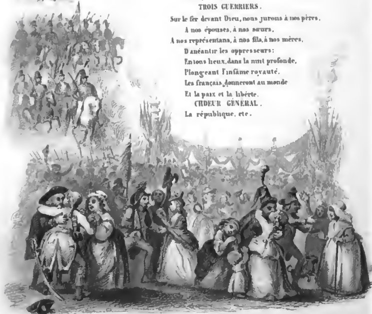
La république, etc.

TROIS GUERRIERS.

Sur le fer devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentans, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs:
En tous lieux, dans la nuit profonde,
Plongeant l'infâme royauté,
Les français donneront au monde
Et la paix et la liberté.

CHOEUR GÉNÉRAL.

La république, etc.



LA PATRIE

Air du chœur des Girondins.

Des beaux lieux de notre naissance
Pour fêter l'heureux souvenir,
A ce chant de reconnaissance
Tous vos cœurs brûlent de s'unir.

Honneur à la patrie! (*bis*)
Conservons à jamais sa mémoire chérie. (*bis*)

La patrie, image adorée,
Qui subjugue et l'âme et les yeux,
N'est-ce pas la terre sacrée
Où reposent nos bons aïeux?

Honneur, etc.

Lorsque loin du natal rivage
Nous retint la loi du devoir,
Attristés par un long veuvage,
Quelle ivresse de le revoir!

Honneur, etc.

Des rochers cascade élancée,
Lacs d'azur, limpides ruisseaux,
Revenez à notre pensée,
Au milieu d'agrestes berceaux.

Honneur, etc.

Fiers ballons, chaumes pittoresques,
Déployez vos tableaux divers;
Sur nos fronts, sapins gigantesques,
Balancez vos panaches verts.

Honneur, etc.

Frais vallons, odorantes plaines,
Nourrissez les troupeaux nombreux
Qui, le soir, les mamelles pleines,
Offriront un lait savoureux.

Honneur, etc.

Satisfaits de leurs toits rustiques,
De nos Vosges les habitants,
Attachés aux mœurs domestiques,
De leur sort vieillissent contents.

Honneur, etc.

De nos monts si le territoire
De trésors est déshérité,
Notre fer donne la victoire,
Notre force la liberté.

Honneur, etc.

C'est ainsi qu'au temps où la France
Défiait seule tous les rois,
Accourant pour sa délivrance,
Nos aînés vengèrent ses droits.

Honneur, etc.

Sur nos bords dont l'âpre nature
Est soumise aux rudes travaux,
Des beaux-arts la douce culture
Crée aussi de brillants rivaux.

Honneur, etc.

Nous enfin que ce lieu rassemble,
Sous l'attrait du plus vif entrain,
Répétons, répétons ensemble
De nos cœurs ce noble refrain :

Honneur à la patrie! (*bis*)
Conservons à jamais sa mémoire chérie! (*bis*)

Albert-Montémont.

LE TAMBOURIN DU VALLON

Air nouveau.

Adieu, vieux amis de la gloire,
Courageux et nobles guerriers;
Adieu, trop flatteuse victoire,
Je ne veux plus de tes lauriers.

Au son bruyant de la trompette,
Au bruit terrible du canon,
Je préfère tendre musette
Et le tambourin du vallon.

Je vais habiter la chaumière
Où je passai de si beaux jours,
Je vais consoler mon vieux père,
Revoir l'objet de mes amours.

Au son bruyant de la trompette,
Au bruit terrible du canon,
Je préfère tendre musette,
Et le tambourin du vallon.

Salut! beau pays de la France,
Salut! séjour délicieux;
Témoins de ma plus tendre enfance,
Je vous revois, je suis heureux.

Au son bruyant de la trompette,
Au bruit terrible du canon,
Je préfère tendre musette
Et le tambourin du vallon.

Anonyme.

NAPOLÉON ET SES VIEUX GROGNARDS

Air : J'veux d'la morale à bon marché.

« Pour l'Italie, il faut qu'on parte!
« Grenadiers, reformez vos rangs, »
Disait le jeune *Bonaparte*,
A ses belliqueux vétérans.
« Inactifs, l'affreuse détresse
« Vous laisse sans pain, sans secours :
« Venez chercher gloire et richesse !... »
Les vieux grognards marchaient toujours ! (*bis*)

« Votre tâche n'est pas remplie :
« Soldats, pour illustrer vos noms,
« Quittez la fertile Italie
« Pour les déserts des Pharaons.
« Bientôt l'écho des Pyramides
« Dira le bruit de vos tambours;
« Battez les enfants des Numides !... »
Les vieux grognards marchaient toujours!

Au vieux coq de la république
Succède l'aigle impérial,
Et la consulaire tunique
Se change en un manteau royal.
Votre empereur, sourd aux alarmes,
Réclame encor votre concours;
Sur le Rhin, reportez vos armes!
Les vieux grognards marchaient toujours!

« Soldats, il reste encore à faire !
« Nous avons pris Vienne et Berlin;
« Moscou m'est aussi nécessaire :
« Il nous faut camper au Kremlin !... »
Mais du Nord le climat l'arrête;
Hélas! viennent les mauvais jours !
Napoléon bat en retraite...
Les vieux grognards marchaient toujours!

Dans le fourreau rentre le glaive,
Car le géant est renversé!...
Plus menaçant il se relève;
Sur son trône il s'est replacé.
« Enfants, dit-il à ses vieux braves,
« Pour nous venger ici j'accours!
« Du pays brisons les entraves !... »
Les vieux grognards marchaient toujours!

De *Waterloo*, de *Sainte-Hélène*
Taisons les revers, les douleurs :
Les restes du grand capitaine
Ont trouvé de glorieux pleurs!!!...
Quand dans sa France bien-aimée
Revint la victime des cours,
On vit encor la grande armée !...
Les vieux grognards marchaient toujours! (*bis*)

JUSTIN CARASSOL.

L'OMBRE DE PÉLAGE

OU

LE CRI DE LIBERTÉ

La liberté sur l'héroïque Espagne
A fait briller son immortel flambeau,
Et sa clarté que la foudre accompagne,
Vient de Pélage éclairer le tombeau!
De ce grand roi la cendre ranimée
Reprend un corps brillant de majesté;
Il apparaît, et marche vers l'armée
Où retentit le cri de liberté.

A son aspect, des trompettes guerrières
On n'entend plus les accents belliqueux!
Les bataillons ont courbé leurs bannières,
Et le héros se place au milieu d'eux :
Soldats, dit-il, nobles fils de la gloire,
Brisez un joug trop longtemps supporté!
Le ciel par moi vous prédit la victoire
Si vous marchez au cri de liberté!

Vous souvient-il de ces temps d'esclavage,
Où le croissant triomphait de la croix?
Où l'Africain régnait sur ce rivage,
Et par le fer osait dicter ses lois?
Comme un torrent nous quittons nos montagnes,
Et le vainqueur s'enfuit épouvanté!
Pour délivrer à jamais nos campagnes
Il ne fallut qu'un cri de liberté!

Si quelque jour, pour devenir vos maîtres,
D'autres vainqueurs s'avançaient vers ces bords,
Levez-vous tous! et comme vos ancêtres
Soyez unis, vous serez assez forts!
Rien ne pourra changer vos destinées,
Et l'ennemi, dans sa course arrêté,
Reculera devant vos Pyrénées
En répétant vos cris de liberté!

L. CASTEL.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LES NOUVEAUX ON DIT

OU

LES SEPT CALEMBOURS RÉPUBLICAINS

— 1796 —

Air du vaudeville des Visitandines.

On dit qu'au royal domicile
Où gémirent tant d'innocents
Le Luxembourg devint l'asile
De cinq préteurs, petits tyrans. (*bis*)
Pour bien désigner la cohorte,
Qui dans ce lieu vient habiter,
Magasin de *cire à frotter*
Doit vite être inscrit sur la porte. (*bis*)

On dit que ce lieu si célèbre,
Où brillaient les arts et l'amour,
Est maintenant un lieu funèbre,
Qu'à regret éclaire un beau jour.
Seul, le despotisme y commande;
Flore, à son triste aspect, a fui,
Et dans ce jardin, aujourd'hui,
Ne laissa qu'une *plate bande*.

On dit que, vains de leur science,
De très-sublimes novateurs,
Pour le bonheur de notre France,
Ont changé les lois et les mœurs.
Plus de roi, d'évêque, de diacre;
Du ciel tous les saints sont bannis:
Mais, en nous ôtant saint Louis,
Pourquoi donc nous laisser *saint Fiacre*.

On dit qu'il faut, ô ma patrie!
Se livrer à l'espoir charmant,
Que du règne de l'infamie
La fin approche en ce moment.
Nos patriotes aux yeux louches,
Donnent la paix aux nations;
Ils manquent de munitions;
Il ne reste que *cinq cartouches*.

On dit que dans les Tuileries
Est un chantier très-apparent,
Où cinq cents bûches, bien choisies,
Sont à vendre dans ce moment.
Le vendeur dit à qui l'aborde:
Cinq cents bûches pour un louis;
Mais bien entendu, mes amis,
Qu'on ne les livre *qu'à la corde*.

On dit et l'anecdote est sue
Déjà par tous les environs,
Qu'un enfant au coin d'une rue,
Ayant rencontré des dindons,
Vers eux courant en cent manières,
Dans leur course les arrêta;
Puis les saluant, leur chanta:
Peuples français, peuples de frères.

On dit que, marchant sur nos traces,
Le peuple anglais, en désarroi,
Chasse maintenant de leurs places
Son premier ministre et son roi.
A ce fagot que l'on débite,
Maint incrédule répondra:
Paris se *débarrassera*
Avant qu'Albion se dépite.

Extrait du chiffonnier de VILLIERS.

UNE ÉMIGRÉE A SA FILLE

RESTÉE EN FRANCE

— 1794 —

Air du temps.

Est bien à moi, car l'ai fait naître,
Ce beau rosier... (plaisirs trop courts!)
A fallu fuir : hélas! peut-être
Plus ne le verrai de mes jours!

Beau rosier, cède à la tempête :
Faiblesse désarme fureurs;
Sous les autans courbe ta tête,
Ou bien c'en est fait de ses fleurs.

Étais ma joie, étais ma gloire,
Et mes soucis et mon bonheur...
Ne périras dans ma mémoire;
Ta racine tient à mon cœur.

Bien que me fis, mal que me causes
A ton penser s'offrent à moi :
Auprès de toi n'ai vu que roses...
Ne sens qu'épines loin de toi.

Rosier, prends soin de ton feuillage;
Sois toujours beau, sois toujours vert...
Que voie encore après l'orage
Tes fleurs égayer mon hiver.

Mme DE SABRAN.

TESTAMENT

ÉCRIT PAR UN JEUNE HOMME DE VINGT-SEPT ANS

SUR LE BUREAU DU GREFFE CRIMINEL, LORSQU'IL ÉTAIT PRÊT DE MONTER A L'ÉCHAFAUD

AIR : *Dans un bois solitaire et sombre*

Adieux, doux charmes de la vie,
Plaisirs et jeux que tant j'aimais!
Et vous amours, douce folie!
Las! je vous quitte pour jamais!

Buvons, que chacun s'évertue,
Qu'ici Bacchus lasse la loi!
A toi Pluton, je te salue;
Ce soir je veux boire avec toi.

Et toi, dont le cœur est si tendre,
Les traits si doux et si flatteurs,
Noël! tu viendras sur ma cendre,
En voiles noirs verser des pleurs.

Buvons à toi, ma douce amie;
Crois-moi, prends un amant nouveau;
Aimer un mort! quelle manie!
Fait-on l'amour dans un tombeau?

Quoi donc! mourir au plus bel âge!
Si jeune! abjurer les amours!...
Eh bien! qu'importe, à ce passage,
De compter plus ou moins de jours?

. . . .

Que sur ma tombe solitaire,
Où pour jamais je vais dormir,
On écrive en beau caractère :
« Il savait vivre... Il sut mourir. »

Buvons!... Bacchus, remplis mon verre;
Vénus, seconde mes efforts :
Couronné de myrte et de lierre,
Je vais descendre chez les morts.

J. QUARTIER.

LES REGRETS D'UN CONDAMNÉ

AIR : *Ah! je dois regretter la vie.*

L'heure avance où je vais mourir;
L'heure sonne et la mort m'appelle.
Je n'ai point de lâche désir,
Je ne fuirai point devant elle;
Je meurs plein de foi, plein d'honneur;
Mais je laisse ma douce amie
Dans le veuvage et la douleur :
Ah! je dois regretter la vie.

Demain mes yeux inanimés
Ne s'ouvriront plus sur tes charmes:
Tes beaux yeux à l'amour fermés
Demain seront noyés de larmes:
Le froid glacera cette main
Qui m'unit à ma douce amie;
Je ne vivrai plus sur ton sein:
Ah! je dois regretter la vie.

Si j'ai dix ans fait ton bonheur,
Garde de briser mon ouvrage;
Donne un moment à la douleur,
Donne à la raison ton bel âge.
Qu'un aimable époux à son tour
Vienne rendre à ma douce amie
Des jours de paix, des nuits d'amour;
Je ne regrette plus la vie.

Je revolerai près de toi
Des lieux où la vertu sommeille;
Je ferai marcher devant moi
Un songe heureux qui te réveille;
Je reverrai la volupté
Amener à ma douce amie
L'amour au sein de la beauté;
Je ne regrette plus la vie.

Si le coup qu'on frappe demain
N'écrase pas mon triste père;
Si l'âge, l'ennui, le chagrin
Te conservent ma tendre mère,
Ne les fuis point dans ta douleur!
Reste à leur sort toujours unie :
Qu'ils me retrouvent dans ton cœur;
Ils aimeront encor la vie.

MONTJOURDAIN.



LE REVEIL DU PEUPLE

Paroles de Souriguère de S. Mar.

Peuple François, peuple de frères
Peux-tu voir sans frémir d'horreur
Le crime arborer les bannières
Du carnage et de la terreur;

Tu souffres qu'une horde atroce
Et d'assassins et de brigands
Souille de son souffle féroce
Le territoire des vivans

Quelle est cette lenteur barbare?
Hâte-toi peuple souverain,
De rendre aux monstres du Ténare
Tous ces buveurs de sang humain!
Guerre à tous les agens du crime!
Poursuivons les jusqu'au trépas;
Partage l'horreur qui m'anime,
Ils ne nous échapperont pas.

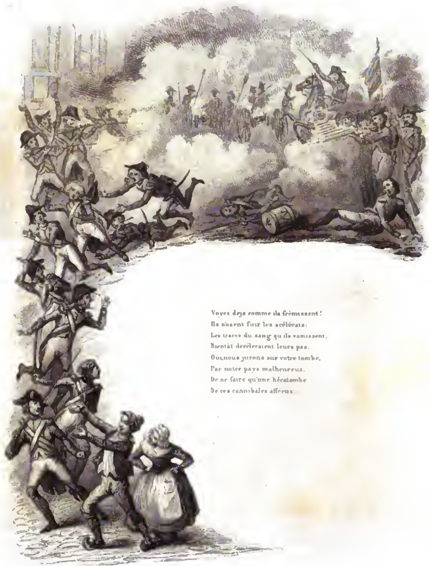
9 Thermidor





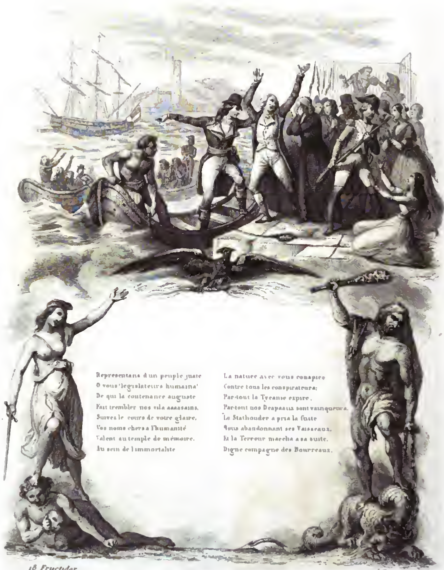
Ah ! qu'ils périssent ces infâmes,
Et ces égorgeurs dévorans,
Qui portent au fond de leurs âmes
Le crime et l'amour des tyrans !
Mânes plaintifs de l'innocence,
Appaisez-vous dans vos tombeaux !
Le jour tardif de la vengeance,
Fait enfin pâlir ces bourreaux.

Ouverture des prisons après le 9 Thermidor



Voyez déjà comme ils frémissent !
Ils n'osent fuir les scélérats :
Les traces du sang qu'ils vomissent,
Bientôt décèleraient leurs pas.
Oui, nous jurons sur votre tombe,
Par notre pays malheureux,
De ne faire qu'une hécatombe
De ces cannibales affreux.

13 Vendémiaire



18 Fructidor

LA VERITE

Air du Réveil du peuple.

L'illusion, fille des songes,
De la vie ornant le chemin,
La berce de pompeux mensonges,
Dont se repaît le genre humain.
Abandonnons cette chimère
Aux enfants de la vanité;
Des vertus honorons la mère
Et célébrons la vérité.

De l'intelligence et de l'âme
Lumineux et divin flambeau,
Pour le bien elle nous enflamme:
Sans elle ici-bas rien n'est beau.
Marchant avec persévérance
Au sentier de la probité,
Le sage, aidé de l'espérance,
Suit les pas de la vérité.

Des plaisirs purs elle est la source,
Le dictame de la douleur;
De l'homme infaillible ressource,
Elle relève le malheur.
De ses apôtres l'arme aiguë
Perce à jour la duplicité;
Socrate buvait la ciguë,
En héros de la vérité.

De quel éclat elle décore
Ses martyrs et ses défenseurs,
Tandis que l'opprobre dévore
Le sein de leurs fiers oppresseurs!

Templiers, cria leur Grand-Maître,
Sur le bûcher d'iniquité,
Nos bourreaux vont aussi paraître
Devant la sainte vérité!

Au nom de l'erreur dévoilée,
Vainement l'église s'émeut:
Cardinaux, a dit Galilée,
Malgré vous la terre se meut!
Toi d'Orléans chaste héroïne,
Qu'honore la postérité,
Tu sauves la France en ruine
Et tu meurs pour la vérité.

Honte à nos nouveaux Fontenelles
Qui, s'ils possédaient ce trésor,
En des ténèbres éternelles
Voudraient l'ensevelir encor!
Gloire aux élus de la science,
Ces cœurs dont la sincérité
Sut éprouver leur conscience
Au creuset de la vérité!

Cependant, la triste rudesse
Affaiblit parfois son pouvoir:
Sous les traits de la politesse
Au monde il faut la faire voir.
Mortels que sa lueur éclaire,
Pourquoi tant de sévérité?
La voulez-vous plus populaire?
Parez de fleurs la vérité.

ALBERT-MONTÉMONT.

HYMNE A L'ÉGALITÉ

— 1792 —

Air: Dans ces lieux où l'Alan paisible.

Égalité douce et touchante,
Sur qui repose nos destins:
C'est aujourd'hui que l'on te chante
Parmi les jeux et les festins.

Ce jour est saint pour la patrie:
Il est fameux par tes bienfaits;
C'est le jour où ta voix chérie
Vint rapprocher tous les Français.

Seule idole d'un peuple libre,
Trésor moins connu qu'adoré,
Les bords du Céphise et du Tibre
N'ont chéri que ton nom sacré.

Des guerriers, des sages rustiques,
Conquérant leurs droits immortels,
Sur les montagnes helvétiques
Ont posé tes premiers autels.

Et Franklin, qui, par son génie,
Vainquit la foudre et les tyrans,
Aux champs de la Pensylvanie,
T'assure des honneurs plus grands.

Le Rhône, la Loire et la Seine,
T'offrent des rivages pompeux:
Le front ceint d'olive et de chêne,
Viens y présider à nos jeux.

Répands ta lumière infinie,
Astre brillant et bienfaiteur?
Des rayons de la tyrannie
Tu détruis l'éclat imposteur.

Ils rentrent dans la nuit profonde
Devant tes rayons souverains;
Par toi la terre est plus féconde,
Et tu rends les cieux plus sereins.

M.-J. CHÉNIER.

HISTOIRE DES PRUSSIENS EN FRANCE

AIR : Colinette au bois s'en alla.

Le peuple chantait ça ira,
L'émigré qui s'en ennuia,
Pria par-ci, pria par-là.
François, *Guillaume*, et cœtera,
De faire taire ces gens-là :
De son côté chacun s'arma,
Ce projet qui le conduira?
Il faut un grand homme...
C'est bagatelle que cela,
Et dans peu, Paris le verra :
Non rien, je vous jure, à *Guillaume*
Ne résistera.

Le fier *Guillaume* s'avança,
Comme un conquérant se montra,
Pillant par-ci, pillant par-là :
Mais *Dumouriez* le rencontra *
Savamment il intercepta
Son pain par-ci, son eau par-là;

Ensuite *Kellermann* donna **
Bataille au grand homme.
Il eut si grand' peur ce jour-là,
Que la f.... s'en empara.
En serrant les fes..., *Guillaume*
La nuit décampa.

Mais *Valence* l'accompagna,
Battant par-ci, battant par-là,
Tous les fuyards qu'il rencontra.
En quatre jours il le força
De vider tous ce pays-là,
Et jusqu'à Longwi le mena ***
Comme un petit homme;
Puis fièrement lui commanda
D'y remettre tout en état;
Et puis sur le nez de *Guillaume*
La porte il ferma.

VILLIERS, ancien capitaine de dragons.

* La levée de camp de Maulde. — ** La bataille de la Lune. — *** La reddition de Longwi.

LE DIX-HUIT BRUMAIRE

AIR : Si Dorilas médit des femmes.

Ils sont rentrés dans le Ténaro,
Ces brigands, ces fiers assassins,
Dont la horde atroce et barbare
S'abreuvait du sang des humains :
Sous les coups de la France entière
Leurs vils suppôts tombent vaincus,
Roulant au sein de la poussière
L'orgueil de leurs fronts abattus.

Déjà ces monstres au carnage
Animaient leurs lâches soldats,
Couvaient dans leur cœur plein de rage
Les plus horribles attentats;

Ils allaient effrayer le monde
Du bruit de leurs nouveaux forfaits;
Mais tout à coup la foudre gronde,
Ils ont disparu pour jamais.

De leurs complices mercenaires
Ne redoutez plus la fureur;
Parmi leurs bandes sanguinaires
Jetons l'épouvante et l'horreur;
Avec les bras nerveux d'Alcide,
Qu'un même coup les frappe tous :
Mais non... que ce peuple homicide
Aille s'égorger loin de nous.

ANONYME.

LA TERREUR

— 1794 —

AIR du Réveil du peuple.

Vois-tu cette horrible furie
Dérider son front soucieux?
Quand le deuil couvre la patrie,
La joie éclate dans ses yeux.
A nos revers prompte à sourire,
Elle n'applaudit qu'aux bourreaux :
La mort affermit son empire,
Et son trône est sur nos tombeaux.

Français, que le monstre pâlisse
Aux premiers rayons des beaux jours :
Puisque l'ordre fait son supplice,
Jurez qu'il durera toujours.
Se peut-il, hélas! qu'on oublie
Des temps de carnage et d'horreur,
Et qu'on balance entre la vie
Et le retour de la terreur!

Extrait des Rapsodies de P. V.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LE VIEILLARD

AIR : C'est mon maître en l'art de plaire.

Dès longtemps ma jeunesse absente
Reçut mes éternels adieux :
Salut, ô vieillesse naissante,
Doux et dernier bienfait des dieux.
D'un futur destin que j'ignore,
Gaîment je veux prendre ma part :
Oh ! mes amis, il est encore
Quelques beaux jours pour le vieillard. } *bis*

Le ciel rapproche la distance
Où s'arrête son avenir :
Mais, avec un peu d'espérance,
Il lui reste un long souvenir ;
Et, sur un passé qui l'honore,
Quand il repose son regard,
Oh ! mes amis, il est encore
Quelques beaux jours pour le vieillard.

Adieu l'amour trompeur des belles !
Mais, si l'amitié quelquefois
Vient l'entourer de cœurs fidèles,
S'il mêle ses chants à leurs voix,
Si, près d'eux, son front se colore,
En savourant un doux nectar,
Oh ! mes amis, il est encore
Quelques beaux jours pour le vieillard.

De sa famille chef suprême,
Vieux roi, qu'on ne détrône pas,
Aimé de ses enfants qu'il aime,
Il tient leurs enfants dans ses bras :
Ces tendres fruits qu'il vit éclore,
S'il peut les voir mûrir plus tard,
Oh ! mes amis, il est encore
Quelques beaux jours pour le vieillard.

De la compagne de sa vie,
Tendrement il presse la main,
Et sur elle encore il s'appuie
Pendant le reste du chemin ;
Puis, quand vient sa dernière aurore,
Sans murmure il songe au départ,
Et sa bouche sourit encore
A ce dernier jour du vieillard.

SAMSON,
de la Comédie-Française.

RÊVES DE BONHEUR

AIR : Muse des bois et des accords champêtres.

Un jeune amant des vierges d'Aonie
Rêve aux lauriers attendus par son front ;
Sans redouter ses rivaux, ni l'envie,
Impatient, il court au double mont.
Pauvre imprudent ! lancé dans la carrière,
Il ne voit pas un barbare censeur,
Cerbère affreux lui fermant la barrière :
Il est si doux de rêver le bonheur !

En s'embarquant, le commerçant avide,
Sans consulter tous les siens éperdus,
Ose braver un élément perfide
Pour ebercher l'or en des climats perdus.
Le vent en poupe, il quitte ses rivages
Pour centupler un métal corrupteur ;
Il vogue en paix sans craindre les naufrages.
Il est si doux de rêver le bonheur !

Aux champs de Mars déjà le clairon sonne,
Las de repos, l'impatient soldat,
Armé de fer, sur les pas de Bellone,
Brûle bientôt d'assister au combat.
La mort l'attend, mais la gloire le presse ;
Il brave tout pour le prix de l'honneur :
Un beau laurier sied bien à la jeunesse !
Il est si doux de rêver le bonheur !

Rêve d'amour est si douce chimère,
Que je me plais à m'en bercer toujours ;
En poursuivant un plaisir éphémère,
Je sais, parfois, trouver quelques beaux jours.
Sans redouter les dédains d'une belle,
Ou son caprice, ou son amour trompeur,
Mon cœur la croit tendre autant que fidèle :
Il est si doux de rêver le bonheur !

Il est au ciel un Dieu de tolérance
Veillant sans fin sur les pauvres mortels,
Qui sans s'armer d'un foudre de vengeance,
Reçoit l'encens des différents autels.
Père indulgent, à ses fils il pardonne ;
Il sait juger le crime ou bien l'erreur :
Tout confiant, en lui je m'abandonne,
Il est si doux de rêver le bonheur !

ANONYME.

LA PAIX UNIVERSELLE

AIR des Trois couleurs.

Parmi les fous que Béranger révère,
Et qui du monde éclairent l'horizon,
Il oublia cet abbé de Saint-Pierre,
En qui vivait l'esprit de Fénelon ;
Des lois de Dieu cet apôtre fidèle,
Qui du bonheur indiquait les chemins,
Vint enseigner la paix universelle,
Qui doit un jour régner sur les humains.

Fille du ciel, cette noble pensée
D'Henri-le-Grand avait gagné le cœur ;
Elle eût aux rois paru moins insensée,
Projet d'un roi, dansecent combats vainqueurs ;
Mais de Henri la blessure est mortelle,
Avec son sang périssent ses desseins;
Dans son tombeau la paix universelle
Va pour longtemps dormir loin des humains.

Dans ses décrets admirons la justice,
Sans se lasser poursuivant l'attentat ;
Le crime veille, il faut qu'elle punisse,
L'impunité pourrait perdre l'Etat.
Hommes de sang, poursuivis par son zèle,
Tremblez, son bras frappe les assassins.
Pour maintenir la paix universelle,
Que la justice éclaire les humains.

Tuer un homme, un frère! c'est un crime,
Le meurtrier en expiera l'horreur ;
Tuer en masse, est-ce un acte sublime,
Digne de gloire et qu'inspire l'honneur ?
Le sang de l'homme et son âme immortelle
Sont à Dieu seul qui nous tient en ses mains !
Que désormais la paix universelle
Comme un seul peuple unisse les humains.

Le monde est-il délivré de la guerre.
Les nations, libres de lourds fardeaux,
Pour abolir la faim et la misère,
Féconderont les utiles travaux ;
La liberté, plus brillante et plus belle,
Aura trouvé des jours moins incertains ;
La liberté, la paix universelle,
Ce sont deux sœurs qu'adorent les humains.

Enfants de Dieu, dans la paix il faut vivre,
« Qui prend le fer, par le fer périra, »
C'est le précepte inscrit au divin livre,
N'est point chrétien qui le violera;
La paix, l'amour, c'est la *bonne nouvelle*,
C'est l'Evangile aux préceptes divins ;
Descends des cieux, ô paix universelle,
Pour leur bonheur, règne sur les humains.

TNOREL ST-MARTIN.

LES BONNES GENS

AIR : C'est au las la landerirette.

La France peut voir encore
Ces jours cruels et maudits,
Où des fourbes qu'on abhorre
Glorifiaient les bandits.
Que de vices délétères
Du malheur sont les agents !
Mais Dieu, qui cache ses mystères,
Protégera les bonnes gens.

Écolier, dans ta faconde,
Tu veux expliquer comment
On doit gouverner le monde,
Apprends donc ton rudiment !
Tes vieux professeurs sans doute
Pour toi sont trop indulgents :
Tu déraisonnes, l'on t'écoute,
Voilà le tort des bonnes gens.

Un audacieux système,
Enfant de l'ambition,
Jusqu'au trône de Dieu même
Remet tout en question !

Tels sont, d'un esprit bizarre,
Les sophismes affligeants !
Éclairons l'homme qui s'égare :
C'est le devoir des bonnes gens.

Écrivains atrabilaires,
Des ouvriers malheureux
Vous excitez les colères,
Et ne faites rien pour eux.
De quelques profits modestes
Ils sont mes co-partageants ;
Pour mes enfants seront les restes :
Imitez donc les bonnes gens.

L'erreur, au profit des crimes,
Demande l'impunité,
Et l'on insulte aux victimes :
Telle est donc la liberté !
L'outrage, les avanies,
Sont pour les cœurs obligeants ;
Puisqu'on les voue aux gémonies,
Défendons bien les bonnes gens.

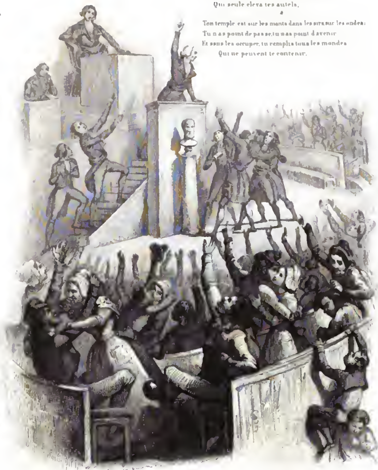
GISQUET.

HYMNE A L'ÊTRE SUPRÊME

[illegible]

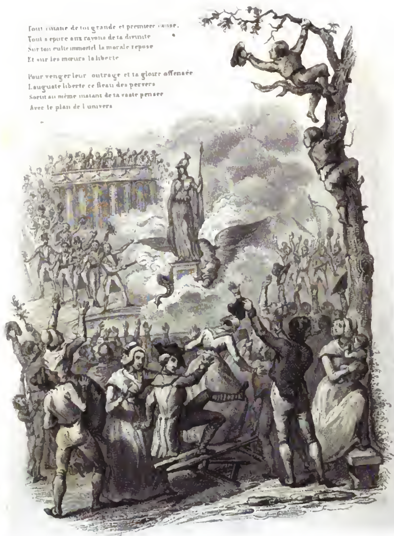
Père de l'univers suprême intelligence,
Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels
Tu révélas ton être à la reconnaissance
Qui seule éleva tes autels,

Ton temple est sur les monts dans les airs sur les ondes;
Tu n'as point de passé, tu n'as point d'avenir
Et sans les occuper, tu remplis tous les mondes
Qui ne peuvent te contenir.



Tout émane de toi grande et première cause,
Tout s'épure aux rayons de ta divinité
Sur ton culte immortel la morale repose
Et sur les mœurs la liberté

Pour venger leur outrage et ta gloire offensée
L'auguste liberté ce fléau des pervers
Sortit au même instant de ta vaste pensée
Avec le plan de l'univers



Dieu puissant! elle seule a vengé ton injure
De ton culte elle-même instruisant les mortels
Leva le voile épais qui couvrait la nature
Et vint absoudre tes autels.

O toi! qui du néant ainsi qu'une étincelle
Fis jaillir dans les airs l'astre éclatant du jour
Fais plus... verse en nos cœurs ta sagesse immortelle
Embrase-nous de ton amour.



De la haine des rois anime la Patrie
Chasse les vains désirs, l'injuste orgueil des rangs
Le luxe corrupteur la basse flatterie
Plus fatale que les tyrans.

Dissipe nos erreurs, rends-nous bons, rends-nous justes,
Règne règne au-delà du tout illimité :
Enchaîne la nature à tes décrets augustes,
Laisse à l'homme sa liberté.



LES APPRECIATIONS

Air de l'Anonyme; ou : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Bien loin de moi la funeste pensée
De nier Dieu, d'évoquer le néant!
Mais quelquefois mon âme est oppressée.
Je doute, hélas! et je me dis souvent :
Lorsque je vois, après mainte fredaine,
Plus d'un fripon se tirer d'embarras
Et la vertu succomber à la peine,
C'est du hasard, ou je n'm'y connais pas.

Après avoir escompté sa jeunesse,
Exempt de maux et de cuisants chagrins,
Paul égayait les jours de sa vieillesse
Par de nombreux et splendides festins;
En gastronome il achevait sa vie,
Quand, au sortir d'un succulent repas,
Hier, il meurt frappé d'apoplexie!
C'est du bonheur, ou je n'm'y connais pas.

La vieille histoire offre, à notre surprise,
Do dévoûment plus d'un noble tableau,
Nous y lisons que la reine Artémise
A son époux veut servir de tombeau;
Or, de nos jours, on ne doit pas s'attendre,
Convenons-en, à de tels résultats;
Pour son dessert avaler tant de cendre,
C'est de l'amour, ou je n'm'y connais pas.

J'ai pour voisine une vieille coquette,
Qui décemment a pris un jeune époux :
Notre homme a l'air ravi de sa conquête,
Et l'on prétend qu'il est un peu jaloux;
Que, sans jamais faire la sourde oreille,
Brûlant d'ardeur pour d'antiques appas,
De ses devoirs il s'acquitte à merveille,
C'est du courage, ou je n'm'y connais pas.

Certain pochard, du quatrième étage,
En se penchant, tombe sur le pavé;
Etant à jeun il en fût mort, je gage,
A peine en bas il s'était relevé :
De tous côtés, il tâte, il examine,
Se sent complet, et retourne à grands pas
Au cabaret vider une chopine.
C'est de la chance, ou je n'm'y connais pas.

Aux tristes jours où la France trahie
Courba son front trop chargé de lauriers;
Où l'or des rois, triomphant du génie,
Brisa l'essor de nos vaillants guerriers,
Des étrangers pour arrêter la course,
Le peuple encor s'élançait au trépas;
Et les banquiers faisaient monter la bourse!
C'est de la honte, ou je n'm'y connais pas.

Qu'un malheureux, rongé par la misère,
Pour ses enfants dérobe un peu de pain,
Vite en prison : la justice sévère
Va pour jamais flétrir son lendemain;
Qu'un grand seigneur commette une infamie,
Pour le soustraire à d'ignobles débats,
Son crime alors se transforme en folie :
C'est du scandale, ou je n'm'y connais pas.

Quand chaque mois parmi vous me rappelle
Aux doux accords de vos refrains joyeux,
J'aime à tromper la fortune infidèle,
J'aime à rêver et je me trouve heureux.
Narguant les maux qu'à vos banquets j'oublie,
Mon cœur se prend à murmurer tout bas,
Ces mots si chers, amour et poésie!
C'est de l'ivresse, ou je n'm'y connais pas.

Stephen Duplan.

L'INSOMNIE

Air : T'en souviens-tu?

Tel qu'un ami perfide ou mercenaire
Qui dans les pleurs abandonne un ami,
Le sommeil fuit la couche solitaire
Du malheureux que le sort a trahi.
Depuis longtemps vainement je l'appelle;
Comme l'Amour il est sourd à ma voix.
Sommeil, Amour, couple ingrat et rebelle,
Ah! revenez pour la dernière fois.

Vœux superflus! sur la terre en silence
Régnent la nuit et les songes légers.
Tout dort, hélas! le crime et l'innocence,
Les fils de Mars, les rois et les bergers.

L'eau qui murmure ou la feuille qui tombe
Seul interrompt le silence des bois :
Moi seul je veille; ah! du moins dans la tombe
Si je dormais pour la dernière fois.

O de mon cœur souveraine maîtresse!
Toi que j'adore et qu'il me faut quitter,
Qui me bannis et me retiens sans cesse;
Toi que je fuis sans pouvoir l'éviter,
De tous mes maux cause cruelle et chère,
Adieu! les pleurs ont étouffé ma voix.
Je pleure, hélas! mais, bientôt je l'espère,
J'aurai pleuré pour la dernière fois.

Roger,
de l'Académie française.

AUX CHANSONNIERS

AIR du Tonnelier.

Aux frondeurs des humains travers
La chanson doit son origine.
C'est l'épigramme sur des airs;
C'est la satire qui badine.
De Momus généreux soldats,
Ne trahissez pas vos mandats.
Travaillez, travaillez gais chansonniers, } bis
N'arrivez jamais les derniers.

Jadis le sévère Boileau
A drapé l'antique noblesse;
Elle a cessé d'être un fléau,
Et nous respectons sa vieillesse.
Mais envers nos hommes d'argent,
C'est un abus d'être indulgent.
Travaillez, etc.

Combien voit-on de gens pour qui
Fut fait le *Panier à salade*,
Se pavaner dans un wisky
Escortés d'une cavalcade!
Lancez, amis, vos traits vengeurs
Sur ces lions, sur ces floueurs.
Travaillez, etc.

Foin de ces versificateurs
Complaisants pour leurs patenôtres,
Louant ce dont ils sont auteurs,
Et sabrant les œuvres des autres.
Pour redresser un pareil tort,
Vous ne sauriez frapper trop fort.
Travaillez, etc.

Dans leurs œuvres que d'écrivains
A la vertu donnent un temple!
Je n'y vois que des discours vains,
S'il manque au précepte l'exemple.
Sur qui parle bien, agit mal,
Epuisez tout votre arsenal.
Travaillez, etc.

On voit les chants de Béranger,
Sans emphase et sans controverse,
De son estrade déranger
Un trône que juillet renverse.
Il fait plus pour la liberté
Que tel orateur si vanté.
Travaillez, etc.

Un favori de la chanson,
De ce titre pour être digne,
Doit vivre gai comme un pinson,
Puis entonnant le chant du cygne,
Partir sans crainte et sans remords,
Pour aller réveiller les morts.
Travaillez, travaillez gais chansonniers, } bis
Mais n'arrivez que les derniers.

CHARTREY.

LE DERNIER CHANT

— 1836 —

AIR connu.

« Je sens que la mort me presse
« Et plane sur mon chevet;
« Ah! qu'une dernière ivresse
« M'enivre au dernier banquet!
« De notre amitié chérie
« J'ai béni le doux lien :
« Avant de quitter la vie,
« Amis, entourez-moi bien.

« J'ai chanté, fils d'Épicure,
« Bacchus, dieu consolateur;
« On me versa toujours pure
« Sa bienfaisante liqueur.
« Ma bouche brûlante prie
« Qu'on lui donne encor sa part:
« Versez! ma coupe est tarie,
« Versez le coup du départ.

« Toi, que ma main défaillante
« Ne peut qu'à peine presser,
« Je vais te quitter : Chère amante,
« Que ce départ va t'oppresser!
« Hélas! sur ma couche oisive
« Le plaisir vient m'abuser,
« Et mon âme fugitive
« Réclame encor ton baiser.

« J'ai modulé sur ma lyre
« Des airs tendres et joyeux;
« Je n'ai point chanté l'empire
« Des tyrans et des faux dieux;
« Ma muse fut tributaire
« De la seule vérité,
« Et mon hymne funéraire
« Célèbre la liberté!... »

Liberté!... ton nom magique
Ranime encor le mourant,
Et sa voix mélancolique
Grandit même en expirant.
Il t'appelle! mais absente,
Tu n'habites plus ces lieux.
Il meurt: et son âme errante
Te va chercher dans les cieux.

ANONYME.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

POLITIQUE A SUIVRE

AIR : Déjà la nuit sombre. (La Fileuse.)

La nuit, d'un coup d'aile,
Répand l'obscurité.
Le gaz étincelle
Et nous rend la clarté ;
A table ! heureux convives,
Que vos mains soient actives
Dans ce charmant gala :
La, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la !
Et vive la folie !
C'est l'heure de jouir;
En faisant chère-lie,
Livrons-nous au plaisir! (*bis*)

Dans ce siècle impie
On dit : Les dieux s'en vont!
C'est une hérésie,
Chez nous ils resteront.
Trinité des vieux âges,
Vous aurez nos hommages
Dans de pieux lanla,
La, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la!
Quand tout est en ruine,
Chez de joyeux mortels,
Comus, Bacchus, Cyprine,
Ont toujours leurs autels!

Des guerres civiles
A tinté le beffroi ;
On a dans nos villes
Jeté des cris d'effroi ;
Laissons ces bruits terribles,
Que des chants plus paisibles
Remplacent ces cris-là.
La, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la!
Formons des barricades,
Mais de tonnes de vin ;
Que le bruit des rasades
Remplace le tocsin !

De la *résistance*
Use un sexe charmant,
Vainquons-le d'avance
Par un doux *mouvement*.
Un *juste-milieu* charme
Tout Français un peu Carme
Qu'amour atriola
La, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la !
Dans nos murs, faisons taire
Les tambours, les clairons,
Ne déclarons la guerre
Qu'à de jeunes tendrons!

Peuples et monarques,
Le temps est accompli ;
Donnez-vous des marques
D'union et d'oubli.
Il est une bannière
Et de vigne et de lierre,
Allons, arborez-la !
La, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la !
Que des refrains bachiques
Circulent dans nos rangs,
Ayons pour chants civiques
Ceux de Roger-Bontems !

ANONYME.

JEAN LAW

— SA CONVERSION —

AIR connu.

Ce parpaillot, pour attirer
Tout l'argent de la France,
Songea d'abord à s'assurer
De notre confiance.
Il fit son abjuration,
La faridondaine, la faridondon ;
Mais le fourbe s'est converti
Biribi
A la façon de Barbari
Mon ami.

— SA MORT —

AIR : Réveillez-vous, belle endormie.

Ci-gît cet Écossais célèbre,
Ce calculateur sans égal,
Qui, par les règles de l'algèbre,
A mis la France à l'hôpital. ANONYME.

LES MARIONNETTES

AIR : A tous les coups l'on gagne (de Chanu).

De Séraphin admirateur,
Dans son métier j'excelle;
Je mets en scène maint acteur
Dont je tiens la ficelle.
J'ai pour cingler les plus mutins,
Le fouet de la satire;
Sautez, sautez, sautez, pantins,
Allons, faites-moi rire.

Intègres Brutus qui rêvez
Les honneurs, la puissance,
Vous vous hissez sur des pavés
Pour dominer la France.
Votre égalité, puritains,
Me cause un fou délire;
Sautez, sautez, sautez, pantins,
Allons, faites-moi rire.

Sur Viesbaden, sur Claremont,
Lançant un œil oblique,
Bons pèlerins vos rapports ont
Sauvé la république.
Grands politiques gilotins
Qui craignez tant l'empire;
Sautez, sautez, sautez, pantins,
Allons faites-moi rire.

Moitié renard, moitié roquet,
En se donnant carrière,
Par trois fois, voyez ce criquet
Ouvrir sa gibecière;
Son dernier tour de Fagotin
A présent doit suffire;
Sautez, sautez, sautez, pantin,
Allons, faites-moi rire.

Suivant un système peu franc,
Fidèles mandataires
Qui, mêlant le rouge et le blanc,
Embrouillez nos affaires;
Le pays, armé de scrutins,
Bientôt viendra vous dire:
Sautez, sautez, sautez, pantins,
Allons faites-moi rire.

Satanas est parfois plaisant
Lorsqu'il tient sous sa patte
Maint journaliste malfaisant,
Maint ultra-démocrate;
Il leur dit, quand ses diablotins
Tiennent la poêle à friro:
Sautez, sautez, sautez, pantins,
Allons faites-moi rire.

LESUEUR.

LE PRÉSENT ET LE PASSÉ

AIR : Pardonnez à mes cheveux blancs (Mareillac).

Ce siècle, hélas! de fortune est avide,
L'intérêt seul a des adorateurs;
L'homme sans frein dans son âme cupide,
Pour amasser, change et corrompt les mœurs.
Parents, amis, probité, bienfaisance,
Tout de son cœur par l'or est effacé.
Pour retrouver l'honneur, la conscience,
Ah! faut-il donc remonter au passé!

L'esprit partout a droit de préséance:
Il brille en chaire, à la chambre, au barreau;
Sous les pompons il éteint la science,
De la mansarde il se glisse au château.
Nos écrivains que le vrai beau renie,
Sont satisfaits d'un ouvrage esquissé:
Pour retrouver des hommes de génie,
Ah! faut-il donc remonter au passé!

Les Fénelons, les Belzunces, sont rares
Pour consoler le pauvre et l'affligé;
De charité nos prélats sont avares,
Un fol orgueil anime le clergé.
Jamais Jésus ne brigua la puissance,
Aucun factum par lui ne fut lancé:
Pour retrouver la sainte tolérance,
Ah! faut-il donc remonter au passé!

De Melpomène, en émoi, l'œil se mouille
Au souvenir de Talma, de Le Kain;
Son sceptre d'or n'est plus qu'une quenouille
Qu'agite encore une fébrile main;
La passion, la terreur, sont muettes
Et la pitié n'a plus qu'un ton glacé:
Pour retrouver ses dignes interprètes,
Ah! faut-il donc remonter au passé!

Chez le Français est inné le courage,
Quelques lauriers ne le satisfont pas;
Son cœur bondit sous le poids d'un outrage,
Il a besoin de signaler son bras.
Attente vaine! une paix dissolvante,
Rouille le fer aux mains de l'offensé;
Pour retrouver une gloire éclatante,
Ah! faut-il donc remonter au passé!

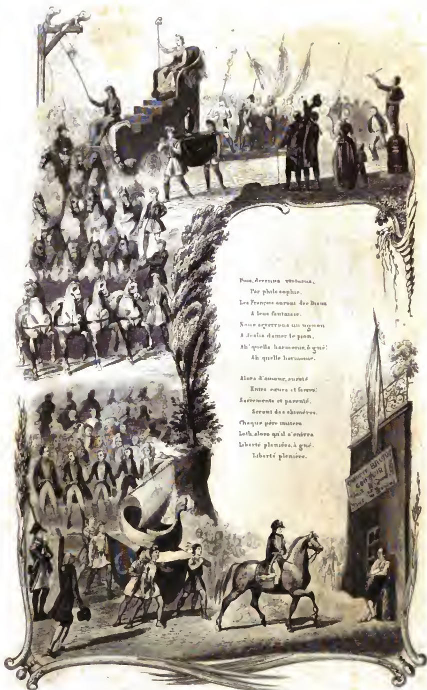
Noble cité, capitale du monde,
Rassure-toi!... Pour calmer tes regrets,
Une jeunesse active te seconde,
Elle s'attèle au timon du progrès;
Déjà le char évitant les ornières
Sur le chemin bien loin s'est avancé:
Nous le verrons s'affranchir des barrières
Et le présent vaudra bien le passé.

ANONYME.

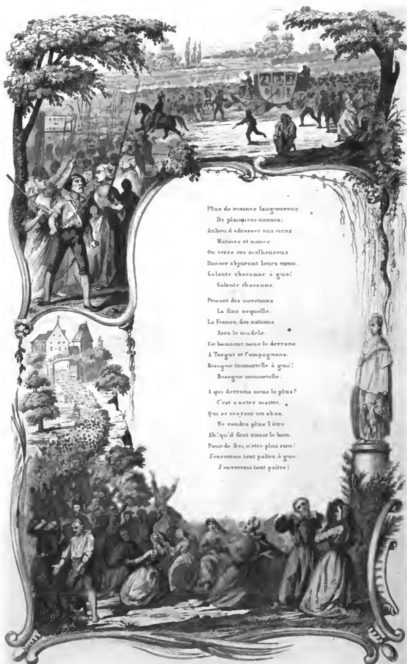

PROPHÉTIE TURGOTINE.
Vivent tous nos beaux esprits
Encyclopédistes
Du bonheur français épris,
Grands économistes.
Par leurs soins, au temps d'Adam,
Nous reviendrons, c'est leur plan.
Momus les assiste, ô gué!
Momus les assiste.
Ce n'est pas de nos bouquins
Que vient leur science
En eux, ces fiers paladins
Ont la sapience.
Les Colbert et les Sully
Nous paraissent grands, mais fi!
Ce n'est qu'ignorance, ô gué!
Ce n'est qu'ignorance.
FINANCES


On verra tous les états
Entre eux se confondre;
Les pauvres, sur leurs grabats,
Ne plus se morfondre.
Des biens on fera des lots
Qui rendront les gens égaux.
Le bel œuf à pondre, ô gué!
Le bel œuf à pondre.

Du même pas, marcheront
Noblesse et roture.
Les Français retourneront
Au droit de nature.
Adieu Parlements et Lois,
Adieu Ducs, Princes et Rois.
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure.


Puis, devenus vertueux,
Par philosophie,
Les Français auront des Dieux
À leur fantaisie.
Nous reverrons un ognon
À Jésus damer le pion,
Ah! quelle harmonie, ô gué!
Ah! quelle harmonie.

Alors d'amour, sureté
Entre sœurs et frères;
Sacrements et parenté,
Seront des chimères.
Chaque père imitera
Loth, alors qu'il s'enivra
Liberté plénière, à gué.
Liberté plénière.



Plus de moines langoureux
  De plaintives nonnes;
Au lieu d'adresser aux cieux
  Matines et nones
On verra ces malheureux
Danser abjurant leurs vœux.
Galante chaconne ô gué!
  Galante chaconne.

Prenant des novations
  La fine séquelle,
La France, des nations
  Sera le modèle.
Cet honneur, nous le devrons
A Turgot et Compagnons.
Besogne immortelle ô gué!
  Besogne immortelle.

A qui devrons nous le plus?
  C'est à notre maître,
Qui se croyant un abus,
  Ne voudra plus l'être.
Ah! qu'il faut aimer le bien,
Pour de Roi, n'être plus rien!
J'enverrais tout paître, ô gué!
  J'enverrais tout paître!

CHANSON DES NOTABLES

— 1797 —

AIR : Jardinier, ne vois-tu pas.

Un grand voulut prouver que
La France est dans Versaille;
Qu'il faut faire la banque-
Route, et que le tiers n'est que
Canaille. (*ter*)

Souvré rit, et répliqua :
Si ce tiers est canaille,
Par fierté nous n'avons qu'a
Payer tout pour lui jusqu'à
La taille. (*ter*)

Oui, ménageons ce tiers-là,
Ajoute un des notables;
Sinon chez nous il viendra
Se chauffer et dîner à
Nos tables. (*ter*)

CAILLY, père.

LE PATRIOTE BUTEUX

OUVRIER DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE

A L'OCCASION DE LA RÉVOLUTION

— 1830 —

AIR : Faut de la vertu, pas trop n'en faut, etc.

J'somm's à présent libres, morgué!
J'allons êtr' pus heureux, pus gai! (*bis*)

D'Mangin nous n'craignons pus les niches;
L'beau sex' ne s'ra pus en émoi;
Pus d'muselièr's à nos caniches;
Y vont trotter comm' vous et moi.
J'somm's, etc.

Adieu gendarm's et sergents d'ville;
Vous pouvez rentrer dans l'civil;
Sachez que dans eun' guerr' civile,
N'faut pas toujours être incivil.
J'somm's, etc.

J'ai su désarmer pus d'un posse
Qui voulait jouer du mousqueton;
Aux coups d'feu, ferme à la riposse,
J'répondais par des coups d'bâton!
J'somm's, etc.

J'ai bourré de mainte cartouche
Le fusil qu'j'avais empoigné;
Et, quand Jérom' me criait : Touche!... *
J'touchais l'*zécriviss'* ** dans l'saigné.
J'somm's, etc.

J'suis farceur : dans les Tuileries,
J'ai fait le roi, foi de Buteux :
Y fallait voir tout's mes sing'ries!
Su l'trôn' j'ai placé mon pé.... ***.
J'somm's, etc.

Not' commandant polytechnique
Nous disait avec fermeté;
« Point de pillage!... » Mais bernique!
J'ai bu le vin d'sa majesté,
J'somm's, etc.

Quoi qu'en dis'nt des visag's ben ternes
Qui veul'nt su nous fair' des propos,
Nous n'avons détruit qu'des... lanternes,
Nous n'avons pendu qu'des... drapeaux.
J'somm's, etc.

Si, pour se mettre pus à l'aise,
Nos voisins vienn'nt su l'sol natal,
Nous leu chant'rons *la Marseillaise*,
Avec accompagn'ment d'brutal ****.
J'somm's, etc.

D'Orléans va-t-êtr' not' pilote :
Notr' barqu' march'ra z'avec succès.
Ce n's'ra pas le roi d'la calotte.
Ce sera *le roi des Français*.
J'somm's, etc.

Pour m'engager dans *la mobile*,
J'avais quitté vest', tablier :
Licencié!... Ça m'a r'mué la bile,
Mais d'puis j'chantons à l'atelier;

J'somm's à présent libre, morgué!
J'allons êtr' pus heureux, pus gai! *bis*

ANONYME.

* Vise. — ** Les Suisses. — *** Mot illisible dans le manuscrit. — **** Canon.

AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA

Air : Ma belle est la belle des belles.

Que de gens dont l'âme inféconde
Semble arrêtée à chaque pas!
La fortune en vain les seconde,
Aux succès ils n'atteindront pas.
Mais qu'un homme ardent à l'ouvrage,
Suive l'élan qu'il inspira,
On peut lui répéter : Courage !
Aide-toi, le ciel t'aidera.

Un des princes de la science
L'a dit, le génie est, pour nous,
L'aptitude à la patience,
La patience aux fruits bien doux.
La bravoure occupe l'histoire,
La peur dans l'oubli périra,
L'audace enfante la victoire :
Aide-toi, le ciel t'aidera.

Débile époux d'humeur jalouse,
Un patriarche des vieux temps
N'espérait plus que son épouse
Le rendît père après cent ans.
Un beau matin le destin change,
Un garçon est né de Sara ;
Mais ce fut grâce à son bon ange :
Aide-toi, le ciel t'aidera.

Toi que sans cesse un rien dégoûte,
Qu'un rien aussi fait trébucher;
Vois l'eau qui tombe goutte à goutte
Percer à la fin le rocher.
Un soldat au grade suprême
Avec le temps s'élèvera ;
Il s'agit d'arriver quand même :
Aide-toi, le ciel t'aidera.

Adolescent qui d'une belle
Prétends conquérir la faveur,
Plus à tes vœux elle est rebelle,
Plus doit redoubler ta ferveur.
Des voluptés le tabernacle
Demain, peut-être, s'ouvrira ;
« Gusman ne connut point d'obstacle : »
Aide-toi, le ciel t'aidera.

Tu pars, enfant de la Savoie,
Chargés d'adieux attendrissants ;
Une mère à Paris t'envoie
Pour aider l'hiver de ses ans.
Prends ta marmotte et ta musette,
L'humanité te soutiendra ;
Le travail grossit la recette :
Aide-toi, le ciel t'aidera.

Des lettres ce fils tributaire,
Riche en savoir, pauvre en métal,
Rempli de l'ardeur qui l'altère,
A quitté le foyer natal.
Bravant tout présage sinistre,
Par l'éloquence il grandira ;
Un jour il est premier ministre :
Aide-toi, le ciel t'aidera.

Albert-Montémont.

LE MINISTRE EN 1774

Air du pas redoublé

On rit d'un ministre bourgeois
Que chacun abandonne,
Pour n'avoir, dans tous ses emplois,
Fait plaisir à personne :
Je crois que c'est injustement
Que si fort on le fronde,
Car il va faire en s'en allant
Plaisir à tout le monde.

Mém. de Bachaumont.

L'ABBÉ TERRAY

— 1774 —

Grâce au bon roi qui règne en France,
Nous allons voir la poule au pot !
Cette poule c'est la finance
Que plumera le bon Turgot.
Pour cuire cette chair maudite,
Il faut la grève pour marmite
Et l'abbé Terray pour fagot.

Anonyme.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LE PAPETIER

Air de la p'tit' Margot (Doche).

Selon mes vœux, dans le public je perce;
Mon étalage éblouit le quartier;
Venez en foule étrenner mon commerce :
Entrez, entrez, chalands du papetier.

Sans mesurer les autres à mon aune,
J'ai du papier dans les prix les meilleurs;
J'en ai du blanc, du noir, du gris, du jaune;
Enfin j'en ai de toutes les couleurs.

Pour l'écrivain j'ai du papier des *Vosges*;
Au commerçant j'offre de l'*Annonay*;
Mon *Angoulême* attire maints éloges;
Pour le joueur j'ai le *filigrané*.

Solliciteurs, achetez mon *tellière*,
Dont l'amplitude orne mon entrepôt;
Gens qui tracez l'épître familière,
J'ai la *coquille* et la *cloche* et le *pot*.

Mon papier *vert*, symbole d'espérance,
Je le détaille aux bons adolescents;
Pour le *doré*, je dois de préférence
Le dérouler aux yeux des courtisans.

A la beauté j'offre mon papier *rose*;
Mon *grand-raisin*, au ministériel;
Mon papier *brun* sied au penseur morose;
Le *mécanique* est pour l'industriel.

J'ai du *vélin* pour l'adroit diplomate;
J'ai du *joseph* pour le mari trompé;
J'ai du *carton* pour le lourd automate,
Et du *collé* pour le dupeur dupé.

Pour les Rubens j'ai du papier de *Chine*;
J'ai le *glacé* pour les tristes goutteux:
J'ai du *satin* pour l'homme à souple échine;
Et du *coton* pour les appas douteux.

Mon papier *bleu* rit aux fils du Parnasse;
Dans les comptoirs va mon papier *morbré*;
Mon *jésus* plaît aux disciples d'Ignace,
Et pour le fou j'ai du papier *timbré*.

Républicain, ami du papier *rouge*,
Mon atelier en a suivant tes goûts;
Pour certains lieux comme il faut que l'on bouge,
Emporte aussi mon papier le plus *doux*.

Dans ma maison de tous papiers fournie,
Au gré toujours de la mode et de l'art,
J'ai du *laurier* pour l'enfant du génie;
Pour le buveur j'ai du papier *brouillard*.

A l'usurier, au ladre sec et blême,
Mon fonds reserve un vieux papier *mâché*;
Mon papier *pâle* est pour l'homme à problème;
Et mon *gris-terne* est pour le débauché.

Mon papier *mort*, où j'écrirais l'offense,
Est recherché des suppôts de Thémis;
Et l'*écolier*, que je vends pour l'enfance,
Convient encore à plus d'un fier commis.

Mon papier *lisse* est propre au saltimbanque;
Mon papier *fin*, à l'esprit ingénu;
Pour le milord j'ai du papier de *bonque*;
Et du *lavé*, pour l'heureux parvenu.

Aux Pomarés j'offre un *papier-vignette*;
A la comtesse, un *papier à blason*;
Mon *colombier* est cher à la brunette;
Et mon *gris-pomme*, à l'espiègle Suzon.

J'ai du *soyeux*, propice à la vieillotte,
Qui du blondin guette encore un coup d'œil;
Aux lionceaux j'offre le *papillote*;
Aux affligés je vends du *papier-deuil*.

Pour le macaire à double contenance
Mon magasin tient du *papier-volant*;
J'ai du *réglé* pour les gens de finance;
Et du *mollet* pour le mince talent.

Pour le monarque, esclave de la règle,
J'ai la *couronne*, en riche assortiment;
Au preux guerrier je livre le *grand-aigle*;
Et le *poulet* au langoureux amant.

J'ai de l'*écu* pour le millionnaire;
J'ai du *carré* pour le braque en éveil;
Et pour la presse, ou libre ou mercenaire,
J'ai du *grand-monde* ou du *papier-soleil*.

Enfin, Messieurs, mon atelier possède
Papier qui fait aller vite en chemin,
Papier-monnoie, a qui la vertu cède;
Et pour la gloire, un brillant *parchemin*.

Accourez donc, jeunes, vieux et fillettes,
Sages et foux, barbouilleurs et croupiers :
Venez chez moi terminer vos emplettes,
Et vous serez au mieux *dans mes papiers*.

Selon mes vœux, dans le public je perce;
Mon étalage éblouit le quartier :
Venez en foule étrenner mon commerce :
Entrez, entrez, chalands du papetier.

ALBERT-MONTÉMONT.

IL FAUT FAIRE ALLER LE COMMERCE

AIR : Et voilà comme tout s'arrange.

Qu'ils sont heureux ces esprits forts,
Qui par audace et par faconde
Obtiennent, sans beaucoup d'efforts,
D'immenses succès dans le monde!
Mais moi, malheureux chansonnier,
En attendant qu'un jour je perce,
Tout en vidant mon encrier,
J'use des rames de papier :
Il faut faire aller le commerce!

Français, il faut bien y songer,
Nos collisions politiques
Mettent les marchands en danger,
En faisant fermer leurs boutiques :
De nos démêlés attristants
Le souvenir seul les renverse ;
Soyons sages, il en est temps.
Tâchons d'être heureux et contents :
Il faut faire aller le commerce!

Messieurs, vous n'avez pas compris
Qu'avec votre barbe soyeuse,
Les rasoirs baisseraient de prix,
Malgré leur trempe merveilleuse ;
Vous, dont l'âme est bonne, dit-on,
Aux barbiers que ça bouleverse,
Rendez votre inculte menton ;
Qu'importe la mode et le ton :
Il faut faire aller le commerce!

L'industrie a remplacé l'art,
La preuve nous en est acquise.
Qu'est-ce qu'un théâtre? un bazar
Où l'on cote la marchandise ;
D'avance on achète un succès
Aux auteurs d'espèce diverse ;
Pour encourager ces essais,
Courons au Théâtre Français :
Il faut faire aller le commerce !

La soirie était en danger,
Ministres, qu'il vous en souvienne,
Lorsque vous vîntes soulager
Les rubaniers de Saint-Étienne :
En dépit de tous les cancans
Que fait votre partie adverse,
A vos amis, vos partisans,
Ne ménagez pas les rubans :
Il faut faire aller le commerce!

Ne serons-nous jamais touchés
De l'état de nos vins en France?
Puisqu'ils manquent de débouchés,
Manquons aussi de tempérance ;
Arrière la sobriété ! ! !
Mettons tous nos pièces en perce,
Et buvons à satiété,
Ne fût-ce que par charité :
Il faut faire aller le commerce!

Amants surannés, entre nous,
Ne calculez plus près des belles ;
Lorsqu'elles ont pitié de vous,
Serez-vous sans pitié pour elles?
Ne marchandez pas les amours,
Que déjà votre âge disperse,
Les temps sont bien durs de nos jours,
Payez, Messieurs, payez toujours :
Il faut faire aller le commerce!

Faisons du feu dans les chaleurs,
En plein jour brûlons nos bougies,
L'hiver couronnons-nous de fleurs
Et vivons au sein des orgies!
Aux chiens faisons manger du bœuf,
Et quand bien même il pleut à verse,
Mettons notre habit pur Elbeuf,
Ainsi que notre chapeau neuf :
Il faut faire aller le commerce!

EUGÈNE DÉSAUGIERS.

LA PUCE

AIR des Hirondelles, de Félicien David.

Sautille, vive puce,
De Lisette sur moi ;
Avec ta fine astuce,
Que ton petit bec suce
Sans effroi, sans effroi, sans effroi.

Sautille, gracieuse,
Semblable au dieu d'amour ;
Comme mon amoureuse,
Ne quitte pas, polkeuse,
Mon séjour, mon séjour, mon séjour.

Sautille!... J'examine
Ton dard perçant et noir,
Qui, si je te lutine,
Sait percer ma poitrine
Chaque soir, chaque soir, chaque soir.

ANONYME



LA GAMELLE PATRIOTIQUE

Savez-vous pourquoi mes amis,
Nous sommes tous si réjouis ?
C'est qu'un repas n'est bon
Qu'apprêté sans façon.
Mangeons à la gamelle
Vive le son, &c.
Mangeons à la gamelle
Vive le son du chaudron.

Point de froideur point de hauteur
L'amitié fait le bonheur :
Non, sans fraternité,
Il n'est point de gaîté.
Mangeons à la gamelle
Vive le son, etc.

Nous faisons si des bons repas,
On y veut rire, on ne peut pas.
Le mets le plus friand,
Dans un vase brillant
Ne vaut pas la gamelle
Vive le son, etc.

Vous qui bâillez dans vos palais
Où le plaisir n'entra jamais
Pour vivre sans soucis,
Il faut venir ici,
Manger à la gamelle
Vive le son, etc.

On s'affoiblit dans le repos,
Quand on travaille on est dispos
Que nous sert un grand cœur,
Sans la mâle vigueur
Qu'on gagne à la gamelle
Vive le son etc.



Savez-vous pourquoi les Romains
Ont subjugué tous les humains?
Amis, n'en doutez pas,
C'est que ces fiers soldats
Mangeaient à la gamelle.
Vive le son, etc.

Ces Carthaginois si lurons
A Capoue ont fait les capons
S'ils ont été vaincus
C'est qu'ils ne daignaient plus
Manger à la gamelle.
Vive le son, etc.

Bientôt les brigands couronnés,
Mourans de faim, proscrits, bernés,
Vont envier l'état
Du plus pauvre soldat
Qui mange à la gamelle.
Vive le son, etc.

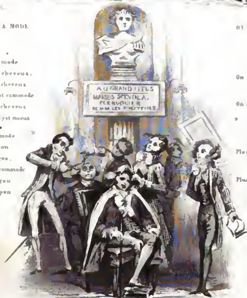
Ah! s'ils avaient le sens commun
Tous les peuples en feraient qu'un:
Loin de s'entr'égorger,
Ils viendraient tous manger
A la même gamelle.
Vive le son, etc.

Amis, terminons ces couplets
Par le serment des bons Français.
Jurons tous mes amis,
D'être toujours unis.
Vive la république!
Vive le son, &c.
Vive la république!
Vive le son du canon.



GRACE À LA MODE OU LA SANS GÊNE

[illegible]



Grace à la mode
On n'a plus d'cheveux,
On n'a plus d'cheveux
Ah! qu'c'est commode
On n'a plus d'cheveux
On dit qu'c'est mieux

Grace à la mode
On va sans façon
On va sans façon,
Ah! qu'c'est commode
On va sans façon
Et sans jupon

Grace à la mode
On n'a plus d'fichu *bis*
Ah! qu'c'est commode
On n'a plus d'fichu
Tout est déchu

Grace à la mode
Plus d'poche au vêt'ment *bis*
Ah! qu'c'est commode
Plus d'poche au vêt'ment
Et plus d'argent

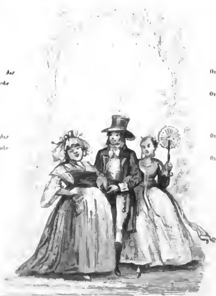


Grace a la mode,
On n'a plus d'corset *bis*
Ah! qu'c'est commode
On n'a plus d'corset
C'est plus tôt fait.

Grace a la mode
Un' chemis' suffit *bis*
Ah! qu'c'est commode
Un' chemis' suffit
C'est tout profit.

Grace a la mode
On n'a qu'un vêt'ment *bis*
Ah! qu'c'est commode
On n'a qu'un vêt'ment
Qu'est transparent.

Grace a la mode
On n'a rien d'cache *bis*
Ah! qu'c'est commode
On n'a rien d'cache
J'en suis fache



SI LE ROI-Z-EN AVAIT CONNAISSANCE

DOLÉANCES D'UN MEURT-DE-FAIM

— MAI 1829 —

Le pain du peuple est une chose sacrée.

AIR du vaudeville de la Partie fine.

L'autr' jour j'n'avions qu'vingt sous et demi,
Je m'dispose à cliquer les vivres ;
Chez l'boulanger j'dis: Mon ami,
R'pass'-moi-z-un de tes pains d'quatr' livres.
Cadet, qui m'répond d'un air doux :
Donne encor deux yards de finance.
— Quoi! l'pain-z-est à vingt-et-un sous?
J'en ai l'ventre tout sens d'ssus d'ssous :
Si l'roi-z-en avait connaissance !

J'ai lu queuqu'part qu'un pauvr' Romain
(J'parlons des Romains d'l'Italie)
Était content d'avoir du pain,
Puis d'voir jouer la comédie.
Bernique au spectacle, mes goûts
Sont d'abord de garnir ma panse...
Quoi! l'pain-z-est à vingt-et-un sous?
J'en ai l'ventre tout sens d'ssus d'ssous:
Si l'roi-z-en avait connaissance !

Depuis quarante ans, mais en vain,
Chacun d'l'abondanc' nous régale;
On nous promet plus d'beurr' que d'pain
Quand nous somm's pincés d'la fringale.
Pisque l'beurre est fondu pour nous,
Qu'on nous vend' moins chér' l'autr' pitance.
Quoi! l'pain-z-est à vingt-et-un sous!
J'en ai l'ventre tout sens d'ssus d'ssous:
Si l'roi-z-en avait connaissance !

J'tirons la langu' chaque matin
Depuis lundi jusqu'à dimanche,
Quand les ceux qu'ont du *parchemin*
Ont chacun du pain su la planche.
Encor si, pour joindr' les deux bouts,
J'avions les rest's d'une excellence !...
Quoi! l'pain-z-est à vingt-et-un sous?
J'en ai l'ventre tout sens d'ssus d'ssous:
Si l'roi-z-en avait connaissance !

Ministr's responsab's-z-il est temps
De mieux gouverner la boutique;
Mettez-nous queuqu'chos' sous les dents,
Ne fût-ce qu'du *pain mecanique.*
Ventre affamé, vous l'savez tous,
N'a pas d'oreill's pour l'abstinence.
Quoi! l'pain-z-est à vingt-et-un sous?
J'en ai l'ventre tout sens d'ssus d'ssous:
Si l'roi-z-en avait connaissance !

BONAVENTURE CARÊME.

LES COIFFURES A LA GRECQUE

(1773)

AIR du temps.

On ne peut sans réflexion
Envisager notre coiffure.
N'est-ce pas sans compassion
Détruire l'aimable nature?
Petite tête et gros toupet;
De trois cheveux faire un paquet:
Petit minois et grand bonnet ;
  Et voilà la grecque.
Cheveux d'emprunt, coiffure au parfait,
Voilà la grecque et son portrait.

Thémire a de faibles couleurs ;
Il ne lui faut que rubans roses,
Du blanc, du rouge, des odeurs,
Et dans peu de jours autres choses.
Sophie est jolie en toquet,
Mais il lui faut le haut bonnet,
Triples friseurs, vide gousset,
  Et voilà la grecque;
Riche tête et pauvre jupon,
Voilà la grecque tout du long.

Et les servantes du château,
Pour avoir des grâces nouvelles,
Portent sur leur tête un chapeau
Et des guirlandes des plus belles.
Robes d'hiver dans le printemps,
Beaux souliers, boucles de six blancs,
Des bas repris de l'ancien temps,
  Et voilà la grecque;
Cheveux d'emprunt, coiffure au parfait,
Voilà la grecque et son portrait.

Le Père LAJOIE,
Successeur de Duchemin, chanteur des rues.

LES POTS CASSÉS

Air : Hai povero calpigi; ou : On dit que je suis sans malice.

Henri, ce *roi de la canaille*,
Désirait voir une volaille
Au pot de ses bons paysans :
Alors, c'était là le bon temps !
Hélas ! depuis ce diable à quatre,
Comme il nous fallut en rabattre !
Nos pots sont à peine graissés,
Et bien souvent ils sont cassés.

Autrefois, quand les janissaires
N'étaient pas contents des affaires,
Ils mettaient sens dessus dessous
Les pots qui cuisaient leurs ragoûts :
En un instant étaient détruites
Petites et grandes marmites ;
Et puis, leurs maîtres renversés
Payaient alors les pots cassés.

Le pot de fer au pot de terre
Vient dire un jour : « Voyageons, frère ! »
Lors côte à côte, nos amis
Cheminèrent dans le pays :
Après vingt chocs, vingt maladresses,
L'un des deux pots fut mis en pièces :
Qui hante celui haut placé,
A le destin du pot cassé !

Perrette, d'un air de conquête,
Trottait, pot au lait sur la tête,
Quand un chasseur, au coin d'un bois,
Voit giboyer notre minois ;
Il fit tant que le pot d'argile
Comme Perrette fut fragile :
Le tendron revint tout froissé
Et paya cher son pot cassé.

On cassa le bon Louis-seize,
On a cassé quatre-vingt-treize,
On cassa l'aigle d'Austerlitz ;
On vient de casser Charles-dix.
Comme un pot, un verre, une tasse,
Les grands sont sujets à la casse :
Hélas ! quand ils sont fracassés,
Il faut payer les pots cassés !

ANONYME.

LES POINTS SUR LES I

Air : Eh ! ma mère, est-c' que j' sais ça.

Adrien, novice encore,
Bien qu'âgé de dix-huit ans,
A la dégourdie Anglaure
Peignait mal ses sentiments :
Vous vous troublez, dit la dame,
Remettez-vous, jeune ami :
Pour bien convaincre une femme
On met les *points sur les i*.

Les plénipotentiaires
De chaque gouvernement
Loin de finir les affaires
Les éternisent souvent.
Diplomates, vos paroles
Sont de l'embrouillamini :
Pour Dieu ! dans vos protocoles
Mettez les *points sur les i*.

Quand céderez-vous, Françoise,
A mon amoureux transport ?
— Jean-Jean, l'amour est sournoise,
Je ne le sais pas-t-encor !
— Pas-t-encor ! ne vous déplaise
Jamè ne sé dit ainsi :
Point-z-encore est plus françése :
Mettez les *points sur les i*.

Certain poëte, à la brune,
A trouvé, sans trop chercher,
Un i formé par la lune.
Sur la pointe d'un clocher.
Qui le croirait ? nos classiques
De cette trouvaille ont ri...
Laissons donc nos romantiques
Mettre les *points sur les i*.

Vadé, traversant la halle,
Est entrepris par Bonbec :
Prompt à renvoyer la balle,
Il lui cloue ainsi le bec :
« Commère, baisse tes manches,
« Tu vas t'échauffer ici ;
« Tu mets les poings sur tes hanches,
« Mets donc les *points sur les i*.

Faute d'un point, le proverbe
Dit que le meunier Martin
Perdit, en allant à l'herbe,
L'âne, espoir de son moulin.
De crainte d'un sort semblable,
Sachons, dans ce monde-ci,
En affaire, au lit, à table,
Mettre les *points sur les i*.

ANONYME.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5

ROMANCE DU COMTE ORRY

AIR : *Les fillettes au village* (H. Delamarre).

Vos maris, en Palestine,
Sont les soutiens de la foi ;
Pour leur croyance divine
Les belles n'ont plus d'effroi ;
Et sultane, et pélerine,
Ils soumettront tout, je croi... (*bis*)
Vos maris, en Palestine,
Sont les soutiens de la foi.

Du grand soudan de Syrie
Ils ont pris tout le sérail...
Voulant par une œuvre pie,
Les convertir en détail.
Ils y restent, j'imagine,
Par zèle pour notre loi... (*bis*)
Vos maris, en Palestine,
Sont les soutiens de la foi.

E. SCRIBE ET DELESTRE-POIRSON.

LE COMTE ORRY

Sur l'air de *ma tante Urlurette.*

Le comte Orry, nous dit-on,
Était un noble luron,
Du plaisir tenant bon compte :
Ah ! quel *comte!* (*bis*)
Ah ! quel joyeux *conte!*

A sa table il admettait
Chaque moine qui jeunait,
Et ceux qui mouraient de honte :
Ah ! quel *comte!*
Ah ! quel joyeux *conte!*

Le vin manquait-il, soudain
Il disait, le verre en main :
Je défends qu'on en remonte :
Ah ! quel *comte!*
Ah ! quel joyeux *conte!*

On raconte qu'il faisait
Plus d'un tour de gobelet :
Il eût vaincu *monsieur Comte!*
Ah ! quel *comte!*
Ah ! quel joyeux *conte!*

Dans ses bois, tous les matins,
Pour égorger trente daims
Sa main était toujours prompte.
Ah ! quel *comte!*
Ah ! quel joyeux *conte!*

Sous l'habit de pèlerin,
Il fit plus d'un orphelin :
Sa femme en dressa le compte :
Ah ! quel *comte!*
Ah ! quel joyeux *conte!*

Le blason l'occupait peu ;
Quelquefois au coin du feu
Il riait de maint vicomte :
Ah ! quel *comte!*
Ah ! quel joyeux *conte!*

Chez dix tendrons, chaque nuit,
En faisant le gai déduit,
Il n'eut jamais de mécompte :
Ah ! quel *comte!*
Ah ! quel joyeux *conte!*

Au jeu notre bon vivant
Sut s'endetter très-souvent ;
Mais il solda chaque compte :
Ah ! quel *comte!*
Ah ! quel joyeux *conte!*

Il mourut !... et chacun dit,
En lisant ce vrai récit,
Fait dans la forme du conte :
Ah ! quel *comte!*
Ah ! quel joyeux *conte!*

ANONYME.

IL FAUT ÊTRE AIMABLE

AIR *de la Jeune hôtesse.*

Lisis avait de la jeunesse,
De l'esprit, de la politesse :
Les belles qu'il savait charmer
Lui disaient d'un air agréable :
Lisis, Lisis, il faut savoir aimer,
Tandis qu'on est aimable.

Mais la triste philosophie
Devient la règle de sa vie :
Il craint de se laisser charmer
Et fuit tout objet agréable ;
Celui, celui qui ne veut pas aimer,
N'est pas longtemps aimable.

Indifférent dans sa jeunesse,
Lisis aima dans sa vieillesse ;
Mais celle qui sut le charmer
Ne peut le trouver agréable :
Lisis, Lisis, il n'est plus temps d'aimer
Quand on n'est plus aimable.

CARBON FLINS.

LES VIVANTS DU VIEUX TEMPS

AIR de la fête du village voisin.

Mes bons amis, dans le siècle où nous sommes,
On rit trop peu : c'est un tort que l'on a.
Dans le vieux temps on faisait mieux que ça ;
En bons vivants vivaient les hommes.
Un simple refrain
Les mettait en train
Et jamais de vin
N'étant économes ;
Dans leur rouge bord,
Ils s'en versaient fort ;
Pour narguer le sort
Ils buvaient jusqu'à mort.
Toujours gais et contents
Et toujours verts galants,
Voilà les vivants,
Les vivants du vieux temps.

Chaque curé prenait au presbytère
Pour le servir, jeune fille au teint frais;
Pour son doux maître elle était aux aguets
Et jour et nuit prête à tout faire.
Vivant en commun,
N'en faisant plus qu'un,
Et si parfois l'un
Se mettait en colère,
Pour rester d'accord,
Avouant son tort,
Ils s'aimaient plus fort,
Et se pressaient à mort.
Toujours gais et contents,
Et toujours verts galants,
Voilà les vivants,
Les vivants du vieux temps.

Dans ce temps-là qu'à bon titre l'on vante,
Les médecins étaient plus entendus;
Chez leurs clients quand ils s'étaient rendus,
Pour en chasser l'humeur peccante,
Il fallait les voir,
Du matin au soir,
A coup de clisoir,
Méthode compétente,
Pour laver d'abord,
Après purgeant fort,
Les purgeant encor,
Ils les purgeaient à mort.
Toujours gais et contents,
Et toujours verts galants,
Voilà les vivants,
Les vivants du vieux temps.

Ne croyez pas ici que je divague,
Les orateurs valaient ceux d'à présent,
Quand ils allaient siéger au parlement,
Ce temple construit pour la blague ;
Dans de longs discours,
Comme de nos jours,
Ils disaient toujours ;
Nous n'aimons pas le vague.
Et dans leurs transport,
Ils blaguaient bien fort,
Reblaguant encor,
Ils blaguaient jusqu'à mort.
Toujours gais et contents,
Et toujours verts galants,
Voilà les vivants,
Les vivants du vieux temps

Si je voulais, ma lanterne magique
Vous ferait voir gens de tous les états,
Petits et grands, jusqu'à des potentats,
Et même aussi la république.
Il me suffirait
D'aiguiser un trait,
Et puis d'un seul trait...
Mais quittons la critique.
Un plus doux essor
M'entraîne d'abord,
Vers mon rouge bord,
Pour trinquer jusqu'à mort.
Toujours gais et contents,
Et toujours bons enfants,
Soyons bons vivants,
Ainsi qu'au bon vieux temps.

TOIRAC.

LE VIN DE SURESNE

AIR : Un chanoine de l'Auxerrois.

Le ciel même créa ce vin
Et l'on méconnaîtrait en vain
Sa vertu souveraine :
Au goût il est vif et piquant ;
Il guérit en moins d'un instant,
Vapeurs, goutte et migraine :
S'il trouble parfois le cerveau,
La Seine baigne ce côteau ;
Bienfait nouveau !
Le ciel plaça l'eau
Près du vin de Suresne.

ANONYME.



LE COMTE ORRY

Le Comte Orry disait pour s'égayer
Qu'il voulait prendre le couvent de Farmoutier,
Pour plaire aux nonnes et pour les désennuyer.

Ce Comte Orry, chatelain rédouté,
Après la chasse, n'aimait rien que la gaîté,
Que la bombance, les combats et la beauté.

Hola! mon page, venez me conseiller
L'amour me berce, et je ne puis sommeiller.
Comment m'y prendre pour dans ce couvent entrer?

Sire, il faut prendre quatorze chevaliers,
Et tous en nonnes il vous les faut habiller,
Puis à nuit close, à la porte aller heurter.









Orry va prendre quatorze Chevaliers :
Et tous, en nonnes, Orry les fait habiller.
Puis, à nuit close, à la porte ils vont heurter.

— Holà ! qui frappe, qui mène un si grand bruit ?
— Ce sont des nonnes, et qui ne vont que de nuit,
Qui sont en crainte de ce maudit Comte Orry.

Survient l'abbesse, les yeux tout endormis..
— Soyez, mesdames, bien venues en ce logis
Mais comment faire ? où trouver quatorze lits ?

Chaque nonnette, d'un cœur vraiment chrétien,
Aux etrangeres offre la moitié du sien
Soit dit l'abbesse, Sœur Colette aura le mien.







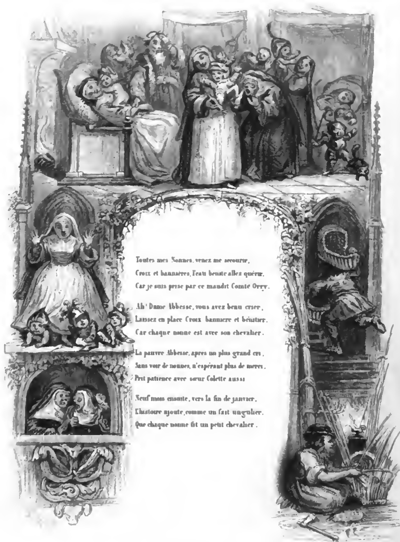
La Sœur Colette, c'était le Comte Orry.
Qui, pour l'abbesse, d'amour ayant appétit,
Dans sa peau grille de trouver la pie au nid.

Fraiche, dodue, œil noir et blanches dents,
Gentil corsage, peau d'hermine et pieds d'enfans,
La dame abbesse ne comptait pas vingt cinq ans.

Au lit ensemble, tous les deux bien pressés ..
Ah! dit l'abbesse, ciel, comme vous m'embrassez!
-Vrai Dieu, Madame! peut-on vous aimer assez?

-Ah! sœur Colette, qu'avez bien le cœur bon!..
Mais, sœur Colette, qu'avez bien rude menton!
-Parbleu! Madame ainsi mes compagnes l'ont.




Toutes mes Nonnes, venez me secourir,
Croix et bannières, l'eau benite allez quérir,
Car je suis prise par ce maudit Comte Ory.

Ah! Dame Abbesse, vous avez beau crier,
Laissez en place Croix bannière et bénitier,
Car chaque nonne est avec son chevalier.

La pauvre Abbesse, après un plus grand cri,
Sans voir de nonnes, n'espérant plus de merci,
Prit patience avec sœur Colette aussi

Neuf mois ensuite, vers la fin de janvier,
L'histoire ajoute, comme un fait singulier,
Que chaque nonne fit un petit chevalier.

LE NOUVEL OPTIMISTE

AIR de Philoctète.

Plus d'un mortel, aveugle en ses désirs,
Ose du sort accuser l'inconstance :
Malheureux! dis-je, au val de l'existence
N'est-il donc plus de fleurs ni de plaisirs?
Dût, à l'instant, la famine ou la peste
Anéantir la moitié des humains;
Loin d'élever de suppliantes mains,
Rions toujours et moquons-nous du reste.

Le capricorne, époux bons ou méchants,
Vous fait, dit-on, haïr le zodiaque;
Abandonnez le ton élégiaque,
Et d'une épouse écoutez les penchants.
Nous, gais lurons, qu'une vierge céleste
Nous ait quittés pour quelqu'ange déchu,
D'une autre belle assiégeons le fichu;
Rions toujours et moquons-nous du reste.

Jeunes auteurs, à la scène, un sifflet
Accueille-t-il notre premier chef-d'œuvre,
Sans aucun trouble avalez la couleuvre
Et de l'espoir suivez le doux reflet.
Enfant des arts, quelque brigue funeste
Enlève-t-elle une palme à vos fronts:
Le vrai jury vengera vos affronts;
Rions toujours et moquons-nous du reste.

Au jeu de bourse un avide courtier
Va d'un seul coup hasarder sa fortune;
Et, profitant de la chance opportune,
Un plus heureux en devient l'héritier.
Voyez tomber, sans éclat, sans conteste,
Ce nouveau grand à simare ou rabat:
C'est un roseau qu'un léger souffle abat;
Rions toujours et moquons-nous du reste.

Près de la peine est la félicité,
Comme l'épine est auprès de la rose
Et quelquefois l'eau du Pactole arrose,
L'âpre désert de la mendicité.
L'intolérance en vain se manifeste,
En nous montrant les terreurs de l'enfer:
Le bras de Dieu n'est point un bras de fer;
Rions toujours et moquons-nous du reste.

De nos climats s'éloigne l'aquilon,
Le doux zéphyr succède à la froidure;
Les prés, les bois se parent de verdure,
Et l'alouette enchante le sillon.
Quand le soleil, au flanc d'un site agreste,
Aura du cep coloré le trésor,
La coupe en main, nous dirons mieux encor:
Rions toujours et moquons-nous du reste.

Qu'au dernier bruit du choc des ouragans,
S'ébranle un jour le globe de la terre,
Et qu'entr'ouvrant leur foudroyant cratère,
Gronde sur nous la fureur des volcans:
Dans ce fracas, si notre corps, plus leste,
Sait au péril noblement résister,
C'est bien alors que nous devrons chanter :
Rions toujours et moquons-nous du reste.

ALBERT-MONTÉMONT.

L'EMBARRAS

AIR : Réveillez-vous, belle endormie.

Entre le vin et ma maîtresse
Je ne saurais faire de choix;
Je ne puis vivre sans tendresse,
Et je me meurs si je ne bois.

Chacun d'eux m'anime et m'engage;
Le plaisir en est différent :
Lise m'en donne davantage;
Bacchus m'en donne plus souvent.

Quoi ! laisserais-je ma chopine,
Ou laisserais-je ma Lison?
Bacchus sans Vénus a la mine
Vénus sans Bacchus se morfond.

Mais si, pour conserver ma vie,
Vénus et Bacchus sont mes dieux,
Moi, qui de vivre ai bonne envie,
Je veux les servir tous les deux.

Dans mon projet qu'on me seconde,
D'une bouteille armons-nous tous :
Buvons, baisons-nous à la ronde,
Et ne comptons jamais les coups.

ANONYME.

LE GENTILHOMME DU JOUR

AIR : Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.

On disait que les marquis,
Les barons, les comtes,
N'existaient plus à Paris :
Ce sont là des contes.
Je vais vous dire pourquoi,
Sans que je me nomme,
Je suis gentilhomme, moi,
Je suis gentilhomme.

Je n'ai point de vieux manoir
C'est trop ridicule ;
Mais à mon nom se fait voir
Une particule.
Allons, passant, range-toi,
Tu n'es qu'un atome!
Je suis gentilhomme, moi,
Je suis gentilhomme.

J'ai d'un seigneur d'autrefois
Les formes aisées ;
Je chevauche dans mes bois...
Aux Champs-Elysées,
Et plus vite que le roi,
J'atteins l'Hippodrome :
Je suis gentilhomme, moi,
Je suis gentilhomme.

Au tir j'abats chaque jour
Plus d'une poupée ;
Je sais tenir tour à tour
La plume et l'épée.
Si quelqu'un me fait la loi,
Soudain je l'essomme :
Je suis gentilhomme, moi,
Je suis gentilhomme.

De maints journaux rédacteur,
Et roi des coulisses,
Je prends *le droit du seigneur*
Parmi les actrices.
A la plus belle, ma foi,
Je donne... la pomme :
Je suis gentilhomme, moi,
Je suis gentilhomme!

Le jeu, pour qui s'y connaît,
Offre bien des chances;
Aussi grâce au lansquenet
J'accrois mes finances.
Je m'en ris, quand je reçois
D'un *grec* le diplôme :
Je suis gentilhomme, moi,
Je suis gentilhomme.

Je m'acquitte avec honneur,
Quand la chance tourne ;
Mais quand je dois au tailleur
Sans fin je l'ajourne.
Pour mes dettes, je le croi,
Chacun me renomme :
Je suis gentilhomme, moi,
Je suis gentilhomme.

Fille, malgré sa candeur,
A mon amour cède ;
Puis je repousse son cœur,
Quand je la possède;
Un amour de bon aloi
Troublerait mon somme :
Je suis gentilhomme, moi,
Je suis gentilhomme.

J'aime les chevaux de prix,
Et dans une course
Je fais de très-gros paris,
Plus gros que ma bourse:
Je gagne ou perds sans émoi
Une forte somme :
Je suis gentilhomme, moi!
Je suis gentilhomme!

Enfin, devenu grison,
D'une main peu fière
Je grefferai mon blason
Chez quelqu héritière;
Une femme aura ma foi,
Oui, mais Dieu sait comme!
Je suis gentilhomme, moi,
Je suis gentilhomme.

LAGARDE ET JUSTIN CABASSOL.

LA FEMME ACCOMPLIE

AIR : De tous les capucins du monde.

Je veux une femme accomplie,
Qui, pour plaire, se multiplie,
Avec tant d'art et d'agrément.
Qu'on puisse éprouver, quand on l'aime,
Tous les plaisirs du changement,
Jusque dans la constance même.

J.-B. ROUSSEAU.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

VIVE PARIS!

Air du Dîner de Madelon.

Vainqueur de bien des traverses,
En voyageant à vau l'eau,
Des capitales diverses
J'ai rapproché le tableau.
Je me suis dit : si chacune
A son mérite et son prix,
En prodige il n'en est qu'une
C'est Paris : vive Paris!

A Paris tout est facile,
Rapports, liens et succès ;
Des plaisirs ce vaste asile
Ouvre à tous un libre accès
Dans la plus humble mansarde,
Comme aux plus riches pourpris,
Le gai propos se hasarde :
En heureux, vive Paris!

Aux caprices de la mode
Le vulgaire y fait accueil,
Et le grand s'en accommode,
En dépit de son orgueil.
Souvent une matinée
Forme et rompt mille paris ;
On vit au jour la journée :
En sauteurs, vive Paris!

Un piéton, qui suit la trace
De vos pas irrésolus,
Lestement vous débarrasse
De vos ducats superflus ;
A l'heure ou contre une embuche
Vous vous croyez aguerris,
Votre assurance trebuche :
En filous, vive Paris!

Une belle en sa province,
Malgré le bien qu'on lui doit,
Pour la faute la plus mince,
Est souvent montrée au doigt.
Dans la grande capitale,
Eldorado des houris,
Point de critique brutale :
En galants, vive Paris!

La vanité qui déborde,
En tout se met de moitié ;
Un inconnu vous aborde,
Comme un phénix d'amitié.
Promptement si l'on s'acquitte
Du devoir où l'on est pris,
Bientôt de même on se quitte :
En amis, vive Paris!

Au tapis vert, à la Bourse,
Un rien vous donne raison ;
Un rien vous met sans ressource
Et flétrit votre blason.
Mais la fortune est bizarre
Envers tous ses favoris ;
Elle détruit et répare :
En roués, vive Paris!

Sous la toge ou la soutane,
Que de dupés, de dupeurs!
De l'Agnès à la Sultane
Combien de serments trompeurs!
Pour les brillantes paroles,
Les promesses, les écrits,
Dans tous les rangs, tous les rôles,
En jongleurs, vive Paris!

A Paris l'on n'est fidèle
Qu'au seul désir de changer ;
D'inconstance heureux modèle,
Un couple aime à voltiger.
La vierge de contrebande
Trouve aisément des maris ;
Tant que l'arc d'amour se bande,
En époux, vive Paris!

Mais, ô comble de merveille!
Nul, en ce riant séjour,
Ne se souvient de la veille ;
Biens et tourments n'ont qu'un jour.
C'est le pays du mensonge,
Comme des jeux et des ris ;
Et cependant plus j'y songe,
Plus je dis : vive Paris!

ALBERT-MONTÉMONT.

LE LANGAGE DES MAINS

Air : Tu croyais, en aimant Colette.

Je ne sais si ce fut par feinte,
Ou bien si ce fut à dessein,
Qu'hier au soir la belle Aminte
Me pressa doucement la main.

Aussitôt d'une main fidèle,
Sans répondre à cette beauté,
Je serrai celle de ma belle,
Que j'avais de l'autre côté.

Iris, qui n'est pas maladroite,
S'en douta bien et m'entendit ;
Et je lui dis de la main droite
Ce qu'à la gauche on m'avait dit.

ANONYME.

LE VIEUX PARIS

AIR : A ma Margot, du bas en haut.

Malgré mes pleurs, malgré mes cris,
On m'a gâté mon vieux Paris.

Des marais j'ai vu la réforme ;
Chaque jour Paris se déforme :
Où poussaient carottes, panais,
S'élèvent temples et palais.
Ah ! mon Dieu ! mon Dieu , quel dommage !
De dépit j'enrage.
Malgré mes pleurs, malgré mes cris,
On m'a gâté mon vieux Paris.

Renversé par des Cannibales,
Tu tombas, pilori des halles!
Qu'entends-je au lieu de cris perçants?
La cascade des Innocents.
Ah ! mon Dieu ! mon Dieu, quel dommage !
De dépit j'enrage.
Malgré mes pleurs, malgré mes cris,
On m'a gâté mon vieux Paris.

Sur nos quais, pleins d'écorcheries,
Coulait le sang des boucheries ;
Grâce aux fontaines de malheur,
Ils n'ont vraiment plus de couleur.
Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! quel dommage !
De dépit j'enrage.
Malgré mes pleurs, malgré mes cris,
On m'a gâté mon vieux Paris.

Plus de corps pourris qui brandille
Au grand gibet, près la Courtille;
Où croassaient mille corbeaux,
Retentit le son des pipeaux.
Ah ! mon Dieu ! mon Dieu, quel dommage !
De dépit j'enrage.
Malgré mes pleurs, malgré mes cris,
On m'a gâté mon vieux Paris.

Le siècle devient prosaïque :
De notre ancienne basilique
Le sonneur, par un sort fatal,
N'est plus bossu, borgne et bancal.
Ah ! mon Dieu ! mon Dieu, quel dommage !
De dépit j'enrage.
Malgré mes pleurs, malgré mes cris,
On m'a gâté mon vieux Paris.

Quoi ! je verrais sans amertume,
Couler l'asphalte et le bitume
Aux lieux où jadis on entrait
Dans la crotte jusqu'au jarret !
Ah ! mon Dieu, mon Dieu, quel dommage !
De dépit j'enrage.
Malgré mes pleurs, malgré mes cris,
On m'a gâté mon vieux Paris.

Que voulez-vous que l'œil découvre,
Arrêté par ce maudit Louvre
Restant là, planté comme un roc,
Pour vous masquer la ru' du coq?
Ah ! mon Dieu ! mon Dieu, quel dommage !
De dépit j'enrage.
Malgré mes pleurs, malgré mes cris,
On a gâté mon vieux Paris.

Pour mieux s'ébattre dans les plaines,
Plus de maisons qui, par centaines,
Fuyant les miasmes impurs,
Enjambent par dessus les murs.
Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! quel dommage !
De dépit j'enrage.
Malgré mes pleurs, malgré mes cris,
On m'a gâté mon vieux Paris.

Enfin, pour comble de bévues,
On parle d'élargir les rues;
C'est vraiment à n'y plus tenir :
Je m'exile pour en finir.
Ah ! mon Dieu ! mon Dieu, quel dommage !
De dépit j'enrage.

Malgré mes pleurs, malgré mes cris,
On m'a gâté mon vieux Paris.

LE SUEUR.

L'HEUREUSE SOIRÉE

AIR : Je suis Lindor.

Un soir d'été, ma jeune pastourelle,
Dans un bosquet, vint s'offrir à mes yeux.
Nous étions seuls : instant délicieux !
J'avais un cœur, la bergère était belle.

Il était nuit : la petite Thérèse
N'avait alors qu'un très-léger corset,
Un jupon court, un simple bavolet ;
J'avais vingt ans, la belle en avait seize.

Que fîmes-nous? Notre âme était charmée.
C'est un mystère et des plus précieux :
Ce qui se fit n'est su que de nous deux ;
J'étais aimé, Thérèse était aimée.

ANONYME.





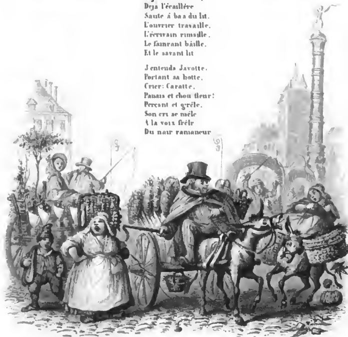
TABLEAU DE PARIS
A CINQ HEURES DU MATIN

L'ombre s'évapore
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour;
Les lampes pâlissent,
Les maisons blanchissent,
Les marchés s'emplissent;
On a vu le jour.

De la Villette,
Dans sa charrette,
Suzon brunette
Ses fleurs sur le quai,
Et de Vincenne
Gros-Pierre amène
Ses fruits que traîne
Un âne efflanqué.

Déjà l'épicière,
Déjà la fruitière,
Déjà l'écaillère
Saute à bas du lit.
L'ouvrier travaille,
L'écrivain rimaille,
Le fainéant bâille,
Et le savant lit.

J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier: Carotte,
Panais et chou fleur!
Perçant et grêle,
Son cri se mêle
A la voix frêle
Du noir ramoneur









L'huissier carillonne,
Attend, jure, sonne,
Ressonne, et la bonne,
Qui l'entend trop bien;
Maudissant le traître,
Du lit de son maître
Prompte à disparaître,
Regagne le sien.

Gentille, accorte,
Devant ma porte
Perrette apporte
Son lait encor chaud;
Et la portière,
Sous la gouttière,
Pend la volière
De dame Margot.

Le joueur avide,
La mine livide
Et la bourse vide,
Rentre en fulminant;
Et, sur son passage,
L'ivrogne, plus sage,
Rêvant son breuvage,
Ronfle en fredonnant.

Tout, chez Hortense,
Est en cadence;
On chante, danse,
Joue, *et cætera*...
Et sur la pierre
Un pauvre hère,
La nuit entière,
Souffrit et pleura









Le malade sonne,
Afin qu'on lui donne
La drogue qu'ordonne
Son vieux médecin.
Tandis que sa belle,
Que l'amour appelle,
Au plaisir fidèle,
Feint d'aller au bain.

Quand vers Cythère
La solitaire,
Avec mystère,
Dirige ses pas,
La diligence
Part pour Mayence,
Bordeaux, Florence,
Ou les Pays-Bas.

«Adieu donc, mon père;
Adieu donc, mon frère;
Adieu donc, ma mère.
— Adieu, mes petits.»
Les chevaux hennissent,
Les fouets retentissent,
Les vitres frémissent :
Les voilà partis.




Dans chaque rue
Plus parcourue
La foule accrue
Grossit tout à coup
Grands, valetaille,
Vieillards, marmaille,
Bourgeois, canaille,
Abondent partout

Ah! quelle cohue!
Ma tête est perdue,
Moulue et fendue;
Où donc me cacher?
Jamais mon oreille
N'eut frayeur pareille.
Tout Paris s'éveille..
Allons nous coucher
BAS DE PARIS
PAIN D'EPICES
26

LE PROVINCIAL A PARIS

POT-POURRI.

AIR de Calpigi.

Marcher comme avec la lisière,
Avaler beaucoup de poussière,
Heurter tout le monde en passant,
Ma foi! c'est bien divertissant.
Vous poussez, puis on vous repousse,
Chaque pas est une secousse;
Vous reculez en avançant;
Foi d'homme, c'est divertissant. (bis.

AIR : Trouver le bonheur en famille.

Votre ville a beaucoup d'attraits :
On le dit par toute la France;
Mais lorsqu'on la voit de trop près,
Elle a moins de magnificence;
Et je l'avoûrai sans façon,
Dût-on me traiter d'imbécille,
Ici la hauteur des maisons
M'empêche de bien voir la ville.

AIR : Je préfère un bien mal acquis.

De l'aurore jusqu'à la nuit,
Chaque marchand crie à sa guise :
C'est à qui fera plus de bruit
Pour débiter sa marchandise.
« Bouquets à mettre dans les pots,
« Qui veut vendre de vieux chapeaux
« Pois écossés, harengs nouveaux. »
L'un crie : « Achetez un réchaud,
« Haricots, artichauts; »
Et l'autre crie encor plus haut :
« A l'eau! à l'eau! »
Ah! mon Dieu, quel chaos!
« A l'eau! à l'eau! »
Toujours des cris nouveaux,
Et point de paix, point de repos. (bis)

AIR : Jupiter un jour en fureur.

Je m'y suis vu presque étouffé
Par un ramas de politiques,
Réglant les affaires publiques
Entre le punch et le café;
Chacun exige qu'on l'écoute,
On parle... chacun applaudit;
Et puis, quand on a tout dit, (bis
Personne n'y voit goutte...

(Du CHAUDRONNIER DE SAINT-FLOUR.)

LE BLOCUS DE PARIS

CHANSON DU XVIIe SIÈCLE.

AIR du temps.

Ma foi, nous en avons dans l'aile,
Les frondeurs nous la baillent belle,
Malepeste de l'union!
Le blé ne vient plus qu'en charrette;
Confession, communion,
Nous allons mourir de disette.

Qu'en dites-vous, troupe frondeuse,
Moitié chauve, moitié morveuse?
Où sont donc tous vos gens de main?
Avec six ou sept cent mille hommes,
A peine trouvons-nous du pain,
Pauvres affamés que nous sommes.

Dès les premières barricades,
Sans recommencer les frondades,
Il fallait bien prendre son temps;
Et non pas comme des Jocrisses,
En soudrilles et capitans
Dépenser toutes vos épices.

Tandis que le prince nous bloque
Et prend bicoque sur bicoque,
Et nos rivières haut et bas,
Nous ne nous amusons qu'à faire,
Au lieu de siéges et combats,
Des chansons sur laire-lan-laire.

Nos chefs et nos braves cohortes
N'ont pas sitôt passé les portes,
Qu'ils les repassent vitement.
Nous mettons nos gens en bataille:
Le Polonais et l'Allemand,
Cependant, croquent la volaille.

Usons bien de la conférence,
Remettons la paix dans la France,
Où tout est, vous m'entendez bien;
Finissons la guerre civile
Et que le pain quotidien
Revienne à Paris la grand' ville.

Dans toute la France on s'étonne
Que votre intention si bonne
Vous succède si pauvrement.
On y trouve beaucoup à mordre;
Six semaines de règlement
Sont pis qu'un siècle de désordre.

SCARRON.

LE MÉCONTENT DE PARIS ET DE SA FEMME

XVIIe SIÈCLE.

AIR du temps.

Ah ! sortons de Paris!
Maudit pays,
Méchante ville,
On l'on est par trop habile,
Je rends grâce à mon destin
Qui me met en chemin
De revoir mes chers amis Toulousains.
Quel horrible embarras,
Quel fracas,
N'est-ce pas ?
Courir au trépas
Sitôt qu'on fait un pas!
Tous les diables ensemble,
Me semble,
Feraient moins de bruit.
Peut-on dormir la nuit !
Ce sont cris furieux,
En tous lieux,
D'ivrognes, d'oublieux,
Des concerts amoureux.
Au moment qu'il fait jour,
Il faut faire sa cour
A mille procureurs,
Chicaneurs
Et voleurs,
Qui sans nulle ressource
Epuisent uuu bourse,
Sans qu'un procès
Ait jamais
Un meilleur succès.
Aller chez Catin,
C'est être fin,
D'en sortir sain ;
Mais pour le bon vin,
On peut le dire sans façon,
Au cabaret tout est poison :
Le meilleur médecin
Est grand assassin,
Et les joueurs
Sont tous pipeurs
Et voleurs.
Quittons donc cette ville infâme,
Allons goûter en repos
Le plaisir
Du loisir,
Au milieu des petits ;
Mais au pays
Je trouverai ma femme :
Ah ! grand dieu
C'est encor pis ;
J'aime mieux, malheureux,
Vivre à Paris.

COULANGES.

LE PÉCHÉ DE PARESSE A PARIS

AIR : A confesse je suis allé.

Tant que l'hommo désirera
Plaisirs, hommeurs, richesse,
Pour les avoir il emploira
Courage, esprit, adresse;
Tout le relèvera,
Lalira,
Du péché de paresse.

Une indolente qui n'aura
Rien vu qui l'intéresse,
Quand son moment d'aimer viendra,
Le dieu de la tendresse
Vous la relèvera, etc.

Un jeune époux qui ne dira
Qu'un mot de politesse :
Un amant plus poli viendra,
Qui parlera sans cesse,
Et le relèvera, etc.

Une veuve qui comblera
D'un amant la tendresse,
Et qui se tranquillisera
Dans ces moments d'ivresse,
On la relèvera,
Larira,
Du péché de paresse.

COLLÉ.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LE JOHN BULL PARISIEN

Air du rondeau du Ch. 2.

Paris m'a vu naître,
Et je suis un être
Assez singulier :
La même seconde
Me trouve à la ronde
Dans chaque quartier;
De tout je m'amuse,
Je flâne, je muse,
Et pour ce défaut
On me gratifie,
On me qualifie
Du nom de *badaud*.
D'humeur curieuse
Et capricieuse,
Je vois, j'entends tout;
Et nouvelle heureuse,
Nouvelle fâcheuse,
Tout est de mon goût.
Confiant, crédule,
Un bruit qui circule
Me rend ébaubi;
On m'a vu naguères
Manquer mes affaires
Pour parler d'Albi.
Vienne un incendie,
Soudain, je m'écrie :
« Au secours! au feu!
Sauvez le deuxième,
Sauvez le troisième; »
Mais je bouge peu.

Quand souvent Molière,
Racine et Voltaire
Ne m'attirent pas,
Une z'Irsabelle,
Un Polichinelle
Arrêtent mes pas.
Mais, quoique frivole,
Ma moindre parole
Devient un arrêt;
Pas une entreprise
Qui ne soit soumise
A ce qui me plaît.
Bals, cafés, boutiques,
Jeux, fêtes publiques,
C'est à qui m'aura;
Si je me présente,
C'est vingt fois sur trente
A qui m'ennuira.
De l'Académie,
Souvent endormie,
Je cours, comme un fou,
Aux Montagnes suisses
Me rompre les cuisses,
Me casser le cou.
Mais le jour s'écoule,
Et je cours en foule
Remplir Tivoli;
Survient une averse,
Et je me disperse...
Le jour est fini.

DÉSAUGIERS.

ADIEU PARIS

Air : Le beau Lycas aimait Thémire.

Trop vaniteuse capitale,
N'espère pas me retenir;
Je suis las de bruit, de scandale,
De tes murs je vais me bannir.
Contre toi ma raison murmure,
Tu déguises trop la nature,
Et n'offres à nos cœurs aigris
Que misère, orgueil et luxure :
Sans regret je quitte Paris.

Je vous quitte, travaux pénibles,
Devoirs souvent lourds à remplir;
Je vais chercher des jours paisibles
Au sein du plus heureux loisir.
Quoique bon Français, il me tarde
D'abandonner fusil, cocarde,
Dont je ne suis pas fort épris;
Que j'y gagne un seul tour de garde...
Sans regret je quitte Paris.

Pourtant, amis, n'allez pas croire,
Qu'oubliant d'aimables rivaux,
Je perde un instant la mémoire
Du jour de nos joyeux travaux.
Je saurai borner mon absence,
Et je dis, bravant l'influence
Qu'auront sur moi les prés fleuris :
Jusqu'à la prochaine séance,
Sans regret je quitte Paris.

DUCNOT.

PARIS LE SOIR

Air de la Pipe de tabac.

En province, où j'ai pris naissance,
On suit encor l'antique loi ;
Dès le matin le jour commence :
A Paris c'est mieux que chez moi :
Hors pour celui qui sollicite,
Qui meurt d'amour ou vit d'espoir,
La journée y passe bien vite ;
Le jour commence ici le soir.

Deux heures !... On doit être à table...
J'accours ; à sept on m'y conduit.
« J'ai cru, dis-je à l'hôtesse aimable,
« Que l'on ne dînait pas la nuit :
— Ah ! répond un autre, on devine
« Que de loin monsieur vient nous voir ;
« C'est de jour aussi que l'on dîne :
« Le jour commence ici le soir. »

Je dîne, et je gagne la porte ;
D'un thé charmant l'heure approchait.
Je passe au Perron ; l'on s'y porte :
J'ensors ;... mais, quoi ! montre et cachet !
Boîte aussi !... pauvres fugitives,
Je vous cherche, et crois entrevoir
Que pour d'autres que des convives
Le jour commence ici le soir.

Libre, à ce prix, de tout obstacle,
Comme chaque instant fut rempli !
D'abord un thé, puis le spectacle,
Frascati, Bourbon, Tivoli ;
Danses, glaces, feux d'artifices,
Jeux sans nombre, appas sans mouchoir :
Tout disait à mes sens novices :
Le jour commence ici le soir.

Mais ce n'est pas comme à Cythère,
Où dès l'aurore, chaque jour,
Myrtes, zéphyrs, molle fougère
Attendent Vénus et sa cour :
Hélas ! pour ces tendres prêtresses,
Loin des myrtes, sous un ciel noir,
Par un vent qui souffle leurs tresses,
Le jour commence ici le soir.

Près d'elles un tendre ménage...
Mais le réverbère pâlit,
Et mon compagnon de voyage,
Prêt à marcher quitte son lit :
Allons, ami, sors : moi je rentre ;
Minuit t'appelle à ton devoir ;
Va, des faubourgs jusques au centre,
Voir ce qu'on fait : je dors ! bonsoir.

Deschamps.

LES EXCUSES À PARIS

Air de Blot.

La mer n'a point tant de baleines,
La terre n'a tant de fontaines,
Ni tant d'astres le firmament,
Qu'il est de faiseurs de fusées,
De bailleurs de billevesées
Et d'excuses en paiment.

Si quelqu'un te fait la promesse
De t'élargir de sa richesse,
Qu'il soit pris au mot promptement ;
Car si sa volonté repose,
Il baillera pour toute chose,
Des excuses en paiment.

Quelqu'un te doit-il une somme ;
Si quelque sergent ne le somme,
Et le chicano chaudement,
Toujours ce bailleur d'espérances
Te repaîtra de révérences,
Et d'excuses en paiment.

Quand un vieillard prend une fille,
Se connaissant être inhabile
A fournir à l'appointement
Qu'il faut à sa flamme jalouse,
Il donne à sa nouvelle épouse
Des excuses en paiment.

Vieux bouquin à promesses folles,
Penses-tu par belles paroles,
Apaiser son feu véhément ?
Non, sa flamme est trop violente ;
La pauvrette ne se contente
D'excuses pour son paiment.

Jean Auvray,
Poëte sous Louis XIII.



TABLEAU DE PARIS

A CINQ HEURES DU SOIR

En tous lieux la foule
Par torrens s'écoule;
L'un court, l'autre roule,
Le jour baisse et fuit.
Les affaires cessent,
Les dîners se pressent,
Les tables se dressent;
Il est bientôt nuit.

Là je devine
Poularde fine,
Et bécassine,
Et dindon truffé;
Plus loin je hume
Salé, légume,
Cuits dans l'écume
D'un bœuf échauffé.



Le sec parasite
Flaire et trotte vite
Partout où l'invite
L'odeur d'un repas.
Le surnuméraire
Pour vingt sous va faire
Une maigre chère
Qu'il ne paira pas.

Plus loin, qu'entends-je?
Quel bruit étrange
Et quel mélange
De tons et de voix!
Chants de tendresse,
Cris d'allégresse,
Chorus d'ivresse
Partent à la fois.



Les repas finissent;
Les teints refleurissent;
Les cafés s'emplissent;
Et trop aviné
Un lourd gastronome
De sa chûte assomme
Le corps d'un pauvre homme
Qui n'a pas dîné.







Le moka fume,
Le punch s'allume,
L'air se parfume,
Et de crier tous
Garçons ma glace!
— Ma demi-tasse
— Monsieur, de grâce
L'Ampère après vous

Les journaux se lisent
Les liqueurs s'épuisent,
Les jeux s'organisent,
Et l'habitué
Le nez sur sa canne,
Approuve ou chicane,
Défend ou condamne
Chaque coup joué.

La Tragédie
La Comédie,
La Parodie,
Les escamoteurs;
Tout, jusqu'au drame
Et mélodrame,
Attend, réclame,
L'or des amateurs.



Les quinquets fourmillent;
Les lustres scintillent
Les magasins brillent;
Et l'air agaçant
La jeune marchande
Provoque, affriande
Et de l'œil commande
L'emplette aux passans.





Des gens sans nombre
D'un lieu plus sombre
Vont chercher l'ombre
Chère à leurs desseins
L'époux convole,
Le fripon vole,
Et l'amant vole
A d'autres larcins.







Jeannot, Claude, Blaise,
Nicolas, Nicaise,
Tous cinq de Falaise
Récemment sortis,
Levant la face,
Et cloués sur place,
Devant un Paillasse
S'amusent *gratis*.

La jeune fille,
Quittant l'aiguille,
Rejoint son drille
Au bal de *Lucquet*.
Et sa grand'mère
Chez la commère
Va coudre et faire
Son cent de piquet.

Dix heures sonnées,
Des pièces données
Trois sont condamnées
Et se laissent choir.
Les spectateurs sortent
Se poussent, se portent
Heureux s'ils rapportent
Et montre et mouchoir!

« Saint-Jean, La Flèche,
Qu'on se dépêche
Notre calèche!
« Mon cabriolet! »
Et la livrée,
Quoiqu'enivrée,
Plus altérée
Sort du cabaret.

Les carrosses viennent,
Souvent se reprennent
Leurs maîtres qu'ils mènent
En se succédant,
Et d'une voix âcre,
Le cocher de fiacre
Peste, jure et sacre
En rétrogradant.







Quel tintamarre!
Quelle bagarre!
Aux cris de *gare*
Cent fois répétés
Vite on traverse,
On se renverse,
On se disperse
De tous les côtés.



La sœur perd son frère,
La fille son père
Le garçon sa mère
Qui perd son mari;
Mais un galant passe,
S'avance avec grâce,
Et s'offre à la place
De l'époux chéri.



Plus loin des belles
Fort peu rebelles,
Par ribambelles
Errant à l'écart
Ont doux visage,
Gentil corsage
Mais je suis sage
D'ailleurs il est tard.

Faute de pratique
On ferme boutique
Quel contraste unique
Bientôt m'est offert!
Ces places courues,
Ces bruyantes rues
Muettes et nues,
Sont un noir désert.



Une figure
De triste augure
M'approche et jure
En me regardant
Un long *qui vive?*
De loin m'arrive,
Et je m'esquive
De peur d'accident.



Par longs intervalles,
Quelques lampes pâles,
Faibles, inégales,
M'éclairent encor.
Leur feu m'abandonne
L'ombre m'environne;
Le vent seul résonne,
Silence! tout dort.

UNE SOIRÉE D'ÉTÉ A PARIS

Air : Eh quoi! tu sommeilles.

Le flambeau du monde
Disparait dans l'onde,
L'heure vagabonde
L'entraine en courant ;
Les ombres accrues,
Des cieux accourues,
Ont chassé des rues
Le jour expirant.

Saint Roch, Paul, Etienne
Ont sonné l'antienne,
La foule chrétienne
Va se promener.
Tout travail s'arrête ;
L'artisan honnête
A souper s'apprête
Mondor va diner.

La lune levée,
Pour son arrivée
Donne main-levée
De prise de corps :
Bravant la contrainte
Au jour seul restreinte,
Damis peut sans crainte,
Narguer les recors.

Grisette gentille,
Laissant là l'aiguille,
En son chemin grille
De trouver chaland ;
Cheminer seulette,
Lasse la poulette
Qui devient l'emplette
Du premier galant.

Déjà la vestale,
Aux passants fatale,
Librement étale
De trompeurs appas :
Conquête facile,
La belle est docile ;
Déjà l'imbécile
Est pris dans les lacs.

Les chanteurs glapissent,
Les cafés s'emplissent,
Les filous s'y glissent
Pleins d'un juste espoir ;
Chacun est en place,
Chacun s'y délasse,
L'un prend une glace
Et l'autre un mouchoir.

Jule, en sa tourmente,
Qui sans cesse augmente,
Des jeux alimente
Les fatals rateaux.

Pour le peuple en proie
A la grosse joie,
Paillasse déploie
Tout l'art des tréteaux.

Pauvre auteur, Eugène
Paraît sur la scène,
L'espoir qui l'amène
Sur son front se lit.
Sa muse est enflée,
Sa pièce est sifflée,
Sa gloire soufflée,
Eugène pâlit.

Lisette réclame
Place au mélodrame,
Puis s'en revient l'âme
Pleine de douleurs.
Grâce au pathétique
Le plus emphatique,
Jusqu'à la boutique
On verse des pleurs.

Lucile ennuyée
D'exemple appuyée,
Bouche déployée
Bâille au Luxembourg.
Hélas! la tristesse
En vieille comtesse,
Fait toujours l'hôtesse
Du noble faubourg.

Dans les Tuileries,
Adieu pruderies!
Des agaceries
Voilà le moment :
Siége contre siége,
Un adroit manége,
Que l'ombre protége,
Trompe la maman.

Aux portes on joue ;
Tout bas Ruse loue
Bastien qui s'alloue
Baisers ravissants.
On aime, on soupire,
On ose le dire,
Et même on fait pire...
Aux jeux innocents.

Dans chaque guinguette
L'amant en goguette,
Avidement guette
Un moment heureux.
On s'esquive, on glisse,
Un gazon propice
Sert au sacrifice
Du couple amoureux.

Bref! on congédie
La foule étourdie:
Bal, jeu, comédie,
Tout se désemplit.
Et bien qu'Isabelle
Ait fait la rebelle,
Le sort de la belle
Enfin s'accomplit.

On arrive, on soupe,
On vide sa coupe,
Des désirs la troupe
Entre et vient s'asseoir.
Au plaisir fidèle,
L'amour d'un coup d'aile,
Eteint la chandelle,
Et nous dit: Bonsoir!

F. Vaugestrand.

A MADEMOISELLE LOLOTTE

Air connu.

Je suis Lindor, jadis coiffeur de femmes,
D'un bel esprit j'avais même le ton;
A la toilette apprenant ma leçon,
J'allais le soir juger les nouveaux drames.

J'ai dans Paris fait plus d'une conquête,
Par les secours de mon art séducteur;
Une beauté m'avait donné son cœur,
Pour prix du soin que j'avais de sa tête.

Un accident a fait finir mon règne;
Elle me quitte en perdant ses cheveux,
Et désormais vous adressant mes vœux
Le tendre amour vous consacre mon peigne.

Dorvigny.

SUR LES AÉROSTATS A PARIS

—1785—

Air: Avec les jeux dans le village.

Voler n'est rien, c'est la manière;
Aussi messieurs les procureurs
Ne prennent point de *Mongolfière*
Pour enlever l'or des plaideurs:
En bons pilotes, leurs étoiles
Et leur boussole sont les lois;
Plumes, papiers, servent de voiles,
La chicane de porte-voix.

Voler n'est rien, c'est ls manière;
Aussi nos dames d'opéra
Ne prennent point de *Montgolfière*
Pour s'élever, *et cætera*.
L'adresse et la coquetterie,
Une tante, des intrigants
Placés dedans leur galerie,
Leur marquent toujours les bons vents.

Voler n'est rien, c'est la manière;
Aussi messieurs les médecins
N'imitent point la *Montgolfière*
Pour diriger leurs brigantins;
Leur gaz n'est pas de la fumée,
Ni leurs recettes en latin:
Pour obtenir la renommée,
Le magnétisme est plus certain.

Voler n'est rien, c'est la manière;
Aussi les Normands fins matois,
Pour mieux planer dans l'atmosphère
De mons Blanchard ont-ils fait choix*:
De Vire au Mans, dame chicane
Va les conduire en un moment;
Lors vingt témoins au cœur profane
Plus vite iront faire serment.

Voler n'est rien, c'est la manière;
Aussi messieurs les intendants
Ne prennent point de *Montgolfière*,
Et vont grand train sans accidents;
Ils lestent si bien leur nacelle,
Qu'ils s'élèvent en un clin d'œil
Quand leurs maîtres tirent de l'aile,
Et vont frapper droit à l'écueil.

Anonyme.

* Nicolas Blanchard, habile aéronaute qui traversa la mer en ballon, le 7 janvier 1785.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

CANTIQUE SPIRITUEL D'UN PARALYTIQUE

Air : Ne v'là-t-il pas que j'aime.

Pour moi, vous croyez qu'il n'est plus
De plaisir dans la vie ;
Je trouve, moi, bien que perclus,
Mon sort digne d'envie.

De mes pieds et mains engourdis,
Lorsque je perds l'usage,
D'un avant-goût du paradis,
Je fais l'apprentissage.

N'avoir aucun sens en défaut,
Me paraît bien commode;
Car, vous savez bien que là-haut
Tout change de méthode.

Nous laisserons en ces bas lieux
La dépouille mortelle,
Et nous n'en jouirons que mieux
De la vie éternelle.

Dans ce séjour délicieux
Des célestes merveilles
Nous aurons des plaisirs sans yeux,
Sans mains et sans oreilles.

Aux plaisirs des sens renoncer,
Pour vous sera bien rude ;
Et moi de savoir m'en passer,
J'aurai pris l'habitude.

Un jour pourtant Dieu nous rendra,
Consolez-vous, Mesdames,
Nos yeux, nos mains, *et cætera*,
Nos corps avec nos âmes.

La Condamine.

J'AI LE CHOLÉRA

Air : J'arrive à pied de province.

J'couv' pour sûr, un' maladie,
Je n'peux pus m'soul'nir;
C'est p't-êtr' ben l'épidémie;
Qu'est-c' que j'vas dev'nir?
J'suis loin d'chez nous, et l'courage,
Bientôt me manqu'ra;
J'pleur' comme un bœuf en bas âge;
J'crois qu'j'ai l'choléra.

Je n'me fais pas des fantômes,
A propos de rien ;
C'est trop vrai qu'j'ai des symptômes,
Que ça n'va pas bien ;
V'là mon jarret qui s'affaisse,
Ma têt' qui s'en va;
Ma salive est très-épaisse,
J'crois qu'j'ai l'choléra.

Ma santé, peut-on le croire,
Altérée ainsi.....!
Pourtant je lui donne à boire,
Assez, Dieu merci;
Il y en faut p't-êt' davantage,
Mais l'cœur est ingrat ;
Le mien refus' tout breuvage ;
J'crois qu'j'ai l'choléra.

Il pleut d'un' manière très-chouette,
C'est comme un guignon ;
L'marchand d'vin a ma casquette,
Je m'mouill' le chignon ;
(*Toussant.*) Cristi v'là qui m'prend un' quinte;
Dieu! je sens déjà,
Qu'j'ai froid... à la coloquinte ;
J'crois qu'c'est l'choléra.

Qu'elle est cett' jeun' demoiselle?
J'la trouv' de mon goût:
Jeun' personn', vous êt' très-belle,
J'vous séduis du coup!
Ah! bon, v'là l'diabl' qui s'y oppose ;...
La bell' s'en priv'ra ;
Pas moyen d'y offrir ma rose ;
J'crois qu'j'ai l'choléra.

Vous lâchez vot' éclus' pleine?
Excusez bourgeois;
Ah! tiens, c'est un' born' fontaine,
C'est drôl' comme j'vois!
Patatras, tomb' fichu bête;
Là, ça t'apprendra :
V'là l'œil qui m'sort de la tête;
J'crois qu'c'est l'choléra.

Oh ! j'sens mon cœur qui s'barbouille,
Ça va tourner mal;
Oh! je sens l'ventr' qui m'gargouille,
Ça va m'êt' fatal:
Gar' la bombe ! ah ! saperlotte,
Je m'doutais ben d'ça ;
En v'la-z-un' propr' de culotte;
J'crois qu'c'est l'choléra.

Je sens s'fermer mon œil morne,
Je n'dois pas êt' beau ;
J'vas m'coucher l'long de c'te borne,
Ça s'ra mon tombeau;
C'est fini, la boul' détale,
Le reste y pass'ra;
Il y passe... Viv' la sociale !
J'meurs du choléra.

Moinaux.

LES RELIQUES

AIR : Et voilà comme tout s'arrange.

J'étais naguère assez pieux,
Maintenant je le suis encore;
Et comme au temps de nos aïeux,
Il est des choses que j'adore.
J'adore la Divinité,
La grâce et les amours bibliques
Mais je dis, avec la beauté,
Au vieux Céladon édenté :
On ne veut plus de tes reliques.

Fils éternels de Loyola,
Qui renaissez de votre cendre,
Toujours on vous retrouve là,
Prêts à trancher du l'Alexandre.
Malgré l'arbre du Paraguay,
Vos dindons et vos bucoliques,
Certes, vous n'avez rien de gai;
De vous le monde est fatigué :
On ne veut plus de vos reliques.

Toi, moderne législateur,
Du peuple orgueilleux mandataire,
Dont le penchant réformateur
Aspire à réformer la terre,
Tu nous as pris dans tes filets,
Au nom des libertés publiques :
Ces libertés dont tu parlais,
Des honneurs t'ouvraient le palais :
On ne veut plus de tes reliques.

Toi qui sur un chemin de fer
Promets d'assurer ma fortune,
Quand la tienne a, d'un train d'enfer,
Exploité la chance opportune;
Cesse de vanter tes coupons,
Tes lignes plus ou moins obliques,
Et les profits dont tu réponds :
Arrière, César des fripons!
Je ne veux plus de tes reliques.

Je te vois, dans tes beaux atours,
Antique et vaniteuse Armide,
T'épuiser en mille détours,
Et singer la vierge timide.
Tu tiens d'emprunt tout tes appas
Et leurs contours hyperboliques :
Les voluptés ont fui tes pas;
Et quand l'esprit n'y survit pas,
On ne veut plus de tes reliques.

D'Hippocrate et de Gallien
Toi qui te proclames l'élève,
Le malade, sous ton lien,
Rarement du lit se relève.
Oui, dussé-je être torturé
Par les fièvres et les coliques,
D'un Sangrado dénaturé
Je ne suis quo trop saturé :
Je ne veux plus de tes reliques.

ALBERT-MONTÉMONT.

IL EST MINUIT

AIR connu.

Il est minuit! (*bis*)
Chacun a fermé sa boutique;
L'un dort allongé dans son lit,
L'autre que Bacchus a réduit,
Ronfle sur la place publique :
Il est minuit. (*bis*)

Il est minuit!
J'entends la patrouille civile
Qui rit, cause et marche à grand bruit,
Afin de veiller cette nuit
Au repos de toute la ville :
Il est minuit.

Il est minuit!
Dans une douce rêverie,
Assez près d'un lampion qui luit,
L'invalide veille sans bruit,
Sur les gravois de sa patrie :
Il est minuit.

Il est minuit!
Quel est cet équipage étrange
Qui, là-bas, dans l'ombre s'enfuit?
Je devine..... le nez me cuit;
C'est un char à Monsieur Domange :
Il est minuit.

Il est minuit!
Le matou que l'Amour démange,
Sur les toits par ce dieu conduit,
Goûte avec celle qu'il poursuit
Un bonheur pur et sans mélange :
Il est minuit.

Il est minuit!
Claire, au balcon, vient de paraître;
La brise du soir la séduit.....
Erreur, c'est un meuble de nuit
Qu'elle verse par la fenêtre :
Il est minuit.

Il est minuit!
Quittons ces tableaux pleins de charmes;
Dans mon extase ils m'ont conduit
A la porte de mon réduit;
De bonheur je verse des larmes :
Il est minuit.

MOINAUX.



LA TENTATION DE S^T ANTOINE.

AIR : *Plus inconstant que l'onde.*

Ciel! L'univers va-t-il donc se dissoudre?
Quel bruit! quels cris! quel horrible fracas!
Devant moi je vois la foudre,
Elle tombe par éclats:
Tout est en poudre
Sur mon grabat.
Grand Dieu! du haut des cieux,
Vois ma disgrâce,
Et par ta grâce,
Fais que je chasse
L'enfer de ces lieux.

AIR : *Du haut en bas.*

C'était ainsi
Qu'Antoine exprimait ses alarmes;
C'était ainsi
Qu'Antoine exprimait son souci,
Lorsque le diable, par ses charmes,
Venait chez lui faire vacarmes.
C'était ainsi.

AIR : *Des folies d'Espagne*

On vit sortir d'une grotte profonde
Mille démons, mille spectres divers.
Des noirs esprits toute la troupe immonde
Pour le tenter déserta les enfers.





AIR: *Turelure lure, et flon flon flon*

On vit des demons
De tous les cantons
De la ville et de la campagne,
De la Cochinchine et d'Espagne:
On vit des diables blondins,
Des bruns des gris et des châtains;
Les bruns, surtout, méchans lutins,
Faisaient remuer des pantins,
Turelure lure,
Et flon, flon flon,
Tous avaient leur ton,
Leur allure.

AIR: *La faridondaine*

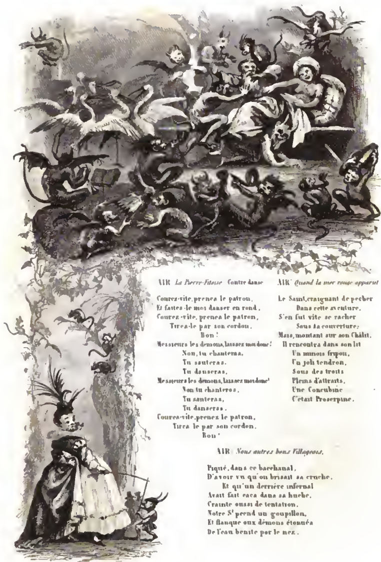
Quelques-uns prirent le Cochon
De ce bon Saint Antoine,
Et, lui mettant un capuchon,
Ils en firent un moine;
Il n'en coûtait que la façon,
La faridondaine,
La faridondon:
Peut-être en avait-il l'esprit,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

AIR: *Dans un détour*

Sur un Sofa
Une diablesse en falbala,
Aux regards fripons,
Découvrait deux jolis monts
Ronds.

AIR: *Au fond de mon caveau.*

Ronflant comme un Cochon,
On voyait sur un trone
Un des envoyés de Pluton;
Il portait pour couronne
Un vieux réchaud sans fond,
Et pour sceptre un tison
Sous ses pieds un démon,
En forme de dragon
Vomissait du canon
Le diable s'éveille, s'étonne,
Et dit: garçon!



AIR *La Pierre-Fitoise* Contre danse

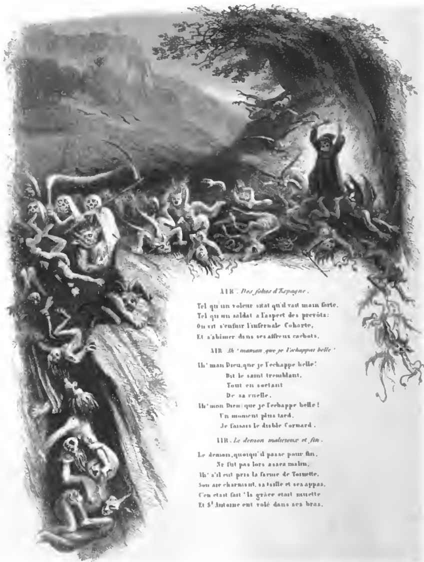
Courez-vite, prenez le patron,
Et faites-le moi danser en rond,
Courez-vite, prenez le patron,
Tirez-le par son cordon.
Bon!
Messieurs les démons, laissez moi donc!
Non, tu chanteras,
Tu sauteras,
Tu danseras,
Messieurs les démons, laissez moi donc!
Non tu chanteras,
Tu sauteras,
Tu danseras.
Courez-vite, prenez le patron,
Tirez le par son cordon.
Bon!

AIR *Quand la mer rouge apparut*

Le Saint, craignant de pécher
Dans cette aventure,
S'en fut vite se cacher
Sous sa couverture;
Mais, montant sur son Châlit,
Il rencontra dans son lit
Un minois fripon,
Un joli tendron,
Sous des traits
Pleins d'attraits,
Une Concubine
C'était Proserpine.

AIR *Nous autres bons Villageois.*

Piqué, dans ce bacchanal,
D'avoir vu qu'on brisait sa cruche,
Et qu'un derrière infernal
Avait fait caca dans sa huche,
Crainte aussi de tentation,
Notre S^t prend un goupillon,
Et flanque aux démons étonnés
De l'eau benite par le nez.


AIR : Des folies d'Espagne.
Tel qu'un voleur sitôt qu'il voit main forte,
Tel qu'un soldat à l'aspect des prévôts:
On vit s'enfuir l'infernale Cohorte,
Et s'abimer dans ses affreux cachots.
AIR : Ah ! maman, que je l'échappai belle !
Ah ! mon Dieu, que je l'échappe belle !
Dit le saint tremblant,
Tout en sortant
De sa ruelle.
Ah ! mon Dieu, que je l'échappe belle !
Un moment plus tard,
Je faisais le diable Cornard.
AIR : Le démon malicieux et fin.
Le démon, quoiqu'il passe pour fin,
Ne fut pas lors assez malin,
Ah ! s'il eut pris la forme de Toinette,
Son air charmant, sa taille et ses appas,
C'en était fait ! la grâce était muette
Et St Antoine eut volé dans ses bras.

POT-POURRI

SUR UN PROJET DE DESCENTE EN ANGLETERRE

— AOUT 1779. —

AIR : Ton humeur est Catherine.

Amis, vogue la galère;
Voilà nos vœux accomplis;
Nous allons voir l'Angleterre,
C'est, dit-on, un beau pays.
Ah! morbleu, quelles ripailles,
Lorsqu'à grands coups de canon,
D'*Orvilliers*, sur ces murailles,
Écrira : vive *Bourbon* *!

AIR : Si des galants de la ville.

Les vents nous sont favorables,
Doublons de voile, avançons;
Voyons, Anglais redoutables,
Si nous vous le céderons.
Ah! nous voilà donc aux prises?
Courage, braves amis,
Secondons les entreprises
De notre jeune *Louis*.

AIR : Plus inconstant que l'onde.

Ciel! l'univers va-t-il donc se dissoudre
Quel bruit! quels cris! quel horrible fracas
Devant moi je vois la foudre,
Elle tombe par éclats!
Tout est en poudre
Dans mes états...
Grand Dieu, du haut des cieux
Vois ma disgrâce
Et par ta grâce
Fais que je chasse l'enfer de ces lieux.

AIR : Du haut en bas.

C'était ainsi
Qu'Albion peignait ses alarmes,
C'était ainsi
Que s'écriait l'Anglais transi,
Lorsqu'il nous vit courir aux armes,
Et dans Plimouth, fondant en larmes :
Milord hardi.

AIR de Turelure.

On vit sortir de la flotte brillante
Mille officiers, mille brave Français;
De nos marins la troupe étincelante,
Criant, *vivat*, fonçons sur les Anglais.
On vit des dragons
De tous les cantons,
De la ville et de la campagne
De Pensilvanie et de l'Espagne;
On vit des grenadiers blondins,
Des bruns, des gris et des châtains,
Les bruns surtout, méchants lutins,
Vous pourfendaient les plus mutins,
Turelure, lure,
Et flon, flon, flon,
Tous avaient leur ton et leur allure.

AIR : Lafaridondaine.

En vain l'Anglais cria, pardon,
Nous fîmes tous main-basse;
Dansez encor ce rigodon,
Et nous vous ferons grâce,
Il nous en coûte la façon,
Lafaridondaine,
Lafaridondon;
Mais vous la paierez, Dieu merci,
Biribi
A la façon de Barbari,
Mon ami.

AIR : Sous un ormeau.

Sur un sopha,
Le politique s'écria,
D'un lugubre ton,
Rentreront-ils dans Boston?
Non.

AIR : Au fond d'un caveau.

Non, non, quel triste non!
Amis, notre couronne
A perdu son plus beau fleuron;
Oui, je vous abandonne,
Leur dit le frère de Pluton.
Pour sceptre je fais don
D'un superbe aviron
A mon fils de *Bourbon;*
Puis élevant le ton,
Neptune plus gaîment entonne :
A mes dragons!

AIR : La pierre Fitoise, contredanse.

Courez vite, prenez Albion;
Faites-la danser en rond;
Courez vite, prenez Albion,
Rognez-moi son pavillon,
Bon.
Messieurs les Français, laissez-moi donc;
Non.

* Le comte d'*Orvilliers* ayant battu la flotte anglaise en 1778, fut chargé l'année suivante d'opérer une descente en Angleterre. Par suite de divers événements, cette descente resta à l'état de projet.

Tu vogueras,
Tu passeras,
Sans dire, holà.
Courez vite, prenez Albion;
Chassez son ambition,
Bon.

AIR : Quand la mer Rouge apparut.

Ce peuple, quoique têtu,
C'est dans sa nature,
Convint qu'il était battu
A plate couture;
Qu'il allait des temps passés,
Payer les vieux pots cassés.
Et la can, can, can,
Et la to, to, to,
Et la can, et la to,
Et la cantonnade,
Battit la chamade

AIR : Le démon malicieux, etc.

Fiers Anglais, vous qui passez pour fins,
Vous avez cessé d'être malins,
Il fallait consulter la gazette,
Mieux calculer vos propres intérêts,
La France, alors, aurait resté muette,
Et l'Amérique était dans vos filets.

AIR : Vous le voulez, je vous le donne.

Chantons, amis, chantons la gloire
De nos marins, de nos guerriers;
Que les lauriers de la victoire,
Ornent d'*Estaing* et d'*Orvilliers;*
C'est sous *Louis*, si jeune encore,
Sous nos ministres-citoyens,
Que la France aujourd'hui s'honore,
Et doit parvenir à ses fins.

ANONYME.

SI J'AVAIS ÉTÉ SAINT ANTOINE

CHANSON-FOLIE

AIR : Rions, buvons, aimons, chantons.

A mon cochon frais et gaillard,
J'aurais donné le coup de grâce,
Et de sa hure et de son lard
J'aurais engraissé ma besace:
Boudins et cervelas sont bons
Pour allumer la soif d'un moine:
Mayence eût paré mes jambons,
Si j'avais été saint Antoine!

Quand un démon, m'offrant du vin,
M'aurait dit: « Saint homme, il faut boire! »
J'aurais entonné ce refrain :
De m'enivrer je me fais gloire!
J'aurais à ses yeux ébaubis
Vidé mon broc comme un vrai moine ;
Mon nez eût brillé de rubis,
Si j'avais été saint Antoine!

Le froc à Cythère est connu
Presqu'autant que dans les cellules.
A l'aspect d'un tendron cornu,
Je n'aurais pas eu de scrupules;
Par pénitence, tant d'appas
M'eussent semblé morceau de moine,
Et j'eusse volé dans ses bras,
Si j'avais été saint Antoine!

Quand Satan, au bruit des chaudrons,
M'aurait donné folles aubades,
Comme de ses diables lurons
J'aurais imité les gambades!
J'aurais pour ce gai carnaval,
Retournant ma robe de moine,
Par un menuet ouvert le bal,
Si j'avais été saint Antoine!

J'aurais mis bas le capuchon,
J'aurais abandonné ma grotte,
J'aurais échangé mon cordon
Contre une joyeuse marotte;
On aurait célébré le nom
Du plus joyeux saint qui fut moine ;
A table on m'eût pris pour patron,
Si j'avais été saint Antoine!

ANONYME.

LES PATINEURS

AIR nouveau.

Sur un mince cristal l'hiver conduit leurs pas,
Le précipice est sous la glace :
Telle est de nos plaisirs la légère surface;
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

ANONYME.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LUCRÈCE ET TARQUIN

Air connu.

Dans cette belle contrée,
Où le Tibre en ses replis
Roule son onde dorée,
Ma vue au loin égarée
Errait parmi les débris.

Le dieu des ombres légères
M'invitait au doux repos,
Quand d'antiques caractères
Suspendirent mes paupières
Qu'allaient fermer ses pavots.

C'était la triste aventure
De Lucrèce et de Tarquin ;
J'en ai tracé la peinture :
Puisse la race future
Me savoir gré du larcin !

Lucrèce eut une âme tendre
Avec un cœur vertueux.
Tarquin ne put se défendre ;
Et le défaut de s'entendre
Fit le malheur de tous deux.

Un jour, tout parfumé d'ambre,
Méditant d'heureux efforts,
Il la surprit dans sa chambre :
On n'avait pas d'antichambre,
On n'annonçait point alors.

Lucrèce reste muette ;
Mais bientôt, prenant un ton,
Elle court à sa sonnette :
Il en avait en cachette
Exprès coupé le cordon.

A ses pieds il tombe, il jure
Qu'il sera respectueux,
Que sa flamme est vive et pure :
On dit qu'en cette posture
Un homme est bien dangereux.

Tarquin devient téméraire ;
Lucrèce a recours aux cris.
Elle tombe en sa bergère :
Le pied glisse d'ordinaire
Sur les parquets sans tapis.

Auprès d'une femme aimable
Il est des torts à punir.
Je ne sais s'il fut blâmable ;
Il faut bien être coupable,
Pour l'être au sein du plaisir.

Dans le courroux qui l'enflamme,
Lucrèce cède au dépit :
On dit qu'elle en perdit l'âme.
Dans notre siècle une femme
A plus de force d'esprit.

De S.-Péravi.

VAU-DE-VIRE

Sur un air Bas-Normand.

Mon mari a, que je croy,
Par ma foy !
Le gosier de chair salée ;
Car il ne peut respirer
Ne durer,
Se sa gorge n'est mouillée.

Lorsqu'il est en grand courroux,
Voulez-vous
Luy adoucir le couraige?
Faictes luy tant seulement
Promptement
Boire quelque bon breuvaige.

Pourveu qu'il ne vende rien
De son bien,
S'il boyt, j'en suys resjouie ;
Car ay tout au long du jour
Son amour,
Et sommes sans fascherie.

J'ai ung peu gousté enfin
Ce bon vin :
Or, vive ce bon breuvaige !
Qui mon homme en santé met,
Et nous faict
Vivre en paix en mariaige.

Olivier Basselin.

LES JOLIS PÉCHÉS

Air du temps.

Une fille aimable et jolie,
Qui n'a vu que seize printemps,
Ne fait que des péchés charmants ;
Le ciel aisément les oublie,
Il n'y prend garde qu'à trente ans.

P. Gassendi.

CHIEN ET CHAT

AIR : Tra, la, la. — 1793.

Voyez ces futurs époux
Vrais agneaux, tant ils sont doux !
Qu'Hymen engage leur main,
Que sont-ils le lendemain ?

Chien et chat,
Chien et chat,
Voilà le monde
A la ronde ;
Chaque état,
Chaque état
N'offre, hélas ! que chien et chat.

Que sont, hélas ! trop souvent,
Dans ce Paris si savant,
Le poëte et l'éditeur,
L'auteur et le spectateur !

Chien et chat,
Chien et chat,
Voilà le monde
A la ronde ;
Chaque état,
Chaque état
N'offre, hélas ! que chien et chat

Admirables écrivains,
De leur siécle astres divins,
Malgré leur brillant flambeau,
Qu'étaient Voltaire et Rousseau ?

Chien et chat,
Chien et chat,
Voilà le monde
A la ronde ;
Chaque état,
Chaque état
N'offre, hélas ! que chien et chat.

Que sont à nos opéras
Ces deux lyriques *ultras*,
Admirateurs de Grétri,
Trompettes de Rossini ?...

Chien et chat,
Chien et chat,
Voilà le monde
A la ronde ;
Chaque état,
Chaque état
N'offre, hélas ! que chien et chat.

Qu'êtes-vous sous ce beau ciel
Que réfléchit l'Archipel,
Turcs si doux et si polis,
Et vous soldats de *Miaulis ?*

Chien et chat,
Chien et chat,
Voilà le monde
A la ronde ;
Chaque état,
Chaque état
N'offre, hélas ! que chien et chat.

Grâce aux nouveaux procédés
Dont nous sommes inondés,
Draps Ternaux, maîtres tailleurs,
Fourgons, bateaux à vapeurs...

Chien et chat,
Chien et chat,
Voilà le monde
A la ronde ;
Chaque état,
Chaque état
N'offre, hélas ! que chien et chat.

Que sont, dès que le jour luit
Et qu'il fait place à la nuit,
Le phosphore et le briquet,
Le gaz et l'huile à quinquet !

Chien et chat,
Chien et chat,
Voilà le monde
A la ronde ;
Chaque état
Chaque état
N'offre, hélas ! que chien et chat.

Que sont le classique pur
Et le romantique obscur !
Et qu'ont trop souvent été
La justice et l'équité ?

Chien et chat,
Chien et chat,
Voilà le monde
A la ronde ;
Chaque état,
Chaque état
N'offre, hélas ! que chien et chat.

Le devoir et le plaisir,
La morale et le désir,
La tisane et la gaîté,
L'hygiène et la santé...

Chien et chat,
Chien et chat,
Voilà le monde
A la ronde ;
Chaque état,
Chaque état
N'offre, hélas ! que chien et chat.

Bref, à la Bourse, aux journaux,
A la Chambre, aux tribunaux.
Qui voyons-nous, s'il vous plaît,
Hurler, se prendre au collet !

Chien et chat,
Chien et chat,
Voilà le monde
A la ronde ;
Chaque état,
Chaque état
N'offre, hélas ! que chien et chat.

DÉSAUGIERS.

HÉLOÏSE & ABEILARD

([illegible] de Martin de Ch[illegible])

Ecoutez sexe aimable
Le récit (bis) lamentable
D'un fait très véritable
Qu'on lit dans S[t] Bernard
Le Docteur Abeilard

Sous le même couvert
Logeait le galant vert,
Son latin avec zèle

Mais un beau jour hélas!
Donnant leçon tout bas
Fulbert avec main forte,
Vint frapper (bis) à la porte
Entouré d'une escorte
Nombreuse et sans pitié,
Abeilard effrayé,
Et mourant à moitié
Quand on vint le surprendre

Maître dans plus d'un Art
Précepteur de Fillette
Soupirait (bis) en cachette
Pour la nièce discrète
Du Chanoine Fulbert

Il montrait (bis) à la belle
Et l'on dit qu'auprès d'elle
Il ne le perdait pas

Lui faisant (bis) bien comprendre
Un passage assez tendre
Du savant art d'aimer
Il voulut s'exprimer,
Mais sans trop s'informer
L'Abbé prenant le drôle,
Lui coupa (bis) la parole,
Et le maître d'école
Par force resta court



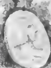


Dans ce funeste jour
On vit pleurer l'Amour,
Sans jeter feu ni flamme,
Refroidi (*bis*) pour sa Dame
Abeilard en bonne âme
A Saint-Denis s'en fut
De Satan à l'affût,
Il trompa mieux le but
Que défunt Saint-Antoine.

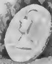
Car la main (*bis*) du Chanoine,
De l'anneau du Moine
L'avait mis à couvert
Voyant tout découvert,
Loin de l'Oncle Fulbert,
La dévote Héloïse
Qu'on avait (*bis*) compromise,
S'en fut droit à l'Église
Du Couvent d'Argenteuil.

On lui fit bon accueil,
Avec la larme à l'œil
Chaque sœur se récrie
Sur la main (*bis*) en furie
Qui trancha pour la vie
Le fil de ses amours
Craignant les sots discours
La belle pour toujours
Quitta ce domicile

Abeilard (*bis*) plus tranquille
Lui fit don d'un asyle
Non loin de son Couvent,
Héloïse en pleurant
Le mit en monument
Elle eut mieux fait d'en rire
Car avant (*bis*) qu'il expire
Elle pouvait bien dire
« Ici gît mon amant »







LE PETIT AIR BOUDEUR

AIR : Cet arbre apporté de Provence.

On voit dame grecque ou romaine
Se flatter avec majesté;
L'Espagnole la moins bantaine
Se plaint, soupire avec fierté.
Avec calme gémit l'Anglaise,
l'Allemande à le ton grondeur;
Mais, plus espiègle, la Française
Créa le petit air boudeur.

Marquise, duchesse, bourgeoise
Rafollent de cet air charmant;
Est-il mortel que n'apprivoise
Un aussi joli talisman?
Un mari veut-il à sa femme
Fermer la bouche avec rigueur,
Elle s'ouvre dès que Madame
A pris son petit air boudeur.

Croyant alarmer ma tendresse,
Hortense affecte un air d'humeur,
Moi, je souris à sa tristesse
Et tout bas songe à mon bonheur.
A sa malice je rends grâce;
Tout visage n'a pas l'honneur
D'offrir avec autant de grâce
Le joli petit air boudeur.

Mais chaque jour d'où vient qu'Hortense
Est plus gentille, a l'air plus fin?
La friponne s'instruit, je pense,
A l'école du dieu malin.
Ne voyez-vous pas à la belle
Souris coquet, regard trompeur?
Elle a tout pris de son modèle,
Tout jusqu'au petit air boudeur.

PEPUY-DES-ISLETS.

APOLLON ET DAPHNÉ

OU

L'INCONVÉNIENT D'ÊTRE TROP INSTRUIT

AIR des étoiles qui filent (Béranger).

On dit que, pendant une année,
Apollon, enflammé d'amour,
Suivit la fille de Pénée
Sans en obtenir de retour :
Quand il lui peignait son martyre,
Daphné lui répliquait soudain :
« Passez votre chemin, beau sire,
« Passez, passez votre chemin. »

— Je suis, disait-il, ô ma mie,
Le dieu de tous nos beaux esprits;
Je préside l'Académie,
Je fais les vers les plus fleuris.
— Monsieur, moi, je ne sais pas lire :
Que ferais-je d'un écrivain?
Passez votre chemin, beau sire,
Passez, passez votre chemin.

— Je m'entends à la pharmacie,
Je suis docte en la faculté :
S'il vous vient une maladie,
Je puis vous remettre en santé.
— Ma santé, faut-il vous le dire.
Redoute fort le médecin :
Passez votre chemin, beau sire,
Passez, passez votre chemin.

— Je suis le dieu de la lumière,
Phébus dans l'Olympe est mon nom,
Lorsque je remplis ma carrière
Je fais mûrir votre moisson.
— Votre feu ne peut me séduire,
Il brunit ma peau de satin;
Passez votre chemin, beau sire,
Passez, passez votre chemin.

— Je compose de la musique
Comme Mozart et Rossini;
De ma lyre le son magique
Enflamme nos dilettanti.
— Moi, je préfère à votre lyre
Le flageolet de Mathurin :
Passez votre chemin, beau sire,
Passez, passez votre chemin.

MORALE.

Sans faire une course éternelle,
Le dieu de la céleste cour
Aurait attendri notre belle,
S'il eût mieux prouvé son amour;
Il n'avait simplement qu'à dire :
Je sais aimer soir et matin!
Et Daphné n'eût pas dit : « Beau sire,
« Passez, passez votre chemin.

ANONYME.

LES IMPOSSIBILITÉS

AIR : Allez-vous-en, gens de la noce.

Que d'auteurs font la triste épreuve
Qu'on ne réussit pas toujours,
Et qu'une idée à peu près neuve
Ne se trouve pas tous les jours.
Moi, j'en ai souvent à revendre;
Mais au travail je n'en ai plus.
C'est juste comme l'omnibus :
Chaque fois que je veux le prendre,
Je n'peux pas mettre la main d'ssus.

Nos républicains de la veille
Devaient nous montrer au pouvoir
Une véritable merveille
Par sa sagesse et son savoir.
Chaque jour que le ciel amène,
Je cherche chez nos parvenus
Cet homme si riche en vertus;
Mais, comme autrefois Diogène,
Je n'peux pas mettre la main d'ssus.

Comme Oreste, j'ai mon Pylade,
Mais il commence à me lasser,
Il devient boudeur et maussade,
Et je veux m'en débarrasser.
J'y parviendrai, je le suppose,
En lui prêtant quelques écus;
Car je connais l'ami Camus :
Dès qu'il me doit la moindre chose,
Je n'peux pas mettre la main d'ssus.

A table souvent il m'arrive
De m'effacer complétement,
Et de servir chaque convive
Avec un noble empressement :
Obligeance d'autant plus grande
Que, tous les invités pourvus,
Il en résulte cet abus,
Que, pour peu qu'un plat m'affriande,
Je n'peux pas mettre la main d'ssus.

Mais au dessert, je le confesse,
Je suis un buveur inhumain;
Aussi les vins que l'on m'adresse
Ne s'égarent pas en chemin.
Dans l'ivresse qui me transporte,
Pour célébrer le dieu Bacchus,
Je trouve des gens inconnus;
Mais lorsqu'il faut trouver ma porte,
Je n'peux pas mettre la main d'ssus.

Quand je sommeille au corps de garde,
Je suis réveillé tout à coup
Par une bête qui me larde
Et met ma patience à bout.
Je me donne une peine énorme
Pour m'emparer de cet intrus,
Insecte des plus exigus;
Mais gêné par mon uniforme,
Je n'peux pas mettre la main d'ssus.

Un voleur est venu me prendre
Fraîcheur, jeunesse, et cœtera;
A celui qui peut me les rendre
J'offre tout l'argent qu'il voudra.
Mais, c'est là ce qui me défrise,
Je crois ces trésors bien perdus;
Car malgré mes soins assidus
Et la récompense promise,
Je n'peux pas mettre la main d'ssus.

J'avais fait, pour la circonstance,
Quelque chose de beaucoup mieux
Que ces couplets sans importance,
Et rien moins que facétieux :
C'était une chanson parfaite,
Dont chaque trait des mieux conçus
Vous eût divertis tant et plus;
Mais, depuis huit jours qu'elle est faite,
Je n'peux pas mettre la main d'ssus.

EUGÈNE DÉSAUGIERS.

LE COQ FRANÇAIS

— 1762 —

AIR du temps.

Le coq français est le coq de la gloire,
Par les revers il n'est point abattu;
Il chante fort lorsqu'il a la victoire,
Encor plus fort lorsqu'il est bien battu.
Le coq français est le coq de la gloire;

Toujours chanter est sa grande vertu.
Est-il imprudent, est-il sage?
C'est ce qu'on ne peut définir :
Mais qui ne perd jamais courage,
Se rend maître de l'avenir.

FAVART.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

JADIS ET AUJOURD'HUI

Air du vaudeville de *Jadis et Aujourd'hui*.

Jadis en France la jeunesse
Affichait moins de privauté;
Elle respectait la vieillesse,
Elle protégeait la beauté.
Maintenant sa vie équivoque
S'éteint dans les bras de l'ennui;
Le spleen est le dieu qu'elle invoque:
Jadis valait mieux qu'aujourd'hui.

Jadis les aigles du Parnasse
Au ciel ouvraient leurs ailes d'or;
La vue au loin suivait leur trace,
Rien n'entravait leur noble essor.
Maintenant ce ne sont que merles
Qui nous sifflent les airs d'autrui;
On vend des cailloux pour des perles:
Jadis valait mieux qu'aujourd'hui.

Jadis on vénérait les maîtres
Des empires et des beaux arts,
Et les enfants de nos ancêtres
Ne se croyaient point des Césars.
Maintenant, qui pourrait le taire?
A peine échappé de l'étui,
L'écolier veut régir la terre:
Jadis valait mieux qu'aujourd'hui.

Jadis la réserve et la grâce
Distinguaient le monde élégant;
Chacun suivait la bonne trace
Et ne jugeait point sur le gant.
Maintenant l'orgueil se pavane,
L'aimable politesse a fui;
Le boudoir fume le Havane:
Jadis valait mieux qu'aujourd'hui.

Jadis la moustache et la barbe,
Chez les capucins et les preux,
Étaient une fleur qu'on ébarbe
Et ne se portaient que par eux.
Maintenant plus d'un incroyable
Dans sa barbe reste enfoui;
L'enfant le craint comme le diable:
Jadis valait mieux qu'aujourd'hui.

Jadis, à leur devoir fidèles,
Les fillettes et les mamans
Savaient, devant les vrais modèles,
Condamner drames et romans.
Maintenant plus d'une s'enflamme,
Et j'en connais même dont *Ruy-Blas* a vingt fois chatouillé l'âme:
Jadis valait mieux qu'aujourd'hui.

Jadis la folle chansonnette
Venait égayer le festin,
Et l'inoffensive sornette
Au convive offrait son butin.
Maintenant tout devient sévère,
La joie expire sans appui;
A flots elle coulait du verre:
Jadis valait mieux qu'aujourd'hui.

ALBERT-MONTÉMONT.

BOUQUET D'UN ENFANT A SA MÈRE

Air du temps.

Ce n'est point en offrant des fleurs
Que je veux peindre ma tendresse;
De leur parfum, de leurs couleurs,
En peu d'instants le charme cesse. (*bis*)
La rose naît en un moment,
En un moment elle est flétrie;
Mais ce que pour vous mon cœur sent,
Ne finira qu'avec ma vie. (*bis*)

Ce cœur par vos soins est formé;
De vos vertus il est l'ouvrage;
Pour répondre à tant de bonté,
Je voudrais vous en faire hommage: (*bis*)
Mais comment donner en ce jour,
Un bien qui n'est plus en moi-même?
Ce cœur qui vous aima toujours,
Est à vous depuis qu'il vous aime. (*bis*)

Mes présents sont de simples vœux;
Je n'ai point d'offrande plus chère:
Que le ciel daigne rendre heureux
Vos jours, ceux de mon tendre père! (*bis*)
Pour que le sort de vos enfants
Soit uni pour jamais aux vôtres,
Que le ciel prolonge vos ans,
Ou bien qu'il abrège les nôtres. (*bis*)

J.-J. ROUSSEAU.

LE SIÈCLE PASTORAL

AIR : Vous qui du vulgaire stupide.

Précieux jours dont fut ornée
La jeunesse de l'Univers,
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos vers?
Votre douceur charmante et pure
Cause nos regrets superflus;
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre, aussi riche que belle,
Unissait, dans ces heureux temps,
Les fruits d'une automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel printemps.
Tout l'univers était champêtre,
Tous les hommes étaient bergers;
Les noms de sujet et de maître
Leur étaient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous, dans une même abondance,
Goûtaient même tranquillité.
Leurs toits étaient d'épais feuillages,
L'ombre des saules leurs lambris;
Les temples étaient des bocages,
Les autels des gazons fleuris.

. . . .

Les pasteurs, dans leur héritage
Coulant leurs jours jusqu'au tombeau,
Ne connaissaient que le rivage
Qui les avait vus au berceau.
Tous, dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Passaient leur jeunesse sans vices,
Et leur vieillesse sans regrets.

. . . .

La bergère, aimable et fidèle,
Ne se piquait point de savoir;
Elle ne savait qu'être belle,
Et suivre la loi du devoir.
La fougère était sa toilette;
Son miroir le cristal des eaux;
La jonquille et la violette
Étaient ses atours les plus beaux.

On la voyait dans sa parure
Aussi simple que ses brebis :
De leur toison commode et pure
Elle se filait des habits.
O règne heureux de la nature,
Quel dieu nous rendra tes beaux jours!
Justice, égalité, droiture,
Que n'avez-vous régné toujours!

GRESSET,
auteur de *Vert-Vert*.

SUITE AU SIÈCLE PASTORAL

Le philosophe de Genève fut tellement ému à la lecture de la pièce de Gresset, qu'il entreprit d'y donner une suite.

Même air.
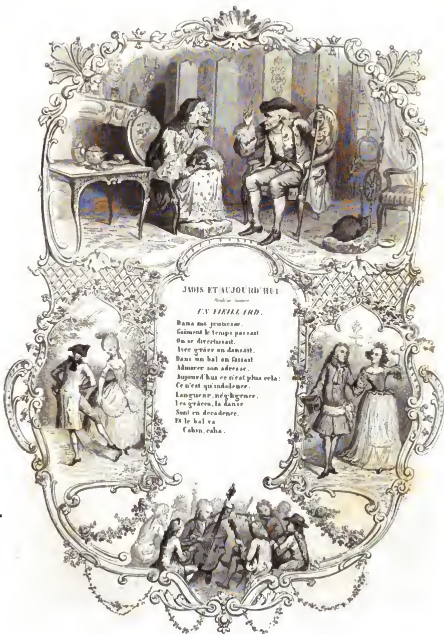
Mais qui nous eût transmis l'histoire
De ces temps de simplicité!
Était-ce au temple de mémoire
Qu'ils gravaient leur félicité?
La vanité de l'art d'écrire
L'eût bientôt fait évanouir;
Et sans songer à le décrire,
Ils se contentaient d'en jouir.

Des traditions étrangères
En parlent sans obscurité;
Mais dans ces sources mensongères
Ne cherchons point la vérité.

Cherchons-la dans le cœur des hommes,
Dans ces regrets trop superflus
Qui disent dans ce que nous sommes,
Tout ce que nous ne sommes plus.

Qu'un savant, des fastes des âges
Fasse la règle de sa foi;
Je sens de plus son témoignage,
De la mienne au dedans de moi.
Ah! qu'avec moi le ciel rassemble,
Apaisant enfin son courroux,
Un autre cœur qui me ressemble;
L'âge d'or renaîtra pour nous.

J.-J. ROUSSEAU.


JADIS ET AUJOURD'HUI
UN VIEILLARD.
Dans ma jeunesse,
Gaîment le temps passait
On se divertissait,
Avec grâce on dansait,
Dans un bal on faisait
Admirer son adresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Ce n'est qu'indolence,
Langueur, négligence,
Les grâces, la danse
Sont en décadence,
Et le bal va
Cahin, caha.




UNE VIEILLE.

Dans ma jeunesse
La vérité régnait,
La vertu dominait,
La constance brillait,
La bonne foi réglait
L'amant et la maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela.
Ce n'est qu'injustice,
Trahison, malice,
Changements, caprice,
Détours, artifice,
Et l'amour va
Cahin, caha.




LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
Les veuves, les mineurs
Avaient des défenseurs:
Avocats, procureurs
Juges et rapporteurs
Soutenaient leur faiblesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
L'on gruge, l'on pille
La veuve, la fille,
Mineure et pupille;
Surtout on grapille.
Et Thémis va
Cahin, caha.




LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse
Quand deux cœurs amoureux
S'unissaient tous les deux,
Ils sentaient mêmes feux;
De l'hymen les doux nœuds
Augmentaient leur tendresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Quand l'hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'est qu'une étincelle;
L'amour bat de l'aile,
Et l'époux va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
On voyait des auteurs,
Fertiles producteurs,
Enchanter les lecteurs,
Charmer les spectateurs
Par leur délicatesse
Aujourd'hui ce n'est plus cela
Les vers assoupissent,
Les scènes languissent,
Les Muses gémissent,
Succombent périssent,
Pégase va
Cahin, caha

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse
Les papas, les mamans,
Sévères vigilants,
En dépit des amants,
De leurs tendrons charmants
Conservaient la sagesse
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
L'amant est habile,
La fille docile,
La mère facile,
Le père imbécile,
Et l'honneur va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
L'homme sobre et prudent,
Au plaisir moins ardent
Se bornait sagement,
Et ce ménagement
Retardait sa vieillesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Honteux d'être sage,
Le libertinage
Dès quinze ans l'engage,
A vingt il fait rage,
A trente il va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse
Les femmes des vingt ans
Renonçaient aux amants,
De leurs engagements
Les devoirs importants
Les occupaient sans cesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela
Plus d'une grand'mère
S'efforce de plaire,
Et veut encor faire
Un tour à Cythère.
La bonne y va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
Des riches partisans
Les trésors séduisants,
Les fêtes les présents
N'étaient pas suffisants
Pour vaincre une maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Un commis sans peine
Gagne une Climène.
Et dès qu'à Vincenne
En fiacre il la mène
La vertu va
Cahin, caha.

LES VIEUX TEMPS

— 1833 —

Air de la giroflée de Salga.

Jours heureux disparus,
Et traités de chimères,
Ages d'or de nos pères,
Ne reviendrez-vous plus?

Dans ce tems-là, dame Justice
Ne grugeait point par des procès;
Du pauvre elle était la tutrice
Lorsqu'elle rendait ses arrêts.
C'était sous un antique chêne
Que l'abordait chaque plaignant:
A son aspect fuyait la haine,
Chacun s'en retournait content!
Jours heureux, etc.

La politique détestable
N'occupait pas tous les instants,
C'était les coudes sur la table
Que discutaient de bons vivants.
Lors point de presse factieuse
Pour transformer le bien en mal:
Une chronique assez joyeuse,
Etait leur unique journal.
Jours heureux, etc.

En chantant, d'aimables trouvères
Se promenaient de cour en cour;
Les châtelaines peu sévères
Accueillaient les servants d'amour.
Dans les manoirs, avec mystère,
Il savaient diriger leurs pas:
L'amant heureux savait se taire,
L'époux trompé n'y voyait pas.
Jours heureux, etc.

Le castel ainsi que le chaume
Ne voyaient pas le collecteur;
Chacun pour le bien du royaume
Donnait son tribut de bon cœur.
Les princes n'étaient point avides
De la fortune des sujets;
Un ministre avait les mains vides:
On ignorait l'art des budgets.
Jours heureux, etc.

Moines bien frais au réfectoire
Se rendaient, non pas pour prier;
Jamais on pintant dans leur boire
Ne coulait l'eau du bénitier.
Si maints prélats donnaient la preuve
D'un amour un peu trop mondain,
En venant consoler la veuve,
Ils ne pillaient pas l'orphelin.
Jours heureux, etc.

Jamais pour de sottes querelles
Ne s'armaient alors les guerriers!
C'était pour Dieu, l'honneur, les belles,
Que combattaient les chevaliers.
Lorsque la patrie en alarmes
Tintait le sinistre beffroi,
Chaque parti courait en armes,
Et se rangeait près de son roi.

Jours heureux disparus
Et traités de chimères,
Age d'or de nos pères,
Ne reviendrez-vous plus?

Anonyme.

LES PORTRAITS

— 1800 —

Air: Il faut de la santé pour deux.

Le dos courbé, la mine blême,
Le corps sec, le pas chancelant,
Signes certains d'un long carême,
Et qui finira Dieu sait quand;
Des habits où l'on voit paraître
Du temps le redoutable effet...
Qui de vous pourrait méconnaître
D'un pauvre rentier le portrait?

Grand luxe, brillante parure,
De l'embonpoint, de la gaîté,
De beaux chevaux, une voiture,
Offrent crésus en vérité:
Sous l'énorme poids des sacoches,
Faire gémir un grand valet;
Avoir de l'or à pleines poches,
D'un fournisseur c'est le portrait.

Ne s'occuper que de soi-même,
Et satisfaire ses désirs;
Couvrir d'un ridicule extrême
Sa mise, ses goûts, ses plaisirs;
Quitter l'étude pour la danse,
Partout montrer, d'un air distrait,
Son mauvais ton, son impudence,
Incroyable, c'est ton portrait.

Villiers.

J'AIME LA VIE

AIR : Soldat français, né d'obscurs laboureurs.

De la chanson nos devanciers joyeux,
Avec esprit maniant la férule,
Ont dans leurs vers, malins ou sérieux,
Chanté la gloire et peint le ridicule :
Dans notre siècle aux efforts incomplets,
Une sottise est d'une autre suivie;
A la tribune, à la bourse, au palais,
Qu'il est encor de sujets de couplets!
Voilà pourquoi j'aime la vie.

J'aime la vie, et ne m'en cache pas;
Car si parfois elle est triste et morose,
Aux jours heureux on trouve plus d'appas,
Brisant l'épine, on respire la rose :
Content de peu, je ne demande rien,
Je ne crains pas les griffes de l'envie,
Et quelquefois je trouve le moyen
Autour de moi de faire un peu de bien :
Voilà pourquoi j'aime la vie!

L'été s'enfuit loin de nos beaux climats,
Encore un mois et l'hiver le remplace,
Sur notre sol il étend ses frimas,
Et tout est mort sous un manteau de glace.
Non, rien ne meurt... et ce n'est qu'un sommeil!
A ses splendeurs le printemps nous convie,
De la nature, admirons le réveil;
Tout est fleuri, tout est frais et vermeil :
Voilà pourquoi j'aime la vie!

Lorsqu'on peut être heureux à peu de frais,
Pourquoi rêver de brillantes chimères?
C'est se créer d'inutiles regrets,
Et se nourrir d'illusions amères!
Sans avoir peur qu'en son modeste cours
Mon char jamais ou s'embourbe ou dévie,
Sans nul souci j'embellis tous mes jours
Par l'amitié, le vin, et les amours :
Voilà pourquoi j'aime la vie!

Depuis deux ans, que d'orages affreux
Ont obscurci le beau ciel de la France!
Sur le pays que ces jours désastreux
Ont répandu de deuil et de souffrance!
Ils sont passés pour ne plus revenir,
L'espoir renaît dans mon âme ravie,
De ces malheurs chassons le souvenir,
Pour l'effacer nous avons l'avenir :
Voilà pourquoi j'aime la vie!

Loin de nier l'existence de Dieu,
Amis, j'en ai la croyance profonde;
Quand ici-bas il faut se dire adieu,
Là-haut pour nous commence un autre monde.
Mais lorsque l'âme arrive au sombre bord,
Libre du corps qui la tient asservie,
Nous ignorons quel sera notre sort,
Et malgré moi je redoute la mort :
Voilà pourquoi j'aime la vie!

LOUIS PROTAT.

LA DIFFÉRENCE

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Autrefois messieurs les maris
Me faisaient l'honneur de me craindre;
Et même les amants chéris,
De moi croyaient devoir se plaindre :
Mais en un frivole clinquant
Mon or pur s'est changé, je pense;
Autant j'étais *inconséquent*,
Autant je suis sans *conséquence*.

Linval, au théâtre se met
Seul en loge avec sa maîtresse,
Et don Alonzo me permet
De mener sa femme à la messe :
Par quel hasard, et depuis quand
Ai-je obtenu leur confiance?
C'est que j'étais *inconséquent*,
Et que j'étais sans *conséquence*.

Cependant l'amour n'est pas beau,
Quand une fois il bat de l'aile;
Personne, hélas! de son flambeau
Ne veut la dernière étincelle;
Et Vénus de lui se moquant
Lui dit tout bas en confidence :
Qu'un mortel bien *inconséquent*
Vaut mieux qu'un dieu sans *conséquence*.

Si je pouvais être écouté
D'Églé, de Lise, ou bien de Rose,
De mon acte d'humilité
Je rabattrais bien quelque chose.
D'un rôle encore assez piquant,
Je m'acquitterais en silence,
Entre le jeune *inconséquent*,
Et le vieillard sans *conséquence*.

PIIS.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

FOUS ET FEMMES AIMABLES

AIR : Enfant chéri des dames.

Les fous sont agréables,
La raison n'est qu'erreur;
Et les femmes aimables
Sont l'aliment du cœur.
Le triste et froid célibataire
Vit sans regrets et sans désirs;
Ne connaît pas le bonheur d'être père,
Il est étranger aux plaisirs:
Lorsque la pesante vieillesse
Chez lui se hâte d'accourir,
De son inutile jeunesse
Il n'a pas même un souvenir!
Mais moi, d'ardeur sincère,
Finissant ma carrière,
Je veux encor dire au sein du plaisir...
Les fous sont agréables,
La raison n'est qu'erreur;
Et les femmes aimables
Sont l'aliment du cœur!

Au printemps de la vie
Il faut savoir jouir;
L'âge de la folie
Est l'âge du plaisir.
Quand les fleurs sont écloses
Les zéphirs sont constants;
Mais la saison des roses
Ne dure qu'un printemps!...
Oui, oui, répétons tous jusqu'à nos derniers ans:
Les fous sont agréables,
La raison n'est qu'erreur;
Et les femmes aimables
Sont l'aliment du cœur.

RENÉ P....

RONDE DE TABLE

CHANTÉE CHEZ LE RÉGENT, A LA SAINT-PHILIPPE

AIR du Prévôt des marchands.

Messieurs, chantez tous avec moi
Celui qui donne ici la loi:
Quand il sert de ce jus d'automne,
Son plaisir dans ses yeux se voit;
Il est charmé, quand il en donne;
Il est charmant, quand il en boit.

Quand il sable un nectar si doux,
Et qu'il nous en fait boire à tous,
A ce plaisir il s'abandonne;
Il en fait prendre, il en reçoit.
Il est charmé, etc.

Il verse de la même main
Ses bienfaits, ainsi que son vin,
Et sa bonté tendre assaisonne
Les biens, le vin qu'on en reçoit.
Il est charmé, etc.

Aux plaisirs de la table il joint
Ceux dont je fais mon second point;
Au cœur d'une jeune personne,
Par ce nectar, il va tout droit.
Il est charmé, etc.

Par un salut universel,
Célébrons ce charmant mortel:
De nous il est temps qu'il reçoive
Le bachique honneur qu'on lui doit.
Il est charmé que l'on en boive
Il est charmant quand il en boit.

PANARD et COLLÉ.

COUPLETS

FAITS A UN SOUPER CHEZ MADAME DE LA SABLIÈRE

AIR du temps.

Le beau duc de Foix nous réveille:
Chantons Vénus et Cupidon;
Chantons l'Iris et la bouteille
Du disciple d'Anacréon.

Vénus l'accompagne sans cesse,
Les Grâces, les Ris et les Jeux.
Qu'il est doux d'être la maîtresse
De ce jeune voluptueux!

Verse du vin, jette des roses,
Ne songeons qu'à nous réjouir;
Et laissons là le soin des choses
Que nous cache un long avenir.

L'abbé CHAULIEU.

PARIS ET LA CAMPAGNE

AIR de la Romance du citoyen Després.

Vante qui voudra de la ville
Les faux attraits,
Ce n'est qu'en un champêtre asile
Que je me plais.
L'une respire l'imposture,
L'autre est sans fard;
L'un fut créé pour la nature,
L'autre pour l'art.

La ville, des plaisirs factices,
Est le séjour,
On y fait le dieu des caprices
Du dieu d'Amour.
Les champs inspirent la tendresse;
Et, sans regret,
La constance y tient la promesse
Que le cœur fait.

A la ville, riche comtesse,
Pauvre d'attraits,
Veut un amant, cherche sans cesse,
N'en a jamais.
Au hameau, la jeune Glycère
A son berger,
Déjà, depuis deux ans, sait plaire
Sans y songer.

Jamais à la ville on ne trouve
Le doux repos,
Et notre âme sans cesse éprouve
Soucis nouveaux :
Mais à la campagne on respire
L'air du bonheur,
Et son calme heureux nous inspire
La paix du cœur.

La ville, à l'amant, au poëte
Déplut toujours,
Le silence de la retraite
Sert les amours;
Et les vrais enfants du génie
Doivent songer
Qu'on vit jadis en Thessalie
Phœbus berger.

Ainsi viens, ô ma douce amie !
Allons aux champs;
Cherchons la paix, fuyons l'envie,
Et les méchants :
Conservons-nous la foi promise,
Et, tous les deux,
Vivons obscurs, c'est ma devise,
Pour être heureux.

ALISSAN DE CHAZET.

COUPLETS

FAITS A UN SOUPER, CHEZ M. SONNING

(1703)

AIR du temps.

Que ce réduit est agréable !
Mille plaisirs, nulle façon;
L'hôtesse en est toujours aimable;
Et le nom
De notre cher Architriclin
Rime au bon vin.

Amis, buvons à la nature,
Dont nous suivons les douces lois.
Disciple aimable d'Épicure,
Duc de Foix,
Bois, Anacréon de nos jours,
A tes amours.

Périgny, bois à ta maîtresse;
Porte, au sortir de ce repas,
Les faveurs d'une double ivresse
Dans ses bras;
Imprime aux roses de son teint
L'odeur du vin.

Pour toi, père de la mollesse,
Arbitre de la volupté,
La Fare, élève de Lucrèce,
Ta santé
Vole aux deux bouts de l'univers,
Avec tes vers.

Avec la mine et le courage,
Grand-Prieur, du dieu des combats,
Qu'il est doux d'avoir en partage
Les appas
De celle de qui les beaux yeux
Charment les dieux !

Mais ce qui te rend plus aimable,
C'est ton amitié pour le vin;
Et que, toujours charmant à table,
Le matin
Te trouve entre les Ris, les Jeux,
Plus badin qu'eux.

L'abbé CHAULIEU.



LA RESSEMBLANCE ET LA DIFFÉRENCE.

Mars et l'amour en tous lieux
Savent triompher tous deux;
Voilà la ressemblance.
L'un règne par la fureur
Et l'autre par la douceur;
Voilà la différence.

Le voleur et le tailleur
Du bien d'autrui font le leur:
Voilà la ressemblance:
L'un vole en nous dépouillant
Et l'autre en nous habillant
Voilà la différence.

L'amourette et le procès
Tous deux causent bien des frais;
Voilà la ressemblance.
Dans l'un on gagne en perdant,
Dans l'autre on perd en gagnant;
Voilà la différence.



Clitandre se plaint d'Iris,
Damon se plaint de Laïs;
Voilà la ressemblance
L'un murmure des rigueurs
L'autre gémit des faveurs,
Voilà la différence



Belle femme et bon mari
Font aisément un ami;
Voila la ressemblance
L'une en se servant des yeux
L'autre en les fermant tous deux;
Voila la différence

Le chasseur et l'amoureux
Battent le buisson tous deux.
Voila la ressemblance;
Bien souvent dans le taillis
L'un attrape, et l'autre est pris;
Voila la difference

Un rien détruit une fleur,
Un rien fait périr l'honneur:
Voila la ressemblance.
La fleur peut renaître un jour,
L'honneur se perd sans retour.
Voilà la différence.



Par gens prudens et discrets
Clystere et contrat sont faits.
Voila la ressemblance.
L'un est fait pour engager.
Et l'autre pour degager;
Voila la différence.





Clef de fer et clef dargent
Ouvrent tout appartement :
Voilà la ressemblance:
Le fer ouvre avec fracas,
L'argent sans bruit et tout bas,
Voila la différence.

La douceur et la beauté
Font notre félicité.
Voilà la ressemblance.
La beaute deux ou trois ans
La douceur dans tous les tems;
Voila la différence.

Hipocrate et le canon.
Nous depêchent chez Pluton;
Voilà la ressemblance:
L'un le fait pour de l argent
Et l'autre gratuitement;
Voilà la différence.



Adolescens et barbons.
Pour aimer ne sont point bons:
Voila la ressemblance
Il n'est pas temps a quinze ans.
A soixante il n'est plus tems.
Voila la difference



L'amour donne un grand désir
Il cause aussi grand plaisir,
Voilà la ressemblance
Le désir est son berceau
Le plaisir est son tombeau;
Voilà la différence.

Maint procureur et drapier
D'allonger font leur métier,
Voilà la ressemblance:
L'un allonge le procès
Et l'autre le Van Robez;
Voilà la différence.



Le perroquet et l'acteur
Tous deux récitent par cœur;
Voilà la ressemblance
Devant le monde assemblé
L'un siffle, l'autre est sifflé.
Voilà la différence.

Critiquer, satiriser,
C'est aux abus s'opposer;
Voilà la ressemblance.
Par l'un on veut outrager,
Par l'autre on veut corriger;
Voilà la différence

LES APPARENCES

Air de l'Artiste.

Sur l'Océan du monde
Combien d'illusions !
Ce ne sont à la ronde
Que des déceptions.
La Fontaine l'expose,
Et l'expose fort bien :
De loin c'est quelque chose
Et de près ce n'est rien.

Voyez ce personnage
Que la foule applaudit :
Dans son orgueil il nage,
Nul ne le contredit.
Du fat au teint de rose
Ecoutez l'entretien...
De loin c'est quelque chose
Et de près ce n'est rien.

Sur le bord de la Seine,
Que de gens et quel bruit !
Vers le lieu de la scène,
De l'affaire on m'instruit.
Tout ce monde-là pose
Pour voir baigner un chien :
De loin c'est quelque chose
Et de près ce n'est rien.

Je punirai l'infâme,
S'écriait un jaloux :
Quoi ! donner à ma femme
Un secret rendez-vous !
Mais sa colère n'ose
Provoquer le vaurien :
De loin c'est quelque chose
Et de près ce n'est rien.

Quelle déconfiture
Survenue à Mondor !
On dit que l'aventure
A fondu ses monts d'or...
La perte qu'on suppose
N'est qu'un tour macairien :
De loin c'est quelque chose
Et de près ce n'est rien.

D'un poëte en extase,
Vanté pour son esprit,
D'avance avec emphase,
On annonce un écrit.
Je lis, à peine éclose,
L'œuvre du Voltairien :
De loin c'est quelque chose
Et de près ce n'est rien.

Équivoque Vestale,
Marchant à petits pas,
Lise aux regards étale
De séduisants appas.
L'amour y touche... et glose.
Du coton pour tout bien !
De loin c'est quelque chose
Et de près ce n'est rien.

Si pendant que j'achève
Ces modestes couplets,
Contre eux déjà l'on rêve
Un concert de sifflets ;
Différez et pour cause,
Un bruit si peu chrétien :
De près c'est quelque chose
Et de loin ce n'est rien.

ALBERT-MONTÉMONT.

LE MILICIEN DE L'AMOUR

Air du temps.

Esprit et corps, tout m'afflige :
L'un languit sans mouvement ;
L'autre en vrai pédant s'érige,
Et veut penser tristement.

Reviens avec tous tes charmes,
Et dissipe mes noirceurs,
Amour, toi qui, jusqu'aux larmes,
Sais tout changer en douceurs.

Je rentre dans ta milice ;
Et, comme ton vieux soldat,
Je prétends à ton service
Expirer dans le combat.

On écrira mon histoire
Dans les fastes de Vénus,
Comme on chantera ma gloire
Dans les fastes de Bacchus.

Là, dès que le bon Silène,
Chatouillé par les Amours,
Présentera sa bedaine,
Riant et buvant toujours,

En mémoire de la mienne,
Dans le bachique transport,
Chacun, à perte d'haleine,
Voudra boire un rouge bord.

Le marquis DE LA FARE.

A DEUX DE JEU

AIR : C'est ça, c'est ça ; ou : Au coin du feu.

Quand Piron, en goguettes,
Rimait ses chansonnettes,
Quel ton! quel feu!
Avec un pareil maître,
Heureux qui pourrait être
A deux de jeu! (*ter*)

A Piron, chers confrères *,
Je ne ressemble guères,
J'en fais l'aveu;
Mais j'ai du moins la gloire
D'être avec lui, pour boire,
A deux de jeu! (*ter*)

Qu'Apollon, au Parnasse,
Donne à chacun sa place;
Ici, morbleu,
Quand Bacchus nous rassemble,
Soyons toujours ensemble,
A deux de jeu! (*ter*)

On connaît sur la terre,
On adore, à Cythère,
Un autre Dieu,
Qui souvent, sur l'herbette,
A mis sceptre et houlette
A deux de jeu! (*ter*)

Blaise pressait Annette;
La timide fillette
Résiste... un peu;
Bientôt, elle s'apaise;
Puis elle est, avec Blaise,
A deux de jeu! (*ter*)

Dieu! quelle est mon ivresse!
Rose, de sa tendresse,
M'a fait l'aveu!
Damis vient, il me prouve
Qu'avec lui, je me trouve
A deux de jeu! (*ter*)

Il est donc vrai qu'en France,
Le sexe, à la constance,
A dit adieu!
Ainsi, trompons les belles,
Pour nous mettre avec elles,
A deux de jeu! (*ter*)

Passons gaîment la vie;
Car le temps, je parie,
Mettra, dans peu,
Le joyeux Démocrite,
Et le triste Héraclite,
A deux de jeu! (*ter*)

Que le vin, la tendresse,
Enivrent ma jeunesse;
Voilà mon vœu:
Et puisse la vieillesse,
Chez moi, les voir sans cesse,
A deux de jeu! (*ter*)

Un jour, chers camarades,
Si tous les couplets fades
Sont mis au feu,
Je serai, je l'espère,
Avec plus d'un confrère,
A deux de jeu! (*ter*)

ARMAND GOUFFÉ.

* Les convives des Dîners du Vaudeville.

GLISSEZ, N'APPUYEZ PAS

AIR : Des simples jeux de son enfance.

Non! l'oiseau n'est pas plus rapide
Que ces imprudents polissons,
Qui, sur l'onde, un instant solide,
Se lancent parmi les glaçons.
Un rien peut à ce badinage,
Ouvrir l'abîme sous leurs pas:
De vos plaisirs, voilà l'image,
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

D'un amant jaloux l'imprudence
Renverse la félicité:
Lorsque l'on croit à l'apparence,
Elle vaut la réalité.
D'avoir montré de vaines craintes
Trop souvent on gémit tout bas;
Sur les soupçons et sur les plaintes
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

A l'amitié, douce, indulgente,
Que de charmes tu sais donner!
Tous les cœurs sont d'intelligence,
Alors que tu viens y régner.
A-t-on des torts? que l'on s'embrasse;
Toujours, toujours en pareil cas,
De crainte de rompre la glace,
Glissez, amis, n'appuyez pas.

BOURGUEIL.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LA MODE

AIR : Ah ! voilà la vie.

Une modo étrange,
Passe, ou se soutient;
Un instant la change,
Aucun ne s'y tient ;
Mais on suit la mode,
La mode
Commode;
Mais on suit la mode,
Sans voir comme elle vient.

Jadis l'inconstance
La forma, dit-on;
Bientôt la prudence,
Chez nous, pour raison,
Amena la mode ;
La mode
Est commodo;
Car on voit la mode
Excuser la raison.

Quand la beauté passe,
Un trait dérangé,
Se trouve avec grâce,
Par l'art protégé.
De là, vient la mode.
La mode
Est commode;
En changeant de mode,
Rien ne paraît changé.

Un jour, faible rose,
Bien loin d'être fleur,
Passa pour éclose,
Sous un lin trompeur.
On trouva la mode,
La mode
Commode;
De là vient la mode
De tout voile menteur.

Aimant peu sa belle,
Tromper tous les jours;
Même être infidèle,
En aimant toujours...
Pour être à la mode,
La mode
Est commode;
On suit cette mode,
Même en changeant d'amours.

Pour mieux voir la terre,
L'Amour caressant,
En deux mit la sphère,
Sur un sein naissant :
De là vient la mode,
La mode
Commode,
De là vient la mode
D'y voir double, en aimant.

Parmi nous, sans cesse,
On change d'habits,
Souvent de maîtresse,
Et même d'amis.
L'on change, par modo:
La mode
Est commode ;
Car, de mode en mode,
On change de maris.

Privé de ses ailes,
Sous un autre nom,
L'on voit, près des belles,
Plus d'un papillon.
Ah ! l'homme à la mode,
(La mode
Est commode).
En suivant la mode,
Sans aile, est papillon.

Le goût qui varie,
Prétend arranger
Le goût qui nous lie.
Le goût étranger:
C'est pourquoi la mode,
De mode,
Ou commode,
Ne reste à la mode,
Que le temps de changer.

Peindre chaquo modo
Serait imprudent ;
Respectons la mode,
Car, en ce moment,
Que de gens de mode,
(La mode
Est commode),
Se trouvent de mode,
Sans qu'on sache comment !

EMMANUEL DUPATY.

L'OISEAU ENVOLÉ

AIR du temps.

Le serin, belle Iris, que tu tenais en cage
S'est envolé dans d'autres lieux.
L'ingrat était l'objet de tes plus tendres vœux :
Mon cœur était jaloux de son doux esclavage.
Si, comme lui, j'étais heureux,
Je ne serais pas si volage.

L'abbé CHAULIEU.

LA GRECQUE FRANÇAISE

DIALOGUE DE MŒURS

— 1799 —

AIR : Guillot disait à Guillemette.

LISE.

« Sois toujoors greeque, aimable Lise, »
M'a dit le plus vrai des galants,
« J'aperçois, au clair de ta mise,
« Charmes nouveaux, attraits piquants :
« Je vois des lys, je vois des roses,
« Je voia blaucheur, santé, fraîcheur. »

DORVAL.

Vous qui voyez autant de choses,
N'aurioz-vous pas vû la Pudenr?

LISE.

Vous vous fâchez : quel parti prendre?
Vraiment, je ne vous conçois pas :
Gants et fichus, à vous entendre,
Voua privaient de voir noa appas :
Votre œil peut y faire sa ronde,
Depuis le matin jusqu'au soir.

DORVAL.

Ce que l'on montre à tout le monde,
J'ai peu de plaisir à le voir.

LISE.

Je vous croyais moins égoïste,
Et bientôt, soit dit entre nous,
Votre nom sera sur la liste
Des amants boudeurs et jaloux :
Oui, sans peine, on peut vous comprendre,
Vous craignez amoureux larcin :

DORVAL.

Il eat facile de surprendre
Ce que l'on trouvo sous la main.

LISE.

Joli fripon veut entreprendre;
Mais le respect vient nous servir,
Et, d'un regard, on sait défendre
Ce qu'une main prétend ravir :
Non, mon ami, quand on est sage,
On ne craint point tendres voleurs.

DORVAL.

Fermez la porte du bocage
Dont vous voulez garder les fleurs.

LISE.

De trop loin l'Amour vous éclaire,
Et sans prétendre l'outrager,
A tous les yeux, faites pour plaire,
C'est aux yeux seuls à nous juger;
Ce sont eux qu'il faut qu'on écoute,
Nous ne voyons que d'après eux.

DORVAL.

Assez souvent, c'est n'y voir goutte,
Que de ne voir que par les yeux.

LISE.

Visitez nos brillants spectacles,
La mode y dicte ses arrêts;
Interprètes de ses oracles,
Nous y proclamons ses décrets :
Nouveau pompon, nouvel usage,
Jeune, ou vieux, y sonscrit à tout.

DORVAL.

Le sot, qui siffle un bon ouvrage,
Doit applaudir au mauvais goût.

LISE.

Mais quelle est donc la loi sauvage,
Qui veut que bruno do vingt ans,
Couvre d'un voilo à triple étage,
Les fleurs qui parent son printemps?
Le nu vous blesse et vous alarme;
Il est le fard de la candeur.

DORVAL.

Puisqu'à ce point le no vooa charme,
A nu, montrez-moi votre cœur.

LISE.

Nos cœurs sont faits comme les vôtres,
La même main les a formés;
Et pourquoi vous ouvrir les nôtres,
Quand les vôtres nous sont fermés?
En vain, donc, votre amour me presse,
Puis, on m'assure qu'à présent,
Il faut savoir, avec adresse,
Cacher son cœur et son argent.

DESFONTAINES.



LES PORTRAITS A LA MODE

Paroles de Panard

Toujours suivre avec uniformité,
Le naturel et la simplicité,
Ne point aimer la frivolité
C'était la vieille méthode
J'ai peuplé Paris de mes Calotins (1)
Je les fais courir après des pantins,
J'amuse aujourd'hui leurs goûts enfantins
Avec les portraits à la mode

Valet modeste au service d'un grand,
Marquis du bel air soutenant son rang
Marchand qui ne s'élevait pas d'un cran
C'était etc
Laquais insolents portant des plumets
Les plus grands seigneurs vêtus en valets
Des fils d'artisans en cabriolets
Voilà etc

Graves magistrats s'occupant des lois
Riches financiers vivant en Bourgeois
Commis sans orgueil dans de hauts emplois
C'était etc.
Gentils Conseillers courant les concerts,
Financiers qui tranchent des Ducs et Pairs,
Et petits commis prenant des grands airs
Voilà etc

(1) Voir la notice pour l'origine de ce mot



Les nymphes d'amour craignaient les bavards,
Cachaient avec soin leurs galants écarts,
Et pour la décence avaient des égards.
C'était etc
On voit aujourd'hui ces objets charmants,
Avec leurs chevaux et leurs diamants,
Tirer vanité d'avoir des amants.
Voilà etc

Livrer la jeunesse à de doux loisirs,
En sachant toujours régler ses désirs,
Mais à soixante ans quitter les plaisirs
C'était etc
Des adolescents cassés et tremblants
Des femmes coquettes en cheveux blancs,
Et de vieux barbons qui font les galants
Voilà etc.







L hermine marquait un savoir profond,
La vertu brillait sous un habit long,
Et la bourgeoisie etait sans façon,
C etait etc
Je peins l ignorance en manteau fourre,
Je peins le plaisir en bonnet carre,
Je peins la roture en habit dore
Voila etc

Le faste n etait que pour la grandeur
Les gens a talent n avaient point l ardeur,
De vivre comme elle dans la splendeur
C etait etc.
Dans ce joli siècle colifichet,
Un petit danseur, un tireur d archet
En Phaeton va courir le cachet.
Voila etc





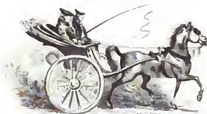


En habit lugubre le medecin
Tastait gravement son art assassin,
Une mule composait tout son train
C'etait etc
Chargés de bijoux plus que de latin
De petits Docteurs ont le ton badin
Et vont dans un char verni par Martin
Voila etc

Avant de rimer trouver un sujet
Avoir le bon sens pour premier objet,
Avec intérêt remplir son projet
C'etait etc
Sans ces règles là toujours nous brillons
Heros des Corneille et des Crébillon
En bel oripeau nous vous habillons,
On vous met en vers à la mode

Les fameux artistes dans leurs tableaux
Savaient exprimer les traits les plus beaux,
Le goût conduisait leurs savans pinceaux
C'etait la vieille méthode
À présent tout est pièces et morceaux
On fait la figure avec des ciseaux.
On nous rend aussi noirs que des Corbeaux.
Voila les portraits à la mode





VAUDEVILLE

SUR

LA CONSTANTE RESSEMBLANCE DES MŒURS DE NOS PÈRES ET DES NOTRES

AIR du temps.

Du temps passé vous qui vantez les lois
Et qui méprisez trop le nôtre,
Croyez-moi, l'un est comme l'autre ;
C'est encore comme autrefois.
L'on vit toujours selon le vieux système :
Parcourons ce temps si vanté,
Que l'on appelle antiquité,
Et nous dirons en vérité :
Tout va toujours de même.

Au temps passé pour un joli minois
Plus d'un juge à l'Aréopage
Laissa corrompre son suffrage ;
C'est encore comme autrefois :
Car aujourd'hui par plus d'un stratagème
Cupidon sur les fleurs de lys
Fait rendre souvent à Thémis
Des arrêts dictés par Cypris ;
Tout va toujours de même.

Au temps passé parmi les beaux exploits,
La Grèce a vu plus d'un Thersite,
Le déshonorer par sa fuite ;
C'est encore comme autrefois.
Car aujourd'hui plein d'une ardeur extrême,
Dès le premier coup de mousquet
On voit encor maint freluquet
Se sauver derrière un bosquet ;
Tout va toujours de même.

Au temps passé d'une éloquente voix,
On a vu le grand Démosthène
Ennuyer le peuple d'Athène ;
C'est encore comme autrefois !
Car aujourd'hui sur la fin d'un carême
Il n'est aucun prédicateur
Qui quelquefois faible orateur,
N'ait ennuyé son auditeur.
Tout va toujours de même.

Au temps passé, par respect pour les lois
D'Hippocrate et de ses confrères,
L'on allait rejoindre ses pères ;
C'est encore comme autrefois ;
Car aujourd'hui c'est toujours un problème,
Si ces docteurs à longs rabats
Sauvent plus d'hommes du trépas,
Qu'ils n'en font descendre là-bas ;
Tout va toujours de même.

Au temps passé, trop docile à la voix
D'une sombre philosophie,
On vit Caton s'ôter la vie ;
C'est encore comme autrefois :
Car aujourd'hui d'un mortel apozème,
Souvent aussi fou que Caton,
L'Anglais se fait une boisson
Qui le dépêche chez Pluton ;
Tout va toujours de même.

Au temps passé, philosophes narquois,
A l'exemple de Diogène,
Vous vous insultiez dans Athène :
C'est encore comme autrefois ;
Car aujourd'hui l'on voit sur un dilemme
Nos philosophes furieux,
Dans leurs exercices fougueux,
Tout prêts à s'arracher les yeux ;
Tout va toujours de même.

Au temps passé, peu jaloux de ses droits,
Socrate, après son mariage,
Ne fut point maître en son ménage,
C'est encore comme autrefois.
Car aujourd'hui plus d'un bon Nicodème
Pour avoir la paix au logis,
Laisse porter à sa Cloris
Ce qui ne convient qu'aux maris ;
Tout va toujours de même.

Au temps passé, dans un cercle bourgeois
Pour avoir glapi quelque idylle,
Marius se crut un Virgile ;
C'est encore comme autrefois :
Car aujourd'hui, par un orgueil extrême,
Avec Voltaire et Crébillon
Chaque gougeat de l'Hélicon
Veut entrer en comparaison ;
Tout va toujours de même.

L'abbé DE LA PORTE.

L'IMPOSSIBLE

AIR : Ça n'se peut pas.

On peut rendre un commis affable,
Rendre un usurier généreux,
Rendre un évêque charitable,
Et rendre un abbé courageux ;
Rendre un vieux procureur traitable,
Et des financiers délicats :
Rendre une femme raisonnable,
Ça n'se peut pas ! (*bis*)

DE VADÉ-LAGRENOUILLÈRE.

LES CONSERVATEURS

AIR : J'arrive à pied de province.

Tranquille, autant qu'on peut l'être,
Dans ce siècle-ci ;
Au fond d'un réduit champêtre
Je vis sans souci.
Je laisse faire la guerre
Aux réformateurs,
Et je ne m'occupe guère
De conservateurs.

Que de monuments en France
Pourraient refleurir,
Qu'une froide indifférence
A laissé périr !
Les passants qui les observent,
Et les amateurs,
Se demandent à quoi servent
Les conservateurs !

Conserver, c'est à tout prendre,
Un mode excellent ;
On ne veut pas le comprendre,
Et c'est désolant !
Nous blâmons la propagande
Que font les claqueurs :
Que sont-ils, je le demande?
Des conservateurs.

Tel homme en place qui joue
Avec son mandat,
Est une cinquième roue
Au char de l'Etat :
On a vu par stratagème,
D'immenses valeurs
Prises à la barbe même
Des conservateurs

N'en déplaise à chaque membre,
Je trouve fort mal
Qu'on éloigne de la chambre
Le docteur Gannal.

La découverte nouvelle
De cet embaumeur
Mérite bien qu'on l'appelle
Un conservateur.

Tout en se tramant dans l'ombre,
Les élections
Nous font connaître un grand nombre
De conversions ;
Tel citoyen qu'on suppose
Grand dissipateur,
Devant l'électeur, se pose
En conservateur.

Le cothurne à Melpomène
Ne sied qu'à Rachel,
D'autres abordent la scene
Sans succès réel.
Pour que l'art déclamatoire
Reprenne faveur,
Il faut au Conservatoire,
Un conservateur

Appert envoie aux Antilles,
Cuits et préparés,
Pâtés, pois, poulets, lentilles,
Entremets sucrés.
Ses conserves, sous la ligne,
Gardent leur fraîcheur ;
C'est là ce qui met hors ligne
Ce conservateur.

Conservons l'humour française,
Et notre santé ;
Conservons un cœur de braise
Près de la beauté ;
Conservons-nous sans réserve
Les vins les meilleurs,
Et puis que le ciel conserve
Les conservateurs.

EUGÈNE DÉSAUGIERS.

L'AMANT COMME ON EN VOIT BEAUCOUP

AIR : Traitant l'Amour sans pitié.

Ivre d'un premier succès,
Un amant au doux langage,
Dit que le nœud qui l'engage
Ne se brisera jamais.
Parle-t-on de mariage,
Bientôt il devient volage,
De ses liens se dégage
Et n'y trouve plus d'attraits ;
C'est un oiseau de passage,
Qui s'éloigne de sa cage
Quand il la voit de trop près.

M. MOUTON.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LE GAMIN DE PARIS

Air : Il était un p'tit homme.

L'matin, à l'exercice,
J'précèd', marchant au pas
Les soldats:
Au r'tour, encor d'service,
Moi, j'escorte toujours
Les tambours,
Qui n'battraient pas l'soir
La r'trait' sans me r'voir;
A c'métier j'm'aguerris;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

J'sais m'*bûcher* par principes,
J'suis bâtonnist', jongleur
Amateur;
J'culott' très-bien les pipes,
Et j'*lampe* au cabaret
Le *suret*,
L'*trois-six* égal'ment;
J'*chahut*' joliment,
J'chant' comm' les canaris;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

J'nag' comme une limande,
J'gliss' comm' un patineur,
J'suis farceur;
Tout esclandr' m'affriande,
Et j'aim' du carnaval
L'bacchanal;
Les chie-en-lits, ma foi,
Ont affaire à moi:
J'blague et j'les ahuris;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

L'hiver j'tripot' la neige,
Si j'ai l'onglée aux doigts;
Mais quelqu'fois,
Mon étoile m'protége,
Et d'un tas d'paill' jeté
De côté,
J'fais un immens' feu
Qui raviv', morbleu!
Mes membr's endoloris;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

Qu'une averse subite
Vienn' vexer les flâneurs,
Les prom'neurs,
J'm'empar' des fiacr's tout d'suite.
Pour chaqu' piéton cossu
J'suis l'bien venu,
Et j'palp' les argents
Des brav's et honn'a gens
Que l'orage a surpris;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

Partout d'un' main aisée,
J'trace au charbon
Un nom, *propre* ou non;
J'fais d'la rue un muséo
Qui n'est pas des meilleurs
Pour les mœurs;
Et les murs choisis,
Pour j'ter mes croquis,
Sont frais peints, frais crépis:
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

Aux théâtr's on m'remarque:
Aux grands comme aux petits
J'entr' gratis;
Chaqu' fois qu'une contremarque
Qu' j'attrape et dont j'fais cas,
N'se vend pas.
Alors, tout bêt'ment
J'*gobe* un dénoûment,
C'est toujours autant d'pris;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

Pour faire d'l'étalage,
J'prends, quand j'ai du quibus,
L'omnibus;
J'me carre en équipage.
Gastronome ambulant,
En m'promenant,
Moi, qu'ai toujours faim,
J'mange *un sou* de pain
Et *six blancs* d'goujons frits;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

Dans maint' fête publique,
Aux mâts d'cocagn' j'ai pris
Bien des prix.
Du Roi, d'la République,
N'importe quoi! j'ai porté
La santé;
Et d'nuit, au hazard,
En lançant l'pétard
J'ai fait pousser d'beaux cris;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

En plein vent la roulette
M'entretient de bonbons,
D'macarons.
Au tir de l'arbalette
Sapristi! faut me voir
Piquer l'noir:
Fort à tous les jeux,
J'couvre les enjeux
Et j'gagne mes paris;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

J'ai longtemps joué-z-aux billes;
J'm'fais homme à présent
Et d'viens galant;
J'joue avec les jeun's filles;
J'ai r'çu d'fameus's leçons,
D'bons garçons;
Bambocheurs, noceurs,
Et d'ces professeurs
J'enseigne c'que j'appris;
J'suis un gamin (*ter*) d'Paris.

P.-J. Charrin.

LE CUISINIER ET LA COUTURIÈRE

Air du Mot et de la Chose.

Justine, enfin voici le jour
Où, sans redonter d'anicroche,
Je vais, dans notre humble séjour,
Mettre ma poulette à la broche.
Encouragé par les aveux
De ton cœur, qui tout bas m'exauce,
Je vais donc, au gré de mes vœux,
Te faire goûter de ma sauce.

Du verre le joyeux tintin
Accroît mon ardeur amoureuse;
Noyons notre commun destin
Dans une liqueur généreuse;
Et bientôt mon hardi foret,
Sondant le trésor qui me berce,
Ira, dans un caveau discret,
Mettre galment la tonne en perce.

A ton doigt je place un anneau,
Gage d'une étroite alliance;
Je tiens allumé le fourneau
Qui réconforte la vaillance.
Débarrassé du tablier
Et le front ceint du casque à mèche,
Je compte bien sur l'oreiller
Longtemps signaler ma flammèche.

Les petits pâtés de ton four
Captiveront ma friandise,
Et mieux que Pestel ou Véfour
Tu serviras ma gourmandise.
A tes vœux mon adroit goujon
Toujours empressé de souscrire,
Saura bien, par un gai plongeon,
S'élancer dans la poêle à frire.

En cuisant ma fraise de veau,
Je me souviendrai de ta fraise,
Et de mon feu toujours nouveau
Jamais ne s'éteindra la braise.
Sur l'honneur je le jure aussi,
En te pressant comme le lierre,
Je veux que rien ne pende ici,
Rien, si ce n'est la crémaillère.

Bref, ma Justine, au doux plaisir
Abandonnant notre existence,
Nous saurons tous deux à loisir
Du sort défier l'inconstance.
Heureux, en nos goûts casaniers,
Tandis que tu tiendras l'aiguille,
Moi, le plus vif des cuisiniers,
Je ferai frétiller l'anguille.

ALBERT-MONTÉMONT.

L'INFORTUNÉ GARÇON BOULANGER

Air du Bâilleur éternel de Désaugiers.

Hein! hein! hein! hein! hein! hein! hein! hein!
Hélas! le chagrin
Comme un levain tomb' sur mon âme!
Hein! hein! hein! hein! hein! hein! hein! hein!
Depuis qu'une femme
A mis mon cœur dans le pétrin.

C'est une petite espiègle
Qui se rit de mon tourment;
Je l'aim' comm' du pur froment,
A m' détest' comm' du pain d'seigle.
Hein! hein! etc.

De la posséder j'ai hâte;
Je lui dis à deux genoux:
Prenez-moi pour votre époux,
Car je suis d'un' bonne pâte.
Hein! hein! etc.

C'est en vain!... mam'zell' Thérèse
Se rit d'un pauvre garçon:
Elle est froid' comme un glaçon,
Quand je suis chaud comm' ma braise.
Hein! hein! etc.

Ell' ne veut jamais m'entendre
Quand j'lui parl' de mes amours;
Et comm' du pain de huit jours
Ell' trait' ma passion si tendre!
Hein! hein! etc.

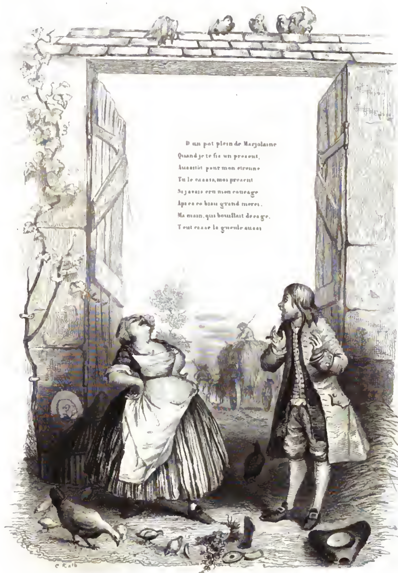
Ell' me dit tout's les minutes
Que pour ell' j'suis trop rassis,
Et que la natur' m'a mis
Au lieu de jambes des flûtes!
Hein! hein! etc.

Ma Thérèse, ma mignonne,
Deviens ma blonde Cérès;
En fleur de farine, exprès,
Je vais t'pétrir un' couronne!
Hein! hein! etc.

Mam'zell', vous n'ét's pas polie,
Vous que j'croyais un mouton:
Vous m'appelez vieux croûton
Quand je vous nomme ma mie.
Hein! hein! etc.

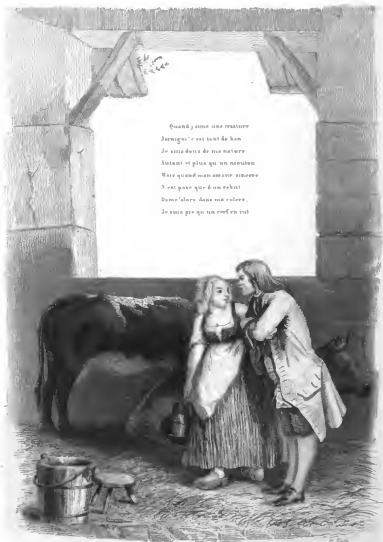
Dieu de Dieu, que j'suis à plaindre!
C'est à perdre l'goût du pain:
Puisqu'il m'faut gémir enfin,
Dès à présent je m'fais *geindre*.
Hein! hein! etc.

JUSTIN CABASSOL.


D'un pot plein de Marjolaine
Quand je te fis un présent,
Aussitôt pour mon étrenne
Tu le cassas, mon présent.
Si j'avais cru mon courage
Après ce beau grand méfait,
Ma main, qui bouillait de rage,
T'eût cassé la gueule aussi.


L'autre jour d'un air honnête,
Quand je tins mon chapeau,
Plus vite qu'une arbalète,
Tu le fis couler dans l'eau
Et puis d'un ton d'arrogance
Sans dire ni qui, ni quoi
Tu me baillis l'ordonnance
De m'approcher loin de toi.

Le soleil, qui fond la glace,
N'est pas plus ardent que moi;
Comme un gueux de sa besace,
Je me sens jaloux de toi;
Au grand Colas, qui te lorgne,
Je veux pocher les deux yeux,
Ou du moins en faire un borgne,
Si je ne puis faire mieux.


Quand j'aime une créature
Jarnigoi' c'est tout de bon
Je suis doux de ma nature
Autant et plus qu'un mouton
Mais quand mon amour sincère
N'est payé que d'un rebut
Dame! alors dans ma colère,
Je suis pis qu'un cerf en rut

LE NOUVEAU MARIÉ

CHANSON POISSARDE

AIR : Enfin, v'là donc qu'est bâclé.

Enfin, me v'là donc-z-inscrit
Au grand livre d'l'hyménée !
G'nia pû-z-a r'culer, c'est dit;
A Manon, ma main-z-est donnée,
Et j'sis l'mari d'un vrai bijou,
Qu'est la fin' fleur du Gros-Caillou. (*bis*)

Un jour que j'étions, galment,
Z'en ribote, à l'*Aventure*,
J'avisis c'tendron charmant,
Qui vous dansait..... comme un' peinture;
Si ben que c'damné d'Cupidon,
Tout droit au cœur m'fit un lardon. (*bis*)

Pour danser l'fin menuet,
Poliment, moi, j'vous la prie;
On nous admire, et ça fait
Plaisir à tout' la compagnie;
Puis j'vous attrape un p'tit baiser,
Qu'all' fait semblant de me r'fuser. (*bis*)

Comm' j'étais un p'tit brin d'dans,
J'voulus chiffonner ses nipes;
D'un soufflet, all' m'cass' trois dents;
J'sentis qu'alle avait des principes;
Et je me dis, tout en crachant l'sang :
« C'te fill'là m'irait comme un gant. » (*bis*)

Frappé de c'début touchant,
J'étais resté bouche close,
Quand Manon m'dit, tendrement :
« Eh ! quoi ! monsieur, vous v'là tout chose !
« Appreuez, z'iugrat ! qu'un soufflet,
« N'peut s'donner qu'à queq-z-un qui plaît. »

« Ah ! mamzell', que c'mot-z-est doux !
« V'là qui m'désenfle la joue. »
« R'menez-moi, dit-ell', cheux nous,
« Ça vaudra mieux que d'fair' la moue ;
« A présent qu'vous v'là mon amant,
« N'vous avisez pas d'fair' l'enfant. » (*bis*)

J'la r'conduisis t'en effet,
Et, d'après c'te p'tit' manœuvre,
J'en avons tant dit, tant fait,
Quel'surl'end'main, bonjour, bonne œuvre,
Cadet-gros-Nez, l'municipal,
Nous a baclé l'nœud conjugal. (*bis*)

V'la trois jours que j'suis t'heureux,
Z'au gré de mon espérance;
Sur pu do vingt amoureux,
J'ons obtenu la préférence;
C'est ben doux d'épouser l'premier,
C'tella qu'chérit tout un quartier. (*bis*)

J.-B. RADET.

LES AMOURS DE VILLAGE

AIR : O ma tendre Musette.

Un jour que j'ménions paître
Mes moutons dans les champs,
Jo rencontris Toinette
Qui filait en chantant;
J'lui lançons une œillade,
All' me la r'lance itou;
Qu'l'amour est agréable
Quand on s'entend tertous.

Sitôt j'approch' près d'elle
Sur la point' des sabots,
Et j'lui disons : Mam-z-elle,
J'sens là queuqu'chos' de gros;
Vous êt's la plus av'nante
Des fill's de not' endroit;
M'f'rez vous toujours attendre :
Oh ! c'est ben dur pour moi.

A m'dit — Sans qu'ça te fâche,
Repasse, biau Colas,
Quand j'aurons trait mes vaches,
Ce soir nous verrons ça.
Si j'te baill' quelque chose,
C'est pour le bon motif.
— Moi, qui n'suis pas un glaude,
Fin'ment j'répondis : Oui !

La nuit vient. Sur ses joues
Je plaqu' deux gros baisers;
A r'cule, j'avance, a s'sauve
Auprès d'un tas d'fumier.
J'li donne un croc en jambe,
All' tomb' mais pas sur l'uez
Là ma Toinon d'vint tendre,
Car all' m'a ben serré.

ANONYME.

LE LOVELACE DU FAUBOURG

AIR connu.

Enfant chéri des dames,
Un feu toujours nouveau
Brûle pour moi les femmes
Du faubourg Saint-Marceau.
Aujourd'hui, c'est la chandelière,
Et puis la femme du brodeur,
Puis la mercière,
Ensuite l'épicière,
Et la cousine du tanneur :
Je partage ma vie entière
Entre l'espoir et le bonheur.
J'aime la boulangère,
J'adore la bouchère;
Ah ! pour mon cœur!
Quel plaisir enchanteur !

Enfant chéri des dames,
Un feu toujours nouveau
Brûle pour moi les femmes
Du faubourg Saint-Marceau !
Si de la boulangère
Je puis gagner le cœur,
Je lui devrai, j'espère,
Bientôt tout mon bonheur !
Combien, si je l'épouse,
Je trahirai de vœux !
Mainte beauté jalouse
Va me sauter aux yeux !
Un autre les craindrait, et moi je dis tant mieux,
Je vous attends, mesdames,
Je tiendrai, s'il le faut,
Tête à toutes les femmes
Du faubourg Saint-Marceau !

ARMAND GOUFFÉ.

LA BELLE JAVOTTE

AIR : Voulez-vous savoir l'histoire?

J'ons fait-z-une connaissance
C'dernier carnaval,
En pinçant ma contredanse
Dedans un wauxhall.
Tout l'monde connaît Javotte,
La belle aux yeux bleus :
Maint'nant n'faut pus qu'on s'y frotte,
J'en suis amoureux.

Si vous voulez que je m'fasse
L'peintre d'son portrait :
C'n'est ni pus ni moins qu'un' Grâce,
Ou peu s'en faudrait :
En appas all' n'est pas chiche,
Alle est faite au tour ;
Et c'est dans ses yeux que s'niche
Le p'tit chien d'Amour.

C'n'est point-z-un' bégueul' farouche,
Et v'là c'qui m'en plaît :
Alle a toujours dans la bouche
Queuqu' bon quolibet.

Parmi cent moyens de plaire,
Je l'dis sans orgueil,
Rien que l'pied de ma bergère
Vous donn'rait dans l'œil.

J'n'ai point ma langu' dans ma poche,
C'est toujours ça d'bon ;
Auprès d'la belle j'm'approche,
J'lui dis sans façon :
Avec vous, ma chèr' mam'zelle,
Depuis qu' j'ai dansé,
N'résistant point à-z-un' belle,
Mon cœur a valsé.

J'suis aimabl', vous êtes gentille,
A bon chat bon rat ;
J'suis garçon, si vous êt' fille,
Faut changer d'état.
All' ne me fit pas attendre,
Et m'v'là son futur;
La bell' avait le cœur tendre,
Jugez si j'l'eus dur !

ROUTIER.

LA FIN DU MONDE

AIR : De la famille de l'apothicaire.

Rassurons-nous, malgré *Mathieu*,
Malgré *Jérôme* et ses lunettes,
Cet accident-là n'aura lieu,
De longtemps, que dans les gazettes :
Dans la ville et dans les faubourgs,
Les deux sexes, sans qu'on en fronde,
Travaillent trop bien tous les jours
A retarder la fin du monde.

VIEILLARD.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

L'APPRENTI SAVETIER

Air : Par l'auteur des paroles; ou : du Prolétaire (de Festeau).

Manique, ô nature rebelle!
Tu n'es pas plus bottier en vieux
Qu'un talon n'est une semelle;
Faut pas pour ça cligner les yeux.
Tu ne fais que de la savate,
C'est toujours la même chanson;
Prends garde qu'un beau jour j'éclate,
Et que je te casse une patte :
Hélas! hélas! pauvre garçon,
Va, tu ne feras qu'un maçon!

Est-ce en travaillant de la sorte,
Que j'ai pu devenir portier,
Et conquérir avec ma porte
La clientelle du quartier?
Vois si jamais tu te conformes
A goûter ma moindre leçon,
Voilà des *becquets* tout difformes,
Voyons, est-ce fait dans les formes?
Hélas! hélas! pauvre garçon,
Va, tu ne feras qu'un maçon.

Courbe tes reins avec souplesse,
Donne à ta bouche un air riant,
Prends ta semelle avec adresse,
Perce-la d'un fer triomphant;
Que tes bras ployés avec grâce
Tirent le fil à l'unisson...
Tu dis être las, à voix basse,
Que cette giffle te délasse :
Hélas! hélas! pauvre garçon,
Va, tu ne feras qu'un maçon.

Sur mon tendre cœur tu te fies,
Je suis faible, tu le sais bien,
Et sottement tu sacrifies
Un avenir comme le tien;
Cordonnier, concierge, ah! Manique,
Lorsque plus heureux qu'un poisson,
Tu pouvais avoir ma boutique
Et l'admiration publique :
Hélas! hélas! pauvre garçon,
Va, tu ne feras qu'un maçon.

Lorsqu'hier encore à ces bottes
Tu ne pus mettre de tirants;
Je t'administrai des calottes,
Et tu crias : Guerre aux tyrans!!!
Puis, sur mon sein, à la sourdine,
Tu lanças ta poix, polisson.
Ah! tout homme bien ne devine
Quel *poids* oppressa ma poitrine :
Hélas! hélas! pauvre garçon,
Va, tu ne feras qu'un maçon.

Il faut beaucoup d'art et de peine,
Vois-tu, quand on veut parvenir;
C'est un travail de *longue haleine*,
Que d'apprendre à coudre du cuir;
Ah! puisque devant la science
Tu restes froid comme un glaçon,
Va, va, coloquinte en démence,
Croupis, croupis dans l'ignorance :
Hélas! hélas! pauvre garçon,
Va, tu ne feras qu'un maçon.

Tu pleureras toute ta vie
Des jours follement employés,
Et toi qui chausses ta patrie,
Tu ne seras qu'un va-nu-pièds;
Je te vois traîner, au vieil âge,
Un vieux sabot, un vieux chausson,
Et sur un vieil échafaudage,
Barbouiller un vieux replâtrage :
Hélas! hélas! pauvre garçon,
Va, tu ne feras qu'un maçon.

Ingrat, puisque tu me suggères
Tracas et chagrins par milliers,
Je vais dans les cours étrangères
Raccommoder de vieux souliers.
Je vais mettre au-delà des mondes,
Des bouts de plus d'une façon,
Et chausser de mes mains fécondes
Les cuisinières des deux mondes :
Hélas! hélas! pauvre garçon,
Va, tu ne feras qu'un maçon.

MOINAUX.

CONSEIL AU SEXE

Air : Ne vous lassez jamais d'aimer.

Que faites-vous, jeune beauté?
Cachez vos charmes à ma vue;
Apprenez que la vérité
Craint même de paraître nue.

Soyez fidèle à la vertu;
Quand la pudeur quitte une belle,
L'Amour s'envole, il a tout vu;
Le vice seul reste auprès d'elle.

Sexe, à nos yeux n'offrez jamais,
Pour votre intérêt et le nôtre,
Que la moitié de vos attraits,
Et laissez-nous désirer l'autre.

GOINET D'ORBEIL.

LE BON SAVETIER

AIR : *Le piquet, le domino*

Qu'on plane sur cette terre
Ou qu'on rampe dans un coin,
Partout, de mon ministère
On a besoin.
Je suis fier de mon métier ;
Il est utile,
Très-utile
De trouver dsna un quartier,
Sous sa main un bon savetier.

Quand un soulier, par l'usure,
Perd son herméticité,
Pour bannir de la chaussure
L'humidité.
Je suis fier, etc.

L'homme, en morale, en lumière,
Est d'un soulier le tableau,
S'il se *découd en première*,
Il tire l'eau.
Je suis fier, etc.

En politique, en science,
En amour, chez un traitant,
Le cuir de la conscience
A du prêtant.
Je suis fier, etc.

Sur un pied rien ne m'abuse,
Je vois en pignouf adroit,
A la façon dont il use,
S'il marche droit.
Je snis fier, etc.

A quelque hauteur qu'atteigne
Plus d'un bipède animal,
Quand on marche sur *l'empeigne*,
On marche mal.
Je snis fier, etc.

Si d'une gentille Hélène
Le sonlier, de loin en loin,
De quelques bons coups d'alène
Sent le besoin,
Je suis fier, etc.

Pour célébrer ma Lisette,
« Malgré la senteur des peaux »
Je cultive ma musette
Et mes pipeaux.
Je suis fier, etc.

En vain la beauté se flatte
D'éterniser son printemps,
Tout soulier devient savate
Avec le temps.
Je suis fier, etc.

Pour mieux sauter on recule,
Mais vient le bout du sentier,
Quand la chaussure *s'écule*,
Plus de quartier.
Je suis fier, etc.

Le soulier rose et la botte,
Comme plus d'un chansonnier,
Iront finir dans la hotte
Du chiffonnier.
Je suis fier, etc.

Des raboteurs politiques
Je n'aime pas les rabots.
Ils feraient à mes pratiques
Porter des sabots.
Je suis fier, etc.

Laissons fuir le temps rapide,
De vieux préjugés imbu,
Il n'est rien de plus stupide
Que le vin bu.
Je suis fier, etc.

Lorsque j'irai dans la fosse
Du sempiternel tanneur,
Je veux que mon cuir repose
Avec honneur !
Je suis fier, etc.

En toute chose à la ronde,
Comme dans tous les métiers,
N'est-il pas dans ce bas monde
Des savetiers !...
Je suis fier de mon métier ;
Il est utile,
Très-utile,
De trouver dans un quartier,
Sous sa main un bon savetier.

F. DESOIS.

A UNE JEUNE DEMOISELLE

AIR de *Joconde*.

Tirels vous apprend des chansons
Où le cœur s'intéresse :
On dit qu'il y joint des leçons
Qu'inspire la tendresse.
Craignez ce charme suborneur,
C'est un appât funeste ;
L'oreille est le chemin du cœur,
Et le cœur l'est du reste.

Mlle DE SCUDERI.



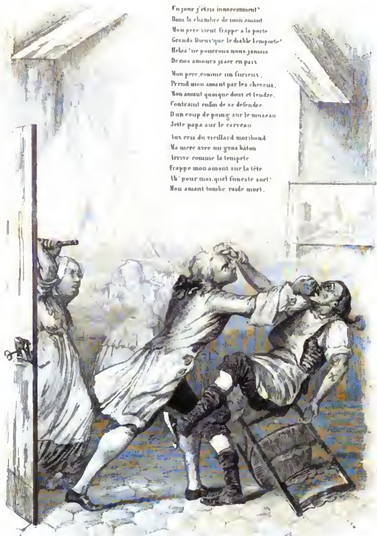
LA FILLE DU SAVETIER.

Qu'un moment de vivacité
Peut causer de calamité,
Sèxe chéri pour qui les larmes
Sont un besoin rempli de charmes,
Ah! qu'au récit de mes malheurs
Vos beaux yeux vont verser de pleurs

Mon père était un savetier
Fort estimé dans son métier,
Et ma mère était blanchisseuse,
Moi, déjà j'étais ravaudeuse
Gagnant jusqu'à dix sols par jour
Mais qu'est l'or sans un peu d'amour.

Sur le même carré que nous
Logeait un jeune homme fort doux,
Soit que j'entre ou bien que je sorte,
Toujours il était sur la porte.
À chaque heure il suivait mes pas ;
Mais mes parens ne l'aimaient pas.




Un jour j'étais innocemment !
Dans la chambre de mon amant
Mon père vient frappe à la porte
Grands Dieux ! que le diable l'emporte !
Hélas ! ne pourrons nous jamais
De nos amours jaser en paix
Mon père, comme un furieux,
Prend mon amant par les cheveux,
Mon amant quoique doux et tendre,
Contraint enfin de se défendre
D'un coup de poing sur le museau
Jette papa sur le carreau
Aux cris du vieillard moribond
Ma mère avec un gros bâton
Arrive comme la tempête
Frappe mon amant sur la tête
Ah ! pour moi, quel funeste sort !
Mon amant tombe raide mort.

Pour ce fatal coup de bâton,
On conduit ma mere en prison.
On la pend, et le commissaire
M'envoie à la salpêtrière
Qu'un moment de vivacité
Peut causer de calamité.



LE BON SAVETIER

Air du Flic flac.

Sur la forme
Travaillons en forme ;
Jamais de réforme
Dans notre métier ;
De l'alène,
Sans reprendre haleine,
Perçons euir ou laine,
En bon savetier.

On sait que je suis un brave ;
Je m'appelle Dutranchet,
Et ne connais plus d'entrave
Quand je manie un tranehet.
Sur, etc.

A mes gais propos se mêle
Mon gros voisin le rentier ;
En lui posant la semelle,
Je m'occupe du quartier.
Sur, etc.

A Zoé qui désappointe
Le galant trop cavalier,
Doucement poussons ma pointe,
Qu'attend son petit soulier.
Sur, etc.

Séduisante boulangère,
A tes pantoufles je dois,
Pour te rendre moins légère,
Appliquer un peu de poix.
Sur, etc.

Lise a fendu sa ehaussure,
En faisant de trop grands sauts ;
Elle a, pour cacher l'usure,
Besoin de fameux morceaux.
Sur, etc.

Ce ladre, à qui je façonne
Un vernis de mon mastie,
Pour se polir la personne,
A besoin de mon astie.
Sur, etc.

Rimeur qui veux des chevilles
A ta paire de ehaussons,
N'en as-tu pas de gentilles
Au milieu de tes chansons!
Sur, etc.

Quel dégât sur ta bottine,
Flore, idole des titis!
Viens, ouvrière lutine,
Je te le coudrai gratis.
Sur, etc.

De ce floueur gentilhommo
Tirons notre Saint-Crépin :
S'il nous devait une somme,
Il lèverait l'escarpin.
Sur, etc.

Que demande cette bonne
A l'œil vif, à l'air coquet?
Elle me dit, la friponne,
De lui coller un bèquet.
Sur, etc.

Toi, moutard vraiment unique
Me vouloir couper le fil!...
Je puis, d'un coup de manique,
Te earesser le profil.
Sur, etc.

A cette fine matoise
Qui marchande pour un sou,
Plaçons, d'une main courtoise,
La pièce à côté du trou.
Sur, etc.

Toi, ma biche, mon épouse,
A présent sur un bon pied,
Si tu devenais jalouse,
N'ai-je pas mon tire-pied?
Sur, etc.

Enfin, de par mon empeigne
Et mon odorant bazar,
Je veux qu'en moi l'on dépeigne
Des savetiers le César.

Sur la forme
Travaillons en forme;
Jamais de réforme
Dans notre métier;
De l'alène,
Sans reprendre haleine,
Perçons euir ou laine
En bon savetier.

ALBERT-MONTÉMONT.

LA BELLE CURIEUSE

Air de Joconde.

Vous voulez, par une chanson,
Connaître ma tendresse,
Et que je vous dise le nom
De celle qui me blesse.

Grand Dieu! qu'en vous obéissant,
Mon plaisir est extrême,
Puisque je trouve le moment
De vous nommer vous-même!

ANONYME.

LE DÉCROTTEUR

Air : Maman, le mal que j'ai, c'est la gripette.

J'ai les doigts déliés,
Venez, pratique,
A ma boutique ;
J'ai les doigts déliés,
Je cire bottes et souliés.

Par civisme, en quatre-vingt-neuf,
On vit la nation française
Abandonner la cire à l'œuf,
Pour adopter la ciro anglaise.
J'ai, etc.

Sous la république, parfois,
Le Français était en délire ;
Car, tout en proscrivant les rois,
Tout citoyen me disait : cire!
J'ai, etc.

Désintéressé dans mes goûts,
A ma verve je m'abandonne ;
Modeste artiste, pour deux sous,
Quel beau coup de pinceau je donne!
J'ai, etc.

Quand je vois venir des castrats,
Je leur dis d'une voix civile :
Je décrotte!... Mais pour les chats,
J'ai ma femme qui va-t-en ville.
J'ai, etc.

Sur ma sellette chaque jour,
Maint tendron pose ses semelles :
Par état plus que par amour,
On peut me voir aux pieds des belles.
J'ai, etc.

Plus d'un financier, sans pitié,
S'enfuit avec l'or qu'on lui donne ;
Ici, quand on lève le pié,
Ça ne fait de tort à personne.
J'ai, etc.

Quand pour leurs bottes, les Prussiens
Vinrent réclamer mon office,
Je répondis : Je tonds les chiens,
Et suis tout à votre service.
J'ai, etc.

Nos courtisans, nos fournisseurs,
C'est bien à tort qu'on les bafoue :
Que deviendraient les décrotteurs,
Si l'on ne marchait dans la boue,
J'ai, etc.

Bien qu'en mon talent parvenu
Aux degrés les plus désirables,
J'ai vu maint sot, maint parvenu,
Que je trouvais indécrottables.

J'ai les doigts déliés,
Venez, pratique,
A ma boutique ;
Je cire bottes et souliés.

Justin Cabassol.

LE SAVETIER HEUREUX

— XVIIIe SIÈCLE. —

Air du temps.

Ce savetier matineux,
Quoiqu'au bord de la disette,
Ne se croit pas malheureux;
Il est époux de Lisette.

S'il travaille nuit et jour,
Son âme en est satisfaite,
Quand il songe, plein d'amour,
Qu'il travaille pour Lisette.

Son habit déguenillé
Nullement ne l'inquiète,
Quoiqu'il soit mal habillé,
Il est aimé de Lisette.

Assez grande est à son gré
Sa petite maisonnette ;
Peut-il être trop serré,
Avec sa chère Lisette.

Son ordinaire est petit,
Mais il fait chère parfaite,
Car il a bon appétit,
Et mange avec sa Lisette.

Dans des draps bien savonnés,
Il se plaît en sa couchette,
Trouvant tout lit bien orné,
Où l'on couche avec Lisette.

Juste Van Effen, hollandais.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

UNE AVENTURE D'ARISTOTE

POT-POURRI

AIR : Il faut partir, Agnès l'ordonne.

Il faut partir sans plus attendre,
Dit Aristote, certain jour,
Au grand, au puissant Alexandre
Qui se livrait tout à l'amour ;
Pour une petite donzelle
Vous abdiquez votre grandeur ;
Vous perdez l'honneur auprès d'elle, } *bis*
Que ma voix vous rende à l'honneur. }

AIR : Faut l'oublier.

Faut l'oublier :
Ah ! quel dommage !
Dit notre prince en soupirant,
C'est bien l'objet le plus aimant,
C'est bien le plus gentil corsage !
— Bon ! reprend d'un ton magistral
Le sévère maître d'école ;
L'armée attend son général ;
L'amour n'est qu'une faribole,
Faut l'oublier.

AIR des Folies d'Espagne.

AVEC ACCOMPAGNEMENT.

A sa maîtresse Alexandre vient dire
Du magister le conseil dangereux.
— Ah ! contre moi l'imbécile conspire,
Il ne sait pas le pouvoir de mes yeux.
A ce grigou,
Ce sapajou,
Prouvons qu'un sage a l'étoffe d'un fou.

AIR : Suzon sortait de son village.

Sur un jardin, dans la grand' salle,
Notre savant, le lendemain,
A certain *traité de morale*
Va mettre la dernière main.
Alors qu'il est
Dans son sujet,
Sous sa fenêtre on fredonne un couplet
Chant velouté
De la beauté
Par le vieillard est bientôt écouté.
Dans ses sens cette voix céleste
Déjà jette un trouble vainqueur :
L'oreille est le chemin du cœur
Et le cœur l'est du reste.

AIR : Sautez par la croisée.

Aristote regarde en bas
Et voit une fillette
Effeuillant avec embarras
La blanche paquerette.
Le fichu s'ouvre, quel trésor
Pour une âme blasée !
Il voudrait, pour mieux voir encor,
Sauter par la croisée.

AIR : Colinette au bois s'en alla.

C'était Naïs, riant déjà
Qui chantonnait ce refrain-là :
Talla déri, déra. (*bis*)
Notre barbon chez lui rentra,
S'adonisa, se pommada,
Talla déri, déra, (*bis*)
Puis le corridor enfila
Et l'escalier dégringola,
Pour arriver vite...
Traderi dera, la, la, la,
La, la, la, la, talla déri déra.....

(*Parlé*) Enfin Aristote tout essoufflé rajuste sa perruque et dit à la friponne : Ma belle enfant, vous chantez ? — Oui, Monsieur ça m'amuse. — Des chansons d'amour ? — Je ne sais pas. — Aimez-vous ? — Si j'aime ! et mais oui ; mes fleurs d'abord, ensuite mes poissons rouges. — La niaise ! — Plait-il ?... Est-c'que j'fais mal ?

— Gn'ia pas d'mal à ça
Ma petite,
Gn'ia pas d'mal à ça.

AIR : Un homme pour faire un tableau.

Veux-tu m'en croire, belle enfant,
Dit le vieillard, songe au solide :
La fleur n'a pas de sentiment
Et le poisson n'est que stupide,
Tu possèdes l'art de charmer ;
Pour dissiper ton ignorance,
Je suis savant, de l'art d'aimer
Je veux t'apprendre la science.

AIR : Rien n'était si joli qu'Adèle

Bravo ! reprend la demoiselle,
Mais un amoureux
Doit partager mes jeux.
— Bon ! reprend notre homme joyeux,
Amusons-nous,
Belle aux yeux doux,
Amusons-nous.
Trémoussons-nous,
Amusons-nous, belle,
Amusons-nous,
Ne craignons rien.
Amusons-nous bien.

AIR du cousin Frédéric.

Arrêtons-nous ! (*bis*)
Dit bientôt le pauvre Aristote :
Je sens se réveiller ma toux,
Et mon cor aux pieds me picote.
Arrêtons-nous ! (*bis*)
Petite folle, arrêtons-nous !

AIR : Le port Mahon est pris.

La maligne femelle
Bien décemment
Baissant
La prunelle,
Dit : Sur l'herbe nouvelle,
Prenons donc à présent
Jeu plaisant
Et charmant,
Séduisant,
Amusant,
Jouons donc au cheval :
Vous serez l'animal,
Je serai l'écuyère,
Au trot !
Bientôt,
Sur votre croûpière,
Fournissant la carrière,
J'irai de ci, de là ;
Que cela
Me plaira,
A dada !
A dada !

AIR du vaudeville du Dîner de Madelon.

Lors de ses mains délicates
Elle baisse le vieillard.
Aristote à quatre pattes
Trotte et dit d'un ton gaillard :
Que je voudrais bien, ma belle,
Changer de rôle avec toi,
Lorsque je serais en selle,
Tu galoperais sous moi.

* Cette idée est empruntée à Désaugiers.

AIR du Bailleur éternel (Désaugiers).

Naïs eut le soin d'instruire
Alexandre avec sa cour.
Alors notre prince accourt
Et dit en pouffant de rire :
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
C'est original
De voir pareille cavalcade,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Gare à la ruade
De ce philosophe-cheval !

AIR : Lise épous' l'beau Germance.

Dans sa posture équivoque
Le savant perd la breloque
Et s'écrie : Amour... Platon...
Poissons rouges... Vieux bouquins...
— C'est à n'y rien connaître,
Dit le prince à ce barbon :
Ce que vous dites, mon maître,
N'a ni rime ni raison *.

AIR des Étoiles qui filent (Béranger).

Riez, mettez-vous bien en joie,
Dit Aristote en se levant,
Puisque l'amour a perdu Troie,
Il pourrait bien perdre un savant.
Que l'homme est faible en sa puissance !
Mon exemple en sert de témoin :
Avec mon esprit, ma science,
Je fus bête... à manger du foin.

JUSTIN CABASSOL.

LA FEMME DE TRENTE ANS

AIR du vaudeville de la Robe et des Bottes.

Un enfant qui d'ardeur pétille,
Put seul jadis aimer Psyché :
Car, selon moi, la jeune fille
N'est encor qu'un être ébauché.
J'attends qu'elle soit embellie
Par les grâces et par le temps ;
Plein d'amour, alors je m'écrie :
J'aime une femme de trente ans.

Des biens répandus sur la terre
Apprécions chaque faveur ;
La fleur à l'odorat sait plaire,
Le fruit a, de plus, la saveur.
Aussi, sans regrets j'abandonne
Le frais feuillage du printemps
Pour les trésors que l'été donne :
J'aime une femme de trente ans.

Le plaisir, cet éclair rapide
Qui pour nous s'échappa du ciel,
Ne saurait à notre âme avide
Donner un bonheur éternel.
L'esprit, cette autre jouissance,
Peut naître, à ses derniers instants ;
Il n'est qu'en germe dans l'enfance :
J'aime une femme de trente ans.

Dans la nature, douce étude,
J'admire la maturité,
Et veux que, dans sa plénitude,
S'épanouisse la beauté.
Au zénith d'un ciel pur qu'il dore,
Le disque aux rayons éclatants
Est plus radieux que l'aurore ;
J'aime une femme de trente ans.

Comme des ombres fugitives,
Passez, passez devant mes yeux,
Beautés tremblantes et naïves,
Aux appas jeunes, gracieux !
Vous n'avez pas cette tendresse
Qui fixe les cœurs inconstants ;
D'amour pour mieux sentir l'ivresse,
J'aime une femme de trente ans.

LESUEUR.

LA CLEF OU LE TUTEUR DUPÉ

Air de H.-P. Devienne.

Dans une ville d'Italie,
Un tuteur avare et jaloux,
Enfermait fillette jolie
Sous les grilles et les verroux :
Crois, disait-il, à la pauvrette,
Que je ne veux que ton bonheur ;
Mais, pour la *clef* de ma cassette,
Il me faut celle de ton cœur ?

Votre or n'a rien qui m'intéresse,
Au sein de la captivité ;
Ne comptez pas sur ma tendresse,
Si je n'ai pas ma liberté.
Pour me plaire, je vous exhorte
A me montrer plus de douceur ;
Donnez-moi la *clef* de la porte,
Vous aurez celle de mon cœur !

Ah ! parbleu ! qu'à cela ne tienne,
Dit le vieux tuteur amoureux ;
Mais en retour, ma Julienne,
Songe qu'il faut me rendre heureux !

A ta bonté je m'en rapporte,
Du soin de faire mon bonheur !
Tiens, voilà la *clef* de la porte,
Donne-moi celle de ton cœur !

Oh ! dit la fille, en elle-même.
Puisque j'ai bien su le tromper,
Il faut avec l'amant que j'aime,
Dès ce soir même m'échapper.
Motus... le silence m'emporte...
Ah ! je plains mon pauvre tuteur !
Il perdra la *clef* de sa porte,
Sans avoir celle de mon cœur !

L'amour est le dieu de la ruse,
Comme il est celui du bonheur !
Le tuteur eut l'âme confuse,
Et paya cher sa folle erreur !
Car sa pupille, en ruse forte,
Sachant bien profiter du temps,
Dès qu'elle eut la *clef* de la porte,
Eut bientôt pris la *clef* des champs.

ANONYME.

JUPITER DÉMASQUÉ

Air connu.

Lassé du céleste empire,
On sait que Jupin un jour,
A Sémélé, sans rien dire,
  Tra, la, ra, la, ra, ra, etc.
Dire un petit mot d'amour.

Doué du talent de plaire
Et d'un parler hasardeux,
Il osa bientôt lui faire
  Tra, la, ra, etc.
Faire un doigt de cour ou deux.

Ah ! lui dit-il, ma brunette,
Pour l'honneur de votre nom,
Permettez que je vous mette
  Tra, la, ra, etc.
A la place de Junon.

Un geste lui fit comprendre
Combien sert peu la rigueur,
Tant qu'elle lui laissa prendre,
  Tra, la, ra, etc.
Les prémices de son cœur.

A son époux infidèle
Junon qui toujours a nui,
Voulut battre la semelle,
  Tra, la, ra, etc.
Pour distraire son ennui.

Mais sa vengeance qu'arrête,
Jupin du coup prévenu,
Lui fit pousser à la tête,
  Tra, la, ra, etc.,
Un dessin tout biscornu.

Montre-moi, je t'en conjure,
Dit Sémélée au roi des dieux,
Cette grandeur sans mesure,
  Tra, la, ra, etc.
Qui te fait régner aux cieux.

De ce désir il endève :
Mais comme elle s'empressait,
Il se manifeste, il lève,
  Tra, la, ra, etc.
Le voile qui l'éclipsait.

Elle mourut sous les flammes
Que dardait le puissant dieu.
Craignons donc qu'on vous, Mesdames,
  Tra, la, ra, etc.
Qu'on vous mette tout en feu.

Mais n'évitez pas, de grâce,
Le Jupiter de ce lieu ;
Ne craignez pas qu'il en fasse,
  Tra, la, ra, etc.
Tant que le robuste dieu.

Nép. LEMERCIER.

L'HIPPODROME

Air de chasse

Rival de Bysance et de Rome,
Paris met tout sur un grand ton,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
L'Elysée a son hippodrome;
C'est la merveille du canton,
Tonton,
Tontaine, tonton.

Un orchestre tout militaire,
Là fait résonner le piston,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
Paisible et franc célibataire,
J'aimerais mieux le mirliton,
Tonton,
Tontaine, tonton.

A l'hippodrome on voit la course
Et du cheval et du piéton,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
Le vainqueur, pour emplir sa bourse,
Va gagner... un simple jeton,
Tonton,
Tontaine, tonton.

Là, pendant la pluie ou la grêle,
On joue un rôle de triton,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
Ou bien au soleil sans ombrelle,
On rôtit comme chez Pluton,
Tonton,
Tontaine, tonton.

Une meute alerte y pourchasse
Un cerf aussi doux qu'un mouton,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
Bien d'autres cerfs à cette chasse,
Sur les gradins siégent, dit-on,
Tonton,
Tontaine, tontun.

Du caniche à gueule altérée
Y clabaude maint rejeton,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
La meute afflue à la curée
Que donne un piqueur marmiton,
Tonton,
Tontaine, tonton.

Là, de sapajous une bande
S'élance en burnous de coton,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
De ces Bédouins de contrebande
Va s'enrichir maint feuilleton,
Tonton,
Tontaine, tonton.

De nos fringantes amazones
J'observe un léger peloton,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
Pour connaître à fond leurs personnes,
Il suffirait d'un ducaton,
Tonton,
Tontaine, tonton.

Sur un quadrige qui l'entraîne,
Vole ce Romain, Bas-Breton,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
Pour Falerne il a le Suresne;
Voilà son coup de piqueton,
Tonton,
Tontaine, tonton.

A la course au clocher habile,
Et leste comme Phaéton,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
Voyez la Pumaré-Mabi'e
S'y moquer du qu'en dira-t-on,
Tonton,
Tontaine, tonton.

Là, des juments de fin calibre,
Galopant sans fouet ni bâton,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton;
Nous rappellent la femme libre
Trottant de Paris à Canton,
Tonton,
Tontaine, tonton.

Sorti de ce lieu grandiose,
Que ceint un rempart de carton,
Tonton, tonton,
Tontaine, tonton,
On s'écrie: Oh! la belle chose!
Vive le nouveau Charenton!
Tonton,
Tontaine, tonton.

Albert-Montémont.





LA VESTALE

POT POURRI EN 3 ACTES

1.

Tout matin je m'disais comm' ça
Mais qu'est-c' qu'c'est donc qu'un opéra?
V'là qu'dans un' rue au coin d'la Halle,
J'lisons *LA VESTALE*,
Faut que j'm'en régale:
C'est trois liv' à douze sous qu'ça m'coûtra
Un' vestale vaut ben ça.

2

L'heur' du spectacle approche
J'me r'quinque pus vite qu'ça
Et les [illegible] en poche
J'courons à l'Opéra
Mais voyant qu'pour entrer l'on s'bat dans l'antichambre,
J'me dis: Voyez quel honneur
Quand pour c'te Vestale d'malheur
J'me s'rai foulé un membre!

3

N'croyez pas ma cocotte,
Qu'tout exprès pour vos beaux yeux
J'allions à propos d'botte
M'fair' casser z'un' jambe ou deux
J'y viendrons n'vous en déplaise
N'sait-on pas qu'il est d'endroits
Où c'qu'on entre plus à l'aise
La s'conde fois?

4

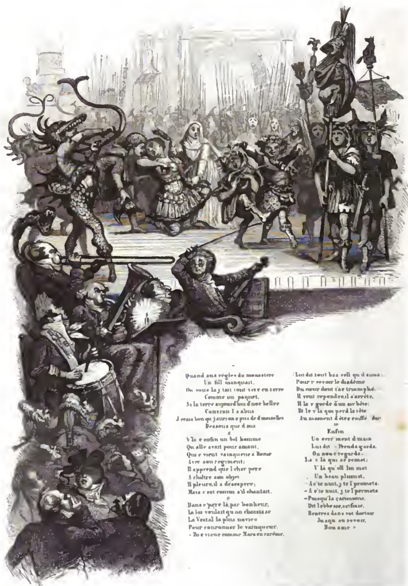
J'n'eus pas plutôt ach'vé,
Qu'la parole étouffée,
Par un' chienn' d'bouffée
J'm'sentons soulevé:
Le déluge m'entraîne
Et me v'là z'en deux temps
Sans billet z'et sans peine
D'dans.

5

Silence! silence! silence!
V'là qu'l'premier acte commence
Chacun m'dit d'mettre chapeau bas
Je l'mets par terre, il n'tombra pas

6.

J'voyons un monastère
Où c'qu'un' fill' d'honneur
S'fait r'ligieuse à contre-cœur.
C'était monsieur son père
Qui, l'jour qu'il trépassa
D'sa fille exigea ça
Ha!



Quand aux règles du monastère
Un' fill' manquait,
On vous la j'tait tout' vive en terre
Comme un paquet.
Si la terre aujourd'hui d'nos belles
Couvrait l's abus
J'crois ben qu'j'aurions pus d'd'moiselles
Dessous que d'sus.

8

V'là qu'enfin un bel homme
Qu'elle avait pour amant,
Qui r'vient vainqueur à Rome
Avec son régiment;
Il apprend que l'cher père
A cloîtré son objet
Il pleure, il s'désespère;
Mais c'est comm' s'il chantait.

9

Dans c'pays là, par bonheur,
La loi voulait qu'on choisisse
La Vestal' la plus novice
Pour couronner le vainqueur.
« Tu r'viens comme Mars en carême.
(Lui dit tout bas cell' qu'il aime)
Pour r'cevoir le diadème
Du cœur dont t'as triomphé. »
Il veut répondre, il s'arrête,
Il la r'garde d'un air bête:
Et le v'là qui perd la tête
Au moment d'être coiffé. (bis)

10

Enfin
Un serr'ment d'main
Lui dit: « Prends garde,
On nous r'garde. »
Le v'là qui se remet;
V'là qu'ell' lui met
Un beau plumet.
— A c'te nuit, j'te l'promets.
— A c'te nuit, j'te l'permets
— Puisqu'la cérémonie,
Dit l'abbesse, est finie,
Rentrez dans vot' dortoir
Jusqu'au revoir,
Bon ame. »





11

Silence ! silence ! silence !
V'là qu'la seconde act' commence,
Et j'vois l'enceinte du saint lieu
Avec un réchaud à au milieu.

12

On ordonne à la r'ligieuse
D'entret'nir le feu ;
S'il s'éteint, la malheureuse
N'aura pas beau jeu.
A son devoir ell' s'apprête,
N'osant dir' tout haut
Qu'ell' a bien d'aut's feux en tête
Que l'feu du réchaud.

13

La v'là seule, et dans son cœur
Où qu'la passion s'concentre,
Elle appelle son vainqueur;
Mais que d'venir son honneur,
S'il entre, s'il entre, s'il entre?

14

« Il entrera
S'dit elle au bout d'un bon quart d'heure,
Il entrera
Et puis après il sortira
Ça y a bien assez long-temps que j'pleure,
Du moins j'dirai,
S'il faut que j'meure :
Il est entré. »

15

Sitôt pensé, sitôt pendu,
Elle court ouvrir la porte
L'amant que l'plaisir transporte,
Accourt d'amour éperdu
« Faut qu'ce soir je t'appartienne;
J'ai ta parole, t'as la mienne.
Plus d'feu, plus d'réchaud qui tienne







« Ciel ! m'arracher de c'lieu saint ! »
Bref, même rage les consume ;
Et tandis qu'leur feu s'allume,
V'là-t-i pas qu'l'autre s'éteint ! (*bis*)

16

« O ciel, je suis perdue ! »
Dit la Vestale émue ;
« Gn'y a pas d'bon dieu. »
Et v'là qu'la pauvre amante
Tomb' glacée et tremblante
Au rein du feu. (*3 fois*)

17

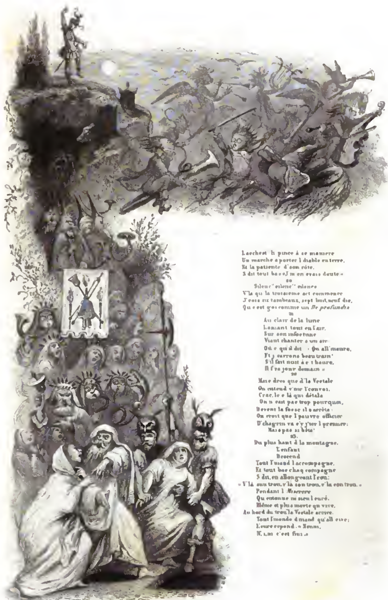
Les cris d'la belle ecanonse
Donn'nt l'alerte à l'abbaye,
Qui s'éveill' tout ébahie ;
Et l'amant qui s'sent morveux,
Voyant qu'on crie à la garde,
S'esbigne en disant : « Si j'tarde
S'j'm'amuse à la moutarde,
Nous la gobons tous les deux. »

18

« Ah ! mamzell', qu'avez-vous fait là ! »
Dit d'un voix de tonnerre
Le révérend du monastère.
« Ah ! mamzell', qu'avez-vous fait là !
Vot' feu s'est éteint, mais il vous en cuira ;
D'shabillez, d'shabillez, d'shabillez-la ;
Son affaire
Est claire
Qu'à l'instant même on l'enterre,
Et qu'ça meur... et qu'ça meur... et qu'ça, morbleu !
Et apprenne aux aut's à bien souffler son feu. »

19

Là d'sus on lui coud l'costume
D'un ling' tout noir qu'a l'air d'un sac ;



L'archet li pince à sa manière
Un marche à porter l'diable en terre,
Et la patiente d'son côté,
S'dit tout bas : « J'm'en avais douté. »

20

Silence ! silence ! silence !
V'là qu'le troisième act' commence
J'en'a six tambeaux, sept, huit, neuf, dix,
Qu'c'est gai comme un *De profundis*.

21

Au clair de la lune
L'amant tout en l'air,
Sur son infortune
Vient chanter son air
Où c' qu'il dit : « Qu'all' meure,
Et j'aurons beau train !
S'il fait nuit à c't'heure,
Il f'ra jour demain. »

22

Mais dès que d'la Vestale
On entend v'nir l'convoi,
Crac, le v'là qui détale
On n'sait pas trop pourquoi,
Devant la fosse il s'arrête :
On croit que l'pauvre officier
D'chagrin va s'y j'ter l'premier ;
Mais pas si bête !

23.

Du plus haut d'la montagne,
L'enfant
Descend
Tout l'monde l'accompagne,
Et tout bas chaq' compagne
S'dit, en allongeant l'cou :
« V'là son trou, v'là son trou, v'là son trou. »
Pendant l'*Miserere*
Qu'entonne m'sieu l'curé,
Blême et plus morte qu' vive,
Au bord du trou la Vestale arrive.
Tout l'monde d'mand' qu'all' vive ;
L'curé répond : « Nenni,
Nenni, c'est fini. »





24

« Cependant, qu'il dit, j'veux bien
Faire encor queuq chose pour elle;
Sur c'rechaud où qu'n'y a plus rien
Mettez l'fichu d'la d'moiselle.
Si l'linge brûle, on n'l'enter ra pas;
S'il n'brûle pas, ell'n'l'échapp'ra pas.
Vous l'voyez, aucune étincelle
N'vient contremander son trépas:
Or plus d'débats,
Du haut en bas.
Gn'y a point à dir', faut qu'ell'saute l'pas. »

25

« Dam' ment,
Dit l'amant,
Qui guettait l'moment
Faut qu'enfin l'chaplet s'débrouille:
C'est moi qu'a tout fait;
Grac' pour mon objet,
Sinon j'ai là ma patrouille.
Par son trépas
D'un crim' vot' bras
Se souille.
Si ça n'est pas,
J'veux qu'mon damas
Se rouille!
— Mon Dieu, comme il ment!
Dit la pauvre enfant;
N'l'ai vu ni connu, j't'embrouille. »

26

« Vite à moi, mon régiment!
En plein plan,
Rlantanplan,
V'là z'un enterr'ment







Qu'à l'instant
Et d'but en blanc
Il faut mettre en déroute.
Battons-nous, coût' qui coûte,
Quoique j n'y voyons goutte.»
Mais l'régiment
Du convent,
En plein, plan,
Rlantanplan,
Qu'est pour l'enterr'ment,
Répond qu'il vers'ra son sang
Jusqu'à la dernièr' goutte
Pendant quelqu' temps on doute
Qu'est-c' qu'emport'ra la r'doute
Au bout d'un combat sanglant.
En plein, plan,
Rlantanplan,
Au lieu d'l'enterr'ment,
C'est l'régiment
De l'amant
Qui a trouvé être en déroute.

27

Gn'y a pas d'milieu,
Faut s'dire adieu,
C'est-i-ça qui vous l'coupe?
Rien que d'les yeux,
V'là mon monsieur
Qu'est trempé comme un' soupe.

28

L'pauvre agneau descend dans la tombe!
Qu' c'est pain bénit!
Sur sa tête l'couvercle r'tombe:
V'là qu'est fini.





Pour si peu s'voir si maltraitée!
L' beau chien d' plaisir
Et n' la v'là-t-i pas ben plantée
Pour reverdir!
29
Mais patatras v'là-z-un éclair qui brille.
Et l'Tout Puissant qui j'dis n'est pas manchot,
Pour sauver la pauvre fille,
Vous lâche un pétard qui grille
L' diable à chiffon qui pendait sur l'réchaud.
Vive l'Père Éternel
Qui d'son tonnerre
Arrange l'affaire!
J'n'y comptions guère.
C'est-z-un coup du ciel
30
Ah! mon dieu! que je l'échappe belle!
Dit en haussant l'cou
Au d'sus du trou
La demoiselle
Au bon Dieu j'dois un fier chandelle!
Car je n'pourrons pas
M' dissimuler qu'j'étions bien bas
31
Tant y a que l'coupl' s'épousa
Et qu'chaqu' Vestal dit voyant çà
Quand est-c' qu'autant m'en arriv'ra?
Alhaiza

LA FILLE MICHEL

AIR de Manon Giroux.

J'vas vous raconter l'histoire
De la fill' Michel :
On pourra p't'être n'y pas croire,
Mais c'est très-réel.
Oui, vraiment, là cour d'assises
A prouvé l'autr' jour
Que parmi les fill' soumises
Est l'plus pur amour *.

Cett' fill' était dans la voie
Du débordement,
Défrayant à Courbevoie
Tout un régiment.
Quand tout à coup v'là qu'elle aime
GRANGER, jeun' soldat :
Les guerriers français tout d'même
Ont un bel état.

Granger pour le cas de guerre
Était un guerrier;
Mais dans l'civil, c'militaire
Était menuisier;
Il rabotait son amie
De plus d'un' façon :
Qu'il eût le sabre ou la scie,
Ell' l'aimait tout d'bon.

Pendant quatre ou cinq années
Ils vécur'nt chaud'ment,
Unissant leurs destinées
Dans un p'tit log'ment;
C'est ell' qui sur son pécule
Payait le loyer :
Ell' n'y avait pas mis d'pendule
Pour mieux s'oublier.

Un jour notre amant fidèle
S'oublia tell'ment,
Qu'à son aimable donzelle
Il fit un serment :
J'n'en épous'rai jamais d'autre,
Ma parol' d'honneur,
Lui disait ce bon apôtre,
Et j'f'rai ton bonheur.

Pas du tout!... pour un' bell' dame
V'là qu'd'un feu nouveau,
L'cœur du menuisier s'enflamme
Comme un vrai copeau.
La fill' Michel est instruite
De c'méfait profond,
Tell' qu'un' carpe avant d'êtr' frite,
Ell' saute au plafond.

Ell' va trouver sa rivale,
Et sans plus d'détour
Ell' dit : C'lui qu'tu veux pour mâle
A tout mon amour :
Gare à toi, si tu l'épouses!
Gare à lui, surtout!
Car, dans mes humeurs jalouses,
J'f'rai z'un mauvais coup.

Plein' d'un' fureur sans pareille,
Elle attrap' Granger;
Ils vont ensembl' boir' bouteille
Pour mieux s'arranger.
L'épous'ras-tu? dit la belle;
— Oui, que j'l'épous'rai.
— Tu n'l'épous'ras pas, dit-elle,
Ou bien j'te tûrai.

V'là qu'le menuisier s'effraye,
Il r'connait son tort;
Pendant c'temps là, la fill' paye
Avec un' pièc' d'or;
Ah! dit-il, donn'-moi cett' pièce,
Ell' me f'rait plaisir :
Ce sera de not' tendresse
Un doux souvenir.

Nenni, dit-ell', pas si bête!
C'n'est pas pour ton bec;
Tu voudrais, chez ta conquête,
Fair' la noce avec.
J'veux bien payer un' bouteille,
Pour ça passe encor!
Mais je n'pai' pas ta corbeille
Avec ma pièce d'or.

Alors, notre bon apôtre
Promet que d'ce pas
Il va déclarer à l'autre
Qu'i' n'l'épous'ra pas.
Or, il va dir' tout l'contraire;
Quel affreux mic-mac?
De c'moment-là son affaire,
Bien sûr est dans l'sac.

Il revient chez sa maîtresse
Qui, fermant l'verrou,
Avec l'ardeur d'un' tigresse
Lui serr' viv'ment l'cou;
Puis, soudain, tirant d'sa poche
Un couteau-poignard,
Ell' le saign' sans plus d'reproche,
Comme un vrai canard.

* Voir la GAZETTE DES TRIBUNAUX des 12 et 13 avril 1847.

Il n'l'épous'rn plus, le traître,
Dit ce vrai démon,
Et tout d'suit' par la fenêtre
Ell' fait un plongeon :
Mais ell' n'perd pas l'existence
Dans c'saut périlleux :
N'est-il pas un' Providence
Pour les amoureux?

Bientôt, devant la justice,
Moment solennel!
On fait paraîtr', quel supplice!
Cett' pauv' fill' Michel.
Ell' dans ce moment suprême,
Ne s'rappelle rien,
Si c'n'est que toujours elle aime
L'aimable vaurien.

Granger donn' son témoignage
Et r'connaît, d'vant tous,
Qu'il avait promis, l'volage,
D'être son époux.
Les jurés, qui pour la fille
Ont certain penchant,
Trouvant celle-ci gentille,
L'acquitt'nt sur-le-champ.

MORALE.

Vous qui fréquentez dans c'monde
Les grand' dam's du jour,
Vous n'trouv'rez pas à la ronde
Chez ell's tant d'amour :
Ell's chang'nt d'amants comm' de ch'mise,
Est-on attrapé!
Il faut prendr' un' *fill' soumise*
Pour n'êtr' pas trompé.

J. LAGARDE.

PRÉVILLE A COLLÉ

EN LUI ANNONÇANT LE SUCCÈS DE LA PARTIE DE CHASSE *

AIR : Ce fut par la faute du sort.

Ne crains plus rien, mon cher ami,
L'envie aurait beau te combattre;
Aujourd'hui ton nom s'est uni
Avec le grand nom d'Henri quatre.

Une feuille de ce laurier,
Qui du bon roi couvre la tête,
S'échappe et vient se marier
A la couronne du poëte.

* Cette comédie est restée au répertoire.

LA FILLE RAISONNABLE

Rondeau, chanté par Mademoiselle Philis; musique de Méhul.

J'ai de la raison,
J'aime la sagesse,
Et dans la saison
D'une douce ivresse,
Je sens bien qu'il faut
Résister sans cesse ;
Car une faiblesse
Arrive sitôt,
Dans le précipice
Ouvert sous ses pas
La pauvrette glisse
Et n'en revient pas.

Je crains de me rendre,
Mais avec un cœur
Qu'amour fit si tendre!
Contre un séducteur
Qui sait si bien s'y prendre,
Comment se défendre?

Ah! mon cher docteur!...
Comment se défendre
C'est un grand tourment!
Vous devez m'entendre
M'entendre! — Et pourtant...
J'ai de la raison, etc.

J'adore les plaisirs,
Je suis tous mes désirs :
Je chéris la scène lyrique,
Je chante la nuit et le jour,
Et quand je ne fais pas l'amour,
Je fais au moins de la musique.
Tantôt dans un jour de gaîté,
D'un pied léger je marque la cadence.
Rien ne sied mieux à la beauté
Que les mouvements de la danse.
J'ai de la raison, etc.

MARSOLLIER.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LE CARICK BRISÉ *

PARODIE DU RÉCIT DE THÉRAMÈNE

EXPOSITION

Un père ayant chassé son fils de la maison paternelle, pour raison de famille, indécente à raconter, a chargé un vieil ami de voir quel chemin ce fils prendrait. Le vieil ami revient; le père l'interroge.

SCÈNE PREMIÈRE ET DERNIÈRE.

AIR des Pendus.

LE PÈRE.

Ami, réponds; dis-moi, qu'as-tu?
Je te trouve un air abattu :
Ton front chagrin, ta mine blême,
Tout m'annonce un malheur extrême;
Dis-moi tout ce qui s'est passé.

L'AMI.

Votre *Hippolyte* est *in-pace*.

LE PÈRE.

Comment ça?

AIR : Non, je ne ferai pas ce qu'on veut.

L'AMI.

A peine nous sortions des portes de Vincenne;
Il gagnait, tout pensif, le chemin de la Seine;
Tout seul, sur son *Carik*, jockeys affligés,
Imitaient son silence, autour de lui rangés.

LE PÈRE.

Après?

AIR : Du haut en bas.

L'AMI.

Sur ses chevaux,
Qu'il conduisait, souvent sans brides;
Sur ses chevaux,
Les plus dociles, les plus beaux,
Les plus fiers, les plus intrépides,
Sa main laissait flotter les guides,
Sur ses chevaux.

LE PÈRE.

Après?

AIR : Non, je ne ferai pas ce qu'on veut.

L'AMI.

Apprenez donc, Monsieur, que ces superbes bêtes,
Qui portaient, autrefois, si hautement leurs têtes,
Marchant, col allongé, s'appuyant sur leur frein,
Semblaient, de votre fils, partager le chagrin.

LE PÈRE.

Après?

AIR : Jupin, dès le matin.

L'AMI.

Un effroyable cri,
Prolongé, nourri,
Comme un charivari,
Leur fait peur;
Et cette stupeur,
Porte la terreur,
Jusqu'au fond de leur cœur.
Ils reprennent leur train :
On voit le crin
Se dresser vers les cieux;
Et de leurs yeux,
Grands, attentifs, brillants,
Etincelants,
Ils cherchent ce qui produit
Tant de bruit.
On voit bouillonner l'eau,
Près d'un bateau.
Un monstre des plus gros,
Est dans les flots.
On n'y distingue rien,
Puis, la vague vomit un gros chien.

LE PÈRE.

Ah! ah!

AIR : Dansez, chantez, etc.

L'AMI.

Tête de chien, griffes de chat,
Corps de lion, queue en trompette,
Gueule béante, museau plat,
Moitié barbet, moitié levrette,
Pattes corses, et dos voûté,
Poil blanc, noir, jaune et tout crotté.

LE PÈRE.

Ensuite?

AIR : Non, je ne ferai pas, etc

L'AMI.

Jamais on n'a vu chien d'une si laide forme;
Chacun, avec horreur, voit ce caniche énorme;
La peur nous prend à tous : tout le monde infecté,
En se bouchant le nez, se sauve épouvanté.

LE PÈRE.

Au fait!

AIR : Robin, turlure, etc.

L'AMI.

Votre fils, en tout adroit,

* Carik, sorte de voiture légère, très en vogue en 1709.

Fait arrêter sa voiture;
Puis, sur ses deux pieds, tout droit
Il s'assure;
Et sa canne, en sa main sûre,
Fait au chien large blessure.

LE PÈRE.

C'est bien, ça.

AIR. Non, je ne ferai pas, etc.

L'AMI.

Le caniche abattu, roule comme une boule;
Hurlant, beuglant, mordant, sous les chevaux il roule :
D'effroi, les fiers coursiers, prennent le mors aux dents,
Emportent le *Carick*,... votre fils est dedans.

LE PÈRE.

Ah! ciel!

Même air.

L'AMI.

De ses chevaux, bai-bruns, il tire en vain la guide;
Ils ne connaissent plus ni le frein, ni la bride :
On m'a dit que le diable, auquel je ne crois pas,
Les fit, à coups d'épingle, ainsi doubler le pas.

LE PÈRE.

Enfin!

AIR de Malbroug.

L'AMI.

Ils traversent la plaine!

LE PÈRE.

Que mon cœur, mon cœur a de peine!

L'AMI.

Ils traversent la plaine,
Parcourent monts et vaux, (*bis*)
Puis ces fougueux chevaux
Vont, sans reprendre haleine,

LE PÈRE.

Que mon cœur, mon cœur a de peines!

L'AMI.

Vont, sans reprendre haleine.
Au travers du chemin, (*bis*)
Droit dans un bois voisin :
La roue accroche un frêne...

LE PÈRE.

Que mon cœur, mon cœur a de peine!

L'AMI.

La roue accroche un frêne:
L'essieu crie, et se rompt. (*bis*)
Votre fils, leste et prompt,
Saute; mais dans les rênes,

LE PÈRE.

Que mon cœur, mon cœur a de peine!

L'AMI.

Saute; mais dans les rênes,
Son pied gauche accroché, (*bis*)
Fait qu'il a trébuché.
Vers les bords de la Seine,

LE PÈRE.

Que mon cœur, mon cœur a de peine!

L'AMI.

Vers les bords de la Seine,
Ses chevaux l'ont traîné,
Sur le dos, sur le né.

LE PÈRE *s'évanouit.*

Ah!...

AIR : Non, je ne ferai pas.

L'AMI.

Enfin de votre fils, j'ai vu l'heure dernière;
Lui, *Carik*, et chevaux, tout est à la rivière;
Je n'ai plus qu'un espoir, allons tous les deux,

LE PÈRE.

Où?

L'AMI.

Repêcher votre enfant, aux filets de St-Cloud.

MORALE.

AIR des Pendus.

Vous dont les voitures souvent.
N'ont ni derrière, ni devant,
Jeune homme, petite maîtresse,
Qui voyagez sur une fesse *
De mon héros craignez le sort.
Qui le mena de vie à mort.

DESPRÉAUX.

* La mode est d'être assis sur un coin du Carick.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LA PARODIE

AIR : Lui, craindre d'un petit maître.

Un censeur pédant m'attriste :
Mais j'aime le joyeux parodiste,
Dont la muse,
Qui s'amuse,
En chansons,
Nous donne des leçons.

Au talent le plus fertile,
Son malin aiguillon est utile :
D'une verve
Qui s'énerve,
Par ses jeux,
Il ranime les feux.

Souvent sa grotesque allure,
En riant, nous guérit de l'enflure ;
La nature,
Simple et pure,
A sa voix,
Sur nous reprend ses droits.

Ne craignez point son atteinte.
Jamais de fiel sa plume n'est teinte
Ceux que pique
Sa critique,
L'ont tous mis,
Au rang de leurs amis.

Rassurez-vous, Melpomène !
Il sait respecter votre domaine :
A vos charmes,
A vos larmes,
Par ses ris,
Il donne un nouveau prix.

De ses mains, lorsque Thalie,
Prenant le masque de la Folie,
Vous épie,
Vous copie,
Sans regrets,
Souriez à ses traits !

C'est la plus douce des guerres :
Les muses ne s'en alarment guères.
Le mérite
Seul l'excite :
Othello
Fit naître *Cruello* *.

Des talents et du théâtre,
En tout temps, le public idolâtre,
Juge austère,
Au parterre,
Rit d'*Agnès*,
Et pleure avec *Inès*.

Une froide tragédie,
Jamais ne craignit la parodie ;
Elle tombe
Dans la tombe ;
Ce qui plaît
Prête seul au couplet.

L.-P. Ségur, aîné.

* Parodie du temps

L'AUTEUR ET SA PIÈCE

AIR de la Marche du roi de Prusse.

Un auteur constamment,
Rimant
Péniblement,
D'un petit drame accouche heureusement.
Aux comédiens lestement,
Il va le lire poliment ;
On l'écoute négligemment,
Puis on lui dit obligeamment,
Que l'ouvrage écrit passablement,
Sera joué probablement.
Dans son ravissement !
Il va trouver gaîment
Le censeur qui reçoit gravement :
Ce pédant doctement,
Blâmant,
Et supprimant,
Approuve enfin difficilement :
Après maint et maint changement,
De l'étude vient le moment ;
La pièce s'apprend lentement,
Se répète nonchalamment,
L'auteur souffre grandement !
Bref : le voilà tardivement
Au jour fatal du jugement !
Les acteurs jouant faiblement,
Ils sont écoutés froidement ;
Et la pièce arrive au dénoûment,
Sifflée inhumainement !

Rabet.

LA COMÉDIE ET L'OPÉRA

AIR à faire.

Voir une mère, au declin de ses ans,
Plus que sa fille à l'affût des amants,
C'est une comédie.
Si quelqu'un entreprend de guérir sa folie,
Rarement il réussira :
C'est un opéra.

Voir un vieillard amoureux d'un tendron,
S'adoniser, faire le Céladon,
C'est une comédie.
Qu'il ne s'expose pas à chanter en partie :
Jamais juste il n'entonnera :
C'est un opéra

Voir une nymphe en superbes atours
De son vernis faire parade aux cours :
C'est une comédie.
Ne vous y trompez pas, sa beauté récrépie
Avec le jour disparaîtra :
C'est un opéra.

Voir un commis en surtout broché d'or,
Lorgnette en main, trancher du matador,
C'est une comédie.
Pour guérir son esprit de cette frénésie,
Vainement on le sifflera :
C'est un opéra.

Lorsqu'un amant ne forme que des vœux,
On le méprise, on se rit de ses feux :
C'est une comédie.
Mais si pour son Iris sa bourse se délie,
Jusqu'à la coulisse il viendra :
C'est un opéra.

Tant que deux cœurs sont unis par l'amour,
Au dénoûment ils visent nuit et jour :
C'est une comédie.
Mais si le dieu d'hymen par malheur les allie,
Au second acte on bâillera ;
C'est un opéra.

Voir une femme adorer son époux,
Le prévenir par les soins les plus doux,
C'est une comédie.
Que cet époux si cher vienne à perdre la vie,
La veuve, en chantant, pleurera :
C'est un opéra.

Voir un jaloux, la rage dans les yeux,
Dans ses transports quereller jusqu'aux dieux :
C'est une comédie.
Mais il a beau crier et se mettre en furie ;
Chez lui toujours on dansera :
C'est un opéra.

Chacun pour plaire affecte un beau jargon,
Change à son gré de visage et de ton,
C'est une comédie.
La raison vainement blâme cette manie ;
Toujours de mal en pis on va,
Comme à l'opéra.

PANARD.

L'ÉLOGE DU VAUDEVILLE

AIR : De la fuite en Égypte.

Il corrige, sans offenser,
Il badine avec la satire ;
Il pique, sans jamais blesser,
En égratignant il fait rire :
Tour à tour gracieux et fin,
Il critique, il amuse, il fronde ;
Partout il plaît, et c'est enfin,
Le plus aimable enfant du monde.

AIR : Trouverez-vous un Parlement.

Sur ce qu'on fait, sur ce qu'on dit,
On l'entend sans cesse médire ;
Avec l'éloge on affadit,
On corrige par la satire :
Ce caustique et charmant enfant,
Qui sur ce principe se fonde,
Lance des pierres en riant,
Dans le jardin de tout le monde.

Ces pierres, qu'il sut amasser,
Par Momus lui furent données ;
Le droit exclusif d'en lancer
Est à lui depuis dix années.
Chacun avec nous conviendra
Qu'à cet honneur il a des titres ;
Mais en jetant ces pierres-là,
Trop souvent il casse les vitres.

SEWRIÈRE ET GEORGES DUVAL.

GALANTERIE AU THÉATRE

AIR : Femmes qui voulez.

Près des femmes soyons galants,
Ayons l'antique courtoisie ;
Par leur présence, aux premiers rangs,
La salle se trouve embellie.
Dans un parterre, un jardinier,
Des fleurs avec ordre dispose :
De ses soins quel est le premier ?
C'est celui de placer la rose !

SEWRIÈRE.


LES MERVEILLES DE L'OPERA *
J'ai vu Mars descendre en cadence,
J'ai vu des vols prompts et subtils
J'ai vu la justice en balance
Et qui ne tenait qu'à deux fils
J'ai vu le soleil et la lune
Qui faisaient des discours en l'air
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout frisé de la mer
J'ai vu l'aimable Cythérée,
Aux doux regards au teint fleuri,
Dans une machine entourée,
D'amours natifs de Chambéry.
MER N







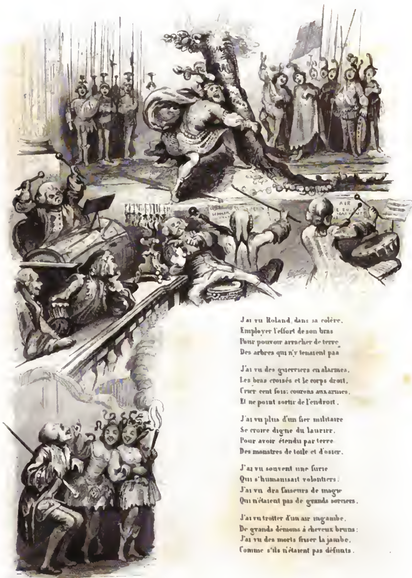
Dans le char de monsieur son père
J'ai vu Phaéton, tout tremblant,
Mettre en cendre la terre entière
Avec des rayons de fer blanc.

J'ai vu Mercure, en ses quatre ailes
Ne trouvant pas de sureté,
Prendre encor de bonnes ficelles
Pour voiturer sa déité.

J'ai vu l'amant d'une bergère,
Lorsqu'elle dormait dans un bois,
Prescrire aux oiseaux de se taire,
Et lui chanter à pleine voix.

J'ai vu des dragons fort traitables
Montrer les dents sans offenser,
J'ai vu des poignards admirables
Tuer les gens sans les blesser.

J'ai vu, du ténébreux empire,
Accourir, avec un pétard
Cinquante lutins pour détruire
Un palais de papier brouillard.



J'ai vu Roland, dans sa colère,
Employer l'effort de son bras
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenaient pas.

J'ai vu des guerriers en alarmes,
Les bras croisés et le corps droit,
Crier cent fois: courons aux armes,
Et ne point sortir de l'endroit.

J'ai vu plus d'un fier militaire
Se croire digne du laurier,
Pour avoir étendu par terre
Des monstres de toile et d'osier.

J'ai vu souvent une furie
Qui s'humanisait volontiers;
J'ai vu des faiseurs de magie
Qui n'étaient pas de grands sorciers.

J'ai vu trotter d'un air ingambe,
De grands démons à cheveux bruns;
J'ai vu des morts friser la jambe,
Comme s'ils n'étaient pas défunts.







J'ai vu le maître du tonnerre,
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Des Tritons, animaux marins,
Pour danser troquer leur nageoire
Contre une paire d'escarpins.

J'ai vu Diane en exercice
Courir le Cerf avec ardeur,
J'ai vu derrière la coulisse
Le gibier courir le chasseur.

J'ai vu la vertu dans un temple
Avec deux couches de carmin,
Et son vertugadin très ample
Moraliser le genre humain.

Dans des Chaconnes et Gavottes
J'ai vu des fleuves sautillans,
J'ai vu danser deux Matelottes,
Trois jeux, six plaisirs et deux vents.

J'ai vu, par un destin bizarre,
Les héros de ce pays-là
Se désespérer en bécarre,
Et rendre l'âme en ré-mi-la.

J'ai vu des ombres très palpables
Se trémousser au bord du styx;
J'ai vu l'enfer et tous les diables
A quinze pieds du paradis.

AVIS AUX ACTEURS TRAGIQUES

DONNÉ EN 1777, ET QU'ON PEUT LEUR DONNER ENCORE

AIR : Ces braves insulaires.

Nous a qui Melpomène
Offrit,
Ouvrit
Entrée à la scène!
La critique inhumaine
Pour vous n'aura jamais
De sifflets,
En prenant,
Retenant
Mes chansons
Pour leçons.

Êtes-vous amoureux,
Ayez l'air sérieux,
Que jamais votre bouche,
D'accord,
D'abord,
A ce qui vous touche.
Au cœur le moins farouche
Ne surprenne un soupir;
Ce plaisir
Était bon,
Nous dit-on,
Aux bourgeois
D'autrefois.

Surtout n'oubliez pas
D'aligner votre bras,
Au nez de la princesse;
Par là
L'on a
Droit à sa tendresse.
Un trait de cette espèce
A mis plus d'un acteur
En faveur,
Dans Paris,
Vrai pays
Pour les gens
A talents.

Invoquez-vous les cieux?
Soudain baissez les yeux;
Et si votre mémoire
Vous fait,
Tout net,
Faillite notoire,
Alors, daignez m'en croire,
Il faut gesticuler
Et trembler:
On croira
Que cela
Est tout art,
Non hasard.

Fuyez le jeu mesquin
De Brisard, de Le Kain:
Simple dans leur manière,
Ils n'ont,
Ne font
Rien que d'ordinaire;
Hurlez tout au contraire,
Si vous prononcez mal,
C'est égal,
Poursuivez,
Achevez,
Entendra
Qui pourra.

ANONYME.

L'OPÉRA EN PROVINCE

AIR : Chantez, dansez, amusez-vous.

Acteurs en chef, sans nul remord
Bravez les lois de Polymnie;
Le goût sans doute a toujours tort,
Puisque le goût défend qu'on crie.
Voici le mot : Songez-y bien,
Crier est tout, chanter n'est rien.

Et vous, Mesdames, n'allez pas
Suivre exactement Terpsichore;
Entre nous, croyez qu'un faux pas
A vos talents ajoute encore.
Quand Vénus danse mal ou bien,
Vénus est belle, on ne dit rien.

ANONYME.

LA SINGULIÈRE CABALE

AIR : De tous les capucins du monde.

On jouait un drame héroïque,
Dont le poëme léthargique
Se soutenait sur de grands airs.
Sifflez donc, me dit un critique :
Non, Messieurs, je laisse les vers
Cabaler contre la musique.

PIIS.

A MONSIEUR SAMSON

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

AIR : On dit que je suis sans malice.

Suivant un dire incontestable,
Garrick, l'acteur inimitable,
Au vieux Caveau fut installé
Entre Crébillon et Collé.
Oubliant son ciel britannique,
Il fut là, charmant et comique.....
Dans le temple de la chanson,
Nous devions voir, aussi, *Samson!*

Beaumarchais, Regnard et Molière
Surent illustrer ta carrière ;
Tu nous rendis l'adroit Crispin,
Ainsi que le fourbe Scapin.
Dans Figaro, si gai, si traître,
Tu fus un valet passé maître...
Dans le temple de la chanson,
Nous devions voir, aussi, *Samson!*

Qui le croirait? — Toi, que Thalie
Dota de gaité, de saillie,
Tu sus prouver, toujours actif,
Que l'art n'est jamais exclusif :
Par tes leçons, sur notre scène,
Brille *la jeune Melpomène* :... *
Dans le temple de la chanson,
Nous devions voir, aussi, *Samson!*

Comme l'auteur du Misanthrope,
Quittant ta grotesque enveloppe,
Tu prends la plume... et, dans tes vers,
Tu sais corriger nos travers.
Le public veut toujours entendre
Et la *Belle-Mère* et le *Gendre!*...
Dans le temple de la chanson,
Nous devions voir, aussi, *Samson!*

Ta muse rieuse et gentille,
De *Poisson* donna la *Famille* ** ;
Cet acte si vif, si brillant,
Mit au jour ton souple talent :
Auteur-acteur, dans cet ouvrage,
Tu reçus un double suffrage...
Dans le temple de la chanson,
Nous devions voir, aussi, *Samson!*

A la chanson tu dois prétendre :
Qui sait monter peut bien descendre.
Favart, Piron, tes devanciers,
Étaient d'aimables chansonniers.
Imite leur joyeux délire,
Suspends des grelots à ta lyre...
Dans le temple de la chanson,
Nous *devons* voir, aussi, *Samson!*

JUSTIN CABASSOL.

* C'est à M. SAMSON, l'un des meilleurs professeurs du Conservatoire, que nous devons en partie Mlle Rachel.
** M. Samson est l'auteur de la Belle-Mère et le Gendre et de la Famille Poisson.

LA TRAGÉDIE ET LA COMÉDIE

AIR : On doit cinquante mille francs.

Un style plat, des mots ronflants,
Des innocentes, des tyrans :
Voilà la tragédie. (*bis*)
Du colifichet, du brillant,
Pour comique du larmoyant :
Voilà la comédie. (*bis*)

En scène une Lucrèce en pleurs,
Fuyant Tarquin, dit-il : Je meurs :
Voilà la tragédie ;
Dans la coulisse, au même instant,
Lucrèce embrasse son galant:
Voilà la comédie.

Lorsque je vois des conquérants
Livrer mille combats sanglants :
Voilà la tragédie;
Mais si je vois au *champ de Mars*
Batailler nos petits Césars:
Voilà la comédie.

Quand on enterre ses amis,
Se lamenter, pousser des cris:
Voilà la tragédie.
Ensuite au cabaret voisin,
Répandre des larmes de vin :
Voilà la comédie.

Pour un *oui*, pour un *non*, souvent
On est prêt à verser son sang:
Voilà la tragédie ;
Mais à table les combattants
Portent déjà des coups... de dents :
Voilà la comédie.

On prétend que pour nous punir,
Satan doit un jour nous rôtir :
Voilà la tragédie:
Mais là-bas, si j'en crois Piron,
Diables damnés, dansent en rond :
Voilà la comédie.

ANONYME.

Impr. de Pil et fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LA BALANÇOIRE

AIR du temps.

Il n'est point de jeux innocents,
Fût-ce même au village!
Dès qu'on badine avec les sens,
La vertu déménage.
Quand la danseuse a des appas,
En vain elle est cruelle;
On ne veut point perdre les pas
Qu'on a faits auprès d'elle.

La *balançoire* à la santé
Ne saurait être utile;
Car, plus le corps est agité,
Moins l'esprit est tranquille.
L'honneur est alors en suspens,
Et si la corde casse,
Ce n'est jamais qu'à vos dépens
Que l'amour vous ramasse.

PIIS ET BARRÉ.

LES NOUVEAUX VA-T'EN VOIR

— 1816 —

AIR connu.

Grâce aux modernes censeurs,
La raison s'avance;
Les usages et les mœurs
Vont changer en France.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean;
Va t'en voir s'ils viennent.

Écrivains de bonne foi,
Croyant aux mystères,
Ils auront de notre roi
Les vertus austères.
Va-t'en voir, etc.

De l'église les servants
Fuiront la mollesse :
Les catins, les mécréants
Iront à confesse.
Va-t'en voir, etc.

Comme on trouve quelquefois
Des beautés novices,
On trouvera des emplois
Pour prix des services.
Va-t'en voir, etc.

Nul intrigant n'entrera
A l'Académie :
Pour en être, il suffira
D'avoir du génie.
Va-t'en voir, etc.

Du sort les nouveaux élus,
Gens de bonne sorte,
A d'impudents parvenus
Fermeront leur porte.
Va-t'en voir, etc.

Il me semble déjà voir
Beaux esprits modestes;
Pour se saisir du pouvoir,
Courtisans moins lestes.
Va-t'en voir, etc.

Flatteurs qui, se respectant,
Font, dans leur carrière,
Après un pas on avant
Un pas en arrière.
Va-t'en voir, etc.

Critiques dont les arrêts
Inspirent l'estime,
Qui, pour nuire, n'ont jamais
Gardé l'anonyme.
Va-t'en voir, etc.

Femme que livre à l'ennui
Son époux volage,
Qui, pour se venger de lui,
Attend son veuvage.
Va-t'en voir, etc.

Fille qui sincèrement
Se fâche et murmure
Du désordre qu'un amant
Cause à sa parure.
Va-t'en voir, etc.

Enfant chéri de *Momus*, *
Que le sort balotte,
Échangeant pour des écus
Leur chère marotte.
Va-t'en voir, etc.

Moi, je reverrai ces jours
Chers pour un cœur tendre,
Où je servais les amours,
Sans les faire attendre.
Va-t'en voir, etc.

Le chevalier LABLÉE.

* LABLÉE était des *Soirées de Momus*, société rivale des *Soupers de Momus*.

JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT

Air du vaudeville du Rémouleur et la Messière.

Il est deux Jean dans ce bas monde,
Différens d'humeur et de goût;
L'un toujours pleure, fronde, gronde,
L'autre rit partout et de tout.
Or, mes amis, en moins d'une heure,
Pour peu que l'on ait de l'esprit,
On conçoit bien que Jean qui pleure
N'est pas si gai que Jean qui rit.

Aux Français une tragédie
A-t-elle éprouvé quelque échec,
Vite, d'une autre elle est suivie:
Le public la voit d'un œil sec;
L'auteur en vain la croit meilleure;
On siffle... son rêve finit...
Dans la coulisse est Jean qui pleure,
Dans le parterre est Jean qui rit.

Jean-Jacques gronde et se démène
Contre les hommes et leurs mœurs;
La gaîté de Jean La Fontaine
Épure et pénètre les cœurs;
L'un avec ses grands mots nous leurre;
De l'autre un rat nous convertit:
Nargue, morbleu, du Jean qui pleure!
Vive à jamais le Jean qui rit!

Dupe d'une fausse caresse,
Floricourt, ivre de désirs,
Saisit la coupe enchanteresse
Qu'un dieu fripon offre aux plaisirs.
En riant l'imprudent l'effleure,
Il la savoure, il la tarit;
Et le lendemain Jean qui pleure
Succède, hélas! à Jean qui rit.

Jean, porteur d'eau de la Courtille,
Un soir se noya de chagrin;
Un autre Jean, jeune et bon drille,
Tomba mort ivre un beau matin;
Et sur leur funèbre demeure
On grava, dit-on, cet écrit:
« Le ciel fit l'eau pour Jean qui pleure,
« Et fit le vin pour Jean qui rit. »

Auprès d'un vieux millionnaire
Qui va dicter son testament,
Le Jean qui rit est en arrière,
Le Jean qui pleure est en avant;
Jusqu'à ce que le vieillard meure
Il reste au chevet de son lit;
Est-il mort, adieu Jean qui pleure;
On ne voit plus que Jean qui rit.

Professeurs dans l'art de bien vivre,
Dispensateurs de la santé,
Vous, que ne cessent pas de suivre
Et l'appétit et la gaîté,
Ma chanson est inférieure
A tout ce qu'on a déjà dit,
Et je vais être Jean qui pleure
Si vous n'êtes pas Jean qui rit.

DÉSAUGIERS.

LES DINDONS DE CYTHÈRE

VAUDEVILLE DE PARADE

Air : Chantons, chantons.

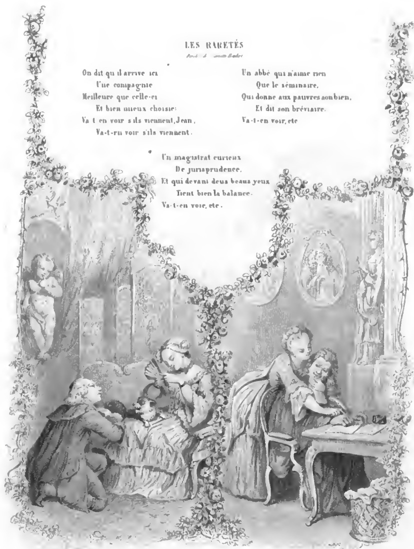
Qu'on voit de dindons sur la terre!
Les plus beaux sont ceux qu'à Cythère
Nous vous gardons.
Ce serait une liste à faire;
Abbés, robins et gens d'affaires.
Dindons, dindons.

Jeune amant, qui reste à rien faire;
Vieux amant qui veut contrefaire
Nos Céladons;
En amour celui qui préfère
D'être dupe, au plaisir d'en faire :
Dindons, dindons.

L'amant présentant son offrande,
Qui, timide après, en demande
Bien des pardons;
Cet autre qu'une ardeur trop grande
Consume, avant que l'on se rende :
Dindons, dindons.

Sur nos amusements comiques,
Nous ne craignons pas les critiques,
Ni les lardons;
Nous nous moquons des satiriques,
Et nous appelons les caustiques :
Dindons, dindons.

COLLÉ.


LES RARETÉS
On dit qu'il arrive ici
Une compagnie
Meilleure que celle-ci
Et bien mieux choisie:
Va t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.
Un abbé qui n'aime rien
Que le séminaire,
Qui donne aux pauvres son bien,
Et dit son bréviaire.
Va-t-en voir, etc
Un magistrat curieux
De jurisprudence,
Et qui devant deux beaux yeux
Tient bien la balance.
Va-t-en voir, etc.


Une fille de quinze ans,
D'Agnès la pareille,
Qui pense que les enfans
Se font par l'oreille.
Va-t-en voir, etc
Une femme et son époux,
Couple bien fidèle,
Elle le préfére à tous,
Et lui n'aime qu'elle:
Va-t-en voir, etc.
Un chanoine dégoûté
Du bon jus d'octobre;
Un auteur sans vanité;
Un musicien sobre:
Va-t-en voir, etc.

Un Breton qui ne boit point,
Un Gascon tout bête;
Un normand franc de tout point;
Un Picard sans tête.
Va-t-en voir, etc.

Une femme que le temps
A presque flétrie,
Qui voit des appas naissans
Sans aucune envie:
Va-t-en voir, etc.

Une belle qui, cherchant
Compagne fidelle,
La choisit, en la sachant
Plus aimable qu'elle.
Va-t-en voir, etc.



Un savant prédicateur
Comme Bourdaloue,
Qui veut toucher le pécheur
Et craint qu'on le loue:
Va-t-en voir, etc.

Une nonne de Long-Champs
Belle comme Astrée,
Qui brûle en courant les champs,
D'être recloitrée:
Va-t-en voir, etc.



Un médecin, sans grands mots,
D'un savoir extrême,
Qui n'ordonne point les eaux
Et guérit lui-même:
Va-t-en voir, etc.

Et, pour bénédiction,
Nous aurons un moine
Fort dans la tentation
Comme S[t] Antoine:
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.



LE GOURMAND

Air du vaudeville de Jean Monet.

Amants de la bonne chère,
Friands de jeunes tendrons,
Faisons bombance à Cythère
Et l'amour sur des chaudrons :
Car Vénus
Sans Comus,
Loin de ranimer la vie,
Ferait périr d'étisie
Tous les enfants de Momus.

Qu'une table bien servie
S'élève au sacré vallon :
Débauchons dans une orgie
Toutes les sœurs d'Apollon.
Qu'un flacon
De Mâcon
Renverse chacune d'elles,
Et l'on verra nos pucelles
Accoucher... d'une chanson.

Si Jupin en bœuf se change
Pour couronner son amour,
Baleine, pour qu'on le mange,
Fonds sur lui comme un vautour,
Mets sa chair
Sur le fer
D'un gril rougi par la braise,
Fais un bifteck à l'anglaise
Des cuisses de Jupiter.

Contre un bonnet de cuisine,
Amour, troque ton bandeau,
Et de ta flèche badine
Larde-nous un fricandeau :
Cupidon,
Marmiton,
Reprends tes droits sur notre âme,
Et que ta divine flamme
Serve à rôtir un dindon.

J'ai vu Vénus entourée
Des Jeux, des Plaisirs, des Ris,
Et ma raison égarée
Suivit ses oiseaux chéris.
J'ai repris
Mes esprits;
Et lorsqu'il faut que je dîne
Je mettrais en crapaudine
Jusqu'aux pigeons de Cypris.

Armé d'une lèchefrite,
Je débarque chez Pluton,
Et fais bouillir ma marmite
Sur les feux du Phlégéton.
J'ai pour rôt
Un gigot;
Cerbère tourne la broche,
Caron fait tinter la cloche,
Minos écume le pot.

Francis.

LES EFFETS DE LA LUMIÈRE

Air de l'Apparence et la Vérité.

Malgré la science profonde
Qu'en nos anciens l'on admira,
On ne sait quand naquit le monde.
On ne sait quand il finira.
Sur cette plage singulière,
Que nous contemplons en tout lieu,
Quand nous recevons la lumière
Nous ne voyons là que du feu.

Lorsqu'à fille aimable et jolie
D'hymen nous offrons le flambeau,
Si notre flamme est accueillie,
D'abord nous voyons tout en beau.
Qu'on nous marie à l'ingénue,
Soudain l'Amour ce malin dieu,
D'un bandeau nous couvre la vue:
Nous n'y voyons plus que du feu.

Jusque dans la chambre de Lise
Florimond s'introduit un soir;
Lise, alors tremblante et surprise,
Du galant veut tromper l'espoir.
Mais pour mieux dompter la rebelle,
Sans attendre d'elle un aveu,
Florimond souffle la chandelle,
Et Lise n'y voit que du feu.

Dans l'antre doré d'un ministre,
Le feu, dit-on, vient d'être mis;
On y voit brûler maint registre
Où son honneur est compromis.
Le rusé, d'une main hardie,
Tire son épingle du jeu;
Le prince étouffe l'incendie,
Le peuple n'y voit que du feu.

Le Tout-Puissant, qui fit la terre,
Dans le même temps fit aussi
Le paradis pour l'homme austère
Et l'enfer pour le sans souci.
Près de lui pour vivre à son aise,
Amis, mourons en priant Dieu:
S'il nous jetait dans sa fournaise
Nous n'y verrions tous que du feu!

M. Perchelet.

LATTAIGNANT

AIR : *Aux sons des glouglous.*

Chantons *Lattaignant*
Qui dédaignant
Église et cure,
Servit Epicure,
Et s'arrosa de Frontignan.

Cet abbé joyeux,
Ambitieux,
Ainsi qu'un moine,
Un jour débusqua
Le plus riche canonicat ;
Sûr de son affût,
A Reims il fut
Nommé chanoine:
Il n'a point haï,
Depuis, le jambon et l'aï.
Chantons, etc.

Trouvant peu touchant
Le lourd plain-chant
Et les cantiques,
Franc épicurien,
Il laissait le chant grégorien ;
Sans être au lutrin,
Sa voix d'airain,
En vers bachiques
Exaltait Momus
En de profanes oremus.
Chantons, etc.

Paré d'un rabat,
Il exhiba,
Dans les ruelles,
De roses sermons
Pour combattre les noirs démons.
Par tant de savoir,
Il fallait voir
Toutes les belles
Se laissant toucher...
Par qui savait si bien prêcher.
Chantons, etc.

Grâce au célibat,
Il prohiba
Le mariage ;
De la chasteté
Son cœur ne fut pas entêté ;
Et sans sacrement,
Gaillardement,
Dans son bel âge,
Ses feux dérobés
Créèrent de petits abbés.
Chantons, etc.

A table il plaisait,
Improvisait
Chansons jolies ;
La chère et le vin
Ne l'inspirait jamais en vain ;
Nul ne s'étonnait
S'il ne donnait
Des homélies ;
Dieu l'avait doté
D'un autre genre de gaîté.
Chantons, etc.

A quatre-vingts ans
Il partit sans
Cérémonie ;
En homme poli,
Il dit dans un couplet joli :
« Je ne puis surseoir,
« Or donc : *Bonsoir*
« *La compagnie**!... »
Et chez les élus,
Ce fut un bon vivant de plus.

Chantons *Lattaignant*
Qui dédaignant
Église et cure,
Servit Epicure,
Et s'arrosa de Frontignan.

JUSTIN CABASSOL.

* Chacun connaît sa spirituelle chanson des *Adieux au monde* (1777), à laquelle Piis, son élève, répondit avec non moins d'esprit.

DONNER ET PRENDRE

COUPLET DU XVIIe SIÈCLE.

Que l'on se défend mal quand on a le cœur tendre !
L'amour nous dit, tout bas, qu'il faut enfin céder :
On ne voudrait pas se donner
Mais, hélas, on se laisse prendre !

ANONYME *ancien*.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LES GRIMACES

Air : Trouverez-vous un parlement?

Où court la foule en ce moment?
Comme on va! comme on se dépêche!
Qui cause un tel empressement?
Ce sont les farces de Bobèche.
Pourquoi d'un grimacier fameux
Aller si loin chercher la trace?
Eh! mes amis, levez les yeux,
Autour de vous tout est grimace.

Veuve qui perd un vieux mari
Et se désole du veuvage :
Pauvre légataire marri
D'obtenir un riche héritage :
Flatteur assidu près des grands
Qui ne veut ni faveurs ni places...
Savez-vous ce que font ces gens?
Tous ces gens-là font des grimaces.

Par calcul devenus dévots,
Que d'apôtres de l'athéisme
Se font aujourd'hui les pivots
Du faux zèle et du fanatisme!
Mais nous, qui connaissons leur jeu,
Disons tout net à ces paillasses :
Messieurs, quand vous croirez en Dieu
Nous pourrons croire à vos grimaces.

D'une jeune et tendre beauté
Lycidas presse la défaite;
Mais, par sa colère arrêté,
Il hésite et bat en retraite.
Quand l'amour t'appelle en ses bras,
Pauvre amant, brave ses menaces;
Lis dans ses yeux et tu verras
Que ses refus sont des grimaces.

Quant à vous, messieurs les *ultrà*,
Il en est temps, changez de rôles;
Nul n'a cru, ne croit, ne croira
A vos serments, à vos paroles :
Laissez un peu moins, croyez-moi,
Voir le défaut de vos cuirasses;
Pour tous les vrais amis du roi,
Vos cris, vos vœux sont des grimaces.

Auteurs modestes, grands acteurs,
Sobres chanteurs, chastes actrices,
Marchands, avocats, procureurs,
Et vous, courtiers sans bénéfices,
Pour prendre part à ma leçon,
Vous pourriez ici trouver place;
Mais je me tais... à ma chanson
Trop de gens feraient la grimace.

Léger.

GENTILLE BOULANGÈRE

Air : O ma tendre musette.

Gentille boulangère,
Qui des dons de Cérès
Sais d'une main légère
Nous faire du pain frais;
Des biens que tu nous livre,
Veut-on se réjouir?
Si ta main nous fait vivre,
Tes yeux nous font mourir.

De ta peau douce et fine
Qu'on aime la fraîcheur!
C'est la fleur de farine
Dans toute sa blancheur;
Qu'on aime ta tournure
Des petits pains au lait
Que la belle nature
A mis dans ton corset!

De tes pains, ma mignonne,
L'Amour a toujours faim
Si tu ne les lui donne,
Permets-en le larcin,
Mais tu ne veux l'entendre;
Tu ris de ses hélas!
Quand on vend du pain tendre
Pourquoi ne l'être pas?

D'une si bonne pâte
Ton cœur semble pétri;
De mes maux, jeune Agathe,
Qu'il soit donc attendri;
Ne sois pas si sévère,
Écoute enfin l'Amour,
Et permets-lui, ma chère,
D'aller cuire à ton four *.

Mlle Cosson.

* Cette jolie pièce a été longtemps attribuée, à tort, au duc de Nivernois.

CLAUDINE A LA COUR

OU LE VOYAGE INUTILE

Air du petit Matelot.

C'est donc ici qu'elle demeure!
Après quatre ans je vais la voir :
Je crains que d'aise elle ne meure
Dès qu'elle va m'apercevoir.
Oh! qu'elle doit être embellie
Depuis que nous sommes absents?
Elle était déjà si jolie,
Et n'avait encor que douze ans.

On ouvre... C'est elle, je gage...
Eh! bonjour donc! C'est pourtant moi
Qui viens exprès de mon village
Pour te voir... Mais est-ce bien toi?
Viens donc un peu que je te mire :
Je t'ai vu mille appas naissants;
Combien de nouveaux j'en admire
Que tu n'avais pas à douze ans.

Embrassons-nous, ma chère amie:
Comment! tu ne veux pas?... Chansons.
La friponne s'en meurt d'envie:
Je la connais... que de façons!
Tu fais l'enfant... Allons, morguienne!
Combien de fois, mignonne aux champs
Je t'embrassai, qu'il t'en souvienne,
Lorsque tu n'avais que douze ans.

Tu boudes?... C'est que je tutoie:
Pardon c'est l'usage chez nous;
Et puis dans l'excès de ma joie...
Mais je vais te parler par vous.

Auriez-vous perdu la parole?
Dites... Le fâcheux contretemps!
Votre babil était si drôle
Lorsque vous n'aviez que douze ans.

Faites-moi signe au moins, de grâce,
Par un souris, par un regard...
Eh! quoi donc? froide comme glace!
Me tromperai-je par hasard!
Voyons... mais plus je l'examine;
Voilà ses yeux, voilà ses dents,
Voila cette friponne mine
Qui me ravissait à douze ans.

Ne vous nommez-vous pas Claudine?
Moi, je m'appelle encor Colin;
Alors vous étiez si badine!
Je suis toujours un peu malin.
On nous voyait sur la fougère
Jouer tous deux en vrais enfants;
Ne vous souvient-il plus, ma chère,
Que jadis vous eûtes douze ans.

Non. Car il faut qu'enfin j'éclate,
Jamais vous ne me reverrez;
Allez, vous n'êtes qu'une ingrate,
Mais vous vous en repentirez.
C'est fort mal, étant du village,
De mépriser les paysans!
Et bonsoir... C'est pourtant dommage;
Que n'a-t-elle encor ses douze ans?

COLLIN D'HARLEVILLE.

NI JAMAIS NI TOUJOURS

Air connu.

Je n'aimerai jamais
Disait une écaillère;
Ce sont de vains projets,
Reprend un militaire :
Ni jamais, ni toujours,
N'est la devise des amours.

Moi, je veux vous aimer,
Dit le troupier fidèle,
Toujours, et vous jurer

Ne jurez point, dit-elle;
Ni jamais, ni toujours,
N'est la devise des amours.

Hélas! quelle leçon!
La belle fut sensible;
L'amant de garnison
Changea; c'est bien possible!
Ni jamais, ni toujours,
N'est la devise des amours.

ANONYME.

EN BALLON

Air connu.

De tous les voyages divers,
Celui qui se fait dans les airs
Est la plus plaisante aventure.

Souvent, par de simples hasards,
De *Saturne* on passe dans *Mars*,
Et de *Vénus* quelquefois dans *Mercure*.

ANONYME.







LA BOURBONNAISE

Dans Paris, la grande ville,
Garçons, femmes et filles, *bis*
Ont tous le cœur débile,
Et poussent des hélas, *en pleurs*
Ho, ha, ha, ha, ha!
La belle Bourbonnaise,
La maîtresse de Blaise,
Est très mal à son aise,
Elle est sur le grabat.
Ho, ha, ha, ha, ha, ha,
Ho, ha, ha, ha, ha, ha, ha, ha
Est très mal à son aise
Elle est sur le grabat

Pour guérir cette fille,
On chercha dans la ville, *bis*
Un médecin habile;
Et l'on n'en trouva pas,
Ha, ha, ha, ha!
L'on mit tout en usage,
Médecine et herbage,
Bon bouillon et laitage,
Rien ne la soulagea
Ho, ha, ha, ha, &c

N'est-ce pas bien dommage
Qu'une fille aussi sage *bis*
Au printemps de son âge,
Soit réduite au trépas!
Ho, ha, ha, ha!
La veille d'un dimanche
En tombant d'une branche,
Elle s'est démis la hanche
Et s'est cassé le bras.
Ho, ha, ha, ha, &c

Et la pauvre malade
D'argent n'ayant pas garde, *bis*
On tomba sur ses hardes
Et rien ne lui resta.
Ha, ha, ha, ha!
En fermant la paupière,
Ell' finit sa carrière,
Et sans drap et sans bière,
En terre on l'emporta
Ho, ha, ha, ha, &c





Pour fair' sonner les cloches.
On donna ses galoches, *(bis)*
Son jupon et ses poches.
Son mouchoir et ses bas.
Ha, ha, ha, ha! *(on pleure)*
Et de sa sœur Javotte.
On lui donna la cotte,
Son manteau plein de crotte
Avant qu'elle expirat!
Ho, ha, ha, ha, &

La pauvre Bourbonnaise,
Va dormir à son aise, *(bis)*
Sans fauteuil et sans chaise, .
Sans lit et sans sopho.
Ha, ha, ho, ha! *(on pleure)*
Voilà qu'elle succombe,
Elle est dans l'autre monde,
Puisqu'elle est dans la tombe,
Chantons son libera.
Ho, ho, ha, ho, ha, ha.
Ho, ha, ha, ha, ha, ha, ha, ha. *(on rit)*
Puisqu'elle est dans la tombe.
Chantons son libero.





LA NOUVELLE BOURBONNAISE.



La Bourbonnaise,
Arrivant à Paris,
A gagné des Louis,
La Bourbonnaise
A gagné des Louis
Chez un marquis.

Pour apanage
Elle avait la beauté;
Elle avait la beauté,
Pour apanage,
Mais ce petit trésor
Lui vaut de l'or.

Etant servante
Chez un riche seigneur,
Elle fit son bonheur
Quoique servante,
Elle fit son bonheur
Par son humeur.

Toujours facile
Aux discours d'un amant,
Ce seigneur la voyant
Toujours facile,
Prodiguait les présens,
De temps en temps.









De bonnes rentes
Il lui fit un contrat,
Il lui fit un contrat
De bonnes rentes,
Elle est dans la maison
Sur le bon ton.

De Paysanne
Elle est dame à présent
Elle est dame à présent.
Mais grosse dame
Porte des falbalas
Du haut en bas

En équipage
Elle roule grand train,
Elle roule grand train,
En équipage.
Et préfère Paris,
À son pays.

Elle est allée
Se faire voir en cour,
Se faire voir en cour,
Elle est allée.
On dit qu'elle a, ma foi,
Plû même au Roi!

Fille gentille
Ne désespérez pas
Quand on a des appas
Qu'on est gentille,
On trouve tôt ou tard
Pareil hazard



LA MEUNIÈRE

Air du temps.

En amour je suis très-savant
De plus d'un' manière.
Depuis qu'un jour qu'il l'sait du vent,
Par derrière comm' par-devant,
J'ai vu la meunière
Du moulin à vent.

Je me promenais très-souvent
Près de la rivière;
L'moulin à eau dorénavant
Ne me plaira plus comme avant.
J'ai vu la meunière
Du moulin a vent.

Je lui dis: Jo suis bon vivant;
Aimez-moi, ma chère:
Vous verrez qu'avec moi le vent
Soufflera toujours du levant
Pour la bell' meunière
Du moulin à vent.

Mais c'est une tête à l'èvent;
Ell' tourna l'derrière,
Et renfermant son contrevent,
Ell' me laissa triste et rêvant
A la belle meunière
Du moulin à vent.

J'voulais, plein d'un zèle fervent,
Faisant ma prière,
M'aller jeter dans on convent,
N'pouvant pas êtr' frère servant,
D'la belle meunière
Du moulin à vent.

J'allai la voir le jour suivant;
Elle fut moins fière,
Se tourna mieux qu'auparavant;
Et lo lendemain, par-devant,
J'ai vu la meunière
Du moulin à vent.

D'un autre moyen me servant,
J'allai chez l'notaire;
Et sur le contrat écrivant,
J'dis: Mettez, passé par-devant;
J'épous' la meunière
Du moulin à vent.

GALLET.

LA PETITE NANON

—1836—

AIR : Qu'il est donc bête c'pauvr' Colas.

Nanon porte sur son visage
D'un' rose la vive couleur;
Et, pourtant, la fillette enrage
Quand on lui parl' de sa fraicheur.
Ce coloris que chacun aime,
Dit-elle, est du plus mauvais ton:
Comme un grand dam' j'voudrais être blême,
Qu'elle est simplett' la p'tit' Nanon.

Colin, qui brûl' d'amour pour ello
Chaque soir vient dans son logis;
Pour sa mère il est plein de zèle,
Il l'amuse par cent récits.
Ell' croit que c'garçon, qui veut plaire.
Vient seulemont dans la maison
Pour causer avec la vieill' mere...
Qu'elle est simplett' la p'tit' Nanon!

Quand son amant en confidence,
Tout bas veut peindr' eo qu'il ressent,
En r'culant ell' fait résistance,
Et court se cacher à l'instant.
Ell' croit (vit-on chose pareille!)
Lorsque l'on écoute un garçon,
Que les .... s'font par l'oreille,
Qu'ello est simplett' la p'tit' Nanon!

Elle vit, un soir, sa voisine
Que Bastien venait d'renverser:
— Cruel, s'écriait Mathurine,
Finis donc, tu vas me blesser!
Ah! grand Dieu! tu me perces l'âme!...
— Peut-on, disait notre tendron,
Vouloir la mort de c'te pauvr' femme?
Qu'elle est simplett' la p'tit' Nanon!

Un' fois, en sortant du villago,
Collin l'attire en certain lieu;
Pour l'amener au badinage,
Sur l'herb', dit-il, causous un peu.
— Nenni-dà! je n'suis pas si sotte
D'aller salir mon beau jupon:
Encor si j'avais ma vieill' cotte..
Qu'elle est simplett' la p'tite Nanon!

Enfin, certain jour à confesse
Son pasteur curieux lui dit:
— Que faites-vous, bell' pécheresse,
Lorsque vous vous mettez au lit!
Ne cachez rien devant l'église!
— Mon Père, après mainte oraison,
Je cherch' des puc's dans ma chemise!..
Qu'elle est simplett' la p'tit' Nanon!

ANONYME.

LE VIEUX GAILLARD

AVENTURE MODERNE

AIR de madame Grégoire.

Dans un grand hôtel,
Noble asile des Invalides,
Le galant Marcel,
En dépit de l'âge et des rides,
Comme dens son printemps,
Savait, à soixante ans,
Soutenu par ses deux béquilles,
Empaumer la vertu des filles.
Pour un béquillard
Quel fameux gaillard!

Madame Grison,
Du euré gentille servante,
De ce vert barbon
Provoqua l'humeur conquérante.
Sa pudeur chancela;
Le fort capitula;
Et cette nouvelle victoire
De Mareel rehaussa la gloire.
Pour un béquillard
Quel fameux gaillard!

Mais de ses amours
Bien courte, hélas! fut la semaine
Et de ses beaux jours
Il vit bientôt rompre la chaîne;
Car il fut par l'époux
Surpris au rendez-vous.
Mais, bravant la fortune en face,
Il paye d'une insigne eudece.
Pour un béquillard
Quel fameux gaillard!

Lo meri deux fois
Daigna pardonner à la belle.
Mais le vieux sournois
Se liguant avec l'infidèle,
Un jour la prit à part,
Et, d'un ton papelard,
Il lui dit : « Ma chère petite,
« A dîner, je t'en prie, invite
« Papa béquillard,
« Ce fameux gaillard.

« Moi, je me tiendrai
« En vedette dans cette armoire,
« Et je guetterai
« Le galant qui t'en fait eccroire. »
Ainsi dit, ainsi fait.
L'intrépide muguet,
Se glissant auprès de sa dame,
Lui dépeint l'ardeur de sa flamme.
Pour un béquillard
Quel fameux gaillard!

Armé d'un poignard,
Le mari sort de sa cachette,
Et sur le paillard
En brigand tout a coup se jette.
Il lui fait à l'instant
Signer, a bout portant,
Trois mille francs de redevance
Pour échapper à sa vengeance.
Papa béquillard
N'était plus gaillard.

Quoique un peu capot,
Indigné de eette contrainte,
Il court aussitôt
Chez le juge porter sa plainte.
Le pauvre époux Grison
Fit cinq ans de prison.
A l'aspect de cette sentence
De Marcel admirons la chance.
Pour un béquillard
Quel fameux gaillard!

CABARET-DUPATY.

L'AMOUR-PAPILLON

AIR de Rameau.

Un jour le dieu Cupidon,
Fertile en métamorphose,
Sur les feuilles d'une rose
Voltigeait en papillon.
Aussitôt avec adresse
Je saisis ce dieu malin,
Et d'une main vengeresse
Je le plongeai dans mon vin.
Mais quelle triste victoire,
Et combien j'en jouis peu!
A peine, hélas! j'osai boire,
Que mon cœur fut tout en feu.

POINSINET DE SIVRY.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LE BIAU THOMAS

(EXTRAIT DE LA PIÈCE DE CADICHON)

AIR : *Je viens devant vous (papesse Jeanne).*

C'est le biau Thomas
Qu'est passeu de not' rivière,
Les amants n'l'aim'nt pas,
Et les mamans ne l'aiment guère :
S'il passe un garçon,
« Vit' payez-moi donc : »

(*Parlé.*) Allons, allons, payez-moi et entrez. – Un instant, monsieur Thomas : vous qui êtes si poli d'ordinaire! — Payez, ou sinon! — Eh v'là vot' payement.

Mais il passe *gratis* les filles,
Quand ell' sont jeunes et gentilles,
Thomas, vraiment, } *bis.*
Est accommodant. }

Avec sa maman,
Alix arrive au passage;
La barque à l'instant,
Touche et s'éloigne du rivage;
Alix dans l'bateau,
La mère au bord d'l'eau :

(*Parlé.*) Monsieur Thomas, monsieur Thomas, vous m'oubliez! — La mère, l'courant m'entraîne; je reviendrai. — Ma fille! ma fille! — Elle n'court aucun risque. — C'est indigne! c'est indigne!

Tout ça s'arrange de la sorte
Qu'la fill' rit, et la mère s'emporte.
Thomas, vraiment, } *bis.*
Est accommodant. }

Il touch' l'aut' bord,
Et revient chercher la mère.
On sent beu qu'd'abord
Ell' n'pouvait parler d'colère;
Mais en arrivant :
« Tenez, v'là vot' argent.

(*Parlé.*) Allons, prenez; que j'aille rejoindre ma fille.—Comm' vous me r'gardez! — Prenez donc, mauvais sujet. — Mais, la mère....... — Pourquoi refusez-vous c't'argent? — C'est quo:

« Vot' fill' qu'est aussi bonn' que belle,
« A payé pour vous et pour elle. »
Thomas, vraiment, } *bis.*
Est accommodant. }

PUJOULX.

AMOUR ET GOGUETTE

AIR : *Loulaala, landerirette.*

N'ayons plus l'âme inquiète,
Bannissons notre chagrin;
L'étranger, dit la gazette,
Part, et nous laisse du vin.
Vivons toujours,
Landerirette;
Pour la goguette
Et les amours.

Que vive et jeune brunette
Vienne égayer nos repas,
Qu'amour nous trompe en cachette,
A Paris on n'en meurt pas.
Vivons toujours, etc.

Loin de nous, que la trompette
Divise les potentats;
A la tonne, à la fillette,
Ici livrons des combats.
Vivons toujours, etc.

Moquons-nous de la disette
De savants, de gens d'esprit.
Mais souvent à la feuillette,
Goûtons si le vin s'aigrit.
Vivons toujours, etc.

N'ayons dans notre chambrette,
Pour tous meubles, qu'un flacon,
Une coupe, une couchette,
Un frais et joli tendron.
Vivons toujours, etc.

Qu'un sot braque sa lunette
Pour deviner le destin,
Nous, cherchons une comète,
Mais pour trouver du bon vin.
Vivons toujours, etc.

Quand sa parure est complète,
Ma brune pour m'enchanter,
Boit et défait sa toilette,
Afin de ne rien gâter;
Vivons toujours, etc.

Jamais en contant fleurette,
Aux belles n'offrons de l'eau;
Mais que Vénus en cachette
Avec nous chante au caveau :
Vivons toujours,
Landerirette,
Pour la goguette
Et les amours.

ANONYME.

RIGOLETTE

OU L'ENFANT DES AMOURS

AIR de la valse des Reines de Mabille; ou : Pomaré, Maria.

Gentille et faite au tour,
Dans le plus simple atour,
Qui sait plaire toujours!
C'est Rigolette ou l'enfant des amours.
J'ai riche taille et fringante tournure,
Mains de duchesse et pieds de cendrillon ;
Mes seuls attraits composent ma parure.
Et tout est blanc... sous mon frais cotillon !

Vive comme un lutin,
J'ai le regard mutin,
Blanc col et noirs cheveux,
Petite bouche et grand œil langoureux.
En mobilier, de même qu'en toilettes,
A mes désirs le luxe est interdit :
On vend à l'œil aux brillantes lorettes,
A la grisette... on refuse crédit !

Dans plus d'un atelier
Jeune on m'a vu briller :
A quinze ans, je tournais
Têtes de fous... et gracieux bonnets !
Il m'en souvient, un soir dans ma chambrette,
Un carabin, en sa joyeuse humeur,
A su, pour prix d'un coup de sa lancette,
S'attribuer tous les droits... du *Seigneur!*

De cet accident-là
Mon cœur se consola ;
L'ingrat me délaissa.
Un jeune artiste alors le remplaça.
Il possédait un heureux caractère,
Fumait, chantait et peignait tour à tour ;
Sur ses talents je ne saurais me taire ;
Il excellait à peindre... son amour !

Après un bail fort long...
Quinze jours environ !
Nous sûmes, sans discords,
Nous séparer... et de biens et de corps.
Laborieuse autant que bonne fille,
Travail, plaisir, marchent du même pas :
Sans me lasser, rien qu'en tirant... l'alguille,
J'ai toujours su me tirer d'embarras

Parfois, dans mon grenier,
Je n'ai pas un denier :
Mais amour et gaîté
Font oublier... jusqu'à la pauvreté.
Pour la lorette, ou l'actrice intraitable,
Que de lions ont dévoré leurs biens!
Mais avec moi, pourvu qu'il soit aimable,
A peu de frais... l'artisan fait les siens.

Les bals du gai Prado
Sont mon Eldorado :
Là, de charmants polkeurs
Viennent m'offrir de la bière... et leurs cœurs.
De mes soupers, la joie est la compagne,
Dieu m'a donné la gaîté du pinson;
Puis, à défaut du pétillant champagne,
Mousse le cidre... et vibre la chanson !

J'ai fait, comblant leurs vœux,
A la fois... trois heureux !
Nos dames du grand ton
Ne feraient pas mieux que cela, dit-on.
Je suis, je crois, même un peu communiste,
Car des galants je *partage* les feux ;
Et l'on pourrait me prendre pour modiste
Tant j'ai, gaîment, formé... de *nouveaux nœuds* !

Mais si le changement
Est dans mon élément,
Moi, je sais, sans efforts,
D'un infidèle oublier tous les torts.
Je ne suis point jalouse, ni morose,
Et je prétends qu'il faut, entre amoureux,
De temps en temps, se passer... quelque chose
Quand dans la vie on désire être heureux.

Près de moi, sans apprêts,
On savoure à longs traits
Bonheur de volupté
D'autant plus pur... qu'il n'est pas acheté !
Fières beautés, oh! ne vous en déplaise,
Dans mon réduit que d'amants fortunés!
Lorsque chez vous d'être un peu trop à l'aise...
Bien des dandys se sont trouvés gênés.

Gentille et faite au tour,
Dans le plus simple atour,
Qui sait plaire toujours?
C'est Rigolette ou l'enfant des amours,

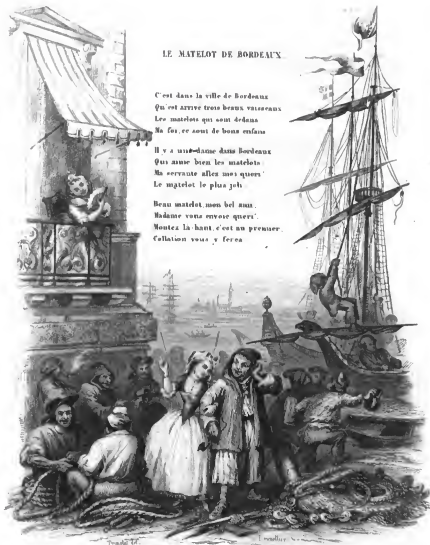
POINCLOUD.

L'INJURE A LA NATURE

AIR du temps.

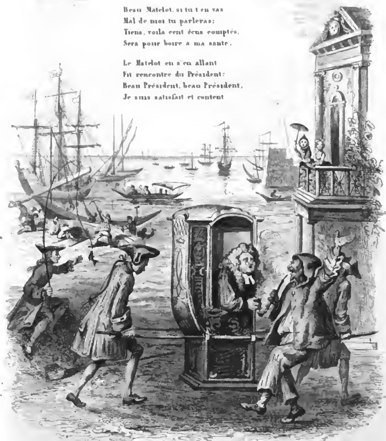
Fille qui n'aime point les garçons
Doit passer pour un corps sans âme ;
C'est en vain qu'elle fait des façons,
Elle sent dans son cœur une flamme
Qui la dévore nuit et jour ;
Contre elle-même elle murmure
On fait injure à la nature
Quand on résiste à l'amour.

DUCHEMIN.


LE MATELOT DE BORDEAUX
C'est dans la ville de Bordeaux
Qu'est arrive trois beaux vaisseaux
Les matelots qui sont dedans
Ma foi, ce sont de bons enfans
Il y a une dame dans Bordeaux
Qui aime bien les matelots
Ma servante allez moi queri'
Le matelot le plus joli
Beau matelot, mon bel ami,
Madame vous envoie queri'.
Montez là-haut, c'est au premier,
Collation vous y ferea


La collation a duré
Trois jours, trois nuits sans décessé.
Mais au bout des trois jours passés,
Le Matelot s'est ennuyé.

Le Matelot s'est ennuyé;
Par la fenêtre a régardé
Madame, donnez moi mon congé,
Il fait beau tems, j'veux men aller.


Beau Matelot, si tu t'en vas
Mal de moi tu parleras;
Tiens, voila cent écus comptés,
Sera pour boire a ma santé.
Le Matelot en s'en allant
Fit rencontre du Président:
Beau Président, beau Président,
Je suis satisfait et content


Beau Matelot, mon bel ami,
Répète moi ce que t'as dit
Monsieur, je dis qu'il fait beau tems
Pour aller sur la mer voguant
Le Matelot dans son vaisseau
S'mit à chanter des airs nouveaux
Vivent les dames de Bordeaux,
Qui aiment bien les Matelots

LES HUITRES

— 1847 —

« Bête comme des huîtres. »
SAGESSE DES NATIONS.

AIR : Comédie.

Un banc d'huîtres (*bis*)
Pour un festin a des titres;
Un banc d'huîtres (*bis*)
Plaît
Même dans un couplet.

La mer s'est bien trémoussée
Pour nous faire ce présent,
Aussi de ce *crustacée*
Chacun peut rire à présent.
Un banc, etc.

Quel est ce mari facile
Qui, gardien de son logis,
Laisse sa femme à *Trouville*?
C'est une huître de Paris!
Un banc, etc.

Comme au temps de *La Fontaine*
Thémis, friande à l'excès,
Croque l'*huître de Marenne*,
Gruge l'huître du palais.
Un banc, etc.

Voyez cette huître replète
Qu'on chamarra d'un ruban:
C'est une *huître satisfaite*
Qui digère sur son banc.
Un banc, etc.

Sur de petits pots étrusques
Pour avoir fait... son début;
Pour avoir peint des *mollusques*,
Une huître entre à l'Institut.
Un banc, etc.

Plaignons cette huître simplette
Qui laisse, dans sa candeur,
Ouvrir l'écaille discrète
Qui préservait sa pudeur.
Un banc, etc.

Pour jouer son or, ses titres,
Pour tromper, agioter,
La Bourse est le *Parc aux huîtres*
Qu'il est permis d'exploiter.
Un banc, etc.

Certaine huître sans malice,
Ecrivant journaux, pamphlets,
Avec sa sœur l'écrevisse
S'attèle au char du progrès.
Un banc, etc.

J'ai vu des huîtres en toge,
En frac, en manteau ducal;
Pour accomplir leur éloge,
J'en voudrais voir en bocal.

Un banc d'huîtres (*bis*)
Pour un festin a des titres;
Un banc d'huîtres (*bis*)
Plaît
Même dans un couplet.

ANONYME,
d'Ostende.

LA VÉSUVIENNE

AIR : En revenant de Bâle en Suisse.

Ainsi que mon nom le rappelle,
Je participe du volcan;
Le feu qu'entretient ma chapelle
Embraserait le Vatican.
Je suis Vésuvienne,
A moi le pompon!
Que chacun me vienne
Friper le jupon!

Lorsqu'aux rivages de Cythère
L'Amour conduit mon léger bac,
Je me parfume sans mystère
D'ambre, de kirsch et de tabac.
Je suis, etc.

Sur le trottoir ou dans mon gîte,
Pour mieux varier mon destin,
Du matin au soir je m'agite,
Et surtout du soir au matin.
Je suis, etc.

Enfin, à la chose publique
Vouée, en dépit des jaloux,
Je prétends, sous la République,
Unir les sages et les fous.
Je suis Vésuvienne,
A moi le pompon!
Que chacun me vienne
Friper le jupon!

ALBERT-MONTÉMONT.

LE VEAU FROID

— 1849 —

AIR de la tante Marguerite.

J'admire le puissant Homère,
Non dans ses incessants combats,
Mais dans son savoir culinaire,
Quand il nous peint de grands repas.
Ses héros faisant leur grillade,
Me charment dans plus d'un endroit :
Pourquoi faut-il que *l'Iliade*
Ne célèbre pas *le veau froid?* } *bis.*

Muse, pour moi, sois donc courtoise,
Viens me guider en mon essor :
Si j'aime *le veau de Pontoise*,
Je n'adore pas *le veau d'or*.
Quand le dieu des vers me tourmente,
Quand sur ma lyre j'ai le doigt,
Permets à ma verve brûlante
De chanter ici *le veau froid*.

Dans ces festins où l'étiquette
S'interpose entre tous les mets,
Si la chère est toujours parfaite,
L'amitié n'y brille jamais.
J'aime mieux loin du confortable,
Fût-ce sous un rustique toit,
Nourrir à ma modeste table
Un ami chaud et *du veau froid*.

Voulant de l'air et du bien-être,
Un naïf et bon citadin
Va chercher un abri champêtre,
A Montmartre ou bien à Pantin:

Heureux d'être loin de la ville,
Dans un bouchon fumeux, étroit,
Il parachève son idylle,
Avec du vin chaud, *du veau froid*.

Sous le régime monarchique,
On promettait *la poule au pot;*
A présent, sous la république,
Obtiendra-t-on un pareil lot?
Nos *démocs* donnant la mesure
D'un bonheur que chacun prévoit,
Nous offrent déjà pour pâture
Leurs chauds discours et *du veau froid*.

Quand on est riche de jeunesse,
Et que l'on est pauvre d'écus,
On sait festoyer sa maîtresse
Mieux qu'un opulent *Lucullus*.
Dans un réduit discret, fidèle,
Un jeune homme pressant, adroit,
Sait toujours offrir à sa belle
Un cœur chaud avec du *veau froid*.

En finissant cette bluette
Dont le sujet est nompareil,
Je dois, équitable poëte,
Vous donner un double conseil :
Quand une belle œuvre vous tente,
Lorsque votre appétit s'accroît,
Fermez l'oreille quand je chante,
Et ne mangez point de *veau froid*. } *bis*

ANONYME.

AGNÈS ÉPELANT

AIR : Ba, be, bi, bo, bu.

Je ne suis plus dans l'ignorance,
Je sais mon ba, be, bi, bo, bu ;
Déjà mon petit cœur ému
Auprès d'un jeune homme commence
A faire ta, te, ti, to, tu.

Faites-moi donc présent, ma mère,
D'un mari da, de, di, do, du ;
Qui soit vigilant, vif et dru,
Surtout d'un âge à pouvoir plaire ;
Non un vieux pa, pe, pi, po, pu.

Si, pour moi sa tendresse dure,
J'aurai pour lui de la vertu ;
Mais s'il est brutal et bourru,
Ah ! ma bonne maman, je jure
Qu'il sera ca, ce, ci, co, cu.

PANARD.

Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

RÊVE AMPHIGOURIQUE

DANS

LE GENRE DE COLLÉ

Air du menuet d'Exaudet

Une nuit,
Dans mon lit,
La folie
Me fit voir de bons grivois,
Ainsi que je vous vois.
Menant joyeuse vie.

Annibal
Court au bal
Dans Capoue;
Il monte en cabriolet,
Car il craint, le coquet,
La boue.

Jean Bart de tendresse avide,
Apprend *l'art d'aimer* d'Ovide,
Sixte-Quint
A Tarquin
Fait la moue,
Pour avoir, fraudant ses droits,
Mis Lucrèce autrefois
En joue.

Saint-Crépin
Porte un pain
Sous sa veste;
Ugolin le dévorant,
Le lui vole en courant
Sans demander son reste.

Chez Ninon,
Feu Caton,
Près de l'âtre,
Ardemment proteste le
Billet amoureux de
Lachâtre.

Anacréon prend sa pipe
Et fume avec la tulipe.
Près de là
Scévola,
Sur la braise,
Au nez du roi Porsenna
Fait cuire un bifteck à
L'anglaise.

Quand Cujas
Perd, hélas!
Sa maîtresse,
Fénelon, pour ses amours,
Dans tous les carrefours
S'en va battre la caisse.

A ce bruit,
Hors du lit,
D'un pied leste,
Je sors d'un air effaré!...
Plus tard je vous dirai
Le reste.

JUSTIN CABASSOL.

AMPHIGOURI *

Air du menuet d'Exaudet.

Pour un sou,
Par un trou,
Dans l'Averne,
A cheval sur un bâton,
Callot, au noir Pluton
Faisait voir sa lanterne.

Mahomet
Qui fumait
D'un air garbe,
A ce spectacle plaisant,
Étouffe en se faisant
La barbe.

Trop plein du vin qu'il se verse,
Caton veut se mettre en perce:
Dans son lit,
Qu'il salit,
Il meurt vite,
Et César sur son tombeau
Fait jeter un seau d'eau
Bénite.

Dom Martin
Sur Catin
Monte en croupe,
Riant d'un air papelard,
En voyant Abeilard
Plaindre un chat que l'on coupe.

Rabelais
Parle anglais
Au maroufle
Et vient au nez de Callot,
Péter sur son fallot
Qu'il souffle.

P.-J. DE BÉRANGER.

* Cette chanson amphigourique ne figure pas dans les œuvres de notre illustre chansonnier; elle est de sa jeunesse, et ne peut être considérée que comme une pochade dans le genre grotesque, inventée par Collé.

AMPHIGOURI

CHANSON-PARODIE

AIR : Je cassai ma cruche, hélas!

Ino
Met le domino
De saint Bruno ;
Et par un quiproquo,
Dans Tabacco
Fait revenir Io
D'un livre *in-folio*,
Qui fait faire à Clio
Dodo.

Tandis
Qu'on traîne à Cadix,
Le beau Tircis,
Pour être circoncis,
Deux étourdis
Chantent dans leur taudis,
De profundis
Pour l'âme d'Amadis.

Goliath
Est apostat,
Et veut rendre hommage au saint-siége.
Le légat
Au renégat
Vole un almanach de Liége.
Dans un piége
Ce scélérat
Prend un rat
A *Magnificat;*

Et Lucifer, au sabbat,
Perd son rabat.
Ino, etc.

Brutus,
Titus,
Antiochus,
Malchus,
Sont cocus :
En sont-ils convaincus?
Ma foi,
Mon roi,
Je croi
Que ces Messieurs, comme toi,
Sont dans la bonne foi.
Brutus, etc.

Bayle confondit,
Quand il prétendit
Qu'Holopherne dit
Qu'il baisa Judith.
Le roi Josaphat
Ne fut pas moins fat
Quand il ajusta
Vesta.
Ce joli cœur
S'écrie : Eh quoi! la dernière faveur
N'est plus un vol!
On m'ôte le plaisir du viol!
Bayle, etc.

COLLÉ.

L'AVIS INUTILE

AIR : Il ne vient pas, etc.

Loin du hameau la jeune Adèle,
Au fond d'un bois, le soir pleurait;
Tout près de là, son infidèle
Aux pieds de Zulma soupirait.
Adèle entendit le volage,
Et s'écria pleine d'effroi :
« Belle Zulma, soyez plus sage,
« Soyez plus heureuse que moi!

« Si vous saviez quel art perfide
« Il employa pour me charmer!
« Comme il parut tendre et timide,
« Comme il parut fait pour aimer!

« Le cruel aujourd'hui m'outrage,
« Hier il me jurait sa foi...
« Belle Zulma, soyez plus sage,
« Soyez plus heureuse que moi! »

Que fit Zulma? préféra-t-elle
A la raison le tendre amour?
Au même bois, je sais qu'Adèle
L'entendit gémir à son tour;
Je sais que l'écho, trop fidèle,
Nuit et jour bientôt répéta :
« Jeunes beautés, plaignez Adèle;
« Soyez plus sages que Zulma! »

LOUVET.



Annibal
Dans un bal,
Chez Barème
Disait que, pour un écu
Lui seul avait reçu
Pendant tout le carême
Asdrubal
A cheval
Sur Plutarque
Courant ainsi qu'un jockey
A leur barbe enlevait
Pétrarque.
Mais Néron dans sa cuisine,
Buvant avec Proserpine
S'amusait
Et chantait
Comme un père.

Tandis que Caligula
Criait à Dalila
Misère,
Cependant
En sortant
De l'office
Junon dans son cabinet
A coups de martinet
Étrillait un novice,
Mahomet
Qui passait
Est le frère,
Qui tandis qu'on le fessait
En sifflant se moquait
d'Homère



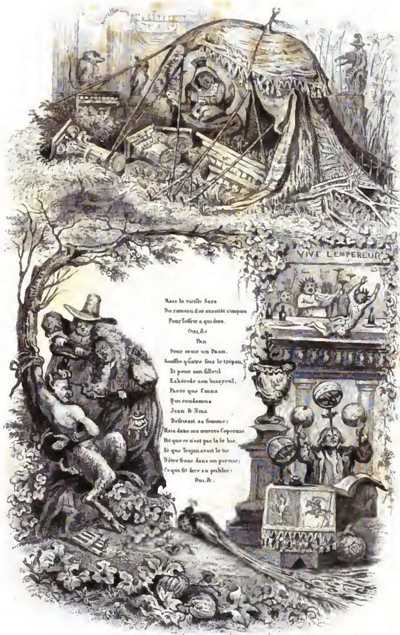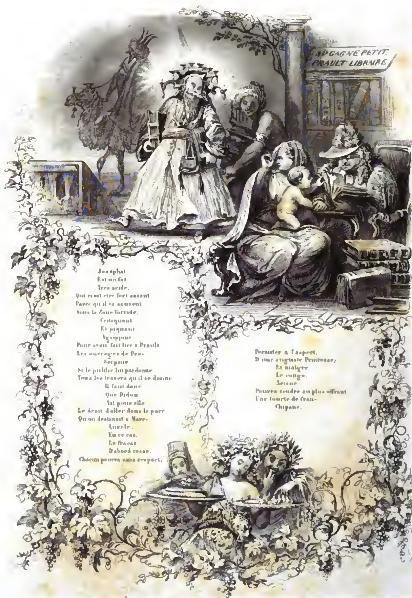


ABIMELEC, Ier ROI CONNU D'ABRAHAM



Oui.
L'acte est inouï.
Quoi, dans un sac
Envoyer Pibrac
Au fond d'un lac,
Et traiter saint Luc
D'homme caduc,
Tandis qu'un duc
Répand son suc
Le long d'un aqueduc!
Non.
Lorsqu'Agamemnon
Fit un serment,
Je ne sais comment,
Son regard sec
N'ouvrit point le bec
D'abimelec
A qui le grec
Refusait le salamalec.
Sur
La cime d'un mur,
Près de Namur,
Thisbé d'un œil pur
Voit son futur;
Mais le galant sûr
Que le fruit dur
N'est jamais mûr,
Dit qu'un fémur
D'un blanc mêlé d'azur
A l'air obscur,
Fuyant à Saumur,
Pour *Adversatur*,
Il laissa sa dame.




VIVE L'EMPEREUR
Mais la vieille Sara
Du rameau d'or aussitôt s'empare
Pour l'offrir à qui dira.
Oui, &c.
Pan
Pour avoir un Paon,
Souffre quatre fois le trépan,
Et pour son filleul
Exhérède son bisaïeul,
Parce que Cinna
Qui condamna
Jean & Nina
Défrisait sa femme;
Mais dans ses œuvres Copernic
Dit que ce n'est pas là le hic,
Et que Trajan avait le tic
D'être franc dans un pic-nic;
Ce qui fit dire au public:
Oui, &c.


AU GAGNE PETIT.
PRAULT LIBRAIRE
Josaphat
Est un fat
Tres acide,
Qui croit etre fort savant
Parce qu'il va souvent
Sous la Zone Torride.
Critiquant
Et piquant
Agrippine
Pour avoir fait lire a Prault
Les ouvrages de Pro-
Serpine
Si le public lui pardonne
Tous les travers qu'il se donne
Il faut donc
Que Didon
Ait pour elle
Le droit d'aller dans le parc
Qu'on destinait a Marc-
Aurele.
En ce cas,
Le fracas
Dabord cesse.
Chacun pourra sans respect,
Persister a l'aspect,
D'une auguste Princesse;
Et malgre
Le congé,
Sejane
Pourra vendre au plus offrant
Une tourte de fran-
Chipane.

MATHIEU LAENSBERG

OU PRÉDICTIONS POUR LE NOUVEL AN

AIR : *Vive le vin, l'amour et le tabac !*

Mathieu Laensberg, docte astronome,
Dans son almanach, qu'on renomme,
Voit tout en beau :
Ses prédictions, sans pareilles,
Nous promettent monts et merveilles,
Pour l'an nouveau;
Puisqu'en effet, l'an mil huit cent cinquante,
La chose n'est que trop constante,
Ces jours derniers, déposa son bilan...
En chœur, amis, chantons (*bis*) :
Vive le nouvel an!
Amis, chantons : Vive le nouvel an! (*bis*).

Il annonce, pour cette année,
Une vendange fortunée,
Au vrai buveur,
Qui pourra, du jus de la grappe,
Rougir son nez, jasper sa nappe
Avec ferveur;
Car les coteaux d'Argenteuil, de Surêne,
Eclipseront, dit-il, sans peine
Ceux de Bordeaux, de Nuits, de Frontignan...
En chœur, amis, chantons (*bis*) :
Vive le nouvel an!
Amis, chantons, etc.

Les grands parents, mieux dans leur rôle,
Seront, de l'un à l'autre pôle,
Plus généreux;
Quittant *Bichat* et *le Digeste*,
Aliment parfois indigeste,
Fils et neveux
Se poseront en rois du *Château-Rouge*
Ou du *Prado*, ce joyeux bouge,
Sans avoir mis livres et montre en plan...
En chœur, amis, chantons (*bis*) :
Vive le nouvel an!
Amis, chantons, etc.

De la candeur, parfait modèle,
Chaque beauté sera fidèle
A son serment;
Désormais l'intérêt sordide
N'osera plus être le guide
Du sentiment.
Plus d'amour faux... l'orgueilleux cachemire
Cessera d'être un point de mire;
Le cœur épris sera fier d'un *tartan*...
En chœur, amis, chantons (*bis*) :
Vive le nouvel an!
Amis, chantons, etc.

La paix, que l'abbé de Saint-Pierre,
Rêva pendant sa vie entière,
Enfin luira;
Les habitants de ce bas monde
Formeront une immense ronde,
Et l'on pourra
De tous canons, obusiers, espingoles,
Forger poêles et casseroles,
Au grand regret de plus d'un *Tamerlan*..
En chœur, amis, chantons (*bis*) :
Vive le nouvel an!
Amis, chantons, etc.

Le corps de la gendarmerie,
Exempt de toute pruderie
Et plein d'égards,
Indulgent envers la jeunesse,
Fermera l'œil, par politesse,
Sur maints écarts;
Par mille attraits sa rigueur désarmée
Permettra que plus d'une *almée*
Vous initie aux secrets du cancan...
En chœur, amis chantons (*bis*) :
Vive le nouvel an!
Amis, chantons, etc.

Grâces à la *Californie*,
A son opulence infinie,
On verra l'or
Baisser le ton devant le cuivre
Le plus malheureux pourra vivre
Comme un mylord;
L'oiseau truffé garnira chaque broche,
Le pain sera de la brioche...
Nous pourrons tous tâter de l'*ortolan*...
En chœur, amis chantons (*bis*) :
Vive le nouvel an!
Amis, chantons, etc.

Forte du bon droit, l'éloquence
Ne sera plus de la jactance,
Dans le Forum :
On verra cette auguste enceinte
Garder de la Liberté sainte
Le décorum :
Beaux-arts! science! honneur! gloire! industrie,
Oui, le bien seul de la patrie
Enflammera les cœurs d'un noble élan...
En chœur, amis chantons (*bis*) :
Vive le nouvel an!
Amis, chantons, etc.

De *Mathieu Laensberg*, loin de rire,
Découvrons-nous... il sut prédire,
Pour le Caveau,
Un président dont la prestance,
L'ample gosier, la vaste panse,
Et le cerveau,
Eussent vaincu *Gargantua*, *Grégoire*
Et *Panard* de folle mémoire...
Il les eût mis tous les trois sur le flanc...
En chœur, amis, chantons (*bis*) :
Vive le nouvel an!
Amis, chantons : Vive le nouvel an! (*bis*).

A. SALIN.

LE GROS NEZ

AIR : Tôt tôt ! Carabo.

Il existe un digne homme
Pourvu d'un nez charnu,
Bien venu,
Partout on le renomme,
C'est à qui le cita,
Le vanta ;
De ce bel objet
Quiconque parlait
Plein la bouche en avait ?
Que les gros nez (*bis*)
Sont bien imaginés.

Sur la forme étonnante
De ce point culminant,
S'il apprend
Que quelqu'un le plaisante,
Il prouve que jamais
Un Français,
Bien qu'humilié,
Ou pris en pitié
Ne se mouche du pié.
Que les gros nez
Sont bien imaginés.

Si l'on en croit l'adage,
Jamais un nez bien gros,
Bien dispos,
N'a gâté beau visage :
Il place donc bien haut
Un tel lot ;
Et puis il prétend
Que l'amour aidant,
Tout est à l'avenant.
Que les gros nez
Sont bien imaginés.

Sa femme assez habile
De le mener par là
Essaya ..
Ça paraissait facile ;
Mais il a le nez fin
Le malin,
Et quand un amant
Près d'elle est rôdant,
De très-loin il le sent...
Que les gros nez
Sont bien imaginés,

Quand la soif l'aiguillonne,
Il boit modérément
Et pourtant
Bientôt son nez *trognone* ;
Mais il s'en applaudit,
Car il dit
Que pour aucun prix
Nul n'aurait acquis
Un semblable rubis...
Que les gros nez
Sont bien imaginés.

Sur tous les nez du monde
Le sien, dans un repas,
A le pas.
Une lieue à la ronde
Il juge d'un traiteur
A l'odeur ;
Il sait où l'attend
Un dîner friand
Rien qu'en flairant le vent !
Que les gros nez
Sont bien imaginés.

Sa vaste tabatière
Contient six quarterons,
J'en réponds...
Si bien qu'à la barrière
On le croit un fraudeur
Quelle erreur !
Les agents damnés
En voyant son nez
Ne sont plus étonnés.
Que les gros nez
Sont bien imaginés.

Du temps qu'il fit la guerre,
Son nez par l'ennemi
Fut roussi ;
Mais dans plus d'une affaire,
Remplaçant un lambeau
De drapeau,
Son nez fut souvent,
Pour son régiment
Un point de ralliement !
Que les gros nez
Sont bien imaginés.

Le jour où la camarde
Viendra pour l'avertir
De partir,
Pour peu qu'elle y regarde,
Elle respectera
Ce nez-là,
La peur la prendra
Au bruit qu'il fera
Quand il éternûra !
Que les gros nez
Sont bien imaginés.

AUGUSTE GIRAUD.

Impr. de Pilet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LISTE
DES CHANTS GUERRIERS ET PATRIOTIQUES
CHANSONS BACHIQUES, BURLESQUES ET SATYRIQUES

CONTENUS DANS CE VOLUME:

FIN.



